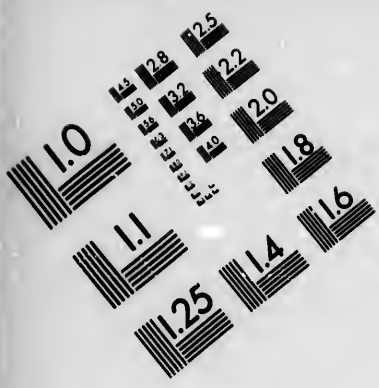


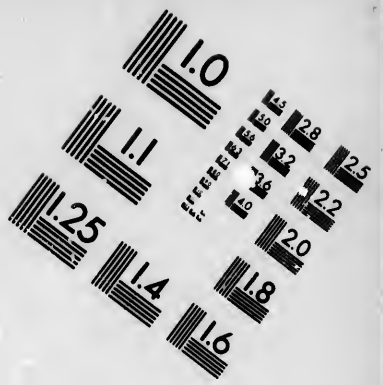
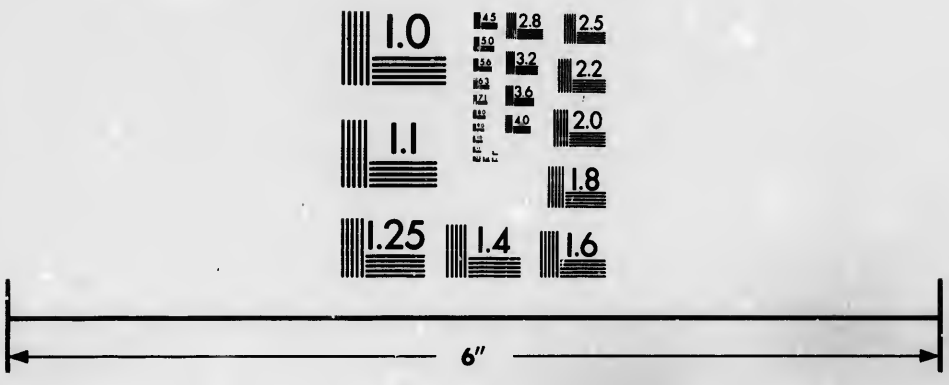
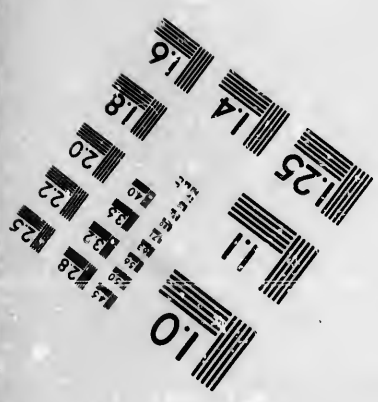
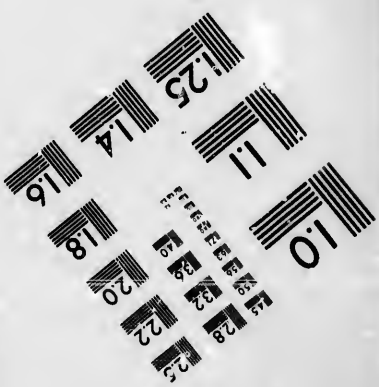


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Il y a des plis dans le milieu des pages.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

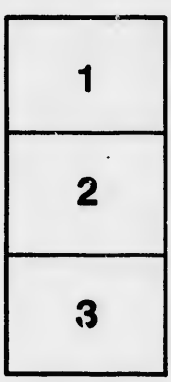
Séminaire de Québec
Bibliothèque

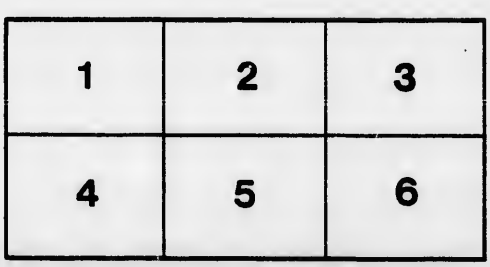
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4. QUE

233

HISTOIRE IMPARTIALE DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES ET POLITIQUES DE LA DERNIERE GUERRE, DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

TOME SECOND.

Parcere subjectis, & debellare superbos.
Virgil. Eneid. l. 6.

Par l'abbé de Longchamps

A AMSTERDAM,
Et se trouve A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques.

1785.

18

H

I

Des
lit
da
M

C E
oit de
eux p
Un co
iſpoſ
eſcor
igne ;
lûtes a
ordre
ne ce
odore
pren
l de
gnal d
t diſp

HISTOIRE
IMPARTIALE

Des Évènemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

1779. Préparatifs des Anglois pour la campagne prochaine. Leur convoi est retardé par une tempête.

CEPENDANT l'Angleterre faioit des préparatifs immenses & ruineux pour la campagne prochaine. Un convoi de trois cens navires se disposoit à mettre à la voile sous l'escorte de dix-sept vaisseaux de ligne, de sept frégates, & de trois flûtes armées. Lord Shuldam avoit ordre de les accompagner jusqu'à une certaine latitude, où le Commodore Rowley devoit le remplacer, & prendre le commandement général de la flotte. Elle attendoit le signal de quitter la rade, lorsqu'elle fut dispersée par une tempête qui

submergea plusieurs vaisseaux, &
1779. força Shuldam à relâcher dans la baie de Torbay. Ce même coup de vent avoit contraint M. de la Touche Tréville à gagner la rade de Brest avec sa division ; mais à l'exception du lougre l'Espiegle, violemment endommagé dans sa mâture, tous ses vaisseaux furent bientôt en état de reprendre leur croisière.

Le désastre de la flotte angloise retardoit nécessairement les secours attendus aux Indes occidentales, & causa de grandes allarmes parmi les négocians intéressés au commerce des Isles angloises. Pour les calmer, l'Amirauté fit annoncer le départ de trois autres convois ; mais ces vaines promesses ne rassuroient personne. Les besoins étoient pressants, & le moindre retard pouvoit décider le succès des opérations du Comte d'Estaing, qui, disoit-on, venoit de toucher à la Martinique. Quoique douteuse encore, cette nouvelle allarmoit les Anglois ; ils avoient lieu de tout craindre, par là même qu'ils ne savoient rien de positif.

Conjectu- Clinton venoit d'écrire à Lord

Germaine qu'il n'avoit aucunes lumieres ſur la poſition reſpective de l'Amiral Byron, du Général Grant & du Commodore Hatam. Les deux vaiſſeaux de ligne, & les onze autres voiles en ſtation dans les Indes occidentales, ſous les ordres de l'Amiral Barrington, n'étoient point en état de faire tête aux forces navales de France, ſi le Comte d'Eſtaing y devançoit l'Amiral Byron. D'ailleurs le bruit déjà répandu que la frégate angloiſe la Roſe avoit coulé bas dans les parages des Antilles, après un combat de pluſieurs heures contre une frégate Françoiſe, venoit de ſe confirmer dans les ports de Breſt & de Ports-Mouth. On apprit en même temps qu'un autre vaiſſeau de quarante canons s'étoit rendu, dans les parrages de Saint-Domingue, à la frégate le *Triton*, (1) qui n'en montoit que trente.

1779. res ſur leur poſition dans les Indes occidentales.

(1) On ne confondra pas cette frégate avec *le Triton*, Vaiſſeau de ligne de ſoixante quatre canons, ci-devant commandé par le Comte de *Ligondès*, & qui le ſera déſormais par M. *de la Clotheterie*. Ce brave défenſeur de *la Belle-Poule*, avoit obtenu que l'Etat-Major & l'Equipage de cette frégate, ſerviroient ſur *le Triton*.

1779. M. de Caluélan qui la commandoit, bleſſé dangereuſement au milieu de l'action, fut obligé de deſcendre pour ſe faire panſer. On vint lui dire que ſon équipage commençoit à foiblir; quoique mourant, il ſe fit reporter ſur le tillac, où il harangua les Soldats & les Matelots: *Mes enfans*, leur dit-il, *vous voyez l'état où je ſuis; j'ai peu d'heures à vivre; mais que je n'aie pas la douleur de mourir ſans vous voir maîtres de la frégate angloiſe, il ne vous reſte plus qu'un coup de force à donner pour avoir pleine victoire.*

Ces paroles ranimèrent leur courage; & après un choc des plus violens, la frégate angloiſe amena pavillon. Le brave Caluélan mourut le lendemain des ſuites de ſa bleſſure.

Priſe de Sainte Lucie. M. le Comte d'Eſtaing eſſaye de la reprendre.

Tous ces événemens ne préparoient point les Anglois à la nouvelle de la conquête de Sainte-Lucie. Ils l'apprirent avec d'autant plus de joie, que des bruits ſemés par les émiſſaires de l'oppoſition, ne laiſſoient entrevoir que des malheurs, toutes les fois qu'on ſe livroit aux conjectures ſur les iſles angloiſes

de l'Amérique. Les nouveaux rapports venus de ces isles mirent fin pour quelques momens à ces cruelles inquiétudes. On sut que l'Amiral Byron étoit parti de Rhode-Island le 14 Décembre avec son escadre, composée de onze vaisseaux de ligne, & du sloop le *Star*; qu'il avoit touché à la Barbade le 4 Janvier, & qu'avec neuf vaisseaux il étoit allé joindre Barrington à Sainte-Lucie, dont le Général Grant venoit de s'emparer. Suivant les relations, cette isle sans défense avoit capitulé à la premiere sommation du Général anglois, qui s'y vit bloqué presqu'aussitôt par le Comte d'Estaing. Le Vice-Amiral, arrivé de Boston au Fort-Royal de la Martinique le 8 Décembre, apprit le 14 du même mois, que dix Régimens anglois, sous le commandement du Général Grant, avoient débarqué depuis deux jours à l'isle de Sainte-Lucie, sous la protection de sept vaisseaux, aux ordres de l'Amiral Barrington; il appareilla sur le champ avec son escadre pour aller attaquer l'ennemi; quatre mille hommes de troupes,

1779.

& environ mille Volontaires s'y
1779. rendirent successivement. Ces troupes étoient tirées de différentes garnisons qui en furent fort affoiblies. Les vaisseaux anglois étoient embossés dans le grand cul-de-sac de Sainte-Lucie, & protégés par des batteries distribuées sur la côte, dont l'assiette naturelle ajoutoit encore à la force de leur position. D'ailleurs un calme presqu'absolu ne permettoit pas de les combattre avec avantage. L'escadre françoise fit deux attaques le même jour, & ensuite plusieurs tentatives inutiles. Les troupes se réunirent dans le dessein de s'emparer des ouvrages préparés pour la défense de l'Isle; mais l'ennemi s'en étoit rendu maître, & il fut impossible d'y forcer le Général Grant.

Retraite du Comte d'Estaing.

Le 18, il y eut deux actions très-vives; dans la premiere, environ quatre mille hommes sur trois colonnes, dont les Grenadiers & les Chasseurs formoient la tête, vinrent attaquer la *vigie du Carénage*, ce qu'ils firent avec tant d'activité, qu'ils enlevèrent en un

instant la premiere redoute, mais la peur ayant saisi les guides, ils conduisirent si mal l'armée, que les trois colonnes se trouvèrent engorgées. 1779.

Dans la seconde action, les troupes se formèrent en plusienrs corps au débouché d'un bois, sous le feu d'une nombreuse artillerie de campagne & de plusieurs gros canon, qui, tirant à mitraille, y faisoient le plus grand ravage. Pendant trois heures, les François soutinrent ce feu avec leur bravoure ordinaire; mais les Anglois arrêtoient par tout leurs efforts, avec d'autant plus de facilité, que deux vaisseaux auxquels M. le Comte d'Estaing avoit donné ordre de venir s'emboster sous les batteries des ennemis ne purent, à cause de plusieurs circonstances réunies, produire tout l'effet qu'on attendoit de cette manœuvre. A cet obstacle se joignit celui d'une pluie continue qui laissoit à peine l'usage du fusil, la seule arme que l'on eut pour ainsi dire à oppose au feu de l'artillerie angloise. Cependant, le combat se soutint pendant quatre

1779. heures & ne ceſſa que faute de munitions. Enfin nos troupes ſe retirèrent à la demi-portée du canon des ennemis, qui n'oſerent le pourſuivre ; leur retraite ſe fit dans le meilleur ordre, ainſi que l'embarquement ; l'eſcadre vint mouiller le 19 au Fort-Royal, avec tous ſes vaiſſeaux en bon état. Le Comte d'Eſtaing étoit informé de l'arrivée prochaine de l'Amiral Byron avec douze vaiſſeaux de ligne, & dans cette conjecture critique, il n'y avoit point à délibérer ; le ſeul parti ſage étoit de regagner la Martinique, & d'empêcher que les Iſles dont les garniſons étoient affoiblies, ne fuſſent en danger. Quoiqu'il en ſoit, le Vice-Amiral, ainſi que MM. de Bouillé & de Lowendal avoient ſignalé leur prudence & leur valeur dans ces deux actions peu importantes en elles-mêmes, quoique vives & meurtrières. Les François perdirent cent ſoixante-douze hommes, tant Officiers que Soldats ; & le nombre des bleſſés fut de quatre cens cinquante. La perte des ennemis fut preſqu'égale,

BIBLIOTHEQUE 1778 S.M.E. 1964 Séminaire

mais ils eurent la gloire de garder leur conquête, si l'on doit appeller de ce nom la prise d'une Isle mal fortifiée, que cent hommes de garnison, dont il y en avoit beaucoup de malades ne pouvoient défendre contre une flotte royale équipée à grands frais pour cette expédition.

Capitulation de Sainte Lucie.

La capitulation de Sainte-Lucie fut honorable pour les habitants & pour la garnison, qui sortit de ses postes avec les honneurs de la guerre. Le Chevalier de Micou, Lieutenant-Gouverneur de l'Isle, eut la permission d'y séjourner tout le tems nécessaire pour mettre de l'ordre & de la sûreté dans le transport de ses effets. On lui refusa la liberté de continuer son service, il fut censé prisonnier de guerre jusqu'au moment de l'échange. Les Soldats emportèrent leurs bagages, & les habitants eurent le choix, ou de rentrer en possession de leurs domiciles, en prêtant le serment d'allégeance au Roi d'Angleterre, ou d'être transportés à ses frais, soit en Europe, soit à la Martinique.

1779. La prise de Sainte-Lucie fut avantageuse aux Anglois, en ce qu'elle retarda l'expédition de M. d'Estaing, contre la Grenade; ce fut d'ailleurs un bien foible dédommagement des pertes qu'ils faisoient chaque jour dans ces parages. Le Vice-Amiral, retiré sous le canon du Fort-Royal, ne pouvoit sans imprudence, risquer alors une affaire générale avec l'Amiral Byron, dont les forces réunies à celles de Barrington, étoient beaucoup supérieures; il attendoit pour cela la jonction de l'escadre de M. de Grasse, & faisoit croiser en conséquence ses frégates, qui ne pouvoient manquer de la rencontrer & d'informer à tems le Comte d'Estaing de l'approche de ce renfort. Un autre avantage de ces croisières étoit d'intercepter les communications avec Sainte-Lucie, & de s'emparer des bâtimens qui tentoient de la favoriser.

Utilité des croisières du Comte d'Estaing, dans les parages de la Martinique.

L'Amiral Byron ne peut empêcher la jonction des escadres françoises.

Le nombre & l'importance de ces prises furent considérables & balançoient au moins le dernier triomphe des Anglois dans les Indes occidentales, où le scorbut exténuoit les Matelots & les Sol-

dats de leur flotte, tandis que la fièvre faisoit d'affreux ravages parmi les troupes qui composoient la nouvelle garnison de Sainte-Lucie; dans ce même tems, le Comte d'Estaing n'avoit pas plus de cent huit malades sur son escadre. Celle de Byron, toujours maltraitée par les vents, & dont les équipages incomplets avoient souffert considérablement, ne pouvoit mettre en mer tous ses vaisseaux. On ne présumoit pas qu'elle se montât à plus de vingt, même depuis la jonction du Commodore-Rowley, dont l'escadre étoit arrivée d'Angleterre, le 12 Février. Ces vingt vaisseaux étoient si foibles d'équipage & de munitions de guerre, qu'ils ne pouvoient faire tête aux forces combinées de M. d'Estaing & de M. de Grasse qui venoit enfin d'entrer au Fort-Royal avec quatre vaisseaux de ligne, quelques frégates & plusieurs navires d'approvisionnement. L'Amiral Byron avoit détaché le Commodore, avec huit vaisseaux de ligne, pour intercepter la flotte du Comte de Grasse; mais après une croisière assez longue, il lui

1779.

1779. fit expédier l'ordre de rejoindre l'armée ; Rowley eut à peine quitté sa station, que le Commandant françois passa avec ses vaisseaux & ses transports ; il ne perdit pas un seul bateau.

Echecs des Anglois sur mer. Cette réunion, même en laissant à l'ennemi l'avantage du nombre, donnoit la prépondérance des forces ; & l'on ne doutoit pas que le Vice-Amiral françois ne se hâtât d'attaquer l'armée britannique, & ne forçât les Anglois à reconnoître enfin la supériorité de la France sur ces mers, dont ils avoient si longtems usurpé l'empire. Mais c'étoit dans l'Amérique proprement dite, que des échecs répétés leur apprenoient chaque jour qu'ils n'étoient point invincibles sur un élément dont ils se disoient les Souverains. En moins de trois mois, les corsaires américains avoient conduit dans les ports de Salem, de Marblehead, de Piscataqua, & de Boston, près de soixante voiles angloises, qui pour la plupart étoient d'une grande valeur.

Ils sont plus heureux dans leurs expédi- Les Anglois avoient été plus heureux dans leurs expéditions de

terre ; & leur défaite à quelques milles de Beaufort dans la Caroline méridionale, où le Général Moultrie, avec neuf compagnies de troupes continentales, battit complettement un corps de troupes royales tirées de l'infanterie ; & les trente-huit prisonniers & les sept déserteurs qu'ils perdirent à la retraite de Horseneck dans le Connecticut ; & l'invasion inutile d'Elisabeth-Town que le Général Maxwel sut tourner contre eux par une manœuvre habile qui leur enleva près de quatre cens hommes, & plusieurs autres actions vives & meurtrières où les Américains se mesurèrent glorieusement avec les troupes britanniques, ne compensoient point la prise de Savannah, capitale de la Georgie. Le Lieutenant-Colonel Campbell & le Commodore Parker eurent la principale gloire de cette expédition imprudemment hasardée ; mais que le succès justifia. Ils ignoroient quelles pouvoient être les forces militaires de la Province & les dispositions faites pour sa défense ; cependant après avoir passé la barre avec toute

1779. tions de terre. Journée de Savannah.

leur escadre, & pris quelques in-
1779. formations sur l'état de Savannah, ils firent leur descente dans la matinée du 27 Décembre, au poste de Guerridoé, à deux milles de la place. Une partie de l'armée ayant pris terre sur la riviere Dam, s'empara d'une éminence que cinquante Américains disputèrent courageusement à l'infanterie légère; mais les montagnards fondant sur eux avec impétuosité, les forcèrent bientôt à s'enfoncer dans les bois, & facilitèrent ainsi le débarquement du reste de l'armée. De cette éminence le Colonel Campbell découvrit l'armée américaine, commandée par le Major-Général *Robert-Howe*, & formée environ à un demi-mille à l'Est de Savannah. Elle avoit en front plusieurs pièces de grosse artillerie; cela n'empêcha pas Campbell de marcher à l'ennemi avec toutes ses troupes, ne laissant qu'un bataillon du Régiment de *Delancy* & une autre compagnie pour couvrir le lieu du débarquement. Elles s'avancèrent du côté de la ville dans l'ordre suivant: L'infanterie légere, débarrassée de ses havre-

sacs, formoit l'avant-garde, les Volontaires de *New-York* suivoient pour la soutenir : le premier bataillon du soixante-onzième Régiment marchoit après les Volontaires avec deux pièces de six, & le bataillon hessois de *Wellworth* venoit ensuite avec deux autres pièces ; une partie du bataillon hessois de Wissenbach formoit l'arrière-garde. L'armée de *Campbell* arriva sur les trois heures après midi en pleine campagne, près de la plantation de *Tatnal*, & fit halte sur le grand chemin, environ à deux cents pas de la barriere qui conduisoit à la plantation du Gouverneur *Wright*. 1779.

Suite de cette expédition.

L'ennemi étoit formé en travers du grand chemin, à la distance de huit cents verges de cette barriere, avec deux Régimens des troupes de la Caroline, commandés par le Colonel *Eugée*, & les quatre premiers bataillons de la brigade de Georgie sous le Colonel *Elbert*. Sa droite portoit sur le chemin, & sa gauche sur la riviere de la plantation du Gouverneur ; de ce côté, le fort de l'éminence Savannah lui servoit de second flanc, & c'étoit

1779. par-là que les Américains déſiroient d'être attaqués. Le Colonel Campbell s'en apperçut à leurs mouvemens, &, par une feinte heureuſe, que favoriſoit la pente du terrein, il ſut porter toute l'attention de l'ennemi à ſon aîle gauche; mais les Anglois ſe diſpoſoient à l'attaquer d'un autre côté. *James Baird*, qui commandoit l'infanterie légere, reçut ordre de pénétrer dans un marais, dont la vue étoit dérobée par des bois, & de gagner les derrieres du flanc droit de l'armée de Savannah; le Colonel *Tunbull* devoit le ſoutenir avec les Volontaires de New-York. Tandis que ce mouvement s'exécutoit, l'artillerie angloiſe ſe porta ſur une éminence à l'inſu des Américains qui s'amuſoient à de vaines canonnades; les troupes royales attendoient pour faire feu, que l'infanterie légere eût gagné les derrieres de l'ennemi. Alors le Colonel Campbell fit avancer la ligne; le ſignal du combat fut donné, & les Géorgiens furent diſperſés à l'inſtant par les troupes de *James Baird*, & par celles que Campbell com-

mandoit en perſonne. Ainſi fut décidé le ſort de la journée de Savannah, où les Américains perdirent trente-huit Officiers de grades différens, & quatre cents quinze tant Soldats qu'Officiers ſans brevet, un drapeau, quarante-huit pièces de canon, vingt-trois mortiers, quatre-vingt-quatorze barrils de poudre, le fort & tout ce qu'il contenoit de munitions, en un mot, la capitale de la Géorgie, & les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans ſon port. S'il faut s'en tenir à la relation du Colonel Campbell, cette importante expédition ne lui coûta qu'un Officier & deux Soldats. 1779.

Suivant le même rapport, l'armée royale s'empara en moins de quatre jours, de tous les poſtes intermédiaires entre Savannah & la ville d'Ebenezer, dont elle prit poſſeſſion le 2 Janvier. Elle pénétra bientôt juſqu'à cinquante milles au-deſſus de la capitale, ſans trouver la moindre oppoſition de la part de l'ennemi, dont l'armée, ou plutôt ſes débris s'étoient refugiés à *Two-Siſters*. Ayant privé en

1779. grande partie cette Province des troupes républicaines, & gêné la communicarion des habitans avec la Caroline méridionale, Campbell & Parker firent publier une proclamation & la forme du ſerment que devoient prêter les Géorgiens, qui, s'il faut en croire ces Commandans, ſe rangèrent en foule ſous les drapeaux britanniques.

Priſe de Dumbury. Le Colonel Campbell ſe diſpoſoit à gagner *Dumbury* où deux cens hommes de l'armée de Robert Howe s'étoient retranchés; lorſqu'il apprit que cette ville venoit de ſe rendre à diſcrétion au Général Prevoſt, qui, après avoir mis une garniſon dans le fort, annonçoit ſon arrivée à Savannah; il y devoit reprendre la conduite de l'armée victorieuſe, dont Campbell n'avoit le commandement que par *interim*. Avant de ſe rendre maître de Dumbury, le Général Prevoſt avoit eu à ſoutenir un choc très-vif avec la milice raſſemblée ſous les ordres du Colonel *Screven*, qui fut tué dans cette action d'une manière tout-à-fait barbare. Cet Officier ayant reçu un coup de feu étoit

tombé de cheval ; auſſitôt pluſieurs Soldats anglois ſe précipitent de ſon côté, & le reconnoiſſant à ſon uniforme pour un Officier de diſtinction, ſe diſputent l'honneur de l'achever, en déchargeant ſur lui leurs mouſquets. 1779.

Que les Géorgiens ne ſont point découragés.

Quoique très-malheureuſes, les deux expéditions de Dumbury & de Savannah ne découragèrent point la Milice de la Géorgie qui, ayant reçu des renforts de la Caroline méridionale, ſe raſſembla de toutes parts, & prit des meſures vigoureuſes, non-ſeulement pour faire échouer les deſſeins de l'ennemi, mais pour lui couper ſa retraite. Déjà même le bruit ſe répandoit que Washington étoit arrivé ſur les frontières de la Province ; &, ſuivant d'autres nouvelles mieux accréditées, il y avoit eu dans la Géorgie entre les Généraux *Prevoſt* & *Lincoln*, deux eſcarmouches où l'avantage étoit reſté à ce dernier. On ſut bientôt après qu'un corps de troupes angloiſes s'étant engagé trop avant dans les terres, avoit été forcé de reculer en déſordre juſqu'à Savan-

Poſition fâcheuſe de Clinton, qui ne peut renforcer le Général Prevoſt.

1779. nah, avec perte de tous ſes bagages, & d'environ cent cinquante hommes, non compris les bleſſés & les priſonniers, dont le nombre étoit conſidérable. On ajoutoit que Washington, informé des deſſeins de Clinton, avoit fait avertir les Etats de Virginie & de Maryland de ſe tenir ſur leurs gardes; & que ſur cet avis, les milices de ces provinces ſe diſpoſoient à bien recevoir l'ennemi, & brûloient de ſe meſurer avec les troupes angloiſes. Mais le fait eſt que ce Général ne méditoit point alors de nouvelles tentatives, que la flotte & l'armée manquoit de tout à New-York, & particulièrement des choſes néceſſaires à l'équipement des navires; que les bateaux plats deſtinés au tranſport des Soldats avoient été détruits par les glaces, que les voitures de terre étoient dans un délâbrement affreux, & que les troupes, hors d'état de rien entreprendre, oſoient à peine, vu leur petit nombre & leur épuiſement, s'écarter de New-York pour ſe procurer des vivres & du fourrage.

Cependant le Général Prevoſt avoit beſoin d'être renforcé dans la Géorgie, & Clinton ne pouvoit détacher une ſeule compagnie de ſon armée. Ce fut par ſes ordres que le Colonel Campbell entreprit le voyage d'Angleterre, pour aller répréſenter au gouvernement ce beſoin & cette impoſſibilité. A ces repréſentations, le Colonel devoit ajouter que les forces des Américains ſe portoient dans la Caroline méridionale, que lors de ſon départ, elles ſe montoient à plus de douze mille hommes, que le Congrès ſe propoſoit d'y faire paſſer de nouvelles troupes, & que malgré l'effet prétendu ou du moins très exagéré des proclamations, le peuple de *Charles-Town* étoit moins diſpoſé que jamais à la ſoumiſſion; qu'en un mot l'opinion générale étoit qu'il falloit ou renoncer au ſuccès de cette campagne, ou porter tout l'effort de la guerre dans les parties méridionales de l'Amérique, & ſe tenir ſur la défenſive à New-York. 1779.

Embarras de Clinton. Washington eſt puiſſam-

Dans cet état de criſe, Sir Henri Clinton flottoit entre deux partis

1779. ment secondé par ses concitoyens.

également extrêmes, celui d'abandonner le Général Prevoſt, & de rendre nulle, par cette inaction, la conquête d'une grande partie de la Géorgie, ou de s'y tranſporter en perſonne avec un corps de troupes conſidérable, au riſque de voir paſſer New-York & ſes dépendances ſous la domination du Congrès. Tandis qu'il balançoit entre ces deux réſolutions, Waſhington, plus ferme dans ſes deſſeins, méditoit des projets moins impraticables, & ſe voyoit heureuſement ſecondé par l'ardeur de ſes concitoyens, qui tous brûloient de concourir aux ſuccès de leur Général. Ils ne pouvoient ſe diſſimuler l'affront qu'ils avoient reçu dans la Géorgie; pour réparer ce malheur, il falloit une armée formidable, & les treize Colonies envoyerent des renforts à cette armée. Ce concours généreux de toutes les provinces démentoit bien les bruits accrédités en Angleterre de la prétendue méſintelligence des Américains.

Conteſtation élevée entre MM. Lée & M.

Ces bruits n'eurent d'autre fondement qu'une conteſtation élevée entre M. Silas Déane, ci-devant Commiſſaire

Commissaire de l'Amérique à la Cour de Versailles, & MM. Williams, Arthur & Richard-Henri Lée, Membres du Congrès, ou ses Commissaires à la même Cour. Dans une adresse très-prolixe aux Américains ses compatriotes, M. Déane, inconsolable de sa disgrace (1) qu'il imputoit à MM. Lée, s'étoit permis contre eux des insinuations odieuses, où il les représentoit comme ennemis de la Patrie; il les accusoit indirectement d'avoir négligé ses intérêts en France, & de les avoir trahis en Angleterre. Cette imputation donna naissance à quelques troubles intérieurs, &, pour ainsi dire, à des querelles domestiques, dont le scandale n'auroit point passé l'enceinte des Etats Unis, si M. Paine n'eût pris parti

1779. Silas Déane. Elle donne lieu à des suppositions de mésintelligence entre les différens Membres du Congrès.

(1) Les engagemens que M. *Déane* avoit contractés en France, étoient d'une nature si embarrassante & si onéreuse pour le Congrès, que ce Corps se vit dans la nécessité de le rappeller, tant pour lui demander compte de ses opérations, que pour le soustraire à une chaîne de conséquences désagréables qui en pouvoient résulter, s'il eût séjourné plus longtems en France.

1779. dans cette affaire. Il répandit sous la signature ordinaire de *Common Sense*, une espèce d'apologie de MM. Lée, & la publicité de son ouvrage en donna beaucoup à ce procès. Quelques-unes des Parties étoient Membres du Congrès; il n'en fallut pas davantage aux Royalistes pour faire courir le bruit que ce corps étoit entièrement désuni, que des troubles intestins fermentoient sourdement dans les Treize Etats de l'Amérique, qu'il s'y formoit des partis, des complots & des séditions; qu'en un mot, cette République, à peine créée, alloit se déchirer de ses propres mains, & par tous les désastres d'une guerre civile, épargner aux Anglois les frais de sa destruction. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette même époque tous les Membres du Congrès étoient parfaitement d'accord; il régnoit parmi eux une harmonie qui se réfléchissoit dans les provinces, dont ils étoient les représentans. Le patriotisme & la fidélité y donnoient chaque jour des exemples de cette vertu républicaine, dont l'héroïs-

me consiste dans le sacrifice de ses intérêts propres aux intérêts de la cause commune. 1779.

Traîtres exécutés.

Parmi ces vrais Citoyens, il se mêloit sans doute quelques faux frères ; mais le Gouvernement mieux affermi ne craignoit plus d'en ordonner le supplice. Aux assises de *Glocester* dans le Jersey occidental, dix-sept de ces lâches furent condamnés à perdre la vie pour crime de haute trahison, & leur exécution fixée au 29 Janvier suivit de près cette sentence. Ces exemples d'une sévérité nécessaire étoient plus efficaces que les belles promesses énoncées dans les proclamations du Ministere britannique. La République Américaine se vit bientôt purgée de ces traîtres, & l'Angleterre eut beau exagérer les effets de ses proclamations, ce qu'elle appelloit soumission fut désormais regardé chez toutes les nations comme une lâcheté, dont les coupables même cherchoient à se laver dans l'opinion publique. Entre autres chefs d'accusation intentés contre le Général Arnold, on lui reprocha d'avoir fait entrer

1779. à l'insçu de l'Etat, dans un des ports de la République, un navire appartenant à des personnes mal intentionnées pour l'Amérique insurgente. Ce fait bien prouvé étoit un indice des secretes dispositions de ce Général, & n'en étoit point une démonstration. Cependant quoique bien résolu sans doute d'abandonner honteusement la cause qu'il pouvoit défendre avec tant de gloire, Arnold rougit du soupçon qu'il se promettoit de justifier un jour ; il demanda un Conseil de Guerre, dans l'espérance de se disculper d'un crime qu'il vouloit commettre, & d'éloigner ainsi de quelques mois, l'opprobre d'une défection déshonorante même à ses propres yeux.

Moyens adoptés de rétablir le papier-monnoie.

La politique du Congrès s'étoit particulièrement exercée à modifier l'opinion générale en faveur de sa cause ; ce fut le grand ressort de la révolution d'Amérique, & le principe de tous ses succès. Cette opinion lui fit trouver des ressources dans la confiance & les richesses de l'Europe, &, par une espèce de magie, donna de la

valeur à ce papier-monnoie que des altérations & des fraudes multipliées ſembloient devoir décréditer abſolument, mais qui devint un des nerfs de la guerre la plus glorieuſe, dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire moderne. Le Congrès devoit trop à ce papier, pour négliger d'en conſerver le crédit; le plus ſûr moyen étoit d'arrêter la circulation des billets contrefaits par les Anglois, & notamment de ceux en date du 20 Mai 1777, & du 11 Avril 1778, qui s'étoient répandus avec profuſion dans toutes les parties des Etats-Unis. En conſéquence il fut réſolu que juſqu'au premier Juin 1779, les effets portant ces dates ſeroient reçus au tréſor continental & aux bureaux d'emprunt; qu'à ce terme on les échangeroit, dans l'eſpace de ſoixante jours, pour des billets de la même teneur préparés à cet effet, & que les billets enlevés à la circulation, ſeroient biffés & percés avec un poinçon d'un pouce de diamêtre, pour être enſuite examinés & brulés ſuivant les inſtructions données par 1779.

1779. le Congrès. Il suit des rapports impartiaux concernant les affaires de l'Amérique à cette époque, que celles du Congrès n'étoient point aussi désespérées qu'on vouloit le faire entendre, & que s'il régnoit de la division entre quelques Membres de ce corps, sur des objets étrangers à la liberté, tous s'accordoient à préférer la gloire de l'Indépendance la plus orageuse, au repos honteux d'une soumission désormais flétrissante, & cette résolution étoit celle de tous les Officiers de l'armée, de tous les Membres de l'Etat, de toutes les classes du Peuple, qui même au sein des horreurs de la guerre, commençoit à goûter les délices de la liberté. L'enthousiasme republicain étoit à son comble, & rien ne pouvoit le refroidir, pas même les nouvelles fâcheuses qu'on venoit de recevoir de la Virginie.

Projet d'une descente dans la Virginie. Prises de Ports-Mouth & de Suffolk.

Clinton ayant jugé qu'une descente dans cette Province étoit un moyen sûr de restreindre le commerce des Américains, fit partir de New-York, sous les ordres de Sir George Collier & du Major-Gé-

néral Mathew, les vaisseaux le Raisonnable & le Raimbow, les sloops le Otter, le Diligent & le Haerlem, la galère le Cornwallis, & vingt-deux bâtimens de transport. Les Grenadiers & les compagnies légères des Gardes, le quatrième Régiment, les Volontaires royaux d'Irlande, & le Régiment Hessois du Prince Charles, composoient les troupes de terre destinées à cette expédition. Elles s'embarquèrent le 5 Mai, & dans la soirée du 9, la flotte jetta l'ancre entre les basses de Willoughby-Point, dans la Virginie. Le lendemain elle remonta la rivière Elisabeth, laissant le Raisonnable dans la rade d'Hampton, parce qu'il tiroit trop d'eau & que la rivière n'étoit pas assez profonde. Les autres vaisseaux allèrent jetter l'ancre une seconde fois à cinq milles de l'endroit où la descente devoit s'effectuer ; mais comme l'ennemi pouvoit recevoir des renforts, ou faire des préparatifs de défense, on prévint ces obstacles en faisant embarquer à la hâte la première division de l'armée sur des bateaux plats, cou- 1779.

1779. verts & précédés par la galère le Cornwallis & par deux chaloupes canonnières. Elle prit terre à trois milles de la ville, & à deux milles & demi du fort de Ports-Mouth. Un vent frais amena les vaisseaux, & le reste des troupes débarqua sans trouver presqu'aucune opposition. Après quelques coups de canon sans effet, les Américains abandonnèrent la place, dont ils ne pouvoient prolonger la défense sans la plus grande témérité. Mais avant que d'évacuer Ports-Mouth, ils brûlèrent quelques-uns de leurs vaisseaux, entr'autres deux grands navires françois, dont le chargement étoit d'environ mille tonneaux de tabac.

Avantages de ces prises. Fanfaronade du Général Collier.

Les Anglois ne s'arrêtèrent point à cette première expédi[illegible]. Après avoir établi les postes né[illegible]es, & s'être mis en possessio[illegible]a ville & du fort de Ports-Mouth, le Genéral Mathew fit marcher vers Suffolk un détachement qui détruisit les vivres destinés à l'armée de Washington; & tandis que le Raisonnable, demeuré en station devant la ville d'Hampton avec quelques

patachés armées, bloquoit ce port & rendoit impraticable aux Américains la navigation de la rivière James; des vaisseaux détachés sous la direction du Capitaine Creyk, leur fermoient en quelque sorte l'entrée & la sortie de la Chésapéak. On doit convenir que le succès de ces expéditions surpassa de beaucoup l'espérance même des Généraux qui les dirigèrent. Ports-Mouth offroit aux vaisseaux du Roi d'Angleterre un asyle sûr contre les entreprises de l'ennemi, un attelier de marine vaste & commode pour la construction des navires, d'abondantes provisions de bois prêts à être employés, à une grande quantité d'autres approvisionnemens; c'étoit le port de l'Amérique dont l'acquisition promettoit le plus d'avantages à la couronne. En le conservant, elle pouvoit anéantir tout le commerce de la Chésapéak, & détruire ainsi les principaux ressorts de l'insurrection américaine; mais pour tirer de cette position tout le parti qu'on en devoit attendre, il falloit des renforts considérables, & Clinton qui n'en 1779.

1779. recevoit point d'Angleterre, ne pouvoit en envoyer au Général Mathew. Faute de secours, l'armée royale se vit dans l'impossibilité de poursuivre ses avantages. Le courage & le patriotisme des habitans de la Virginie, conservèrent cette province aux Américains, & Sir George Collier s'exagéroit les effets de son triomphe, lorsqu'il écrivoit à Clinton. « S'il » y a quelque fond à faire sur les » comptes rendus au Général Ma» thew & à moi, on peut se livrer » à l'espérance de voir bientôt la » majeure partie de la Virginie » rentrer dans l'obéissance envers » son Souverain. Le peuple sem» ble porter jusqu'à l'impatience le » desir de voir arborer l'étendard » royal, & l'on nous donne les » assurances les plus positives, que » les habitans de tous les Etats sont » au moment de se rendre ».

Résolution du Congrès de ne faire la paix qu'avec l'agrement du Roi de France.

Ces vaines conjectures étoient démenties chaque jour dans les divers comités des treize Provinces confédérées, par des actes plus ou moins solemnels, qui confirmoient la résolution prise au Congrès géné-

ral, de ne conclurre ni trève ni paix avec l'ennemi commun, sans l'agrément du Roi de France, & le consentement préalable de l'auguste allié des Etats-Unis. Ils prévoyoient avec raison que cette alliance amèneroit tôt ou tard le triomphe de la liberté en Amérique, & malgré les avantages momentanés des troupes royales, le Congrès ne laissoit échapper aucune occasion de manifester sa reconnoissance envers les François, pour le bienfait d'une révolution déformais infaillible, dont l'événement alloit être en partie leur ouvrage. L'intrépidité de M. Tousart, Officier d'Artillerie du Régiment de la Fère, s'étoit signalée dans la dernière expédition de Rhode-Island, où il avoit perdu le bras droit. En considération de sa bravoure & de son zèle, il fut élevé au grade de Lieutenant-Colonel, & le Congrès lui accorda sur le trésor des Etats, une pension de trente dollars par mois. Le Président joignit à ce brevet une lettre où les sentimens de la plus haute estime étoient exprimés dans les

1779.

Sa reconnoissance envers les Officiers françois.

termes les plus flatteurs pour cet excellent Officier.

1779. Eloge du Chevalier Mauduit du Pleſſis.

MM. de la Neuville, Deſpinier, Sematte, & beaucoup d'autres Officiers françois, emportèrent dans leur patrie des témoignages non moins honorables de leur valeur & de leur bonne conduite; mais aucun d'eux ne les obtint à de plus juſtes titres que le Chevalier Mauduit du Pleſſis, à qui le Docteur B. Ruſh, l'un des Membres du Congrès, rendit cet hommage diſtingué dans une lettre imprimée, dont on va détacher ce fragment. « La promotion de » cet Officier, (le Chevalier Mauduit) qui, du rang de Lieutenant » d'Artillerie, a été élevé au grade » de Colonel, eſt d'autant plus honorable, qu'il ne le doit qu'à ſon mérite. Si je voulois rendre compte » de tous ſes vaillans exploits, ce » ſeroit la matière non d'une lettre, » mais d'un mémoire. Je dirai ſeulement qu'il a eu la plus grande part » à la défaite du Colonel *Donop* à » *Red-Bank*: qu'à la bataille de Germantown, il s'eſt avancé preſque » ſeul ſous le feu de tout un Régiment des troupes britanniques; &

» enfin qu'il avoit l'honneur de
» commander l'aîle droite de l'ar- 1779.
» tillerie qui fit tant d'*exécution* à la
» bataille de Mont-Mouth..... Le
» nom du Chevalier du Pleſſis eſt
» enrôlé parmi ceux des illuſtres
» Héros qui ont élevé une fabrique
» de liberté dans ce nouvel hémiſ-
» phère ».

Départ du Marquis de la Fayette. Hommages rendus à ce jeune Héros.

Le Général *Conway* & le Marquis de la *Fayette*, avoient ſur-tout des droits à la reconnoiſſance des Etats, & ſi quelque choſe porta le découragement dans les Provinces Américaines, ce fut la retraite de ces Officiers Généraux, dont l'abſence devoit affoiblir conſidérablement le parti républicain. Les circonſtances honorables qui accompagnèrent leur départ pour la France, méritent d'être rapportées. Le premier avoit donné ſa démiſſion juſqu'à trois fois; elle ne fut acceptée qu'à la quatrième, & toute l'armée en témoigna ſes regrets; ſa brigade refuſa long-tems de ſervir ſous un autre chef. Quant au Marquis de la Fayette, ſon retour en France étoit motivé, de manière à ne laiſſer aucun prétexte

1779. aux difficultés de la part du Congrès. Sa demande se trouve énoncée en ces termes dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. Henry Laurens, Président de cette auguste assemblée. « MONSIEUR, quel» qu'attentif que je dusse être à ne » pas employer les instans précieux » du Congrès à des considérations » particulières, qu'il me soit permis » de lui exposer les circonstances » dans lesquelles je me trouve, avec » cette confiance qui naît naturelle» ment de l'affection & de la recon» noissance : il n'est pas possible de » parler plus convenablement des » sentimens qui m'attachent à mon » pays, qu'en présence des Citoyens » qui ont tant fait pour le leur! Tant » que j'ai cru pouvoir disposer de » moi-même, mon orgueil & mon » plaisir ont été de combattre sous » les drapeaux américains pour la » défense d'une cause, que j'ose » d'autant plus particulièrement ap» peller *nôtre*, que j'ai eu le bonheur » de verser mon sang pour elle. » Actuellement, Monsieur, que » la France est engagée dans une » guerre, le devoir, l'amour de

» mon pays, me preſſent également
» de me préſenter devant mon Roi, 1779.
» pour ſavoir de quelle manière il
» jugera à propos d'employer mes
» ſervices; la plus agréable de toutes
» ſera toujours celle qui me mettra
» à portée de ſervir la cauſe com-
» mune, parmi ceux dont j'ai eu le
» bonheur d'obtenir l'amitié & de
» ſuivre la fortune, dans des tems
» où les perſpectives ſourioient
» moins qu'aujourd'hui; cette rai-
» ſon & quelques autres que le Con-
» grès appréciera, m'engagent à
» lui demander la liberté de repaſſer
» dans ma patrie l'hiver prochain.
» Tant que j'ai pu eſpérer que la
» campagne ſeroit active, je n'ai
» pas penſé à quitter le champ de
» Mars; actuellement que tout eſt
» calme & paiſible, je ſaiſis cette
» occaſion de ſolliciter le Congrès....
» Vous trouverez ci-incluſe une let-
» tre de Son Excellence le Général
» Waſhington, par laquelle il con-
» ſent à ce que j'obtienne la per-
» miſſion de m'abſenter. Je me flatte
» qu'on me regardera comme un
» Soldat abſent par congé, & deſi-
» rant ardemment de rejoindre ſes

» drapeaux, ainſi que ſes camarades
1779 » eſtimés & chéris, &c. »

La lettre de Washington au Congrès, eſt une expreſſion bien ſentie de la haute opinion qu'avoit ce Général, des qualités héroïques du Marquis de la Fayette. Voici comme il la termine. « Ce qu'il » m'en coûte pour me ſéparer d'un » Officier qui, à tout le feu militai- » re de la jeuneſſe, unit une rare » maturité de jugement, m'enga- » geroit, ſi la choſe dépendoit de » moi, à déſirer, de préférence, » que ſon abſence fût ſur le pied » d'un congé. Je m'eſtimerai tou- » jours heureux de pouvoir rendre » à ſes ſervices les témoignages » auxquels il a des droits par la » bravoure & la conduite qui l'ont » diſtingué dans toutes les occa- » ſions; & je ne doute pas que le » Congrès ne lui exprime encore » d'une maniere convenable, com- » bien il ſait apprécier ſon mérite, » & les regrets que lui cauſe ſon » départ ».

L'eſpoir de Washington ne fut point déçu, & le départ de M. de la Fayette fut marqué par des

regrets & par tous les honneurs dûs à la qualité, au dévouement, & sur-tout au mérite de ce jeune Héros. Pour le ramener en France, le Congrès fit équiper l'*Alliance*, frégate de trente-six canons, dont le commandement fut donné à un Capitaine Malouin, attaché au service des Etats-Unis. Plusieurs Officiers françois, entr'autres M. de Raymondis, Capitaine de Pavillon, & MM. de Broves & Dupleſſis, Officiers d'Artillerie, s'étoient embarqués sur le même vaisseau, qui arriva à Breſt le 6 Février, après une traverſée de vingt-trois jours. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt bien funeſte à l'équipage de la frégate. Pour le completter, on s'étoit vu forcé d'employer vingt-cinq déſerteurs anglois; ces ſcélérats avoient formé l'horrible complot d'égorger tous les Officiers françois, à l'exception du Marquis de la Fayette, qu'ils ſe propoſoient de conduire en triomphe à Londres, avec la partie de l'équipage américain qui ne ſeroit point entrée dans la conſpiration. 1779.

Conſpiration contre les Officiers françois, à bord de la frégate l'Alliance.

Ce fut le vingtième jour de la tra-

1779. verſée que cette conſpiration fut découverte. Il étoit midi, & le ſignal étoit donné pour quatre heures; le Capitaine auſſi prudent que réſolu, fait contenir ſon indignation; il monte ſur le pont, prend ſa lunette & dit qu'il apperçoit une voile ennemie; il demande ſi les armes ſont en état, & ſe les fait apporter dans ſa chambre, ſous prétexte de les examiner. Ses ordres ſont exécutés ponctuellement, & les factieux perdent ainſi leur principale reſſource. Alors il arme ſept ou huit de ſes gens les plus braves & les plus affidés; les mutins ſont appellés les uns après les autres; on les force au ſilence en leur mettant l'épée ſous la gorge, & on les charge de fers; plus de trente étoient déjà à fond de cale, lorſque leurs camarades commencèrent à ſe douter de ce qui ſe paſſoit; ceux-ci voulurent faire quelques mouvemens; mais les Soldats armés les tinrent en reſpect, & ils furent mis aux fers comme les autres. Alors le Capitaine monta ſur le pont, où il apprit au reſte de l'équipage le danger qu'il avoit

couru; il loua les autres Matelots de ce qu'ils avoient réſiſté aux ſollicitations de leurs camarades. Quarante-cinq hommes ou environ, les ſeuls dont il fut ſûr, ne ſuffiſoient pas pour la manœuvre de la frégate, & le moindre navire armé pouvoit la forcer à ſe rendre; le Capitaine paſſa trois jours dans cette inquiétude; mais il eut le bonheur d'entrer dans la rade de Breſt ſans avoir rencontré un ſeul bâtiment ennemi. 1779.

Réception faite au Marquis de la Fayette. Le Docteur Franklin prend le titre de Miniſtre Plénipotentiaire.

Le Marquis de la Fayette arriva le 12 à Paris, d'où il ſe rendit à Saint-Germain pour y jouir des embraſſemens de ſa famille, qui s'y trouvoit raſſemblée en grande partie. On a prétendu qu'il y fut exilé pendant quelques jours, pour avoir ſervi dans les armées américaines ſans une miſſion ſpéciale de la Cour de France; mais l'accueil flatteur qu'il reçut du Roi, ſemble démentir cette anecdote. Quoi qu'il en ſoit, rien ne prouva mieux la bonne intelligence avec les Etats-Unis, que le nouveau titre dont le Docteur Franklin fut décoré lors de l'arrivée des Officiers fran-

1779. çois; il prit, à cette époque, le titre de Miniſtre plénipotentiaire à la Cour de Verſailles; & ce fut en cette qualité qu'il exécuta la réſolution du Congrès, en remettant au Marquis de la Fayette, une épée enrichie de diamans.

Priſe de Sir Peter Parker, dans les mers de la Jamaïque. Naufrage d'une eſcadre angloiſe.

A ce tableau des événemens de l'Amérique, dont la plûpart furent confirmés par les rapports des Officiers nouvellement débarqués, on ajoutera qu'il ſe faiſoit de grands préparatifs de guerre à la Jamaïque, & que l'eſcadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, s'étoit emparée de cinquante navires dans les mers de cette île. Mais on apprenoit d'ailleurs le déſaſtre d'une autre eſcadre angloiſe ſortie d'Hallifax, dont un coup de vent avoit fait périr tous les vaiſſeaux, ſans qu'il échappât un ſeul des dix-huit cens hommes qui compoſoient ſes équipages. D'un autre côté, on débitoit, ſans fondement, que l'Amiral Barrington venoit de mourir, que faute d'être ſecouru, le Général Prevoſt avoit ſubi dans la Géorgie le ſort du Général Burgoyne, & que Clinton, au déſeſpoir de n'avoir pu lui

faire passer des renforts suffisans, demandoit son rappel en Angleterre. On assuroit que ce Commandant avoit mis pour condition à la continuation de ses services en Amérique, l'exécution d'un plan envoyé à Lord Germaine pour la campagne de 1779. Il exigeoit, disoit-on, cinq mille hommes pour agir dans les Colonies méridionales, douze mille pour attaquer, comme Burgoyne, en arrivant du Canada, dix mille pour former le siége de Boston, & une armée principale de vingt-cinq mille hommes pour faire face aux circonstances tant dans la Pensylvanie que dans les Jerseys. Sans le total de ces cinquante-deux mille hommes effectifs, Sir Henri déclaroit qu'il étoit inutile de songer à réprimer la rebellion en Amérique.

1779.

Plan de la campagne d'Amérique, par le Général Clinton.

A ce plan trop dispendieux, M. Jenkinson, le nouveau Ministre de la Guerre, opposoit celui-ci : rester sur la défensive ; en cas d'événemens, construire quatre forts imprenables, un sur la rivière de *New-York*, un second en *Géorgie*, le troisième à *Crown-Point*, & le dernier à *Pittsburgh* sur le *Ohio* ; avoir dans

Plan du nouveau Ministre de la Guerre, M. Jenkinson.

1779. ces places de fortes garnisons & les approvisionnemens nécessaires à *Long-Island* & dans le Canada ; brûler & ravager, au moyen de la flotte, toute la côte des provinces révoltées, y porter ainsi les allarmes & la désolation, anéantir leur Marine ou la rendre inutile ; en un mot, épuiser toutes les ressources de la rebellion, & soumettre l'Amérique après avoir détruit la Marine de France.

Ce plan étoit d'une exécution aussi difficile & beaucoup moins réfléchi que le plan attribué à Clinton, en ce qu'il supposoit l'éternelle neutralité de l'Espagne. Cependant cette Puissance faisoit de grands préparatifs de guerre, dont l'objet n'étoit plus douteux pour les vrais spéculateurs, & tout annonçoit dans ses arsénaux & dans ses ports, que cette guerre alloit avoir pour théâtre l'élément, dont les Anglois affectoient la souveraineté; déja même l'Espagne faisoit escorter tous ses vaisseaux; mais l'Angleterre se rassuroit sur la prospérité de ses armes dans les deux Indes.

L'Espagne se prépare à la guerre.

Expédition contre Poon-

On a vu que dans le continent &

dans les îſles de l'Amérique, les haſards de la guerre ſe balançoient entre les Puiſſances belligérantes; il en étoit à-peu-près ainſi dans les Indes orientales. Cependant le bruit ſe répandit que le Brigadier-Général *Leſlie* étant parti de Bengale avec ſix bataillons de troupes nationales & une compagnie d'artillerie pour une expédition contre *Poonnah*, capitale du Gouvernement des Marattes, n'avoit fait ce trajet de douze cens milles à travers des contrées brûlées par les rayons du ſoleil, que pour ſe voir enveloppé lui & ſes gens, ſans qu'aucun d'eux put échapper à la captivité. On comparoit cette avanture de *Poonnah* à celle de *Saratoga*; mais comme on le verra dans la ſuite, le Général Leſlie n'eut aucune part à cette expédition, dont le déſaſtre fut ſans doute exagéré par les agioteurs de la Bourſe de Londres.

1779.

nah, capitale du gouvernement des Marattes.

Quoiqu'il en ſoit, la nouvelle de la priſe de Pondichéry ne tarda pas à conſoler les Anglois. Informé de l'arrivée prochaine d'une eſcadre françoiſe, le Major-Général *Munro*,

Priſe de Pondichéry.

1779. Commandant en chef les armées britanniques dans les Indes, preſſoit le ſiége de cette ville depuis deux mois & dix jours, à dater du moment où la place fut inveſtie; elle ſe rendit par capitulation le 17 Octobre 1778. Entrons dans quelques détails ſur cette priſe.

Détails de cette expédition. Le 8 Août, une partie des troupes deſtinées à cette expédition vint ſe porter ſur le *Mont-Rouge* à quatre milles de *Pondichéry*, & le 21 elles commencèrent à tenter les approches; ce jour-là même elles prirent poſſeſſion de la borne du *Buiſſon*, & coupèrent ainſi toute communication par terre avec la ville. L'intention du Général Munru étoit de faire une double attaque; en conſequence, il fit travailler aux tranchées tant du côté du Nord que du côté du Midi, & le 18 ſes batteries furent ouvertes avec vingt-huit pièces de groſſe artillerie & vingt-ſept mortiers. Si le feu des Anglois fut des plus vifs, celui de la fortereſſe aſſiégée ne le fut guère moins pendant près de douze heures; il ne ſe ralantit que ſur le ſoir. Cependant on continua les

les approches avec la célérité & les précautions qu'exigeoit l'intrépide résistance de la garnison. Le Général *Munro* avoit pratiqué au Midi un chemin couvert qui conduisoit au fossé de la ville ; il avoit détruit les parties extérieures de plusieurs bastions, & son intention étoit de passer le fossé sur un pont de batteaux construit à cet effet, & de livrer l'assaut de ce côté-là ; mais l'abondance des pluies qui duroient depuis trois jours, avoit tellement grossi les eaux du fossé, qu'elles s'étoient ouvert un passage dans le chemin couvert, & avoient endommagé les bateaux employés à la construction du pont : on s'occupa deux jours à réparer les dommages ; alors tout étant prêt pour l'assaut, il auroit eu lieu le 17, si M. de Belle-Combe, Gouverneur de Pondichéry, n'eût envoyé M. de Villette, son Aide-de-Camp, au Général Munro, avec une lettre relative à la capitulation qui fut signée le lendemain ; les conditions en furent honorables pour le Commandant françois, & telles qu'elles devoient être après une défense qui le couvroit de 1779. Capitulation

1779. gloire. Cependant on n'épargna pas les critiques indirectes à ce brave Officier, au sujet de la capitulation de Pondichéry, qu'on disoit être plus favorable aux individus assiégés, qu'avantageuse à la nation françoise. Par les articles I, II, XII & XIX, les seuls vraiment essentiels, il fut convenu que la garnison auroit les honneurs de la guerre; mais que les troupes françoises n'emporteroient point leurs armes, qu'elles seroient conduites en France & non pas à l'Isle-de-France; qu'à l'égard des fortifications & des édifices publics de Pondichéry, dont M. de Belle-Combe avoit demandé la conservation, on se conformeroit par la suite aux ordres de l'Europe. Quant aux papiers du Gouvernement & de l'Intendance, on promit d'abandonner ceux qui, après un mûr examen, seroient jugés indifférens aux intérêts de la Grande-Bretagne.

On n'épargne pas les critiques à M. de Belle-Combe.

Observations d'un Censeur, au sujet de la capitulation de Pondichéry.

» Ainsi, dit à ce sujet un des censeurs de la capitulation, les Anglois se réservant la faculté de raser la place, & ne permettant » à M. de Belle-Combe, d'emporter » que les papiers du Gouvernement

» qui paroîtroient leur être inutiles, » ont pourtant accordé que la gar- » nison ne seroit point prisonnière ; » mais n'est-il pas clair que six ou » sept cens hommes retenus prison- » niers n'eussent fait que les embar- » rasser dans un pays où ils vou- » droient ne plus voir la trace d'un » françois. S'ils se sont chargés de » les conduire, non pas à l'Isle-de- » France, sur laquelle l'Angleterre » pouvoit avoir des vues ultérieu- » res, mais en France, où ce nombre » d'hommes ne peu influer en rien » sur les affaires générales, n'est-il » pas évident que par l'ensemble & » les résultats de cette disposition, » ils se sont habilement assuré un » autre avantage ? Tous les vais- » seaux de leur compagnie, quel » qu'en soit le nombre, n'ayant » besoin que de foibles équipages, » pourront cette année revenir des » Indes avec pavillon parlemen- » taire. Aux termes convenus, » quatre vaisseaux seront affectés » aux transports des Commandans, » Administrateurs & Etat-Major ; » mais il restera cinq à six cens » François de tous états, qui étant

1779.

1779. » directement repartis sur la flotte » ennemie, devront la mettre en » totalité dans le cas d'arriver en » Europe avec les plus riches car- » gaisons, sans courir aucun risque » de guerre. Les observations ci- » dessus démontrent à-peu-près que » les clauses de cette capitulation, » ne pouvoient être plus adroite- » ment combinées par l'ennemi, » auquel elles sont infiniment plus » avantageuses, que s'il eût pris la » ville à discrétion ».

Réponse aux observations.

On répondoit à ces observations que les bâtimens parlementaires ne pouvoient se charger d'aucune espèce de munitions, marchandises & autre cargaison, que celle qui étoit nécessaire à l'équipement & à la subsistance des Soldats & des Matelots; que les corsaires françois s'empareroient légalement des vaisseaux parlementaires en contravention à cet égard; que l'Amirauté avoit le droit de les fouiller à leur arrivée en France & d'en confisquer les marchandises, sauf à renvoyer en Angleterre les bâtimens & les équipages. Les Censeurs répliquoient que les avis étoient partagés sur ce

Réplique des Censeurs.

droit; mais qu'en le supposant incontestable, les Anglois étoient censés en avoir prévenu les risques, en remettant à leur flotte parlementaire des ordres simulés ostensibles pour venir directement dans les ports de France, quoiqu'elle dût se rendre en droiture dans ceux d'Angleterre. « Que de tels bâtimens, » ajoutoient-ils, eussent été ren- » contrés par nos corsaires beau- » coup plus circonspects que ceux » des Anglois, c'est un fait cons- » tant que sur dix, il n'y en a peut- » être pas un seul qui, sans ordres » exprès, eût osé prendre sur lui » d'arrêter, fouiller & amariner ces » bâtimens, dont la cargaison seroit » pourtant de bonne prise ». 1779.

Que M. de Belle-Combe ne pouvoit mieux faire, & que la capitulation ne fut point dure.

Au reste, quand bien même les Anglois auroient eu en vue de se ménager par cette capitulation, des avantages clandestins d'une certaine importance, il n'en est pas moins vrai que la capitulation de Pondichéry, considérée en elle-même, fut honorable dans presque tous ses articles; mais ne l'eût-elle pas été, les observations des critiques n'en seroient pas moins étrangères

à M. de Belle-Combe, qui n'eut
1779. pas le choix des conditions, & qui, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Officier, dut enfin subir la loi impérieuse de la nécessité. Quoi qu'en dise l'Auteur des observations, ces conditions ne furent point dures: dans une place ouverte de tous côtés, & qui, bien fortifiée, auroit exigé une garnison de six mille hommes, que pouvoit demander de plus M. de Belle-Combe à la veille d'un assaut, que de conserver la liberté à cinq ou six cens hommes accablés des travaux d'un long siége, & de les rendre au service de la Patrie, pour tout le reste de la guerre?

Que la perte de Pondichéry étoit inévitable.

Par l'état des morts & des blessés, il parut que la conquete de Pondichéry avoit coûté cher aux Anglois; mais cet état ne fut jamais bien constaté de part ni d'autre. L'armée britannique étoit composée de dix mille cinq cens hommes, dont quinze cens Européens. On ne comptoit que huit ou neuf cens François parmi les trois mille hommes chargés de défendre la place, & qui l'auroient conservée, s'ils

avoient été secondés par l'escadre de M. de Tronjolly. Mais après une action très-vive, où cet Officier avoit eu l'avantage sur le Capitaine Vernon, il tenta vainement d'engager l'escadre angloise dans un second combat auquel elle se refusa toute la journée du 21 Août, malgré la supériorité de ses forces accrues des trois vaisseaux le *Souchamton*, le *Nassau* & le *Boshorough*, qui, joints au Rippon, au Coventry, au Seahorse, au Cormorant & au Valentine, formoient à Sir Edwar Vernon une escadre de huit vaisseaux, tandis que celle de M. de Tronjolly n'étoit composée que du Brillant, de la Pourvoyeuse, du Laurisston, du Brisson & du Sartine; encore ce dernier fut-il jetté par un coup de vent dans l'escadre ennemie qui s'en empara. Cette circonstance ne déconcerta point le Commandant françois; avec ce qui lui restoit de vaisseaux, il continua de porter sur l'escadre angloise, offrant toujours le combat qu'on refusoit d'accepter. Enfin, il prit le parti d'aller joindre deux vaisseaux de soixante canons qui mouilloient à Trincomale, où se 1779.

1779. trouvoient onze cens hommes, dont ſept cens de troupes réglées. Si le vent & la fortune avoient favoriſé le mouvement de ces forces, il eſt probable que Sir Edward Vernon eût été défait & que Pondichéry étoit ſauvé; mais la perte de cet établiſſement ſi difficile à conſerver & preſque inutile au commerce en tems de guerre, fut un malheur inévitable pour la France, & qu'on pouvoit tout au plus éloigner juſqu'à l'arrivée de la flotte récemment appareillée de la rade de Sainte-Helen pour les Indes orientales. Cette priſe enviſagée ſous un certain point de vue, fut d'ailleurs fatale à l'Angleterre en ce qu'elle donna de l'ombrage aux Puiſſances rivales; les politiques de Londres, de Paris & de Madrid avoient prévu qu'elle hâteroit le rappel de Lord Grantham & du Marquis d'Almodavard, & le Duc de Richmond qui préſageoit les ſuites de ce triomphe plus impoſant que réel, dit à la Chambre des Pairs: « On fait ſonner bien haut la priſe » de Sainte-Lucie & de Pondichéry: » j'appelle tout cela des bagatelles, » en comparant ces conquêtes à la

» perte de Gibraltar & de Minor-
» que, perte inévitable & différée 1779.
» seulement jusqu'au moment où
» l'Espagne se déclarera contre
» nous ; & cet événement est néces-
» saire & prochain, à moins que pour
» acheter la neutralité précaire de
» cette Puissance, on n'ait arrêté
» dans le Cabinet qu'on lui feroit
» hommage & de Minorque & de
» Gibraltar ».

Conquête du Sénégal.

La moitié de cette prédiction eut son effet, & si Gilbraltar n'étoit imprenable, l'autre moitié se seroit effectuée infailliblement. Quoi qu'il en soit, la perte de Pondichéry, même en y donnant toute l'importance qu'elle n'avoit pas dans cette circonstance, fut au moins compensée par l'acquisition du Sénégal, l'établissement le plus important des Anglois sur la côte d'Afrique. Cette isle qui nous avoit appartenu, fut cédée à l'Angleterre par le traité de Paris, en 1763. Le commerce de Sénégal consiste en gomme, ivoire, coton, cire, ambre gris, indigo, negres & poudre d'or. La chaleur de ce climat est excessive, & les hivers y sont plus brûlans

que nos étés. Entre une infinité de
1779. plantes qui croiſſent au Sénégal, dans une perfection égale à leur abondance, on diſtingue l'ananas, la figue, la grenade & le raiſin. Il n'eſt point de contrée ſur la terre où la volaille ſe multiplie avec autant de ſuccès, & où elle ſoit plus exquiſe; on vante ſur-tout les dindons du Sénégal, ſes pintades, ſes oies & ſes canards. Le gibier d'eau y eſt excellent, & la pêche n'y laiſſe rien à deſirer pour la quantité & la qualité du poiſſon. Telle eſt l'Iſle ſi bornée quant à ſon étendue, puiſqu'elle n'a que onze cens cinquante toiſes de long, ſur deux cens de largeur, mais importante par ſon commerce & ſes productions, qui vient de rentrer ſous la domination de ſes anciens poſſeſſeurs. Le fort Louis eſt la principale défenſe du Sénégal, & ſert, pour ainſi dire, de clef au grand établiſſement de Gorée, dont il devint le refuge, lors de l'évacuation de cette iſle où les Anglois ne trouvèrent pas un canon, lorſqu'ils y débarquèrent au mois de Février ſuivant.

Priſe du fort James. Les François ne s'en tinrent point

à la conquête du Sénégal, ils détachèrent deux frégates de quarante canons, & deux petits navires armés pour aller attaquer le fort James sur la riviere Gambie; ce fort n'étoit point en état de defenſe, il capitula à diſcrétion le 11 Février. Le Gouverneur avoit eu précédemment l'intention de nous chaſſer de le riviere, & pour cét effet, il avoit aſſemblé tous les Marchands anglois établis ſur les bords de la Gambie. Tandis qu'ils délibéroient enſemble ſur les moyens d'effectuer ce projet, les François parurent, firent main-baſſe ſur les Marchands & ſur leurs navires & n'épargnèrent point ceux des Nationaux qui avoient des connexions avec le fort, dont ils détruiſirent tous les ouvrages. Ils en envoyèrent l'artillerie à Sénégal, qu'ils fortifièrent de leur mieux & où ils laiſsèrent une garniſon d'environ trois cens hommes. Cette expédition valut aux François pour neuf mille livres ſterling de richeſſes enlevées aux Marchands anglois, qui tous reçurent ordre d'évacuer le pays. Les troupes dirigèrent

1779

Autres avantages des François en Afrique.

1779. enſuite leur marche vers la côte, avec le projet de ruiner, chemin faiſant, les fortifications de l'iſle Bance; tous les navires pris ſur la riviere Gambie, furent équipés en conſéquence de ce projet. Ainſi, par la ſuite d'une négligence totale, fut perdu pour l'Angleterre l'un des pays les plus riches du monde connu.

On apprit qu'à cette même époque, M. de Vaudreuil, en longeant la côte du Sénégal, s'étoit emparé de vingt-deux navires négriers appartenans aux Anglois; ces priſes furent eſtimées ſept ou huit millions. Ce Commandant n'ayant plus rien à faire dans ces parages, ſe diſpoſoit alors à mettre à la voile, pour aller joindre M. le Comte d'Eſtaing.

On peut mettre au rang des avantages des françois en Afrique, la riche priſe de l'*Oſterly*, vaiſſeau de la Compagnie angloiſe, dont la cargaiſon fut eſtimée trois cens mille livres ſterling. Ce bâtiment parti de l'Inde le 16 Décembre, fut apperçu le 22 Février par deux frégates françoiſes, qui s'en empa-

rèrent à la vue du Cap de Bonne-Eſpérance. 1779.

Telle fut au commencement ou à la veille de la campagne de 1779, la poſition reſpective des Puiſſances belligérantes dans ces trois parties du monde, l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique. Les préludes de cette campagne étoient encore plus formidables en Europe. Déjà les flottes de Breſt & de Ports-Mouth ſe diſpoſoient à ſortir du port. L'eſcadre du Chevalier de Ternay ſembloit n'attendre qu'un vent favorable pour faire voile vers les Indes orientales; la légion de Lauzun devoit ſervir ſur cette eſcadre. Une maladie très-grave ſurvenue au Commandant, fit changer la deſtination de ſa flotte & le commandement en fut donné à M. de la Motte-Piquet, qui vint attendre de nouvelles inſtructions dans la rade de Breſt. Sa deſtination étoit encore un myſtere, lorſqu'il ſortit de cette rade, pour ſe rendre à la hauteur de la Rochelle, où le convoi aſſemblé à l'Iſle d'Aix, ſe rangea ſous l'eſcorte de l'Annibal, que montoit le Commandant, & des

Leurs préparatifs de guerre, en Europe, ſont encore plus formidables que dans les autres parties du monde.

1779. quatres autres vaisseaux le Diadême, l'Artésien, l'Amphion & le Réfléchi qui composoient la division. Il appareilla le 8, accompagné d'environ cent voiles, parmi lesquelles on comptoit plusieurs frégates & corsaires américains. On le perdit de vue le 10, & bientôt on apprit qu'il avoit heureusement débouqué avec tout son convoi, & qu'il emmenoit une frégate angloise, dont il s'étoit emparé. Le 28 il étoit à plus de cent lieues à l'Oueſt du cap Finisterre.

Destination de l'armée navale, aux ordres du Comte d'Orvilliers.

A cette même époque, la grande armée navale aux ordres du Comte d'Orvilliers avoit été rencontrée à quarante lieues de Brest. Ce Commandant étant allé en personne recevoir de nouveaux ordres de la Cour, en étoit parti le 4 de Mai pour se rendre à sa destination; il n'attendit pour mettre en mer que les trois vaisseaux le Scipion, le Pluton & l'Hercule partis de Rochefort & retenus quelques tems à l'isle d'Aix par des vents contraires. Les vaisseaux de Toulon la Bourgogne & la Victoire devoient aussi se joindre à la grande flotte déjà com-

posée de vingt-huit vaisseaux de ligne, de neuf frégates, de six corvettes & de trois brulots; mais on sut par des lettres d'Espagne, que les vaisseaux de Toulon avoient relâché à Malaga avec la frégate angloise le Montréal, de trente-deux canons, dont ils s'étoient emparés. Ce retard obligea le Comte d'Orvilliers d'appareiller sans la Bourgogne & la Victoire, qu'on présumoit devoir rejoindre l'armée à une certaine hauteur. On ignoroit encore sa destination; mais on croyoit généralement qu'elle alloit au-devant de la flotte espagnole. Les cocardes rouges & blanches des équipages étoient regardées comme un témoignage décisif de la vérité de cette conjecture. Quoi qu'il en soit, on ne doutoit pas que sous des chefs tels que MM. d'Orvilliers, de Guichen & de la Touche Treville, les trois divisions de la flotte françoise ne fissent naître une prompte occasion de se signaler par quelque expédition éclatante. 1779.

On avoit le même espoir en M. de Sade, nommé pour commander, à la place du Chevalier de *Fabry*,

1779. la nouvelle escadre qu'on armoit à Toulon. M. le Chevalier Gras de Préville, son Capitaine de pavillon, inspiroit sur-tout la plus grande confiance. Cet habile Officier s'étoit déjà rendu recommandable par sa manœuvre savante dans la conduite de la flotte nouvellement arrivée de la Martinique. Ce convoi auroit été sauvé en entier, si l'ennemi plus avide de gloire que de butin, s'étoit attaché aux frégates & non pas aux vaisseaux marchands. Pour témoigner leur reconnoissance à M. de Préville, les Négocians de Bordeaux lui avoient écrit la lettre suivante :

Belle manœuvre de M. le Chevalier Gras de Préville.

« MONSIEUR, malgré l'injuste » préjugé qui, le plus souvent, » n'attache la gloire qu'aux succès, » la reconnoissance de la patrie n'est » pas moins due au militaire intré- » pide qui fait tous ses efforts pour » prévenir des revers & secourir ses » compatriotes ; c'est à ce titre que » le commerce s'empresse de vous » faire ses justes remercimens du » zèle & des talens que vous avez » développés dans la conduite du » convoi de la Martinique. C'eût été

» le premier depuis les hostilités, » qui seroit arrivé à bon port, sans » larencontre funeste des vaisseaux » ennemis ; votre habile manœuvre » en cette occasion, ayant mérité » les plus grands éloges, nous nous » sommes fait un devoir de l'annon- » cer à M. de Sartine, & de prier » le Ministre de reconnoître ce ser- » vice par quelque faveur éclatante; » nous apprenons avec une véri- » table satisfaction que notre recom- » mandation n'a pas été stérile, & » que vous avez agréé le témoigna- » ge de notre vive reconnoissance». 1779.

Tout ces apprêts annonçoient de grandes expéditions sur mer & le projet bien médité de faire respecter la marine de France à l'ouverture de la campagne. Déjà les vaisseaux en croisière en avoient signalé les premices dans ces combats particuliers qui sont comme le prélude des entreprises plus décisives. Dès le mois de Janvier, on écrivoit de Toulon que deux frégates s'étoient emparées de cinq bâtimens, dont un vénitien étoit chargé de ballots de soie pour le compte des An-

Prémices de la Campagne. Différentes prises faites par les François.

1779. glois. Le Capitaine voyant qu'on lui donnoit la chasse, avoit jeté ses papiers à la mer, & perdu de cette manière le privilege de la neutralité. Cette riche prise fut évaluée à plus de deux millions. Le seul corsaire le Duc de Mortemart, n'ayant à bord qu'environ quatre-vingt-dix hommes, douze canons & des pierriers, fit rencontre, à cette même époque, d'une flotte non convoyée de quarante navires anglois; il en prit cinq des plus richement chargés, & si trente de ses gens n'avoient pas déserté dans un relâche qu'il avoit fait à *Cherbourg* avant l'action, il se seroit emparé de la moitié de cette flotte marchande. Le Capitaine la Cocardiere, commandant le corsaire l'Américaine de vingt-quatre canons & de deux cens cinquante-sept hommes d'équipage, rentra dans le port de Granville accompagné ou suivi de six bâtimens anglois qu'il avoit pris. Cent cinquante-six prisonniers débarquèrent avec lui, sans compter les ôtages de cinq autres navires qu'il avoit rançonnés. Il

chaſſoit vivement un corſaire de seize canons auquel il avoit tué quinze hommes ſans perdre un ſeul de ſes gens, lorſqu'il fut arrêté par un calme qui ſuſpendit ſa pourſuite & ſauva le bâtiment anglois. Cette croiſière fut, ſans contredit, une des plus brillantes de la campagne. La priſe du corſaire la Marquiſe de Granby fut remaquable par la belle défenſe du Capitaine, jeune homme de vingt-deux ans, qui, après un engagement de trois heures & demie où il avoit perdu la moitié de ſon équipage, ſe rendit enfin à la frégate la Senſible, commandée par M. de Kergarion, dont tout le dommage ſe réduiſit à cinq hommes tués ſur ſon bord. Le Prince de Montbarrey, corſaire de vingt canons, s'empara, le 19 Avril, après un combat très-vif, du navire le montagu, venant de Livourne avec un chargement pour l'Angleterre, eſtimé cinq cens mille livres. Mais toutes ces priſes & beaucoup d'autres non moins conſidérables, ne pouvoient ſe comparer pour la richeſſe à celle du paquebot le Prince d'Orange, ren- 1779.

1779. contré sur la route d'Ostende, par MM. de Rocquefeuil & de Clonard, Commandans des cutters le Mutin & le Pilote, qui l'amenerent dans le port de Dunkerque. L'état des seules espèces d'or & lingots trouvés à bord du paquebot, fut porté à plus de sept cens cinquante-cinq marcs.

Naufrage de la frégate angloise l'Aréthuse. Humanité des François.

Comme on l'a dit, l'Angleterre eut à regretter dans ce même tems beaucoup d'autres pertes, & entr'autres celle de l'Aréthuse, la même frégate qui avoit commencé les hostilités en attaquant la Belle-Poule. Elle s'étoit perdue sur les côtes de france, entre des rochers affreux, d'où il fut impossible de la relever. Quatre cens Soldats envoyés de Brest pour s'emparer du canon & des munitions de la frégate échouée, trouvèrent que l'équipage anglois s'étoit rendu à trente Grenadiers du Régiment de Foix. Le capitaine Charles Holmes Everett, dans sa lettre à M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté d'Angleterre, rend compte de cet accident en des termes qui justifient bien l'idée qu'on s'est faite avec

raiſon de l'humanité des François envers leurs ennemis malheureux. 1779.
» Il nous eſt, dit-il, impoſſible de » rendre toute la juſtice qui eſt due » à l'empreſſement des François » pour nous arracher des bras de » la mort, à l'intention avec la- » quelle tous les Officiers qui ſe » trouvent ici, depuis l'Amiral & » l'Intendant, juſqu'au dernier Gar- » de, ont cherché à adoucir notre » ſituation, & à nous la rendre » ſupportable ».

Belle défenſe de notre frégate l'Oiſeau.

Lors de cet accident, l'Aréthuſe venoit d'eſcorter un convoi de pluſieurs bâtimens, & de ſoutenir un combat de quelques heures contre notre frégate l'Aigrette, commandée par M. de la Bretonniere, Lieutenant de vaiſſeau. Il étoit onze heures du ſoir, lorſqu'un coup de vent ſépara les deux frégates également endommagées dans leurs agrès & dans leur mâture; elles avoient fait de vains efforts pour s'éloigner de la côte, & ſuivant le rapport de l'équipage anglois, l'Aréthuſe ſe croyoit à quarante lieues au large, lorſqu'elle fut jetée ſur l'iſle de Moleine près Saint-

1779. Mathieu. Ce vaiſſeau doublé en cuivre étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre, il portoit trente-ſix canons de douze, & ſa perte ne fut point compenſée par la priſe de l'Oiſeau, qui n'en montoit que vingt-ſix d'un calibre inférieur. Chargé de l'eſcorte d'un convoi de Breſt à Saint-Malo, il fut approché le 31 Janvier par l'Apollon, frégate angloiſe de trente deux canons, dont les gaillards étoient percés à douze ſabords. Cette diſpoſition donnoit à l'ennemi la faculté de combattre avec l'avantage d'un vaiſſeau de trente-huit. Malgré la diſproportion de ces forces, M. de Tarade, Capitaine de l'Oiſeau, arbora pavillon françois, & tandis que ſon convoi faiſoit route pour l'iſle de Bhehat ſous l'eſcorte du cutter l'*Expédition*, il s'engagea dans un combat inégal qui dura depuis une heure juſqu'à quatre, preſque toujours à la portée du piſtolet. Son feu ſe ſoutint avec une vivacité incroyable, tant qu'il lui reſta aſſez de monde pour ſervir la batterie, & qu'elle ne fut pas entierement déſarmée. Mais les

gaillards ne pouvoient plus fournir aux remplacemens, & M. de Tarade y combattoit preſque ſeul, lorſque l'Apollon héla la frégate françoiſe, pour ſavoir ſi elle étoit rendue : ce brave Officier ne répondit rien ; mais le ſilence de la batterie lui prouva que ſes forces ne ſecondoient plus ſon zele & ſa bravoure, & l'Oiſeau fut amariné. Cette frégate avoit perdu ſon grand mât de hune & ſon mât d'artimont ; ſes autres mâts étoient abſolument hors de ſervice ; le corps du bâtiment fut criblé de boulets, & il eût été impoſſible de la conduire en Angleterre, pour peu que le vent eût ſoulevé les flots. M. de Tarade arriva à Plymouth comblé de gloire & couvert de bleſſures. Trente-cinq hommes de ſon équipage avoient perdu la vie dans le combat, & le nombre des bleſſés étoit de beaucoup ſupérieur à celui des morts. Cette action ne fut gueres moins ſanglante pour l'équipage de l'Apollon ; le Capitaine anglois, M. Pownall, y reçut un coup de feu dans la poitrine, & pendant pluſieurs jours 1779.

on eut lieu de tout craindre pour
1779. la vie de cet Officier.

Expédition manquée contre l'isle de Jersey. Résultat de cette tentative.

La belle défense de la frégate l'Oiseau, signala d'une maniere si frappante l'intrépidité de son équipage, qu'on a cru devoir se permettre ces détails sur le combat du 31 Janvier. Quoique suivi d'une défaite que les circonstances rendoient inévitable, ce combat n'en fut pas moins honorable pour notre marine; & si le sang françois n'eût coulé dans cette journée, j'oserois la citer parmi les événemens heureux de cette guerre. Le succès n'est pas l'unique mesure de la gloire dans les entreprises militaires; il est des circonstances où l'on peut échouer sans honte, reculer avec honneur & se glorifier de sa retraite. L'expédition projetée contre l'isle de Jersey manqua son effet direct, & cependant la France dut s'applaudir de l'avoir tentée. Le Prince de Nassau attendoit, à Saint-Malo, un vent favorable, & le 30 Avril il mit à la voile entre cinq & six heures du soir. Sa flottille étoit composée de deux frégates, d'une gabarre, du navire la Valeur, de deux

deux bateaux cutters, du corsaire le Duc de Mortemart, de deux autres bâtimens armés, & d'environ soixante bateaux-pêcheurs. Son armée consistoit en seize cens hommes tant Volontaires que Soldats de sa légion. C'en étoit bien assez pour réduire cette isle, dont la garnison étoit foible & les fortifications mal entendues. L'ardeur des troupes ne pouvoit être plus vive; elles vouloient effectuer la descente à quelque prix que ce fût; mais au moment le plus décisif, les vents & la marée contrarièrent ce projet si bien concerté, & ce ne fut pas le seul obstacle que rencontra le Prince de Nassau. A l'approche des François, le Lieutenant-Gouverneur de l'Isle avoit expédié un navire armé, pour en donner avis au Gouverneur de Ports-Mouth; cet exprès rencontra l'Amiral Arbuthnot, qu'il instruisit du péril où se trouvoit Jersey. Au lieu de continuer sa route vers New-York, & sans en attendre l'ordre, l'Amiral anglois fit relâcher sa flotte marchande à Torbay, & vint au secours de l'isle avec 1779.

1779. ſes vaiſſeaux de guerre & les troupes deſtinées pour l'Amérique. Des forces auſſi conſidérables & ſi rapidement détachées contre la flottille françoiſe, lui faiſoient une néceſſité de la retraite. Le Prince de Naſſau reprit la route de Saint-Malo, & vint attendre à Sézambre des circonſtances plus favorable au ſuccès de ſon expédition.

Ces circonſtances ne devoient plus renaître. La flottille s'étoit refugiée dans la baie de Cancale; elle y fut attaquée le 13 Mai par ſix vaiſſeaux anglois, dont un étoit de cinquante-quatre canons. La mer étoit malheureuſement très-baſſe; après une défenſe courageuſe, les vaiſſeaux françois ſe virent obligés d'échouer; mais tout les équipages ſe ſauvèrent à la faveur des canots. A la marée montante les Anglois s'emparèrent de la frégate la Danaé, & les autres bâtimens françois furent tous brûlés à l'exception de la Gueſpe, dont le ſalut fut l'ouvrage du régiment Royal Rouſſillon, qui s'étant poſté ſur la côte avec de l'artillerie, la ſervit avec autant d'activité que de préciſion.

L'ennemi ne s'éloigna de cette côte, qu'après avoir tiré environ deux mille coups de canon sur les maisons du bourg Cancale; il n'y eut que peu de dommages & pas un homme de tué. Le Prince de Nassau se vit donc obligé de renoncer à son entrepriſe, qui, heureuſement, n'avoit pas coûté un Soldat à la Nation. Il reparut à la Cour, y reçut les applaudiſſemens dûs à sa valeur & à son intelligence, & obtint pour sa légion, les graces qu'il étoit venu ſolliciter. On lui tint compte, avec juſte raiſon, comme d'un ſervice important, d'avoir retenu dans nos mers l'Amiral Arbuthnot. En effet, la diverſion occaſionnée par la petite expédition de Jerſey, fut plus funeſte à l'Angleterre que ne l'eut été le ſaccagement de deux îſles. L'amiral anglois toujours arrêté par les vents contraires, & par la néceſſité de ſe renforcer, depuis que la grande flotte françoiſe avoit mis à la voile, étoit encore à Torbay le 27 du mois de Mai, & il paroiſſoit impoſſible qu'il arrivât en Amérique aſſez tôt pour y favoriſer les opérations de la campagne. Ce contre-tems offroit 1779.

1779. d'ailleurs un autre inconvénient en ce qu'il retardoit le départ de la flotte de Ports-Mouth, qui pour mettre en mer, étoit forcée d'attendre le retour des onze vaisseaux aux ordres de l'Amiral Darby, destinés à fortifier Arbuthnot jusqu'à la hauteur du cap Finisterre, où, suivant de nouveaux avis, une partie de la flotte de Brest croisoit pour l'intercepter.

Lord Sandwich & ses fauteurs, appuyoient avec complaisance sur cet obstacle au départ de la grande flotte; mais on écrivoit de Ports-Mouth, qu'il manquoit encore huit mille hommes pour completter son équipement. Cependant la conduite d'Arbuthnot fut examinée dans la Chambre des Pairs, & toutes les voix se réunirent pour l'approuver, sans excepter celle du premier Lord de l'Amirauté, qui ne mit aucune restriction aux éloges de ce Commandant. Il déclara que l'Amirauté en corps avoit témoigné par écrit à l'Amiral sa satisfaction au sujet de la diversion de Jersey. Cet aveu du Comte de Sandwich servit de texte à de nouvelles réflexions du

Conduite d'Arbuthnot approuvée. Inductions qu'en tire le Duc de Richmond.

Duc de Richmond contre l'Administration actuelle. « La réponse, » dit-il, du premier Lord de l'Amirauté, signifie-t-elle que le Gouvernement approuve l'Amiral » Arbuthnot, de ce qu'il a passé » par-dessus ses ordres ? Il faut » croire que non ; cet exemple » seroit trop dangereux. Ayant eu » l'honneur de servir dans les troupes de Sa Majesté, je connois la » discipline, & je serois bien faché » d'y trouver un relâchement tel » que l'indiqueroit l'usage d'accorder des louanges à un Général ou » à un Amiral qui auroit enfreint » ses ordres, qui auroit perdu de » vue le service auquel il étoit destiné, pour exécuter un autre projet comme plus avantageux que » celui, dont on lui avoit confié » l'exécution. En m'exprimant ainsi, » je ne prétends point inculper la » conduite de l'Amiral Arbuthnot ; » tout ce que je sais de lui tend à » me convaincre qu'il est un digne » homme & un excellent Officier ; » il est possible que dans la circonstance actuelle il ait rendu un » service essentielle à la Nation, que 1779.

1779. » peut-être il l'ait ſauvée ; en un » mot, il s'en faut de beaucoup que » je prétende haſarder la plus légère » inſinuation au préjudice de M. Ar- » buthnot ; ce que je veux établir » en principe, c'eſt que la ſûreté d'un » Royaume ne peut dépendre entiè- » rement de la ſageſſe des Officiers » employés à ſon ſervice, ſans que » ce Royaume ſoit mal gouverné ; » cela ſuppoſe que les Adminiſtra- » teurs ſont d'une ignorance ou » d'une négligence, impardon- » nable ; & dans l'un ou l'autre cas, » ils ne ſont pas propres à manier » le timon de l'Etat. Dans un » Royaume bien gouverné, le » devoir des Miniſtres eſt de former » des plans, celui des Officiers de » terre & de mer eſt de les mettre à » exécution : par-tout où ces der- » niers ont la liberté d'agir à diſcré- » tion, il n'exiſte plus de diſcipline, » & il eſt probable que la ruine » totale, la deſtruction abſolue de » ce Gouvernement, vont être les » ſuites immédiates d'un pareil » déſordre ».

Emeute à bord de la Défiance.

Ainſi l'oppoſition ſouvent injuſte dans ſes imputations, rendoit les

Miniſtres reſponſables des événemens les plus étrangers aux délibérations du Miniſtere. Et de quoi n'inculpoit-on point l'adminiſtration? Il s'étoit élevé une eſpèce d'émeute à bord de la *Défiance*, vaiſſeau de ſoixante-quatre canons qui faiſoit partie de l'eſcadre de l'Amiral Arbuthnot. Peu s'en fallut que cet incident particulier ne fournit la matière d'une enquête contre le premier Lord de l'Amirauté. On concluoit de ce fait particulier, que l'eſprit de mutinerie infectoit toute la marine anglaiſe, que c'étoit le crime du Comte de Sandwich, & que pour prévenir la révolte générale, il falloit ſe hâter d'écarter un Miniſtre indigne de ſa place, la confier à un homme de mer, dont l'expérience ſût preſſentir les ſéditions & les étouffer dans leur germe. 1779.

Quoiqu'il en ſoit, cette émeute, à laquelle pluſieurs Membres de la Chambre des Pairs donnoient tant d'importance, fut appaiſée au premier ſignal d'aſſembler les Capitaines à bord de l'Amiral. Les plus mutins étoient rentrés dans le

devoir lorſqu'Arbuthnot & Darby mirent enfin à la voile. Il ſurent éviter l'un & l'autre la rencontre de la flotte ennemie, & ce dernier rentra ſans accident à Ports-Mouth. On prétendit qu'il devoit le ſalut de ſes onze vaiſſeaux à la précaution qu'il avoit eue de ranger de très-près la côte d'Irlande; il avoit accompagné l'eſcadre d'Arbuthnot & ſon convoi de quatre cens cinquante bâtimens, juſqu'à cent lieues à l'Oueſt de Madère. Il rejoignit l'Amiral Hardy dans la baie, & ſon retour ne laiſſa plus de prétextes à l'Adminiſtration, pour juſtifier le retard de la flotte de Ports-Mouth. Mais les obſtacles, qui, juſqu'alors, l'avoient comme enchaînée dans le port, ſubſiſtoient encore pour la plûpart; les équipages n'étoient point complets, & plus de ſix cens Matelots venoient de s'échapper des vaiſſeaux du Roi. Pour ſuppléer à la déſertion, on s'étoit vu forcé de mettre les priſons à contribution, & d'employer au ſervice de la Marine un grand nombre de vagabonds détenus pour crimes non capitaux.

1779.

Départ d'Arbuthnot.

Ce défaut d'activité dans l'équipement des flottes, prenoit sa source dans la défiance secrette & le découragement réel des Ministres. L'administration avoit beau exagerer ses ressources, & produire dans le publics des états illusoires & simulés de ses escadres & de leurs approvisionnemens, états nécessairement contestés, & presque toujours démentis par les vérifications du Parlement, elle avoit beau grossir le nombre de ses vaisseaux, en supposer quarante-deux dans la flotte de Ports-Mouth, en fortifier les équipages, en multiplier l'artillerie au gré de sa politique mensongere; ce phantôme d'une puissance vaine & d'une supériorité chimérique, pouvoit bien en imposer au peuple ignorant & crédule, mais ne pouvoit tromper des observateurs éclairés. Un illustre Membre de la Chambre des Pairs, avoit dit publiquement que la dernière campagne s'étoit terminée à l'avantage de la France; même en contestant cette assertion du Duc de Richmont, les Ministres laissoient percer leur défaut de con-

1779. Découragement des Ministres britanniques; cause de leur indolence.

1779. fiance sur le succès des opérations de la campagne prochaine. Lord Sandwich s'étoit vu forcé d'avouer en pleine Chambre que, depuis la guerre d'Amérique, on avoit pris ou détruit cinquante-six vaisseaux de la Marine royale d'Angleterre; & dans la même séance, il n'avoit pas craint d'énoncer cette proposition. « C'est pour moi une démonstration mathématique, que le 27 » Juillet (au combat d'Ouessant) la » flotte angloise a été plus battue » que la françoise. » Cette déclaration étrange de la part du premier Lord de l'Amirauté, n'est-elle pas une démonstration de la justice de nos prétentions à la gloire de ce fameux combat?

13 Avril. Un autre aveu de ce Ministre, ou ce qui revient au même, son embarras & son silence, lorsque le Duc de Richmond dans un rapprochement fait à la Chambre des Pairs, de la puissance navale de l'Angleterre & de celle de la France, porta l'état de cette dernière à quatre vingt-trois vaisseaux de ligne prêts à mettre à la voile, n'étoient point sans doute un encouragement

Aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques.

pour la Marine angloiſe. Cet aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques, étoit de nature à ralentir les efforts de la Nation, & dut retarder par conſéquent l'équipement de la flotte de Ports-Mouth. D'ailleurs, le tableau des frais énormes qu'alloit entraîner la campagne, devoit naturellement en éloigner l'ouverture. M. Burke avoit démontré à la Chambre des Communes, que ces frais ne pouvoient aller à moins de vingt millions ſterling; & les ſubſides votés, le produit de la caiſſe d'amortiſſement, les revenus exagerés de la Compagnie des Indes, en un mot toutes les reſſources de l'Etat, même en les appréciant ſuivant les ſuppoſitions du Miniſtre des Finances, laiſſoient un *deficit* que ſes ſpéculations ne pouvoient remplir. L'intérêt de la dette nationale contractée depuis le commencement de la guerre d'Amérique, abſorboit une partie de cette ſomme; l'Angleterre étoit obérée, & les dépenſes d'une nouvelle campagne ſuffiſoient pour achever de l'écraſer. 1779.

Que toutes les reſſources de l'Angleterre ne peuvent ſuffire aux frais de la campagne.

Les Miniſtres ne pouvoient ſe Requête de Lord Newha

1779. dissimuler l'épuisement extrême de plusieurs provinces. La misère portée à son dernier période en Irlande y faisoit craindre un soulèvement général, & l'on ne s'accordoit point encore sur les moyens de soulager ce Royaume. Dans un moment d'émotion compatissante, la Chambre des Communes avoit promis solemnellement, de prendre en considération les loix relatives au commerce des Irlandois. Dans la séance du 12 Février, Lord Newhaven lui reprocha sa négligence à cet égard. Il anima sa requête en faveur de ces malheureux insulaires, par un tableau pathétique de l'état d'affaissement & de langueur auquel ils se trouvoient réduits. Il peignit leur désespoir & ses funestes effets. « Les émigrations, » dit-il, sont l'unique ressource de » ces infortunés. Dans une seule » année seize mille habitans se sont » embarqués pour l'Amérique, où » ils forment dans ce moment l'armée du Général Washington. Les » fidèles Irlandois sont réduits à » la cruelle extrémité, ou de se » laisser consumer par la famine,

ven en faveur de l'Irlande.

» ou de porter les armes contre » la Grande-Bretagne : quelle hor- » rible alternative » ! 1779.

Lord Newhaven avoit établi d'abord, qu'il n'eſt point de pays dans le monde qui ſubſiſte des produits de ſon exportation, à l'importation lui eſt interdite. Depuis le règne de Charles II, la ſeule Irlande étoit dans ce cas ; le noble Lord demanda qu'elle fût rétablie dans ſes anciens droits. Sir Thomas Egerton & Sir George Yonge furent les premiers à rejetter cette motion. Ils oppoſèrent à la détreſſe de l'Irlande celle de la Grande-Bretagne, dont les intérêts leur étoient plus chers encore. Ils rappellèrent les troubles de l'Ecoſſe, les émeutes de la ville de Londres, le déclin de ſes manufactures, & l'impuiſſance où étoit l'Angleterre de ſe ſecourir elle-même. « Nous n'avons rien à » donner, ajoutèrent-ils, & tout » ce que nous pouvons faire, c'eſt » de lutter contre la ruine abſo- » lue ».

Détreſſe de l'Angleterre oppoſée à celle de l'Irlande.

Pour un Miniſtre des Finances, l'Angleterre étoit plus à ménager que l'Irlande, auſſi Lord North ne

Que l'Angleterre n'a point le droit d'aſſujettir l'Irlande.

manqua-t-il pas de seconder les
1779. opposans. Il appuya sur le danger qu'il y avoit de considérer l'état du commerce de l'Irlande. Mais le plus éloquent orateur de la bienfaisance, le célebre M. Burke, prit en main la cause de ce déplorable Royaume. « Il est vrai, » s'écria-t-il, en cherchant à guérir » le mal, on ne feroit que l'envenimer ; notre état est désespéré ; » l'Angleterre est dans un *delabrement* qui annonce sa destruction ; » le moindre mouvement peut entraîner sa chûte. Graces à notre » politique étroite & *mesquine*, » l'Amérique nous est enlevée pour » toujours, & les restes de l'Empire britannique sont peut-être » au moment de crouler tout-à-fait. » L'Angleterre convient de sa décadence, de sa détresse & de son » impuissance absolue ! Et d'où » vient donc cet orgueil de mendians qui nous fait parler en » souverains, qui nous fait traiter » l'Irlande en sujette ? Quoi, dire à » un peuple, vous êtes mon sujet ; » mais arrangez-vous, passez-vous » de moi, je ne puis rien pour vous !

» Bon Dieu, quelle honte ou quelle
» extravagance ! Mais que vous 1779.
» demande l'Irlande ? De la laiſſer
» vivre en paix, de conſentir
» qu'elle proſpere ſans notre aſſiſ-
» ſtance.... »

Les Lords Nugent & Beauchamp appuyèrent la motion. Le premier s'éleva contre les villes manufacturieres les plus intéreſſées à l'anéantiſſement du commerce d'Irlande ; ils déclarèrent que ſi on ne lui faiſoit pas juſtice, elle ſe la feroit elle-même. Cette menace, en partie effectuée depuis plus d'un an, avoit déjà fait baiſſer de ſix cens ſoixante-dix mille livres ſterling la maſſe des effets importés d'Angleterre en Irlande ; & la réſolution énoncée dans cette lettre d'un Gentilhomme Irlandois à un de ſes amis de *Salis bury*, faiſoit préſager l'anéantiſſement abſolu de toute importation. Menaces en partie effectuées,

« Les Irlandois ne porteront
» point d'habits faits du drap de
» vos manufactures, ils ne boiront
» point des liqueurs que vous buvez,
» ils n'auront plus en commun
» avec la grande-Bretagne que vos

1779. » femmes & le portrait de votre » Roi, empreint sur des espèces » d'or, d'argent ou de cuivre : tel- » les sont les résolutions prises » dans toute l'étendue de ce » Royaume ».

Progrès des troubles, du désespoir & de l'anarchie des Irlandois.

La rupture entre les Anglois & les Américains avoit eu des commencemens plus foibles. Cette menace de ne rien tirer des manufactures angloises, pouvoit avoir les plus terribles conséquences, & combler la mesure des calamités de l'Angleterre. Pour prévenir ce malheur, il falloit des secours immédiats à l'Irlande, & comme l'observa le Marquis de Rockingham, il n'y avoit pas un jour, pas une heure à perdre. Affaissée sous le joug de l'oppression, elle ne connoissoit déjà plus l'empire de la raison, le seul désespoir dirigeoit ses conseils, & venoit d'armer quinze mille hommes dans ses parties intérieures. Tout ce que la langue angloise peut fournir d'expressions séditieuses, étoit prodigué dans l'énoncé des résolutions de *non-importation* prises par les comtés de Galway, de Mayo, de

Corke & de Dublin. Tous les excès, avant-coureurs d'une guerre civile, faiſoient regner l'anarchie dans cette capitale. Les plus riches propriétaires, impunément dépouillés par des brigands affamés, y partageoient les horreurs de la famine avec la derniere claſſe du peuple; & les moins malheureux des habitans végétoient dans une affreuſe indigence. Des émeutes populaires faiſoient craindre à tout moment une combuſtion générale. Les marchandiſes angloiſes, que cette ville déſolée recéloit encore dans ſes magaſins, étoient le principal aliment de la révolte; le furieux s'acharnoit à les détruire, & ce genre de violence ſignaloit particulièrement le déſeſpoir des Ouvriers ſans emploi. Pour arrêter le déſordre, on fit marcher les Volontaires de Dublin, on s'aſſura des plus mutins, & bientôt les priſons regorgèrent; mais on ne manquoit pas de Tribuns qui fomentoient l'eſprit de révolte parmi le peuple; & ce fut d'après les conſeils de ces perturbateurs, que les Ouvriers de Nottingham 1779.

1779. n'eſpérant plus que le Parlement *fit droit* à la requête par laquelle ils ſollicitoient l'augmentation de leurs gages, ſe portèrent à des excès qui firent craindre un maſſacre général. Pluſieurs des Officiers municipaux perdirent la vie dans ce tumulte qu'ils vouloient appaiſer ; les autres n'échapèrent à la mort qu'en laiſſant un libre cours au déſordre. Ces tragiques ſcènes étoient une répétition de ce qui s'étoit déjà paſſé, tant à Dublin que dans la petite ville d'Ardée, l'année précédente. Depuis un an, on n'avoit encore pris aucune meſure afin d'arrêter les progrès d'un mal déſormais ſans remede pour peu qu'on différât d'employer le ſeul efficace, je veux dire, la franchiſe du commerce d'Irlande, & l'anéantiſſement des reſtrictions qui en obſtruoient les canaux.

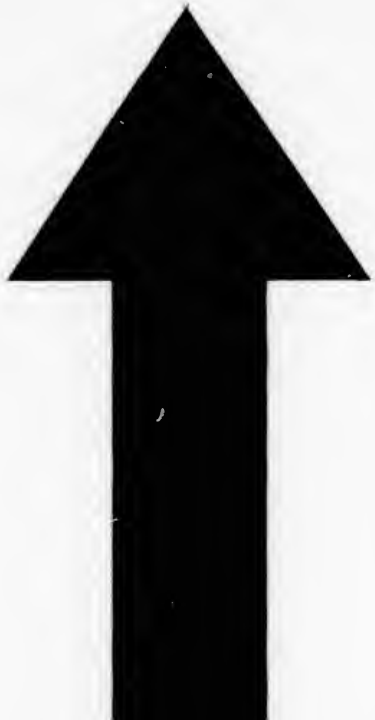
Lenteurs funeſtes du gouvernement d'Angleterre relativement à l'Irlande.

Entre les premieres remontrances des Américains & leur déclarations d'indépendance, onze mois à peine s'étoient écoulés, tant la marche du mécontentement eſt rapide. Cet exemple devoit apprendre à l'Angleterre, qu'il eſt des

circonſtances où le moindre délai peut avoir les conſéquences les plus funeſtes. Cependant l'adminiſtration agit avec tant de lenteur dans l'affaire d'Irlande, qu'on parla de remettre à la ſeſſion prochaine la conſidération de ce Royaume, & par conſéquent de laiſſer ſes habitans ſept ou huit mois de plus dans la ſituation la plus déplorable où puiſſe ſe trouver une Nation. Seulement, dans un meſſage adreſſé à la Chambre des Communes, Sa Majeſté Britannique crut devoir ſuggérer à cette Chambre une réſolution en vertu de laquelle les ſix Régimens ſoudoyés aux frais de l'Irlande & ſervant hors de ſon territoire, ſeroient déſormais à la charge de l'Angleterre; ce fut tout l'adouciſſement qu'on apporta d'abord aux rigueurs d'une Adminiſtration oppreſſive & tyrannique. Mais ſi des conſidérations frivoles empêchoient la Grande-Bretagne de ſecourir & de pacifier l'Irlande, elle ne pouvoit plus fermer les yeux ſur le danger de l'oppreſſion; & les meſures à prendre pour triompher avec le moins d'inconvénients poſſibles de

1779.

[redacted]



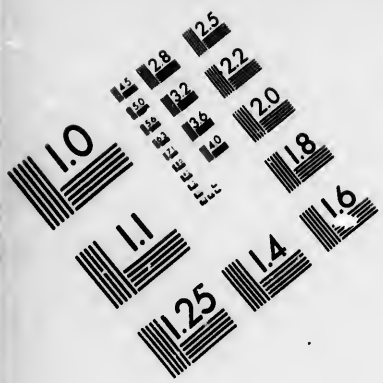
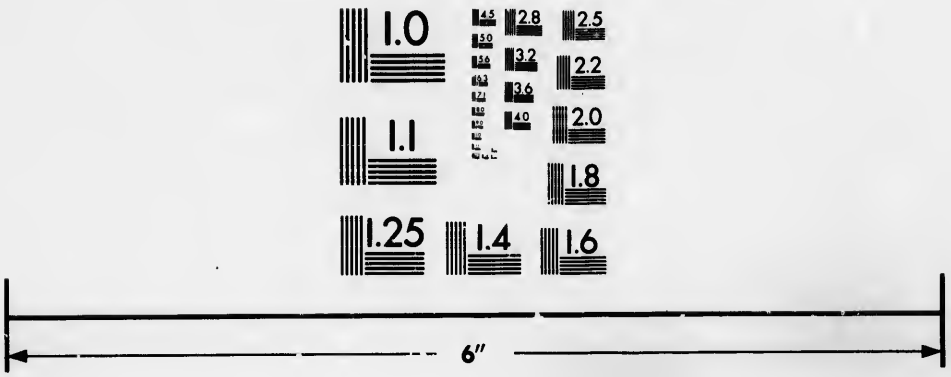
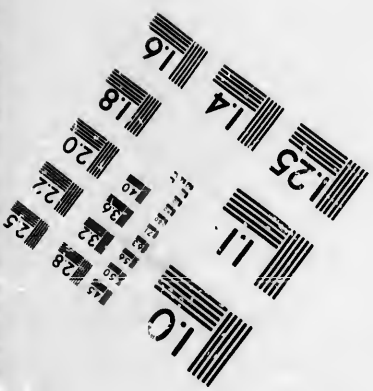
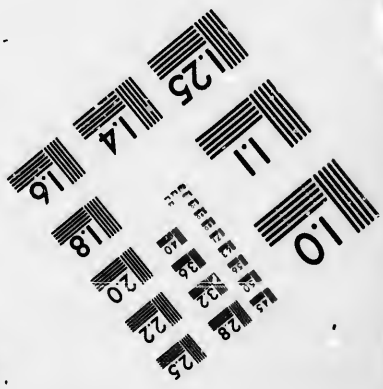


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1779. la réſiſtance des Irlandois, durent néceſſairement occuper ſa politique & ralentir par conſéquent les opérations ou les préparatifs de la campagne.

Quarante-deux mille Volontaires armés pour aſſurer la liberté du commerce en Irlande.

Cette réſiſtance d'abord partielle & ſéditieuſe étoit devenue générale, & pour ainſi dire légitime, par la ſanction qu'y donnèrent les repréſentans des Villes & des Comtés. Dans leur ſéance du 12 Octobre, dont l'objet fut de repréſenter au Roi d'Angleterre que le ſeul moyen de ſauver l'Irlande étoit d'ouvrir dans tous ſes ports un commerce libre & illimité, les Communes osèrent parler en corps de nation indépendante, parce qu'elles ſe ſentoient appuyées de quarante-deux mille hommes qui, ſous le nom de volontaires aſſociés, ſe formoient publiquement aux exercices & à la diſcipline militaires. Le Duc de Leinſter & Lord Shannon étoient à leur tête, & n'en faiſoient point myſtère. Le 13 du même mois, le premier chef des aſſociations libres fit diſtribuer dans toute la Ville une invitation en forme de billet circulaire, dont voici la traduction.

« Sa grace, le Duc de Leinſter » vous prie de vous rendre demain » à midi & demi précis à l'Hôtel de » Leinſter avec tous vos accoutre- » mens, à l'effet de former une » double haie le long des rues par » leſquelles les membres du Parle- » ment doivent paſſer en ſe rendant » de la Chambre des Communes » au Palais de Son Excellence le » Lord-Lieutenant, pour lui pré- » ſenter l'adreſſe relative à un com- » merce libre ». 1779.

Tous les Volontaires de Dublin ſe portèrent en conſéquence au lieu aſſigné, où ils rendirent les honneurs militaires aux membres de la glorieuſe adreſſe. Les choſes en étoient au point, qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de voir fléchir l'Irlande. Le 4 Novembre, un corps de mille citoyens parfaitement diſcipliné ſe forma en bataille quarrée autour de la ſtatue de College-Green, tandis que la cavalerie légère voltigeoit ſur les flancs & protégeoit l'Infanterie. La ſtatue nouvellement peinte étoit ornée de rubans couleur d'orange. L'objet ou le prétexte de cette fête

1779. étoit de célébrer l'anniverſaire du débarquement du Prince d'Orange à Torbay. Sur chacune des quatre faces du piedeſtal de la ſtatue, on liſoit ces inſcriptions : *Que l'Irlande ſoit ſoulagée.* — *Cinquante mille volontaires prêts à mourir pour leur pays.* — *Un bill pecuniaire à terme court.* — *Un commerce libre, ou bien... la glorieuſe révolution.* Le ſoir du même jour, toute la Cité fut illuminée, & cette fête, ou plutôt ce tumulte, dura juſqu'au lendemain matin.

Bill pécuniaire borné à ſix mois. Grand tumulte à ce ſujet.

Tandis que les Irlandois prenoient des meſures vigoureuſes pour aſſurer la liberté de leur commerce, pluſieurs villes de la Grande-Bretagne mettoient tout en œuvre pour en perpétuer les reſtrictions ; mais ces meſures étoient bien combinées, & l'une des plus déciſives fut de borner à ſix mois la durée du bill pécuniaire, qui, ſuivant l'uſage, devoit être de deux ans. Le cri populaire étoit univerſel à cet égard, & toutes les villes & comtés avoient donné pour inſtruction à leurs repréſentants de voter pour cette réſo-

lution ; mais la multitude ne voulut point attendre que le Parlement eut prononcé ; elle prit sur elle la décision de cette affaire, & le résultat de ses premieres délibérations fut de massacrer ceux dont l'autorité pouvoit contrarier ces mesures. Le Procureur-Général de Sa Majesté Britannique fut une des victimes dévouées ; dans la matinée du 15 Novembre, la foule des conjurés se porta devant sa maison avec l'intention de la renverser, & d'écraser ce Magistrat sous ses ruines. Ayant su qu'il étoit au Palais, elle s'y précipita bien résolue de le poignarder. Il échappa heureusement à la rage de ces furieux qui, s'étant répandus dans les environs du Parlement, exigèrent de tous les membres qui s'y rendoient, le serment d'être fidèles à l'Irlande & de voter pour un bill pécuniaire de courte durée. Les membres des Communes se crurent engagés par ce serment forcé ; ils passèrent un bill pour la durée de six mois seulement, & malgré la proclamation du Lord-Lieutenant, les excès du 15 Novembre restèrent impunis. 1779.

1779. Le Parlement d'Angleterre s'occupa des troubles de l'Irlande, moins pour y porter remède, que pour en dénoncer les auteurs ; & ce fut aux Ministres, qu'il s'en prit de tous ces désordres. Suivant le comte de Shelburne, tout le mal venoit des lenteurs, de la négligence, & de l'insensibilité du premier membre de l'administration britannique. En prêtant l'oreille aux justes plaintes des Fabricans irlandois, en cherchant à dissiper leurs préventions, à calmer leus allarmes, il eût été facile de conjurer l'orage dans sa naissance. Lorsqu'au mois de Mai de cette même année, Lord Shelburne avoit sollicité auprès des Ministres quelques adoucissemens en faveur du commerce de l'Irlande, il s'en falloit bien qu'elle présentât le spectacle allarmant qu'elle offrit six mois après. On y comptoit alors tout au plus quinze mille hommes armés pour la défense de la Patrie, & ce nombre s'étoit accru depuis jusqu'à quarante-deux mille Volontaires associés contre leurs ennemis domestiques. Ils se seroient contentés d'abord

Le Parlement d'Angleterre s'en prend aux Ministres, de tous ces désordres. Effets de leur négligence à cet égard.

bord qu'on affranchît leur commerce de quelques entraves intolérables, & maintenant ce n'étoit point assez de la liberté illimitée de ce même commerce; ils se plaignoient de beaucoup d'autres griefs, dont le redressement ne pouvoit avoir lieu sans un bouleversement total dans la constitution de l'Empire britannique. Pour prévenir les plus grands malheurs, il eût suffi dans la premiere effervescence des Irlandois, que le ministère sortît un moment de son engourdissement habituel, & qu'il accordât alors comme une grace ce qu'ils alloient obtenir par la force, & pour ainsi dire à la pointe de l'épée. Lord Shelburne finit par *réciter* sa motion, dont la substance fut de proposer un vœu de censure contre les Ministres, qui par négligence ou par incapacité, avoient laissé s'envenimer les mécontentemens de l'Irlande au point de menacer la connexion des deux Royaumes d'une dissolution évidente. 1779.

Plan de Lord North, relatif au commerce de l'Irlande.

En effet, le soulèvement étoit à son comble, & particulièrement à Dublin. Dans la soirée du 22 No-

1779. vembre, une foule armée se porta chez un Négociant de cette capitale, força ses magasins, & sous prétexte que ses marchandises étoient de fabrique angloise, emporta ce qui s'y trouvoit de toiles & d'étoffes de laine, avec une somme considérable, tant en espèces qu'en billets de banque. Cette violence exercée contre un simple particulier, manifestoit de la part des habitans la résolution bien formée de ne tolérer aucune espèce de commerce avec l'Angleterre; & ce fut dans cette circonstance que Sir *Richard d'Heron* ôsa proposer aux Communes d'Irlande un subside extraordinaire de six cens mille liv. sterling. Cette proposition du Ministre fut rejetée comme insidieuse avec les témoignages d'une indignation universelle. Enfin le Ministère britannique comprit qu'il falloit céder à l'orage, & Lord North fut chargé de rédiger un plan de modification relatif au commerce de ce royaume, ce qu'il fit de maniere à contenter les prétentions des plus exigeans. Dans la séance du 13 Décembre, il soumit les résolutions suivantes à la consi-

dération du Parlement d'Angleterre.

1°. *Qu'il est expédient* de révoquer l'acte qui prohibe en Irlande l'exportation des laines & des étoffes de laine manufacturées dans ce Royaume; celle du verre & de tout ce qui se fabrique en cette matière, tant en Europe que dans les Colonies angloises de l'Amérique, & dans les établissemens anglois sur la côte d'Afrique. 1779.

2°. Qu'il soit permis aux Irlandois de faire le commerce d'exportation & d'importation avec toutes les Colonnies angloises, sans que ledit commerce soit assujetti à d'autres droits & restrictions que ceux dont le Parlement d'Irlande avouera la légitimité.

Comment ce plan est accueilli des Irlandois.

Le plan de Lord North, dont les propositions qu'on vient de lire sont la substance, obtint, sinon l'approbation, du moins l'acquiescement de tout le comité; mais quoique très favorables aux Irlandois, ces propositions ne furent point d'abord reçueillies à Dublin comme elles auroient dû l'être. Le Lord Lieutenant les ayant reçues, en fit part au Lord Maire, & lui

persuada qu'il étoit de la bienséance
d'engager le peuple à faire des illu-
1779. minations ; & sur le champ, il se
forma des comités de volontaires
où il fut résolu qu'il n'y auroit
point de réjouissances jusqu'à nou-
vel ordre. Le Parlement d'Irlande
sentit mieux le prix de la révolu-
tion qui alloit s'opérer en faveur
du commerce de ce Royaume.
La Chambre des Pairs voulant re-
connoître le bienfait de la Grande-
Bretagne, s'engagea, par différentes
motions faites au nom du peu-
ple, à soutenir de tout son pouvoir
l'intérêt, l'honneur & la dignité de
l'Empire britannique. La Chambre
des Communes témoigna le même
zèle & la même reconnoissance.
MM. Forster, Gratham, Metge &
vingt autres Membres de la Cham-
bre, payèrent aux Ministres d'An-
gleterre le tribut d'éloges qui leur
étoit dû pour l'affranchissement du
commerce irlandois, & l'on peut dire
que le 21 Décembre, jour de cette
séance, fut un des plus beaux jours
de la vie de Lord North ; mais en
témoignant à ce premier Membre
de l'administration britannique la
gratitude de la nation Irlandoise,

M. Metge ne crut pas devoir lui accorder tout l'honneur de cette heureuse révolution. Son discours vraiment éloquent fut une expression vive & précise de la sorte de reconnoissance qui animoit l'assemblée ; on nous saura gré de l'extrait qu'on en va présenter. « Nous » devons à la postérité, dit cet Ora- » teur, une mention honorable des » personnages illustres qui ont sous- » trait ce pays à l'oppression d'une » infinité de loix dictées par le pou- » voir arbitraire, & qu'une aveugle » politique a maintenues pendant un » siècle entier. Cette postérité fera » retentir les louanges des Ministres » britanniques, lorsqu'en lisant l'his- » toire, elle verra l'Angleterre pro- » diguer son sang & ses trésors pour » subjuguer un peuple mâle & cou- » rageux, mais infidèle & révolté, » & se prêter à la même époque aux » justes pétitions de l'Irlande, pé- » titions trop longtems éludées par » une politique non moins aveugle » que barbare. On ne peut dissimu- » ler combien nous sommes rede- » vables aux talens, aux conseils, » à la sagesse de Lord North ; mais 1779.

1779. » en reconnoissant toute son influen-
» ce dans cette révolution heureuse,
» je doute cependant que nous eus-
» sions obtenu le redressement de nos
» griefs sans l'interposition du peu-
» ple ; la gloire de Lord North est
» d'avoir puissamment secondé cette
» interposition louable. Comme mé-
» diateur entre les deux nations, il
» a des droits égaux à la reconnois-
» sance de l'une & de l'autre ; car
» enfin l'Angleterre va tirer un avan-
» tage immédiat de cette heureuse
» conciliation. L'Irlande est une na-
» tion brave, généreuse, & suscep-
» tible d'affection. Quel en sera dé-
» sormais l'objet ? Sa sœur en dé-
» tresse, la Grande-Bretagne son
» aînée. Cinquante mille hommes
» déterminés à verser jusqu'à la der-
» nière goutte de leur sang pour
» établir leurs droits constitutionels,
» ont à regret tourné leurs armes
» contre une sœur injuste ; du mo-
» ment où elle cesse de l'être, ils
» tournent ces mêmes armes contre
» l'ennemi commun. Oui, la cause
» de la Grande-Bretagne devient
» aujourd'hui la cause de l'Irlande ;
» sa situation la met dans l'impossi-
» bilité d'ouvrir à sa sœur des trésors

» qu'elle n'a pas ; mais elle lui prê-
» tera ſes héros, elle en a ».

1779.

La tranquillité momentanée du Royaume d'Irlande fut le réſultat heureux de la conciliation des deux Royaumes ; mais il reſtoit d'autres troubles à pacifier au ſein de la Grande-Bretagne.

L'Irlande pacifiée pour un moment.

Au commencement de cette année, l'intolérance des Preſbytériens d'Ecoſſe s'étoit portée à des excès inquiétans pour l'adminiſtration & non moins faits que les troubles de l'Irlande pour détourner l'attention du Gouvernement, & la porter ſur des objets étrangers à la guerre préſente. Ce nouvel obſtacle à l'activité des préliminaires de la campagne, eut ſon principe dans le fanatiſme, & devoit par conſéquent enſanglanter l'Ecoſſe ; mais il fut ſurmonté dès ſon origine, & il n'y eut que peu de ſang répandu. Les actes paſſés l'année précédente en faveur des Catholiques romains d'Angleterre & d'Irlande, avoient fort allarmé le Clergé d'Ecoſſe. Pour arrêter les progrès de cette eſpèce de tolérance, il préſenta requête au Parlement. La

A que's excès ſe porte le fanatiſme des Preſbitériens d'Ecoſſe.

1779. réponse se fit long-tems attendre, & la secte dominante dans cette partie septentrionale de la Grande-Bretagne se persuada qu'on n'avoit aucun égard aux pétitions de son Clergé. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer son fanatisme ; & dans les derniers jours de Janvier, on vit circuler à Edimbourg des milliers de billets, par lesquels on invitoit les habitans à renverser les colonnes du Papisme. Ces colonnes étoient une pauvre chapelle nouvellement construite par les Catholiques. Le Lord Prevost allarmé de cette fermentation naissante, enjoignit aux différens corps de métiers, de ne point laisser sortir leurs ouvriers respectifs le 3 Février, jour fixé pour cette grande expédition. Le même jour un parti des gardes de la ville fut posté autour de la chapelle ; mais au lieu de la protéger, ces lâches Soldats favorisèrent l'entreprise des assaillans. Dans le premier moment on n'avoit pas songé à faire marcher les troupes contre ces fanatiques ; mais comme les séditieux étoient répandus en divers quartiers de la ville, on en saisit douze ou quinze à une

certaine distance. Les assaillans informés de leur détention, firent 1779.
dire au Lord Prevost qu'ils alloient se retirer, s'il consentoit d'élargir les prisonniers; ayant obtenu ce qu'elle demandoit, cette populace forcenée se livra bientôt à de nouveaux excès. La chapelle étoit à moitié incendiée, lorsque le Lord Prevost, les Magistrats inférieurs, tout le corps des gardes de la ville & un parti du régiment de *Buccleug* se portèrent sur les lieux où triomphoit le désordre. On lut à haute voix l'acte contre les attroupemens & le tumulte. L'Officier qui commandoit le détachement des troupes réglées, pria le Magistrat de l'autoriser à faire feu; les mutins le défioient de tirer, & le Lord Prevost n'osa le permettre. Sur les dix heures & demie du soir il se retira lui & sa troupe, & la ville fut abandonnée à la discrétion de trois mille forcenées. A peine avoit-il disparu, que dévorée par les flammes, la chapelle croula, & ce fut un moment de triomphe pour les séditieux. Le désordre n'alla pas

1779. plus loin cette nuit; mais dès la pointe du jour les maisons de quiconque étoit Catholique ou soupçonné de l'être, furent livrées au pillage. Ce brigandage dura jusqu'à onze heures du matin, que les Magistrats reparurent avec de forces plus imposantes; l'arrivée de quelques compagnies de Dragons qui étoient en quartier à Haddington, intimida les séditieux qui commencèrent enfin à se disperser. Mais la ville d'Edimbourg ne dut pas uniquement son salut à leur crainte. Pour calmer ces fanatiques, le Lord Prevost s'étoit vu contraint de faire publier à son de trompe une proclamation qui annulloit, du moins pour l'Ecosse, la révocation des loix pénales contre les papistes. Ainsi les Catholiques romains furent privés des adoucissemens que la sage tolérance du Parlement leur destinoit.

Indemnités accordées aux Catholiques Ecossois.

Tandis que l'autorité cédoit au fanatisme dans Edimbourg, en paroissant le soumettre ou l'intimider par la force des armes, les Catholiques écossois gémissoient dans plusieurs autres villes, de tous

les excès qu'on vient de décrire. Les Presbytériens de Glasgow s'étoient portés à des violences, qui vingt fois exposèrent leur ville aux horreurs d'un incendie général. Ces enthousiastes, armées de torches ardentes, visitoient les maisons de leurs concitoyens soupçonnés de Papisme, & sur le moindre indice, un prompt embrâsement leur faisoit justice des malheureux habitans de ces maisons dévouées aux flammes; plus de quarante furent réduites en cendres dans un même jour. Le Gouvernement ne pouvoit tolérer de pareils excès; & si, dans la position critique où se trouvoit l'Angleterre, il y avoit des ménagemens à garder avec l'Ecosse, la politique ne permettoit pas à George III, de retirer, dans cette circonstance, sa protection aux Catholiques romains. L'humble pétition qu'ils présentèrent contre leurs persécuteurs écossois, fut appuyée de Lord North, qui la recommanda spécialement à la considération de la Chambre des Communes. On ignore quel eût été le résultat de cette affaire, si, dans 1779.

1779. le cours des débats occasionnés par la pétition, M. Dundas, & Lord Frédéric Campbell n'eussent informé la Chambre, des résolutions de la cité d'Edimbourg & de celle de Glasgow. Ces villes offroient aux Catholiques romains des indemnités proportionnées aux dommages qu'ils avoient essuyés. Ce n'étoit pas le moment de se montrer difficile, & l'avis de la chambre fut de renvoyer après les fêtes de Pâques, la considération ultérieure de cette pétition; c'étoit dire assez clairement qu'on se proposoit de civiliser cette affaire.

Embarras du ministere pour le choix d'un Commandant en chef de la grande flotte de Ports-Mouth.

Quoique très-allarmans par le défaut d'harmonie qu'ils supposoient entre les trois Royaumes, les troubles d'Ecosse & d'Irlande n'étoient pas ce qui inquiettoit le plus le Ministere dans la circonstance présente. Au défaut de l'Amiral Keppel, dont le fameux procès n'étoit point terminé, on ne savoit sur qui jeter les yeux pour le commandement en chef de la grande flotte de Ports-Mouth. On étoit à la veille de la campagne, & ce choix n'étoit point encore fixé.

Pluſieurs Amiraux des plus capables, mettoient pour condition à leurs ſervices, le renvoi préalable du Comte de Sandwich, aux inſtigations duquel ils attribuoient la conduite de Sir Hugh Palliſer, à l'égard de l'Amiral Keppel. Ils accuſoient le Miniſtre d'une infâme colluſion avec le Vice Amiral, & cette imputation odieuſe prouve à quel point la haine étoit envenimée contre le premier Lord de l'Amirauté. Ce reproche haſardé ſans preuves, fut moins une inculpation qu'une inſinuation offenſante; il tomba de lui-même, & ne devint point la matiere d'une diſcuſſion ſérieuſe. Mais Lord Sandwich eut à ſe défendre contre des imputations tout auſſi graves & beaucoup mieux fondées en apparence. L'Amirauté fut acuſée publiquement d'avoir diſtrait, la premiere année de l'adminiſtration du Comte de Sandwich, deux cens mille cinq cens vingt-cinq livres ſterling, des ſommes deſtinées à la ſolde des Matelots. Après avoir établi que cette aſſertion téméraire ne le regardoit pas & ne portoit aucune atteinte à ſon

1779.

Lord Sandwich accuſé de malverſation.

1779. privilége de Pair du royaume, il déclara que l'accusation étoit fausse, parce que le délit étoit impossible. « Tout le monde sait, ajou-» ta-t-il, que l'Amirauté n'a rien » de commun avec le maniement » des deniers publics, ni avec le » bureau du trésor : toutes les som-» mes destinées au service de la » Marine, sont directement versées » dans la caisse du Trésorier, qui » en fait l'emploi sans la participa-» tion du bureau de l'Amirauté. » Il est vrai que dans les estima-» tions des dépenses relatives à ce » service pour l'année courante, on » exagere fréquemment sur les états, » le nombre des matelots employés; » le fait est arrivé la premiere année » de mon administration; mais la » distraction du surplus des deniers » n'en est pas résultée. Les estima-» tions ou apperçus de dépense ne » peuvent jamais être exacts; on » y porte, par exemple, la paie » de chaque Matelot, à quatre li-» vres sterling par mois; or, per-» sonne n'ignore que cette somme » n'est pas suffisante; si l'on éco-» nomise quelque chose sur d'autres

» articles, le produit de cette éco- 1779.
» nomie est employé à acquitter
» une portion des dettes de la
» Marine ».

Cette réfutation étoit contraire à l'ordre, en ce qu'on y supposoit des faits non constatés, & qui pouvoient être démentis dans le cas d'une discussion légalement conduite ; l'avis du Duc de Richmond fut de la rejeter comme irréguliere. Il fit à ce sujet diverses mentions, qui toutes avoient pour objet de prouver que le Ministre de la Marine s'étoit rendu coupable de malversation. Celle de M. Fox, à la Chambre des Communes, tendoit à peu près au même but ; quoi qu'en termes plus ménagés, il établit que la négligence, pour ne pas dire l'infidélité du premier Lord de l'Amirauté, avoit mis la Grande-Bretagne à deux doigts de sa perte. M. Temple Lutrell, qui, le premier avoit accusé Lord Sandwich d'avoir distrait les deniers de l'Etat, pour bien discuter cette motion, considéra les moyens qu'avoit eu le Lord d'entretenir & d'augmenter la Marine, examina

Sa défense jugée irréguliere. Discussions à ce sujet.

1779. l'uſage qu'il avoit fait de ces moyens, compara ſon adminiſtration avec celle de ſes prédéceſſeurs, & ſes déclarations faites au Parlement, avec l'état actuel de la Marine royale. Suivant les calculs de M. Lutrell, pendant les quatre dernieres années de l'adminiſtration de Lord Hawke, les ſommes acordées annuellement pour l'entretien de cette Marine, n'excédèrent pas un million cinq cens cinquante mille livres ſterling. Il faut pourtant excepter l'année 1770, qui fut néceſſairement plus diſpendieuſe que les autres, à cause des préparatifs de guerre contre l'Eſpagne, des treize mille Matelots levés au-delà du nombre voté par le Parlement, & de l'équipement des nouvelles eſcadres. Au commencement de Janvier 1771, le Comte de Sandwich ſuccéda à Lord Hawke; il trouva vingt-huit mille tant, Matelots que Soldats de Marine, quatre-vingt-un vaiſſeaux de ligne parfaitement équipés, & les arſénaux completement fournis de leurs divers approviſionnemens; mais quinze

jours s'étoient à peine écoulés depuis la promotion de Lord Sandwick, que le Prince Masserano & & Lord Rochfort signèrent à Londres la convention qui rendoit tous ces préparatifs inutiles. C'étoit le moment de diminuer les dépenses de la Marine; mais comme le Parlement venoit de voter quarante mille Matelots, sur le pied de quatre livres sterling par mois pour chaque tête, le bureau du Trésor & celui de l'Amirauté ne jugèrent pas à propos d'épargner les deniers publics; dès la première année de l'administration du noble Comte, la caisse du Trésor versa dans celle de l'Amirauté une somme de deux millions huit cens quatre-vingt mille livres sterling. Si l'on consulte les Journaux de 1770 & de 1771, l'état des dépenses de la Marine prouvera que de cette somme énorme, il n'y eut pas un schelling d'employé à la liquidation des dettes contractées par Lord Hawke en 1770; & à cette époque, les arsénaux, les magasins, & la Marine en général, se trouvoient dans un état 1779.

1779. infiniment supérieur à tout ce que l'histoire de la Marine angloise offre de plus floriſſant. Dans les trois années antérieures aux troubles ſurvenus en Amérique, les ſommes votées pour l'entretien de la Marine, excédoient beaucoup ce qu'on devoit accorder en tems de paix, & les dettes s'accumulèrent en proportion de la profuſion des ſommes votées ! Depuis cette époque, il eſt impoſſible de calculer avec la même préciſion; mais on ne peut nier que le Parlement n'ait accordé les ſommes demandées pour le ſervice de la Marine. Ont-elles été fidèlement employées à leur deſtination ? Non, répondit M. Temple Lutrell; & pour le prouver, il entra dans un dédale de calculs & de citations où nous craindrions de nous perdre. Pluſieurs autres Membres appuyèrent la motion qui tendoit à faire nommer un ſucceſſeur à Lord Sandwick. L'Amiral Keppel déclara qu'il n'accepteroit aucun commandement, tant que le noble Lord préſideroit au bureau de l'Amirauté.

Cet Amiral étoit plus instruit qu'un autre des torts de Lord Sandwich, & s'il n'avoit pas à lui reprocher des malversations qui ne furent jamais bien prouvées, il pouvoit du moins l'accuser de négligence & de lenteur dans les préparatifs de la derniere campagne. Peu s'en étoit fallu qu'elles n'eussent compromis sa gloire & celle de la Marine angloise; pour ne plus courir le même risque, il demanda l'expulsion du premier Lord de l'Amirauté. Son intérêt & celui de l'Angleterre, l'autorisoient à mettre cette condition aux services qu'il brûloit de rendre à la patrie, dès qu'il auroit triomphé des imputations téméraires de Sir Hugh Palliser. Le procès de ces deux Amiraux étoit enfin au moment d'être jugé dans un Conseil de guerre. Voici le précis très-succinct de cette grande querelle, qui fut pour l'Angleterre un objet d'intérêt national, & dont l'Europe entière attendoit la décision avec la plus grande impatience.

1779.

L'Amiral Keppel lui reproche sa négligence & ses lenteurs dans les préparatifs de la derniere campagne.

On se rappelle que sur le vu de l'accusation intentée contre l'Ami-

Procès de cet Amiral & de Sir Hugh Palliser.

1779. ral Keppel, l'Amirauté avoit ordonné une enquête & la tenue d'un Conseil de Guerre. En conséquence de cet ordre, le 7 Janvier de cette année, sur les neuf heures du matin, l'Amiral Pye, comme Président du Conseil, hissa son pavillon à bord du *Britannia*. Un quart-d'heure après, le pavillon d'union fut hissé sur les haubans d'artimon à babord ; c'étoit le signal du Conseil de Guerre ; & en même tems l'étendard royal fut arboré sur les haubans d'artimon à stribord, ce qui annonçoit qu'un Amiral alloit être jugé dans ce Conseil. A dix heures le *Britannia* tira un coup de canon, & le pavillon de beaupré fut hissé au petit mât de hune, signal pour tous les Amiraux & les Capitaines de se rendre à bord de ce vaisseau. Ils s'y rendirent à dix heures & demie. Alors on appella par leurs noms les treize Amiraux & Capitaines les plus anciens, & ces treize Officiers constituèrent la Cour. Les Membres du Conseil de Guerre ayant prêté serment, s'ajournèrent à l'hôtel du Gouverneur de

Ports-Mouth, où s'étant assemblés, ils entendirent la lecture de l'accusation intentée contre l'Amiral Keppel, & dont voici les principaux chefs. 1779.

Principaux chefs de l'accusation intentée contre l'Amiral.

1°. Que dans la matinée du 27 Juillet 1778, cet Amiral commandant une flotte de trente vaisseaux de ligne, & se trouvant en présence d'une flotte françoise d'égale force, il n'a pas fait les préparatifs nécessaires pour le combat; que sa flotte étant déja dispersée, il a fait signal pour que les vaisseaux du Vice-Amiral de l'escadre bleue chassassent au vent, ce qui a augmenté le désordre, & n'a pas empêché l'Amiral de s'avancer vers l'ennemi & de donner le signal pour le combat. Que la flotte françoise étoit alors formée en ligne régulière de la bataille, & que tous ses mouvemens annonçoient le dessein de combattre, ce qu'elle exécuta sans qu'il fut possible d'engager une affaire générale. De cette conduite indigne d'un Amiral, il résulta la plus grande confusion; plusieurs vaisseaux ne prirent aucune part à ce combat; d'autres

1779. firent feu sur la flotte britannique, & le Vice-Amiral de l'escadre bleue fut laissé seul & dut combattre sans appui.

2°. Que les divisions de l'avant-garde & du centre de la flotte britannique ayant dépassé l'arrière-garde françoise, l'Amiral ne vira pas de bord sur le champ pour doubler l'ennemi avec ces deux divisions, qu'il ne les rassembla pas de manière à pouvoir renouveller le combat; qu'au contraire il se porta à une grande distance de l'ennemi, avant qu'il virât vent arrière pour l'approcher une seconde fois, laissant ainsi le Vice-Amiral de l'escadre bleue en danger d'être coupé au premier moment.

3°. Que le Vice-Amiral de l'escadre bleue se trouvant dans les eaux de l'ennemi, & attendant que l'Amiral avancât avec tous ses vaisseaux, l'Amiral n'avança point, mais diminua de voiles & baissa le signal du combat; que dans ce moment ni dans aucun autre tems, il n'a point rassemblé les vaisseaux pour renouveller l'attaque, comme

il le pouvoit, vu particulièrement que le Vice Amiral de l'escadre rouge, dont la division avoit reçu peu de dommage, se trouvoit alors au vent, pouvoit virer vent arrière, attaquer n'importe quelle partie de la flotte françoise, si l'on n'eût pas baissé le signal du combat, ou si l'Amiral Keppel eût fait usage du signal indiqué par l'article XXXI des instructions relatives aux combats sur mer. Ce signal, propre à la circonstance, eût fait renouveller le combat avec avantage, après que la flotte françoise avoit été battue, & que sa ligne avoit été forcée & mise en désordre; dans sa position l'Amiral n'a pas fait ce qui étoit en son pouvoir, pour enlever, couler bas, brûler ou détruire la flotte françoise, qui avoit attaqué la flotte britannique. 1779.

4o. Qu'au lieu d'avancer pour renouveller le combat, comme il eût dû le faire, l'Amiral vira vent arrière, gouverna directement en s'éloignant de l'ennemi, ce qui lui donna l'occasion de se rallier sans être molesté, de se former de nou-

1779. veau en ligne de bataille, & de poursuivre la flotte angloise; manœuvre déshonorante pour le pavillon britannique, qui avoit l'air d'une retraite forcée, & qui fournit à l'Amiral françois un prétexte pour réclamer la victoire & publier que la flotte britannique avoit pris la fuite, qu'il l'avoit poursuivie avec la flotte françoise & lui avoit offert le combat.

5°. Que dans la matinée du 28 Juillet, on s'apperçut que la flotte françoise, à l'exception de trois vaisseaux, ne gardoit plus la position de la veille, & qu'au lieu de la poursuivre dans sa fuite & de donner la chasse aux trois vaisseaux qui la suivoient, l'Amiral avoit fait prendre à la flotte angloise une route directement opposée à celle de l'ennemi. Ainsi par ces traits de mauvaise conduite & de négligence, on a perdu l'occasion de rendre à l'Etat un service essentiel, & l'honneur de la Marine angloise a été flétri.

Les témoins sont entendus.

Après avoir entendu la lecture de ces différens chefs, l'Amiral Keppel requit qu'il fût ordonné aux

aux maîtres des vaiſſeaux de délivrer à la Cour leurs livres de loc, & que ces journaux reſtaſſent ſur la table, afin que chaque Membre du Conſeil de Guerre put en prendre communication. Enſuite la Cour s'ajourna pour le lendemain matin, jour auquel on commença l'examen des témoins. L'inſtruction de ce fameux procès occupa le Conſeil de Guerre pendant plus d'un mois; on n'entreprendra point d'en ſuivre la marche, & d'extraire ces longues ſéances qui ne ſont guères que des répétitions les unes des autres; il ſuffira d'obſerver que dans ces interrogatoires ſi multipliés & ſi faſtidieux, le ſeul maître du *Robuſte*, & les ſeuls Officiers du *Formidable*, répondirent favorablement aux queſtions de Sir Hugh Palliſer; mais le premier étoit une créature du Vice-Amiral, & le Capitaine Buzeley & ſon premier Lieutenant James Kinnear, étoient ſubordonnés au Commandant de l'eſcadre bleue, ainſi que les deux autres Lieutenans, Hill & Waller, dont les dépoſitions furent au moins très-ſuſpectes de complai- 1779.

1779. sance & de partialité. Tous les autres témoins déposèrent en faveur de l'Amiral Keppel. Cependant Lord Mulgrave, Capitaine du *Courageux*, n'osa répondre positivement à la question de l'Amiral Montagu, qui lui demanda s'il étoit de sa connoissance personnelle que l'Amiral Keppel eut rempli négligemment son devoir, ainsi que le portoit l'accusation. Il dit qu'il étoit venu pour déposer, & non pour juger; & se voyant pressé de répondre plus catégoriquement: « Si » j'entends ma langue, ajouta-t-il, » j'ai parfaitement compris le sens » de la question; qui dit négli- » gence en pareil cas, dit crime; » un seul Membre du Conseil n'est » pas en droit de me faire expli- » quer sur un point aussi délicat, » & le serment que j'ai prêté ne » m'impose pas cette obligation. » D'ailleurs, il m'est arrivé quelque- » fois de penser que l'Amiral Keppel » avoit tort, & en y réfléchissant » mieux, de trouver ensuite qu'il » avoit raison. La Cour me pressera- » t elle encore de communiquer à » cet égard mon opinion qui peut

» changer au premier moment ». 1779.

En éludant la question de l'Amiral Montagu, l'intention de Lord Mulgrave étoit de ne se compromettre ni avec Keppel, ni avec Palliser. Mais ces ménagemens devenoient inutiles ; toute l'Angleterre étoit déja du parti de l'accusé, & les viles manœuvres employées dans cette affaire, avoient éclairé le Conseil sur les motifs odieux de l'Accusateur. Dans l'examen des livres de loc, on en trouva plusieurs de falsifiés, & quelques-uns, dont on avoit arraché des feuillets. Cette fraude indigne de Keppel fut généralement imputée à son adversaire. Quoiqu'il en soit, la partie de cette procédure relative à l'accusation, se termina dans la séance du 29 Janvier. Palliser avoit demandé la permission d'en faire la clôture en lisant un discours apologétique de sa conduite. Cette grace ne lui fut point accordée, & l'on s'ajourna pour entendre la défense de l'Amiral Keppel. Cette pièce éloquente & bien raisonnée, est un chef-d'œuvre de modération & de

1779. bonne-foi dans tout ce qui a trait au procès des deux Amiraux ; mais on y desireroit plus d'exactitude & de véracité dans quelques détails relatifs au combat d'Ouessant. Quoiqu'il en soit, voici le préambule de cette belle défense, où l'Amiral Keppel s'exprime avec l'énergique simplicité qui convient à l'innocence outragée.

Préambule de la défense de Keppel.

« MONSIEUR, (en s'adressant au Président) après quarante » ans employés au service de ma » patrie, je ne m'attendois pas à » me voir cité devant un Conseil » de Guerre, pour y répondre à » des accusations de mauvaise con- » duite, de négligence & de flétris- » sure par moi imprimée sur l'hon- » neur de la Marine angloise ; tels » sont les différens chefs avancés » par mon accusateur, & sur les- » quels la Cour doit prononcer. » Avant que de me citer à ce Tri- » bunal, il eût sans doute été plus » honnête de ne point dissimuler » avec moi, d'écarter les démons- » trations de la bienveillance, de » se dépouiller, en un mot, des » apparences de l'amitié, quand

» on étoit mon ennemi dans le
» fond de l'ame, & que bientôt 1779.
» on alloit être mon délateur. Au
» reſte, Monſieur, cette mauvaiſe Suite du préambule.
» conduite, cette négligence cri-
» minelle, cette tache imprimée à
» notre Marine, n'ont point empê-
» ché Sir Hugh Palliſer de faire voile
» une ſeconde fois avec l'homme
» qui avoit trahi ſon pays ; il y
» a plus, tout le tems que nous
» avons été à terre, non-ſeulement
» il a entretenu avec moi les cor-
» reſpondances de l'amitié ; il a
» même approuvé par des lettres
» ce qu'il condamne aujourd'hui,
» & donné des éloges à cette même
» négligence qu'il a dénoncée de-
» puis. Je n'étois pas, il faut en
» convenir, préparé à cette démar-
» che de mon accuſateur par ſa
» conduite antérieure, & je n'a-
» vois aucune raiſon de ſuppoſer
» que l'Etat inculpoit la mienne.
» A mon retour, Sa Majeſté me
» reçut avec des applaudiſſemens
« marqués; & le premier Lord de
» l'Amirauté lui-même applaudit,
» avec toutes les apparences de la
» ſincérité, au zèle que j'avois témoi-

1779. Suite du préambule.

» gné pour le ſervice : tout cela
» n'empêchoit pas qu'il ne ſe tra-
» mât dès-lors un complot contre
» ma vie. Sans que j'en euſſe reçu
» le plus léger avis, cinq chefs d'ac-
» cuſation furent produits contre
» moi par Sir Hugh Palliſer, qui,
» malheureuſement pour ſa cauſe,
» étoit prévenu lui-même d'une
» accuſation de déſobéiſſance aux
» ordres, dans le moment où il
» m'accuſoit de négligence ! C'étoit,
» il faut en convenir, une manière
» aſſez ingénieuſe de prendre les
» devants ſur moi ; une accuſation
» intentée contre un Commandant
» en chef, étoit faite pour diſtraire
» l'attention du public ſur la con-
» duite d'un Officier inférieur.
» Avant que l'inſtruction de mon
» procès commençât, je ſuppoſe
» à mon accuſateur quelque raiſon
» pour ſe conduire comme il l'a
» fait ; mais d'après la dépoſition
» même des témoins les mieux
» diſpoſés à juſtifier ſa conduite
» dans la journée du 27 Juillet,
» je m'apperçois de mon erreur ;
» le cours de l'inſtruction a laiſſé
» Sir Hugh Palliſer ſans excuſe ; &

» maintenant on remarque en lui
» les ſymptômes qu'il plaira tou- 1779.
» jours à Dieu d'imprimer ſur le
» front des accuſateurs de l'inno- Suite du préambule.
» cence.

» Je deſirerois, Monſieur, que
» la Cour voulut bien conſiderer
» que dans les grandes opérations
» navales & militaires, les diver-
» ſes manœuvres peuvent avoir
» une apparence étrange aux yeux
» d'un obſervateur mal inſtruit
» des intentions de celui qui les
» ordonne. On a appellé des maî-
» tres d'équipage pour donner leur
» opinion ſur les départemens ſupé-
» rieurs du commandement ; il eût
» fallu s'appuyer d'autorités plus
» élevés, elles ne ſont pas rares ;
» j'ai la ſatisfaction de pouvoir
» déclarer que jamais Nation n'a
» été ſervie par des Officiers de
mer plus braves & plus habiles
» que ceux dont l'Angleterre s'én-
» orgueillit actuellement. A l'é-
» gard de cette Cour, je vous ſup-
» plie, Meſſieurs, qui la compo-
» ſez, de vous rappeller qu'elle eſt
» une Cour d'honneur auſſi bien
» que de juſtice ; que vous y ſiégez

1779. Suite du préambule.

» en cette double qualité, & » que je parois devant vous, non » dans l'unique vue de sauver ma » vie, mais rempli d'un objet bien » plus important, celui de laver ma » réputation.

» Mon accusateur s'est fait les » idées les plus fausses des obliga- » tions d'un Commandant en chef; » mieux instruit, il eût donné à » son accusation une forme plus » adroite. Dans un engagement » général, les Officiers subordon- » nés sont ou doivent être trop » occupés de leur devoir, pour » observer les manœuvres des au- » tres, & à peine est-il possible » qu'un même objet s'y présente » sous un même aspect aux Com- » mandans de deux vaisseaux dif- » férens; l'inégalité des distances » & des positions, les nuages ou » la fumée interceptent ou chan- » gent le point de vue. De-là » vient la différence qui se remar- » que dans l'opinion des Officiers » sur telle ou telle autre manœuvre, » sans que leur jugement soit sou- » mis à l'influence d'une partialité » volontaire. Ai-je conçu les objets

» tels qu'ils étoient ? Les ai-je vus
» avec les yeux de l'expérience, 1779.
» ou d'une manière indigne d'un Suite du
» Commandant, comme il plaît à préambule.
» mon accusateur de l'avancer ?
» Tous ces points sont encore à
» décider ; mais j'ose le dire, ce
» que Sir Hugh Palliser impute à
» ma négligence, étoit l'effet de
» la délibération & du choix. J'a-
» jouterai que lorsque je mis à la
» voile, je n'étois point limité
» dans mes pouvoirs ; on laissoit
» à ma discrétion d'agir comme je
» le jugerois convenable, pour le
» bien du service. J'ai manœuvré,
» j'ai combattu, toujours de mon
» mieux. Si mes talens n'étoient
» pas proportionnés à l'importance
» du commandement, j'ai la satis-
» faction de penser que je ne l'ai
» point sollicité, que je n'ai pas
» traité pour l'obtenir. Il y a plus
» de deux ans, qu'au mois de
» Novembre 1776, je reçus du
» premier Lord de l'Amirauté une
» lettre dans laquelle il observoit
» que, vu les mouvemens des
» Cours étrangères, il pourroit
» devenir nécessaire de préparer

1779

Suite du préambule.

» une flotte d'obſervation ; ma
» réponſe à cette lettre fut que
» j'étois prêt à recevoir de Sa
» Majeſté les ordres, dont elle
» daigneroit m'honorer. Je n'en-
» tendis plus parler de rien juſ-
» qu'au mois de Mars 1778, épo-
» que à laquelle j'obtins deux ou
» trois audiences de Sa Majeſté ;
» je lui dis que je n'avois aucune
» liaiſon avec ſes Miniſtres ; mais
» que je plaçois ma confiance dans
» ſa protection & dans ſon zèle
» pour le bien public. Dans tout
» cela il n'entroit point de vues
» ambitieuſes ou baſſément inté-
» réſſées ; je n'y gagnois rien, je
» cédois ſeulement au deſir qui
» me preſſoit de ſervir ma patrie.
» Il y a plus, ce ne fut qu'avec
» répugnance que j'acceptai le com-
» mandement en chef ; je craignois
» de n'être pas ſoutenu par le Gou-
» vernement. Plus le commande-
» ment étoit éminent, plus ma
» réputation étoit expoſée ; je pré-
» voyois que s'il m'arrivoit quel-
» ques revers de fortune, on ne
» manqueroit pas de me les imputer
» comme des crimes. Pendant qua-

» rante ans de service je n'avois
» reçu aucune faveur particulière 1779.
» de la Couronne; seulement dans Suite du
» les tems de danger public, j'avois préambule.
» été honoré de la confiance de
» mon Souverain. On n'avoit
» encore déféré ni mon insuffi-
» sance, ni mon inconduite; sans
» doute que mon accusateur étoit
» dès-lors instruit de mon incapa-
» cité, & il paroît étrange que
» dans ce cas, il ait pris sur lui de
» m'apporter le message qui me
» chargeoit du commandement de
» la flotte, & qu'en me l'annon-
» çant, il ait témoigné la plus vive
» satisfaction: il existoit alors ou il
» n'existoit pas de raison de se
» défier de mes talens; s'il en exis-
» toit, comment Sir Hugh a-t il
» pu desirer de me voir accepter
» un commandement dont j'étois
» incapable? Et s'il n'en existoit
» pas il y a seize mois, depuis ce
» tems ai-je donné quelque sujet de
» les révoquer en doute?

» A mon retour de l'expédition
» je ne me suis plaint de rien; j'ai
» même fait tout ce qui a dépendu
» de moi pour prévenir l'éclat des

1779. Suite du préambule.

» murmures ; je me suis ouvert au » premier Lord de l'Amirauté comme je l'eusse fait avec mon ami : » cela pouvoit être imprudent & » dangereux ; mais je suis naturellement sans défiance, & je ne m'attendois pas aux piéges où l'on » devoit chercher à me prendre sur » l'autorité de mes paroles.

» On m'avoit dit au mois de » Mars 1778, que la grande flotte » de Ports-Mouth n'attendoit que » moi pour mettre à la voile, je m'y » rendis aussi-tôt, & ne trouvai » que six vaisseaux prêts, encore » étoient-ils d'une *condition* à ne » point soutenir l'examen d'un » homme de mer. Enfin, j'appareillai le 30 Juin avec vingt » vaisseaux de ligne équipés à la » hâte. Je rencontrai heureusement » la Belle-Poule & quelques-autres » frégates françoises, à bord desquelles il se trouva des lettres & » des papiers qui ont été d'un service important à l'Etat. A la vue » de ces frégates, j'avois balancé » quelque tems sur le parti que je » devois prendre. Si, d'une part, » l'incident étoit favorable à l'An-

1779.

Suite du préambule.

» gleterre, de l'autre je craignois
» les conséquences de ces premières
« hostilités contre la France, &
» qu'on ne mit sur mon compte la
» guerre qui pouvoit en résulter.
» C'est ce qui peut encore arriver;
» car au moment où je parle, ma
» conduite n'a reçu à cet égard, ni
» approbation ni censure; on peut
» réserver cette circonstance pour
» fournir contre moi un nouveau
» sujet d'accusation. Lorsque je fis
» voile avec vingt vaisseaux de
» ligne, une flotte françoise de
» trente-deux vaisseaux, sans y com-
» prendre les frégates, mouilloit
» dans les eaux de Brest. Devois-je
» chercher à combattre une force
» supérieure? Je sais ce que des
» hommes & des vaisseaux peuvent
» faire; si la flotte que je comman-
» dois étoit détruite, les François
» restoient maîtres de la mer. Je me
» vis donc obligé de tourner le dos
» à la France, je quittai ma station,
» & jamais le courage d'un Anglois
» ne fut mis à une plus cruelle
» épreuve.

» On me permit de faire voile
» une seconde fois, & je partis sans

1779. Suite du préambule.

» avoir reçu ni louange, ni blâme
» au ſujet de ma conduite. Ce dé-
» couragement ne m'affecta pas
» d'une certaine maniere; je n'étois
» occupé que des moyens de re-
» mettre en mer le plutôt poſſible;
» mais à mon retour, je fus étran-
» gement ſurpris de me voir accuſé
» de lâcheté & menacé du ſort de
» l'Amiral *Byng*.

» Au commencement de Juillet,
» j'appareillai avec trente vaiſſeaux
» de ligne, & la flotte de Breſt ap-
» pareilla avec trente-deux. Lorſ-
» que les deux armées furent en
» vue l'une de l'autre, les François
» durent s'étonner de me trouver
» ſi fort. Mon intention n'eſt pas
» de haſarder la plus légere impu-
» tation ſur le courage de leur Ami-
» ral que je crois un très-brave
» homme; mais il fut en ſon pou-
» voir de m'attaquer pendant quatre
» jours, & il évita conſtamment
» le combat; j'étois d'autant plus
» déterminé à l'y forcer, que je le
» croyois au moment de recevoir
» quelque renfort conſidérable, &
» que nos flottes des Indes pou-
» voient être interceptées, & leurs

» convois traverſés. Qu'il me ſoit
» permis de rappeller que ſous le 1779.
» règne de Guillaume, le brave Suite du
» Amiral *Ruſſel* fut deux mois en préambule.
» vue d'une flotte françoiſe, ſans
» pouvoir l'engager au combat. Il
» n'eſt donc pas extraordinaire que
» j'aye tenu la même poſition qua-
» tre jours, avant d'en venir à une
» action. Si le vent n'eut changé
» le 27, je n'aurois pu ſans doute
» engager les François à combattre
» ce jour-là.

» Quoique j'aye combattu, &
» j'oſe dire battu mon ennemi (1) le
» 27 Juillet, quoique je l'aye réduit
» à chercher un aſyle dans ſon port,
» il eſt pourtant vrai que cet avan-
» tage n'a répondu en aucune ma-
» niere à mes deſirs. J'ai forcé de voi-
» les pour renouveller l'attaque : les
» témoins que je produirai expli-
» queront pourquoi je n'ai pas rem-

(1) Il eſt ſingulier que l'Amiral Keppel, obligé de prouver que la plupart de ſes vaiſſeaux étoient déſemparés, & qu'une de ſes diviſions n'avoit pu le ſuivre, diſe au milieu de tous ces aveux: *j'ai combattu & battu mon ennemi.*

1779. Suite du préambule.

» pli mon deſſein. Il eſt certain que » j'aurois pu chaſſer les trois vaiſ- » ſeaux qu'on découvrit dans la » matinée du 28 Juillet, mais avec ſi » peu d'apparence de ſuccès, que » je préférai de retourner à Ply- » mouth avec ma flotte déſempa- » rée, pour me metttre en état de » reparoître en mer; cependant je » n'oubliai pas de laiſſer deux vaiſ- « ſeaux en croiſiere pour la protec- » tion de nos flottes marchandes, » qui, Dieu merci, ſont toutes ar- » rivées ſauves.

» A mon retour, j'évitai ſoigneuſ- » ſement de prononcer un mot de » plainte; cela pouvoir ſuſpendre » nos opérations navales qu'il étoit » important de continuer. Je ne dé- » vois pas m'occuper de Conſeils » de Guerre, lorſqu'on avoit de plus » grands objets en vue.

» La *ſeconde édition* du livre de » loc du *Formidable*, paroît avoir » été plutôt fabriquée pour diſcul- » per mon accuſateur, que pour » m'inculper moi-même; je paſſe- » rai donc par-deſſus, & je permets » à l'accuſateur d'en tirer le meilleur » parti qu'il pourra; mais je ne puis

1779.

Suite du préambule.

» être aussi civil à l'égard des alté-
» rations & des additions faites au
» livre de loc du *Robuſt*; la con-
» duite du Capitaine Hood a dû
» frapper d'étonnement les Mem-
» bres de ce conseil.

» On a cru, Monsieur, tirer un
» grand avantage de ma lettre à
» l'Amirauté; il s'y trouve un pas-
» sage d'où il resulte que j'ai ap-
» prouvé indistinctement la con-
» duite de tous les Officiers de la
» flotte: la Cour voudra bien ob-
» server que je ne devois pas infor-
» mer l'Europe entiere qu'un Vice-
» Amiral sous mes ordres, s'étoit
» rendu coupable de désobéissance,
» tant qu'il a paru possible qu'il justi-
» fiât sa conduite. Quant aux Con-
» seils de Guerre, celui-ci ne peut
» avoir qu'un très mauvais effet, &
» dégoûter tout Officier d'accepter
» la commission de Commandant en
» chef.

» Ayant fait mention de mes let-
» tres, j'observerai que celle du 30
» Juillet, a été pour moi une tâche
» infiniment désagréable; au reste,
» si j'écris mal, je me flatte que je
» me suis bien battu ».

1779. Après ce début, l'Amiral demanda que le Juge-Avocat fit lecture des chefs d'accusation, & il y répondit article par article, toujours de la maniere la plus triomphante. L'interrogatoire des témoins produits par l'accusé, confirma tout ce qu'il avoit déclaré dans sa réplique. Sept séances furent employées à cet interrogatoire, qui fut plutôt une apologie qu'un examen de la conduite de l'Amiral. Dans celle du lundi 8 Février, il notifia qu'il n'avoit plus de témoins à produire, & le Conseil s'ajourna au lendemain pour entendre la lecture des dépositions. Enfin, le 11 du même mois, George Jackson, Juge-Avocat, prononça au nom du Président, la Sentence que voici.

Sentence du Conseil de Guerre.

» LA COUR, en vertu d'un » ordre des Lords-Commissaires de » l'amirauté, en date du 31 Dé» cembre 1778, & adressé à Sir » *Thomas Pye*, a procédé à l'exa» men de l'accusation intentée par » le Vice-Amiral Sir *Hugh Pallis*» *ser*, contre l'honorable Amiral » *Augustus Keppel*, à raison de

» mauvaise conduite & de négli- 1779.
» gence de la part dudit Amiral,
» à remplir son devoir les 27
» & 28 Juillet 1778, en diverses
» occasions mentionnées dans un
» papier annexé audit ordre. Ayant
» instruit, en conséquence, le pro-
» cès dudit Amiral, ayant entendu
» les témoins & la défense du pri-
» sonnier, considéré le tout mure-
» ment & sérieusement, la Cour
» est d'opinion que l'accusation est
» malicieuse & mal fondée, vu qu'il
» a paru que, dans les deux jour-
» nées dont elle fait mention, loin
» d'avoir, par mauvaise conduite
» ou négligence dans le devoir,
» perdu l'occasion de rendre un ser-
« vice essentiel à l'Etat, & flétri
» en conséquence l'honneur de la
» marine angloise, ledit Amiral
» s'est conduit comme il convenoit
» que le fit un Officier judicieux,
» brave & experimenté.

» En conséquence, la Cour dé-
» charge unanimement & honora-
» blement ledit Amiral *Augustus*
» *Keppel*, des différens chefs con-
» tenus dans l'accusation intentée
» contre lui; & conséquemment,

» par la présente Sentence, IL EST
1779. » PLEINEMENT ET HONORABLE-
» MENT DÉCHARGÉ ».

Alors le Président adressa le discours suivant à l'Amiral en lui présentant son épée.

» AMIRAL KEPPEL, la Cour
» que j'ai l'honneur de présider,
» m'ordonne de vous rendre votre
» épée, & de vous féliciter de ce
» qu'elle vous est rendue si hono-
» rablement; elle espere qu'avant
» peu vous en ferez encore un no-
» ble usage pour la défense de la
» patrie ».

Triomphe de Keppel, Hommages publics rendus à cet Amiral.

Tandis que ces choses se passoient dans l'hôtel du Gouverneur, une multitude immense en assiégeoient les avenues; & dès que le mot *honorablement déchargé* se fit entendre au-dehors, la satisfaction publique se manifesta par des acclamations répétées; la voix du canon fit retentir au loin cette heureuse nouvelle, & chaque vaisseau qui mouilloit dans la rade de *Spithead*, salua l'Amiral par dix-neuf volées. Sa sortie de l'hôtel du Gouverneur fut un véritable triomphe. Dès qu'il parut, une

troupe nombreuſe de Muſiciens qui l'attendoit à la porte ſe mit en mouvement pour l'accompagner chez lui. Il s'y rendit entouré des plus grands Seigneurs d'Angleterre, parmi leſquels on diſtinguoit Son Alteſſe Royale le Duc de Cumberland. Tout le monde étoit découvert, & chacun portoit à ſon chapeau qu'il tenoit à la main, une cocarde bleu-céleſte, ſur laquelle le nom de *Keppel* étoit tracé en caractère d'or. Rentré dans ſon hôtel, l'Amiral crut devoir à l'empreſſement du Peuple, de ſe montrer ſur ſon balcon; il s'y tint quelques minutes avec le Duc de *Cumberland* & Sir *Robert Harland*. Il reçut enſuite les complimens de la Nobleſſe & de la Marine; mais au milieu de tous ces hommages, ſa joie n'étoit point complette, lorſqu'il ſongeoit au danger qui menaçoit ſes braves camarades, tant que leur honneur ſeroit ainſi livré au caprice, à l'envie, à la noirceur du premier ſubalterne qui voudroit y porter atteinte. La Sentence du Conſeil de Guerre fut reçue à Londres 1779.

avec le même enthousiasme qu'à
1779. Ports-Mouth. Il y eut le même soir une illumination générale, dont personne ne put se dispenser, car le Peuple se dispersant dans tous les quartiers de la Ville, y fit selon son usage, la police à coups de pierres. Dans son délire il se permit de fracasser les fenêtres de la maison de Sir Hugh Palliser, parce qu'elles n'étoient point illuminées, & peu s'en fallut que cette maison ne fut démolie sur le champ; mais les gardes du Roi s'opposèrent à cette violence, ce qui ne put se faire sans arrêter un grand nombre de ces perturbateurs.

Le Corps Municipal de la Cité rendit en cette occasion un hommage plus décent & plus flatteur à l'innocence de l'Amiral, & prit la résolution de lui faire présenter ses remerciemens, sur la bonne conduite qu'il avoit tenue dans l'affaire d'Ouessant. A ce premier acte de reconnaissance, la Cité ajouta l'offre honorable de l'associer aux priviléges de ses habitans; & le titre de Citoyen lui fut présenté dans une boîte de cœur de chêne, enri-

chie d'or. Les deux Chambres du Parlement crurent auſſi devoir en cette circonſtance un ſuffrage ſolemnel à l'Amiral victorieux des imputations téméraires de Sir Hugh Palliſer, & le 18 Février, cet Amiral ayant repris ſa place à la Chambre des Communes, l'Orateur lui adreſſa un long diſcours, dont voici la ſubſtance : « La Chambre eſt » convaincue de la ſageſſe de votre « conduite aux journées du 27 & » du 28 Juillet. Vous avez fait le » plus grand honneur & rendu les » ſervices les plus ſignalés à la » nation, ſoit en donnant de la » protection & de la ſûreté au » commerce de votre pays, ſoit » en le préſervant de l'invaſion qui » le menaçoit. La Chambre ſe ré- » jouit de voir qu'il exiſte encore » au ſein de l'Angleterre un zèle » & des talens égaux à ceux qui » ont le plus illuſtré la patrie, & » faits pour aſſurer ſa défenſe dans » cette criſe alarmante ».

1779.

La Chambre des Pairs ne fut pas moins prodigue de louanges envers l'Amiral Keppel, & le Roi lui-même, à qui il fut préſenté le

1779. 19 Février, lui témoigna de l'affection & la plus grande estime de ses talens & de son zèle pour le service de l'Etat. A tant d'éloges, de complimens & d'honneur, Keppel répondit comme il le devoit, en appellant au partage de sa gloire les Officiers & les équipages de la flotte.

Honneur de Sir Hugh Palliser entaché. Il ne peut se laver que dans un Conseil de Guerre. Difficultés à ce sujet.

La Sentence du Conseil de Guerre imprimoit à l'honneur de Sir Hugh Palliser une tache, dont il ne pouvoit se laver que dans un nouveau Conseil. Pour se soustraire aux premiers effets de l'indignation publique, il s'étoit vu forcé d'abandonner *incognito* la ville de Ports-Mouth, de fuir comme un proscrit, & de prévenir une destitution flétrissante, en abdiquant sa place de Commissaire de l'Amirauté, celle de Lieutenant-Gouverneur des troupes de la Marine, & son gouvernement de Scarboroug. C'étoit renoncer à de grands honneurs & se dépouiller d'une fortune immense; mais cette retraite de Sir Hugh avoit l'air d'être volontaire, & pour satisfaire à la *vindicte* publique, il eut fallu congédier

gédier Palliſer, le déclarer incapable de ſervir l'Etat, lui ôter ſon pavillon, le priver du titre de Vice-Amiral, le ſeul titre honorable qui lui reſtât encore. Tel fut du moins l'avis de M. Fox, & de pluſieurs autres Membres de la Chambre des Communes. Cette affreuſe ſituation ne laiſſoit de reſſources à Palliſer que dans le nouveau Conſeil de Guerre qu'il ſollicita; encore étoit-il douteux que cette épreuve dangereuſe pour ſa vie, lui ménageât une voie pour recouvrer l'honneur. L'inſtruction d'un nouveau procès, même en le déchargeant de toute imputation relative au combat d'*Oueſſant*, ne pouvoit annuller l'accuſation téméraire & malicieuſe qu'il avoit intentée contre ſon Officier ſupérieur. D'ailleurs, où trouver des témoins pour ou contre Sir *Hugh Palliſer?* La Marine entière s'étoit réunie en faveur de Keppel, &, comme l'obſerva l'Amiral Pigot, tous les témoins dont on avoit déjà les dépoſitions, étoient ſenſés incompétens pour un nouveau Conſeil de Guerre. Cepen- 1779.

1779. dant M. Fox, ramené à des sentimens de commisération pour le Vice-Amiral, finit par retirer sa motion, & le nouveau Conseil de Guerre ne trouva plus d'obstacles dans les objections de la Chambre des Communes. La Chambre des Pairs fut plus difficile à ramener. Le Duc de Richmond objectoit contre la nouvelle instruction du procès de Sir Hugh, que c'étoit une manœuvre du Ministere pour tromper la nation, en arrangeant une Sentence. Il s'appuya d'abord sur le défaut d'accusation spécifique antérieure au procès; & il en concluoit que cette instruction ne seroit que pour la forme. « Ce qui » me confirme dans cette idée, » ajouta-t-il, c'est que je ne puis » me dispenser de regarder les » Commissaires de l'Amirauté » comme les instigateurs du pro- » cès fait à l'Amiral Keppel ».

Le Comte de Sandwick étoit absent, & le Lord-Chancelier trouva dans cette circonstance même de quoi fonder le reproche d'indécence contre la motion du noble Duc. « Je ne vois pas, dit-il en

» finissant, que la collusion entre
» le moins du monde dans l'inf- 1779.
» truction du procès dont il s'agit ;
» mais quelle que soit la position
» de Sir Hugh Palliser, j'ôse
» avouer la compassion qu'il m'inf-
» pire, & j'espere que dans le
» cours de la nouvelle instruc-
» tion, il sera démontré que si la
» flotte angloise n'a pas réussi dans
» l'affaire du 27 Juillet, on ne
» peut attribuer ce défaut de suc-
» cès qu'à des accidens inévita-
» bles ».

Nouveau Conseil de Guerre.

Le Duc de Richmond consentit enfin à retirer sa motion, & il n'y eut plus d'opposans à la tenue du Conseil de Guerre. Le Vice-Amiral Darby en fut nommé Président, & le lundi 12 Avril à huit heures & demie du matin, on donna le signal pour que tous les Capitaines se rendissent à bord du *Sandwich*. Lorsque les treize Membres du Conseil eurent prêté serment, ils procédèrent à l'audition des témoins, parmi lesquels on distinguoit l'Amiral Keppel. Il fut le premier entendu, & son interrogatoire occupa trois séances. Il avoit

1779. témoigné la plus grande répugnance à paroître dans ce nouveau procès, & il n'y eut rien dans les dépositions qui annonçât le ressentiment ou le desir de la vengeance. On remarqua la même impartialité dans les réponses de tous ceux qui déposèrent avant que Sir Hugh Palliser eût produit ses moyens de défense; mais ils ne l'en accusèrent pas moins unanimement d'avoir désobéi aux signaux du Commandant en chef. Sa défense prolixe & diffuse se réduisit à tout nier, à crier au mensonge & à la calomnie. Ses témoins furent entendus dans la séance du Samedi premier Mai, & l'on se doute bien que le Capitaine Bazeley, John Bickerson, Charpentier du *Formidable*, le sieur Kinnear, & trois autres Lieutenans du même vaisseau, ne parurent pas sur la scène avec l'intention de charger leur Amiral. L'objet de toutes leurs déclarations fut de prouver que Sir Hugh n'avoit point désobéi, par là même qu'il étoit dans l'impuissance d'obéir. S'il falloit les en croire, le Formidable étoit, lors

des signaux ; la parfaite image d'un vaisseau naufragé. Mais dans cette supposition même, il restoit toujours contre l'accusé, deux objections auxquelles il n'y avoit point de réponses. Pourquoi Sir Hugh Palliser n'avoit-il pas détaché un bateau pour informer le Commandant en chef de la situation où il se trouvoit ? Pourquoi n'avoit-il pas transporté son pavillon à bord d'un vaisseau qui fut en état de manœuvrer ? Le Vice-Amiral essaya de répondre à ces questions, dans un supplément à sa défense ; mais la Cour ne se paya point des subtilités qu'il employa pour se disculper à cet égard, & malgré l'indulgence qui présidoit à ce Conseil de Guerre, elle crut devoir appuyer sur une de ces objections dans la Sentence qu'elle rendit le Mercredi 5 Mai, & dont voici la traduction, 1779.

Sentence du Conseil de Guerre.

« Quoique très-exemplaire & » très-méritoire en beaucoup de » points, la conduite du Vice-» Amiral de la bleue, dans les » journées du 27 & 28 Juillet der-» nier, nous a paru répréhensible

1779. » en ce qu'il n'a pas informé l'Amiral commandant en chef, de » l'état de détresse où il se trouvoit; ce qu'il pouvoit faire, soit » par l'entre mise du *Fox*, soit » par d'autres moyens qu'il avoit » en son pouvoir.

» En conséquence, ne pensant » pas qu'il ait mérité d'être censuré à d'autre égards, la Cour » l'*acquitte*, & il est par la présente acquitté en conséquence ».

On s'attendoit à plus de rigueur de la part du Conseil de Guerre; cependant en *acquittant* le prisonnier, cette Sentence impliquoit une censure directe; elle ne l'*acquittoit* ni *unanimement*, ni *honorablement*. Le mot *absous* étoit le mot propre, si on eût eu l'intention de laver entièrement le Vice-Amiral. La maniere, dont son épée lui fut rendue n'eut rien de plus flatteur. Le Président lui dit fort sechement: *Monsieur, la Cour me charge de vous rendre votre épée.* Ainsi furent évanouies les espérances que Sir Hugh avoit peut-être conçues. Ce malheureux Officier resta toujours *entaché*; mais la Sentence

1779.

du Conseil de Guerre pouvoit être bien plus flétrissante ; & pour courir les risques d'un second procès, il avoit fallu à Palliser beaucoup de courage & d'intrépidité.

Enquête sur la conduite de la guerre en Amérique. Les freres Howe sont accusés de négligence.

Cependant Sir Hugh conserva son grade de Vice-Amiral, & Lord Sandwich continuoit de présider au bureau de l'Amirauté ; c'est dire assez que l'Amiral Keppel ne devoit point commander la flotte de Ports-Mouth. Son refus avoit jeté la Cour dans un tel embarras, que pour lui trouver un successeur, on songea quelque tems à rappeller l'Amiral Byron, & par conséquent à négliger la guerre d'Amérique, pour s'occuper uniquement de la guerre d'Europe. Cette question tant de fois agitée dans les Chambres du Parlement, s'étoit renouvellée à l'occasion de l'enquête sur la conduite des Généraux dans les campagnes précédentes. A son retour de New-York, le Gouverneur Johnstone avoit rendu compte à la Chambre des Communes, de l'état où il avoit laissé l'Amérique, & fait des observations d'où il résultoit indirectement que les

1779. moyens de la réduire, étoient au pouvoir des freres Howe, s'ils avoient su profiter des circonstances; que l'expédition dans les parties méridionales avoit nécessité la capitulation de Sara-Toga; que celle de Pensylvanie étoit généralement regardée comme une mesure extravagante & ruineuse; « mais, ajouta-t-il, dussé-je me » tromper dans cette maniere de » voir, il est du moins certain que » la perte de l'Amérique exige » une enquête, & je la demande » comme Membre du Parlement ». » Il n'est qu'un moyen, dit William » Howe, de faire tomber ces asser- » tions, c'est de produire ma cor- » respondance avec le Sécrétaire » d'Etat au Département de l'Amé- » rique ». Tel fut l'objet de sa motion, que seconda Lord Howe son frère.

Le Général Burgoyne demande que la capitulation de Sara-Toga soit comprise dans l'enquête.

Le Général Burgoyne se mit aussi sur les rangs; il demanda que l'enquête fût générale, & qu'elle embrassât en entier la guerre d'Amérique, de maniere que la capitulation de Sara-Toga s'y trouvât comprise. On eut beau lui répondre com-

me on l'avoit toujours fait, que dans sa position il ne pouvoit être examiné ; il cria à l'injustice, selon son usage, & saisit cette occasion de récapituler encore toutes les circonstances de son expédition, l'ordre péremptoire qu'il avoit reçu de forcer son passage jusqu'à Albany, la nécessité de capituler, lorsqu'avec trois ou quatre mille hommes en état de combattre, il s'étoit vu enveloppé par vingt mille Américains. Lord George Germaine nia que les ordres eussent été péremptoires, & répondit avec beaucoup de force & de clarté à toutes les imputations du Général ; mais en approuvant la motion en ce qu'elle avoit de relatif à l'administration, il la désapprouva dans les rapports qu'elle pouvoit avoir avec la conduite irréprochable des honorables Commandans. 1779.

Cependant les pièces de ce nouveau procès étoient déjà sur la table ; & le Jeudi 29 Avril, la Chambre s'étant formée en comité d'enquête, Sir William Howe se leva & demanda que Lord Cornwallis fût appellé. L'interrogatoire

1779. de cet Officier commença l'enquête, & toutes ses réponses furent à la décharge des Commandans. A Lord Cornwallis succèderent le Major Général *Gray*, Sir *Edward Hommond* & le Colonel *Montresor*, Ingénieur en chef de l'armée de William Howe. Voici la substance de leurs dépositions.

Dépositions favorables aux freres Howe.

De tous les pays du monde, l'Amérique septentrionale est le moins favorable aux opérations de la guerre; remplie de côteaux & de défilés, couverte de bois, coupée de rivières, à chaque pas elle présente de nouveaux obstacles. Dans un tel pays la guerre ne peut être qu'une guerre de postes, & chaque poste doit être emporté par la supériorité du nombre, & chaque attaque expose nécessairement l'assaillant à des travaux infinis, à beaucoup de hasards & de dangers.

Au mois de Mai 1777, la grande armée n'avoit ni marmites, ni cantines, ni tentes, articles essentiels pour conserver la santé du Soldat, & maintenir les troupes en de bonnes dispositions. C'étoit une assez bonne raison pour différer jus-

qu'au mois de Juin l'ouverture de la campagne, quand il ne seroit pas démontré d'ailleurs, que la saison convenable est celle où la terre se couvre de verdure. 1779.

Si au lieu de porter le théâtre de la guerre dans les parties méridionales, on l'eût porté sur les bords de la riviere d'Hudson, de deux choses l'une, ou Washington se seroit emparé des hauteurs avec des forces assez considérables pour fixer entierement l'attention de Sir William Howe, l'empêcher de former sa jonction avec le Général Burgoyne; ou bien, en supposant que le Commandant en chef eût pu s'ouvrir le chemin d'*Albany*, les Rebelles étoient assez en force pour lui couper toute communication avec ses magasins, ses vivres, ses recrues & peut-être avec la riviere; mais en admettant que Washington n'eût eu d'autre objet que d'empêcher la jonction, Sir William Howe auroit bien été forcé de diviser ses troupes, pour se rendre maître des deux côtés de la riviere d'Hudson; car en laissant un des rivages à l'ennemi, il n'é-

1779. toit plus possible de faire remonter les provisions nécessaires. D'un autre côté, diviser l'armée royale, c'étoit exposer chaque division à faire face à l'armée américaine. Porter la guerre sur les bancs de la riviere d'Hudson, étoit donc un parti dangereux sous quelque point de vue qu'on l'envisage ; la ruine de l'armée pouvoit en être le résultat, soit que Washington se fût emparé des hauteurs, soit qu'il eût pris possession d'un côté du rivage, soit qu'il se fût porté entre New-York & l'armée royale, soit enfin qu'il eût opposé de la résistance sur les hauteurs, en même tems qu'il interceptoit ses approvisionnemens sur la riviere. Ce Général avoit un des côtés de la riviere ouvert, il pouvoit la passer au bac du Roi, fondre sur le pays cultivé, en tirer toutes les provisions dont il eut eu besoin, tandis que l'armée angloise n'auroit eu pour elle que les fournitures précaires attendues de New-York. Tout considéré, si l'on pouvoit se promettre quelque succès des opérations de la campagne, c'étoit en débarquant à la source de

l'*Elke*, dans la *Cheſapeak-Bay*, & non pas dans la *Delawarre*. A *Newcaſtele* les difficultés étoient inſurmontables, & plus haut la tentative étoit trop périlleuſe; l'armée auroit eu à braver le feu des galeres & des brûlots diſpoſés ſur ſon paſſage, & celui des troupes ennemies formées ſur le bord de la riviere. En prenant cette route, il falloit paſſer neuf criques & de rapides courans. On évitoit tous ces obſtacles en débarquant à la ſource de l'*Elke*. 1779.

Le Major-Général Gray termina ſon interrogatoire en déclarant que dans cette campagne, les frères Howe avoient fait tout ce qu'il étoit poſſible de faire, que leurs forces étoient inſuffiſantes pour ſubjuguer l'Amérique, & que le défaut de ſuccès avoit dû ſuivre néceſſairement le défaut de moyens. « En m'exprimant ainſi, je ne prétends pas inſinuer, ajouta-t-il, » qu'avec des forces plus conſidérables, on eût pu réduire l'Amérique; je ſuis bien loin de le penſer! » Les Américains ſont des ennemis » redoutables & déſormais invincibles; ils ont donné des preuves

1779. » multipliées de courage & d'habileté ; sans les chercher ailleurs, » la défaite même de *Brandy-Wine* » justifie suffisamment mon assertion. Vaincus, chassés de la Capitale, crus dispersés, errans & privés de toute ressource, ils eurent » l'intrépidité de reparoître, & la » gloire d'attaquer une armée victorieuse ».

Les réponses de Sir Edward Hammond, furent à-peu-près les mêmes que celles du Général Gray ; elles tendoient à prouver que le débarquement dans quelque partie de la Délawarre, ne pouvoit s'exécuter sans exposer la flotte & l'armée à un péril manifeste. Dans le cours de l'interrogatoire, il ne laissa pas échapper un seul mot qui ne fut à la louange du Général Howe & du Vice-Amiral son frère.

Les dépositions du Colonel Montrésor furent également à l'avantage du Général. Suivant les observations de cet habile Ingénieur, les lignes des Américains à *Long-Island* étoient fortes & parfaitement bien tracées. Les troupes angloi-

les n'avoient ni fascines, ni échelles, ni aucune des choses nécessaires aux coups de main vigoureux; il étoit donc impossible d'emporter d'assaut ces ouvrages, dont la disposition exigeoit d'ailleurs que les approches fussent régulières; mais quand on seroit parvenu à forcer l'intérieur des lignes, comment s'y maintenir, tandis que l'ennemi étoit en possession des redoutes qui les flanquoient? 1779.

Quant au poste qu'occupoit Washington sur la montagne au-dessus de *Quibbleton*, il n'y avoit pas moyen de le forcer, ou du moins la probabilité du succès n'étoit point assez séduisante pour dérober le danger aux yeux de la prudence. La nature & l'art concouroient à fortifier le camp des Américains sur cette montagne; & pour obliger Washington à évacuer ce poste, il eût fallu que le Général Howe prît une nouvelle position, qui, en exposant New-York, lui coupât toute communication, tant avec cette ville qu'avec la nouvelle rivière, dont la navigation lui étoit inconnue. Washington pouvoit la

1779. passer à *Kings-Ferry*, & il étoit impossible de pénétrer sur les hauteurs dans le cas où l'ennemi se fut mis en devoir de les défendre.

Ce fut ainsi que l'Ingénieur en chef de l'armée de Howe, justifia graduellement toutes les opérations de ce Général; mais il fallut entendre les témoins de Lord George Germaine, qui après avoir fait l'impossible pour éluder l'enquête, passa tout-à-coup d'une extrémité à l'autre, & vouloit maintenant qu'on interrogeât l'univers entier. Jusqu'ici les témoins avoient déposé en faveur des frères Howe; on en trouva qui déposèrent en faveur des Ministres. Les Généraux continuèrent à se plaindre qu'on ne leur eut point envoyé des forces proportionnées à ce que la nature du service exigeoit. Lord Germaine pretendit le contraire; mais personne n'eut gain de cause, & selon l'usage l'enquête n'aboutit à rien.

Inutilité de cette enquête.

Cependant le Général Burgoyne s'obstinoit à vouloir être examiné, & malgré l'opposition de Lord Nugent & de M. Digby, sa requête

Défense préliminaire du Général Burgoyne.

fut admiſe ; il obtint la promeſſe d'être entendu dans la ſéance du Jeudi ſuivant. Ce jour préfix, la Chambre ſe forma en comité d'enquête, & le Général ouvrit la ſéance par un diſcours préparatoire, où ſes moyens de défenſe furent indiqués avec beaucoup de préciſion & d'éloquence. Il y juſtifia ſa correſpondance avec le Miniſtre au département de l'Amérique, & ſe plaignit amèrement de l'uſage pervers qu'en avoit fait Lord Germaine, en le repréſentant comme un ambitieux qui avoit brigué le commandement de l'armée du Nord au préjudice de Sir Gui Carleton. Il établit que dans le plan du Miniſtère, ce Général ne devoit point être employé au delà des limites du Canada, & que par conſéquent il n'avoit pu être ſupplanté. Burgoyne s'étendit ſur les ordres péremptoires qu'il avoit reçus de s'ouvrir, à tout événement, un paſſage juſqu'à *Albany;* ordres énoncés en termes abſolus, qui diſoient aſſez que le Miniſtre vouloit être obéi ſans exception d'aucune circonſtance. Ici le Général anglois retraça les différentes

1779. 20 Mai.

Carleton ne devait point servir hors du Canada.

opérations de sa malheureuse campagne, depuis le moment où il passa les frontières du Canada, jusqu'à celui de sa capitulation. On avoit reproché à ce Général le train considérable d'artillerie qu'il avoit pris avec lui en sortant de Ticondérago, comme un obstacle à la célérité de sa marche, à la précision de ses mouvemens, & par conséquent au succès de son entreprise. Burgoyne se justifia sur cet article en disant, que le siége de Ticondérago devoit naturellement exiger une nombreuse & forte artillerie; qu'en sortant de cette place, il n'avoit emmené avec lui que trente canons & trois ou quatre mortiers; qu'il s'étoit conduit à cet égard, d'après les avis du Général Phillips, & sur l'exemple de Sir Gui Carleton, qui l'année précédente & pour la même expédition, avoit pris à sa suite le même train d'artillerie; que, vu les dispositions des ennemis & la nature de leur défense, le canon lui avoit paru d'une nécessité indispensable, & seul capable d'inspirer à des milices indisciplinées une terreur,

1779.

dont la mouſqueterie ne les eût jamais frappées. « Ce n'eſt pas, » ajouta-t-il, que je veuille rien » inſinuer au déſavantage de la » bravoure des Américains. Je ne » connois point de meilleurs Sol- » dats que ceux dont leurs troupes » continentales ſont compoſées, & » quant à leurs milices, elles ſont » propres à tout, & valent de » vieux corps dans tous les cas où » il ne s'agit point de tenir ferme » dans une ligne. Il eſt fâcheux » qu'ayant de pareils ennemis à » combattre, les troupes que je » commandois n'ayent pas été com- » plettement angloiſes. Les Alle- » mands ſont lents dans leurs mou- » vemens; j'en puis fournir une » preuve bien convaincante : ſi le » détachement aux ordres du Colo- » nel Breymor, eût fait deux milles » dans le cours de vingt-quatre » heures, le déſaſtre de Bennington » ne fût jamais arrivé ».

1779.

Tous ces faits avancés dans la défenſe préliminaire du Général Burgoyne, furent heureuſement atteſtés par les dépoſitions de Sir Guy Carleton, des Comtes de Bal-

Sa conduite n'eſt point juſtifiée; il ſe démet de tous ſes emplois.

1779. curras & d'Harrington, du Major Ball, du Capitaine Bloomfeld & du Colonel Kingston, Adjudant-Général dans l'armée de Burgoyne. Cet Officier produisit les extraits de plusieurs lettres du Général, tant à Guy Carleton qu'à Lord George Germaine, d'où il résultoit que Burgoyne avoit toujours regardé ses forces comme insuffisantes, & s'étoit plaint amèrement, dans toutes les occasions, des excès auxquels se portoient les sauvages, & particulièrement de leur désobéissance affectée & de leurs cruautés inutiles lors de l'affaire de Bennington. La dépolition du Colonel fut plus détaillée, plus complette & encore plus honorable au Général, que toutes celles qui l'avoient précédée. Lorsqu'il se fut retiré, Burgoyne déclara qu'il n'avoit plus de témoins à faire entendre; & pour voir la fin de ce procès, il ne manqua plus que la défense de Lord George Germaine, qui se garda bien de la produire. Ainsi l'enquête demeura imparfaite, la conduite de Burgoyne ne fut point justifiée légalement & les choses restèrent,

à ſon égard, dans l'état où elles étoient avant ſon apologie, c'eſt-à-dire, qu'il ſe vit ſoumis comme auparavant à toutes les diſgraces que lui ſuſcitoit la mauvaiſe humeur des Miniſtres. Ses emplois militaires le tenoient dans une dépendance qui leur fourniſſoit de fréquentes occaſions de ſatisfaire leur reſſentiment; il y renonça par une démiſſion ſolemnelle, dont les motifs ſont détaillés avec beaucoup d'énergie dans une longue adreſſe du 23 Octobre, aux Gentilshommes, Membres du Clergé & autres Electeurs de la ville de Preſton dans le *Lancashire*. 1779.

Les conteſtations du Miniſtère & des Généraux employés en Amérique, forment une eſpèce d'abrégé de l'Hiſtoire d'une guerre qui longtems a fixé l'attention des quatre parties du monde; & cette obſervation ſert à juſtifier les détails qu'on s'eſt permis à ce ſujet. On a dû voir que la continuation de cette guerre en Amérique pouvoit entraîner la ruine de la Grande-Bretagne, que l'impoſſibilité du ſuccès étoit démontrée par les

1779. témoignages unanimes des Officiers nouvellement débarqués ; que les moyens de Lord North pour faire face aux dépenses de la campagne étoient insuffisans, quand ils n'auroient pas été impraticables ; en un mot, qu'il n'y avoit de ressources pour l'Angleterre que dans une prompte reconciliation avec l'Amérique, ou, ce qui revient au même, dans une renonciation formelle à toute prétention sur les treize Etats nouvellement confédérés. Cette démonstration tant de fois contestée dans les débats du Parlement, sembla triompher des sophismes & de l'opposition des Ministres ; l'Angleterre se crut au moment de concentrer tous ses efforts en Europe ; & pour en assurer le succès, on parloit de sacrifier Lord Sandwich au ressentiment de l'Amiral Keppel, de rouvrir ainsi à cet Amiral une voie honorable au commandement de la flotte, qu'il ne pouvoit reprendre sous l'administration de ce premier Lord de l'Amirauté. On nommoit déja les successeurs du Comte de Sandwich ; & tandis

qu'on le désignoit pour remplacer le Comte de Suffolk (1) dans le Département des Affaires du Nord, on partageoit le Ministère de la Marine entre Lord *Hillsboroug* & le Comte de *Buckinghamshire*, alors Vice-Roi d'Irlande. Mais tous ces bruits n'avoient d'autre fondement que le vœu général de l'Angleterre, & cette considération n'entroit pour rien dans les délibérations du Conseil de Saint-James. Sa Majesté étoit plus éloignée que jamais de renoncer à la souveraineté de l'Amérique, & les Ministres redoutoient dans l'Amiral Keppel un censeur de leur administration auquel il pouvoit être sage & glorieux de confier les intérêts de la patrie, mais qu'il falloit écarter pour l'avantage particulier du Ministère. 1779.

Cependant la grande flotte de Ports-Mouth ne pouvoit se passer d'un Commandant en chef, & sur

La Cour fait choix de Sir Charles Hardy pour commander à la place de l'Amiral Keppel

(1) Le vendredi 5 Mars Henri Howard, Comte de Suffolk & Berkshire étoit mort aux eaux de Bath d'une goutte remontée.

1779. le refus de plusieurs Amiraux, parmi lesquels on distinguoit l'Amiral Mann & Sir George Pocock, la Cour fit choix de Sir Charles Hardi, Gouverneur de l'Hôpital de Greenwich ; ce qui fournit au Duc de Richmond la matiere de quelques plaisanteries. « J'admire dans ce » choix, disoit-il, le discernement » de nos Ministres ; tandis qu'ils » éloignent du service des Offi- » ciers tels que Lord Howe, & » l'Amiral Keppel, pour com- » mander la grande flotte du » Royaume, ils vont déterrer un » Invalide relégué dans un Hôpi- » tal, & qui n'a pas vu la mer » depuis vingt ans ».

Les Amiraux Darby Rosse & Digby sont choisis pour commander les trois autres divisions de la flotte composée de vingt-huit vaisseaux de ligne, de six frégates & de cinq brulots.

Sir Robert Harland avoit accepté le commandement en second dans l'armée navale ; mais il le résigna peu de jours après, & l'on donna pour motif de cette retraite subite, sa répugnance à servir sur une flotte où l'on prétendoit que Sir Hugh Palliser alloit reprendre ses fonctions de Vice-Amiral ; cette crainte chimérique n'avoit d'autre fondement que des bruits populaires, & ne fut pas sans doute la vraie

vraie cauſe de la démiſſion de Sir Robert. Quoiqu'il en ſoit, l'Amiral Darby eut le commandement de la ſeconde diviſion, & la troiſième fut confiée à l'Amiral Roſs; enfin, on jetta les yeux ſur l'Amiral Digby, pour commander la quatrième eſcadre. Il montoit le Prince-George de quatre-vingt-dix canons. William Henry, troiſième fils du Roi, devoit s'embarquer ſur ce vaiſſeau, & il appareilla effectivement avec la flotte qui fit voile de Spithead, dans la matinée du mercredi 16 Juin. Les quatre diviſions réunis compoſoient une armée navale de vingt-huit vaiſſeaux de ligne, de ſix frégates & de cinq brûlots. Le Victory, le Britannia & le Royal-George portoient cent canons, & ſix autres vaiſſeaux en montoient quatre-vingt-dix. Mais quelque formidable que fut cet armement, jamais l'Angleterre ne s'étoit vue dans une poſition auſſi critique; le ſeul parti qu'elle eût pu tirer de cet appareil impoſant, étoit de rendre les conditions de la paix ſupportables, même

1779.

Le prince Wm Henry, c'est Guillaume

en se livrant à la discrétion de ses ennemis.

1779. Adhésion de l'Espagne arrêtée entre les Cours de Versailles & de Madrid.

Malgré les assertions de Lord North, qui supposoit toujours à l'Espagne les dispositions les plus amicales pour l'Angleterre; quoique le Vicomte de Stormont se fut mis en frais de rassurer la Chambre des Pairs, sur la réalité de ces dispositions, en donnant pour garans de l'éternelle neutralité des Espagnols, la sincérité, l'honneur & la politique de cette nation; quoiqu'elle eût interposé de très-bonne-foi sa médiation entre les Puissances belligérantes; l'opiniâtre résistance du Cabinet de Saint-James, des griefs sans cesse renouvellés & des réparations toujours éludées, des engagemens sacrés avec la France, & les instances répétées d'y satisfaire, obligèrent enfin la Cour de Madrid d'abandonner le rôle de conciliatrice; & le Marquis d'Almodavard reçut ordre de notifier au Gouvernement d'Angleterre, que le Roi son maître n'étoit plus médiateur. D'abord ses instructions ne s'étendirent pas plus loin; mais l'adhésion de l'Es-

Le 17 Mai.

pagne venoit d'être arrêtée irrévocablement entre cette Cour & celle de Verſailles, & l'on vit bientôt paroître le manifeſte que l'Ambaſſadeur Eſpagnol eut ordre de communiquer aux Miniſtres de Sa Majeſté Britannique. 1779.

Manifeſte du Roi d'Eſpagne.

Le Roi d'Eſpagne y déclare qu'à titre de médiateur entre la France, l'Angleterre & les Colonies américaines, il avoit pris les meſures les plus déciſives pour amener ces Puiſſances déſunies à un accommodement honorable ; mais que ces moyens avoués de la Cour de Londres en d'autres circonſtances, ont été rejettés de manière à ne laiſſer aucun doute ſur le peu d'inclination de cette Cour à rendre la paix à l'Europe ; que pendant la négociation, le Cabinet britannique n'a eu d'autre objet que de la traîner en longueur, tandis qu'il autoriſoit les inſultes faites au pavillon eſpagnol, les excès commis ſur les territoires de Sa Majeſté Catholique, la ſaiſie des propriétés de ſes ſujets, le pillage ou l'incendie de pluſieurs de leurs vaiſſeaux.

On a porté le déſordre, eſt-il dit

1779. » dans ce manifeste, jusqu'à mettre
» en pièces des registres & des
» lettres de la Cour trouvés à bord
» des paquebots de Sa Majesté. Les
» Etats Espagnols en Amérique,
» ont été menacés, & les Anglois
» n'ont pas rougi de susciter les
» nations indiennes, appellées
» Chatcas, Cherokees & Chicac-
» kas contre les habitans de la
» Louisiane, qui, sans doute,
» auroient été les victimes de la
» barbarie de ces Sauvages, si le
» remords des Chatcas eux-mêmes
» n'eut révélé toutes les horreurs
» de la séduction britannique. Les
» Anglois ont usurpé la souverai-
» neté sur la province de Darien
» & sur la côte de *Saint-Blas*, & un
» Indien rebelle a été nommé Capi-
» taine-Général de ces provinces.
» Dans la baie d'Honduras ils ont
» violé récemment les droits de
» Sa Majesté; ils y ont exercé
» des vexations contre les Espa-
» gnols, dont plusieurs se sont
» vus emprisonnés & dépouillés
» de leurs propriétés, la Cour de
» Londres a d'ailleurs négligé de
» remplir la stipulation faite rela-

» tivement à cette côte, par l'ar-
» ticle 16 du dernier traité de Paris. 1779.
» Ces griefs motivoient les juſtes
» plaintes détaillées dans les mé-
» moires délivrés aux Miniſtres de
» Sa Majeſté Britannique ; mais
» en même tems qu'on répondoit
» à ces plaintes avec les expreſ-
» ſions de l'amitié, on réitéroit
» les inſultes déja portées au nom-
» bre de cent. Le Roi avoit déclaré
» formellement à la Cour de Lon-
» dres, dès le commencement de
» ſa querelle avec la France, que
» la conduite de l'Angleterre ſeroit
» la règle des conſeils de l'Eſ-
» pagne ; & dans le plan dreſſé à
» ce ſujet, & communiqué depuis
» à Lord Grantham, Sa Majeſté
» Catholique, diſoit en termes
» exprès que, vu les atteintes por-
» tées à ſes droits, elle ſe verroit
» forcée de prendre un parti déciſif
» dans le cas où la négociation ſeroit
» rompue, ou ne produiroit pas ſon
» effet. Les outrages faits à Sa
» Majeſté n'ayant point ceſſé, &
» la Cour de Londres ne mar-
» quant aucune intention de les
» réparer, le Roi a notifié, par

1779. » ſes Ambaſſadeurs, que l'hon
» neur de ſa couronne, ſa dignité
» perſonnelle & la protection qu'il
» doit à ſes ſujets, ne lui permet-
» tent pas de ſouffrir la continua-
» tion de ces inſultes, ou de négli-
» ger plus long-tems de s'en pro-
» curer la réparation; que dans
» cette vue, malgré ſes diſpoſi-
» tions pacifiques & ſon inclina-
» tion particulière à cultiver l'ami-
» tié de ſa Majeſté Britannique, il
» ſe trouve dans la néceſſité déſa-
» gréable d'employer les moyens
» que le Tout-puiſſant lui a donnés
» de ſe faire lui-même la juſtice
» qu'il a vainement ſollicitée. Sa
» Majeſté eſpère qu'elle ne ſera
» reſponſable ni à Dieu, ni aux
» hommes, des ſuites de cette
» RÉSOLUTION, & que les na-
» tions étrangères s'en formeront
» une idée convenable, en com-
» parant le traitement que Sa Ma-
» jeſté a reçu du miniſtère bri-
» tannique, avec celui qu'elles ont
» éprouvé de la part de ce même
» miniſtère ».

Comment cette pièce eſt

Cette pièce foudroyante avoit été communiquée au Vicomte de

Weymouth, le mercredi 16 Juin. Le lendemain 17, ce Miniſtre ſe rendit à la Chambre des Pairs avec une copie du manifeſte & le meſſage du Roi qui l'accompagnoit. On en fit la lecture, qui fut ſuivie de cette motion du Vicomte : « Qu'il ſoit préſenté une humble » adreſſe à Sa Majeſté, pour la » remercier de ſon gracieux meſ- » ſage ». « Oui, » s'écria Lord Abingdon, en propoſant un amendement à l'adreſſe, « dans l'eſpoir » & l'humble confiance qu'éveillée » enfin, à l'approche de la ruine, » dont l'état eſt menacé, Sa Ma- » jeſté verra la néceſſité d'éloigner » les Miniſtres ; unique moyen qui » lui reſte de préſerver l'exiſtence » politique de cet empire, grand » jadis, expirant aujourd'hui ».

1779. reçue à la Chambre des Pairs.

Quoique plus modéré, l'amendement que propoſa le Duc de Richmond n'en peignoit pas moins fidèlement l'état déſeſpéré de l'Angleterre. Dans le tableau des forces comparées de la Grande-Bretagne & de la Maiſon de Bourbon, il oppoſa les ſoixante vaiſſeaux de ligne tant françois qu'eſpagnols,

1779. aux trente vaiſſeaux qui compoſoient la flotte de Hardy ; & pour ne pas conclure de cette inégalité prodigieuſe la ruine inévitable de l'Angleterre, il fut obligé de recourir à des ſuppoſitions qui transformoient les Anglois en autant de Héros, & qui faiſoient revivre en eux le patriotiſme des anciens Romains. « Tant qu'il reſtera, dit-il, » un shelling dans le Royaume, il » appartient de droit au ſervice » public ; chaque Anglois lui doit » ſa fortune & ſa vie, & ſi la nature » des événemens l'exigeoit, une » moitié de la nation prendroit les » armes, tandis que l'autre moitié » pourvoiroit à la ſubſiſtance de la » première. Au reſte, ajouta-t-il, » dans ce moment de criſe & de » danger le plus imminent qu'ait » éprouvé la Grande-Bretagne, ce » ſeroit tromper Sa Majeſté de ne » pas lui repréſenter que l'unique » moyen de ſauver la patrie eſt de » changer totalement le ſyſtême de » l'adminiſtration, tant en l'Amé- » rique que dans les trois Royau- » mes ».

Grande rumeur à la

Les choſes ſe paſſoient avec

moins de tranquillité à la Chambre des Communes ; un orage terrible s'élevoit dans cette Chambre, & Lord Nord, chargé d'annoncer le manifeste espagnol, eût à peine achevé ce mot fatal, que M. Burke, se livrant à toute l'impétuosité de son génie, s'écria, dans un violent accès de patriotisme : « Le prestige » se dissipe enfin, & le voilà déli- » vré ce manifeste auquel on ne » vouloit pas croire!.... Le moment » de crise, le moment si vainement » prévu, est enfin arrivé ! Oh ! Mes- » sieurs, quelle nuit longue, quelle » triste & funeste nuit a couvert » cette session entière, & quel » moment choisit-on pour y met- » tre un terme? Celui où nous nous » trouvons à la fois sur les bras la » France, l'Espagne, & l'Améri- » que. Quelle sera l'excuse du minis- » tère?.... On me demande une » motion à faire ; ce seroit de décre- » ter le Ministre » !

1779.

Chambre des Communes. Ou y parle de décreter Lord North.

A ces mots, il s'éleva de toutes les parties de la Chambre, un cri confus de *faites la motion, faites la motion.* Sir George Saville fut d'avis de ne point passer outre,

1779. avant que la Chambre eut infligé aux Miniſtres les châtimens qu'ils méritoient. MM. Turner & Baker pouſſèrent les choſes encore plus loin, en demandant cette ſatisfaction comme un préalable néceſſaire de l'établiſſement d'un nouvel impôt.

Dans la ſéance du lendemain, l'orage parut ſe calmer un peu. Cependant M. Thomas Townshond s'emporta, juſqu'à dire qu'il y avoit à la Cour & dans le Cabinet, des traîtres dont la vile occupation, moyennant un prix ſtipulé, étoit de miner & détruire juſqu'à l'exiſtence de la Grande-Bretagne conſidérée comme nation. Ces invectives s'adreſſoient à Lord North, & le ſilence du Miniſtre pouvoit leur donner de la conſiſtance ; il ſomma M. Townshond de nommer les traîtres dont il falloit purger le Cabinet. L'impétueux Townshond n'oſa s'expliquer davantage, & Lord North répondit à quelques objections contre la motion qu'il avoit faite pour le doublement des milices, & que M. Fox appelloit énergiquement le *cri d'allarme*.

La motion pour le doublement des

Cette mesure contre l'invasion supposée instante des François en Angleterre étoit indispensable dans l'état de péril imminent où se trouvoit l'Angleterre, aussi la motion passa-t-elle unanimement; & dans cette même séance, le bill relatif aux milices eut une première lecture. Mais des milices ne suffisoient pas pour conjurer la tempête qui menaçoit la Grande-Bretagne; pour la rassurer sur une autre partie de la défense nationale, il falloit de puissans renforts à l'Amiral Hardy; & des ordres furent expédiés pour hâter l'équipement de cinq ou six vaisseaux qui étoient encore dans les ports britanniques. Ce surcroît de forces n'eût point mis l'Amiral anglois en état de se mesurer avec les flottes combinées de Brest & de Cadix; mais la difficulté de réunir ces flottes éloignoit pour quelque tems le danger, & Lord North ne manquoit pas d'exagerer cette difficulté. « Pour effectuer cette jonction, il » faudroit, disoit-il, que la flotte » françoise fût sortie du port de » Toulon; on n'a point d'exemple

1779. Milices passe unanimement.

1779. » du contraire, & changer l'ancien » ſyſtême, c'eſt conſerver à la » flotte angloiſe la ſupériorité ſur » les flottes ennemies priſes ſépa- » rément ; c'eſt lui fournir l'occa- » ſion & le moyen de les battre » l'une après l'autre ».

Autres meſures indiquées contre l'invaſion des François en Angleterre.

A ces motifs de conſolation & d'encouragement, pluſieurs Membres de la Chambre oppoſoient des motifs mieux fondés d'abattement & de terreur ; cependant tous convenoient qu'il falloit céder à la néceſſité qui parloit en faveur du bill pour doubler les milices du Royaume ; mais ce moyen de défenſe ne paroiſſoit ſuffiſant à perſonne, & l'avis de George Yourge fut que tout le royaume ſe mît ſous les armes, qu'on formât un cordon le long de la côte, & que des partis établis de tous côtés donnaſſent l'allarme à la nation. L'expédient de Sir W. Meredith étoit de ſoumettre chaque citoyen au contingent d'un homme armé pris dans la claſſe de ſes domeſtiques. M. R. Whitworth annonça qu'il avoit prévenu cet avis patriotique, & qu'une lettre circu-

laire venoit de porter l'ordre à chacun de ſes trente Fermiers de fournir un homme à cheval; » que » tout Seigneur, ajouta-t-il, que » tout Propriétaire foncier en faſſe » autant, & l'on aura bientôt une » armée ».

1779.

Suivant le Général Burgoyne, un des moyens de ſauver l'Angleterre, étoit de rappeller les Officiers réformés à demi-paie, de former des poſtes ſur toutes les avenues, de diviſer l'armée par pelotons, de les diſtribuer dans la campagne, & de hériſſer les grands chemins d'artillerie, ainſi que les côtes & les défilés. « Songeons, dit Sir » *Charles Bunbury*, à repouſſer » l'ennemi & non à le recevoir, & » pour cet effet rendons la flotte » de l'Amiral Hardy plus formi- » dable, s'il eſt poſſible, que les » flottes combinées de la France » & de d'Eſpagne. J'approuve la » réſolution de lever trente mille » hommes; mais au lieu de les » employer au ſervice de terre, » il faut en convertir quinze mille » en Matelots, & les quinze mille » autres en Soldats de marine ».

1779. Le Patriotiſme avoit dicté ces avis différens ; mais enfin, ce n'étoit que des avis, & les déſaſtres dont on ſe croyoit menacé, exigeoient des effets auſſi prompts que déciſifs. Tout retentiſſoit en Angleterre comme en France des menaces effrayantes, dont les ports de Bretagne & de Normandie offroient l'appareil formidable. On y comptoit quatre cens vaiſſeaux ou bateaux équipés pour le ſervice du Roi. Quarante mille hommes campés ſur les côtes, attendoient l'ordre de s'embarquer pour une expédition ſecrette, dont la direction générale alloit être confiée, diſoit-on, à M. le Comte de Vaux. Le Marquis de la Fayette avoit accepté, dans la nouvelle armée, l'emploi de Major-Général, ce qui démentoit le bruit de ſon prochain retour en Amérique, où le Chevalier de la Luzerne, qu'il devoit accompagner, alla remplacer M. Gérard, en qualité de Miniſtre plénipotentiaire auprès des Etats-Unis. Rien n'égaloit l'ardeur avec laquelle on travailloit aux préparatifs de ce redoutable arme-

On en fait les préparatifs, tant en Bretagne qu'en Normandie.

ment. A Rouen, six cens Ouvriers étoient employés jour & nuit à préparer des cartouches, dont le nombre devoit être porté à deux millions. De toutes parts, on voyoit s'avancer vers la Normandie, des chevaux de remonte, des trains d'artillerie & de munitions de guerre. Déjà les troupes rassemblées en corps se croyoient au moment d'appareiller ; & pour donner le signal de l'embarquement, on paroissoit n'attendre que la présence du Général, dont l'arrivée étoit fixée au 24 Juin. 1779.

Efforts héroïques des Anglois. Mépris de Lord Nugent.

Tandis que la France jouissoit par anticipation, des triomphes qu'elle se promettoit d'une invasion en Angleterre, cette nation développoit les efforts d'un patriotisme héroïque, & déployoit toutes les ressources de son génie républicain. Ce dévouement général, annoncé par le Duc de Richmond, se manifestoit particulièrement dans l'unanimité des opinions sur les moyens de sauver la patrie ; & s'il ne réunissoit pas d'ailleurs les partis opposés, il les accordoit au moins, sur ce point, que la fortune

1779. & le ſang des véritables citoyens, devoient être prodigués dans ce moment de criſe. Cette diſpoſition de tous les Anglois, avoit trompé Lord Nugent juſqu'à lui faire croire que l'oppoſition & le miniſtère alloient enfin ſe rapprocher. « Si » l'Angleterre, dit-il à la Chambre » des Communes, n'a point d'alliés » étrangers, elle vient de contracter la plus heureuſe des alliances, » par la réunion des partis qui la » diviſoient ».

Violente ſortie de M. Fox contre le parti miniſtériel.

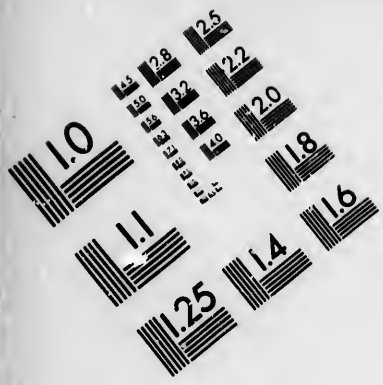
A ce mot de *réunion*, M. Fox partit comme un éclair. « L'oppoſition, l'alliée des Miniſtres, s'écria-t il! Non, l'idée ſeule en fait » horreur : non ! jamais membre de » l'oppoſition n'a pu s'allier avec » ceux dont *la trahiſon a vendu ce* » *pays à la perdition !* Quand je » dis *trahiſon*, j'employe ce terme » dans ſon acception la plus ſtricte... » Une alliance avec des hommes » qui ſe ſont alliés eux-mêmes avec » l'opprobre & la ruine, qui, laiſſant le cœur du royaume ſans » protection, au moment d'une » invaſion qui menace l'exiſtence » de la patrie, ont fait partir l'A-

» miral Arbuthnot pour l'Amérique avec sept vaisseaux de ligne, & Sir Edward Hughes, avec un pareil nombre pour les Indes occidentales, où il n'y a point d'ennemi à combattre; qui n'ont pas craint d'opposer les trente vaisseaux de Sir Charles Hardy, aux soixante vaisseaux des flottes combinées de la France & de l'Espagne! Une alliance avec des hommes qui ont dégouté du service tout ce que nous avions d'Officiers précieux à la nation, pour leur expérience & leur patriotisme! Dont la foiblesse & l'orgueil ont forcé l'Europe à nous abandonner dans ce moment d'humiliation & de détresse, à nous contempler sans daigner nous offrir le moindre secours! Non! non, encore une fois, s'allier avec de pareils hommes, ce seroit s'allier avec la ruine & l'opprobre »! 1779.

Toutes ces déclamations ne donnoient pas un Soldat, pas un Matelot de plus à l'Angleterre, & comme M. Fox en étoit convenu lui-même, dans ce moment critique le zèle de la patrie devoit éclater

Généreux dévouement de la Compagnie des Indes.

[redacted]



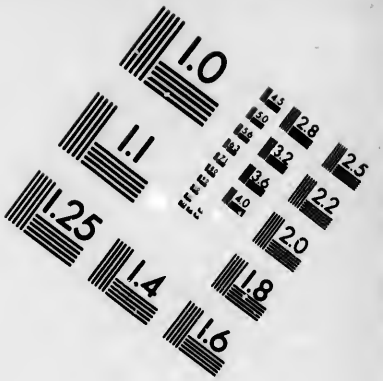
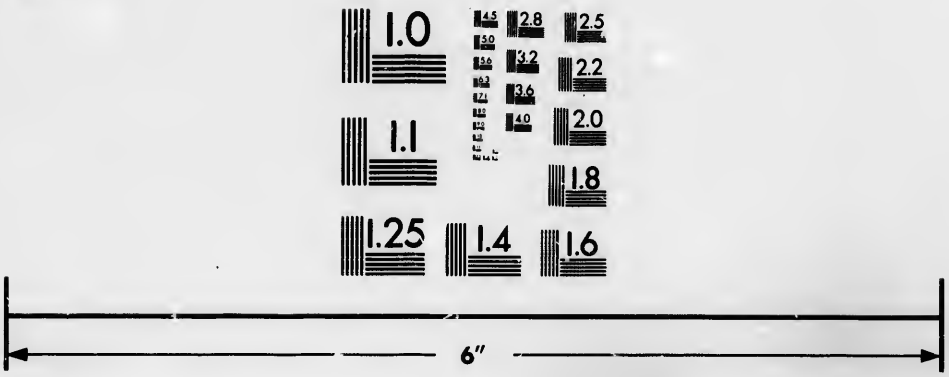
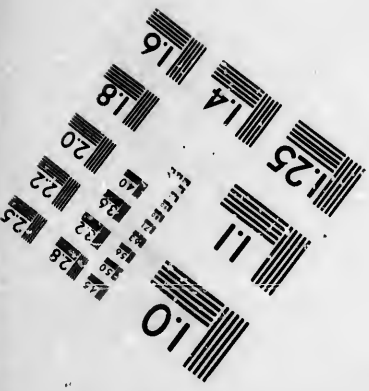
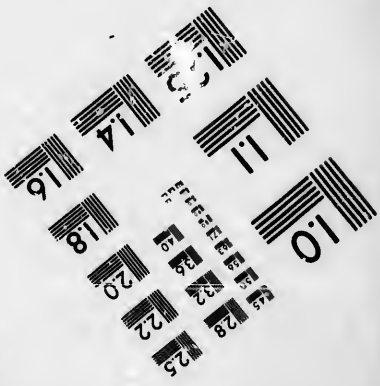


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1779. par des effets & non par des paroles. Fortement convaincue de cette néceſſité, la Compagnie des Indes eut la gloire de donner la premiere un exemple effectif de ſon dévouement patriotique ; & le 23 Juin, il fut réſolu dans une Cour générale de cette Compagnie, qu'elle offriroit une gratification de deux ou trois guinées aux ſix premiers mille Matelotsqui ſe feroient enregiſtrer volontairement, pour ſervir à bord de la flotte royale ; qu'en outre elle feroit conſtruire à ſes frais avec toute la diligence poſſible, trois vaiſſeaux de guerre de ſoixante-quatorze canons, leſquels ſeroient délivrés à l'Officier nommé pour les recevoir. Le lendemain il ſe tint à *Guildahll*, une aſſemblée compoſée du Lord Maire, de la majeure partie des *Aldermans*, & de cent cinquante Membres du Conſeil commun. L'Alderman *Newnham* y repréſenta que dans cet état de criſe, il falloit ouvrir la Chambre de Londres, & faire des ſouſcriptions publiques & particulieres à l'effet de lever des hommes & de l'argent pour la dé-

fenſe du royaume ; ce qui fut accordé ſans conditions, malgré l'oppoſition municipale qui, non moins ardente que l'oppoſition parlementaire, avoit d'abord répondu qu'elle ne ſacrifieroit pas un shelling, avant qu'on eût congédié les Miniſtres. 1779.

Que l'Angleterre avoit aliéné toutes les Puiſſances de l'Europe.

On ne peut qu'admirer dans cette circonſtance les efforts généreux de la nation angloiſe ; mais ſon épuiſement étoit extrême, & ce qu'ils produiſirent de plus heureux, fut de renforcer ſa marine européenne de quelques vaiſſeaux foiblement équipés ; & dans cette criſe terrible que les Miniſtres appelloient un moment difficile, un orage paſſager, Lord Sandwich ôſoit proteſter que l'Angleterre n'avoit jamais eu une marine plus reſpectable. Malgré cette aſſertion ridicule du premier Lord de l'Amirauté, il falloit que la Grande-Bretagne ſuccombât ſous le poids des calamités dont elle étoit menacée, à moins que les Puiſſances étrangeres, ſe déſiſtant de leur neutralité, ne la protégeaſſent à main armée, ou n'employaſſent de ſecrettes négociations en ſa faveur ;

1779. mais, comme on l'a dit, sa conduite altière & ses procédés irréguliers avoient aliéné l'Europe. Sous prétexte d'empêcher la contrebande, & en vertu de la loi qui, suivant les prétentions de l'Amirauté d'Angleterre, interdit aux Puissances neutres le droit de chatier les effets appartenans aux ennemis de cette nation, elle avoit en plus d'une occasion déclaré de bonne prise des vaisseaux *capturés*, au mépris des traités qui autorisoient un pareil commerce. Les réclamations des propriétaires de ces vaisseaux & les menaces des Souverains offensés dans la personne de leurs sujets, avoient souvent forcé la Cour de Londres à des restitutions humiliantes qui la compromettoient sans la corriger. Ces vexations se répétoient chaque jour, & quoiqu'en pure perte pour les Anglois, c'étoit toujours au préjudice des neutres. Les Danois eurent beaucoup à souffrir de ces violences britanniques; ils s'en plaignirent à l'Amirauté d'Angleterre, & les réparations qu'ils obtinrent ne furent

jamais proportionnées au dommage qu'avoit eſſuyé leur commerce. La Suède également inſultée dans ſon pavillon, ne crut pas devoir ſe borner à de vaines plaintes. & les ſatisfactions furent plus complettes & les inſultes moins continuës. Pour veiller ſûrement à la protection du commerce de ce royaume, Sa Majeſté Suédoiſe avoit fait équiper, dans le port de *Carlſcron*, dix vaiſſeaux de ligne & ſix frégates. Le 29 Mai le Roi vint paſſer en revue cette flotte d'obſervation; & les frégates, dont la deſtination étoit d'eſcorter les navires marchands, eurent ordre d'empêcher la viſite de ces bâtimens, & dans le cas de violence exercée par les vaiſſeaux étrangers, de ſe permettre les repréſailles contre de telles hoſtilités. La Cour de Suède avoit déclaré que déſormais les munitions navales ne ſeroient point compriſes dans la liſte des marchandiſes qu'il étoit défendu d'exporter chez les Puiſſances belligérantes. L'Angleterre n'oſa faire valoir ſes prétentions dans cette circonſtance; les meſures vigou-

1779. Meſures vigoureuſes de Sa Majeſté Suédoiſe.

1779. reuſes de Sa Majeſté Suédoiſe impoſoient à la fierté britannique, & la contenoient d'autant plus que M. *Sayre*, Député du Congrès américain, réſidoit alors à Stockholm; de nouvelles conteſtations entre l'Angleterre & la Suede pouvoient décider le ſuccès de ſa négociation.

La France prend de l'ombrage contre les Hollandois.

Malgré les réſolutions vigoureuſes & les réclamations menaçantes des Etats-Généraux, l'Angleterre toujours perſuadée que les Hollandois avoient tout à perdre en ſe déclarant contre elle, ne ceſſoit de les vexer dans l'eſpérance de les contraindre à ſe déſiſter en ſa faveur d'une neutralité, dont ils retiroient ſi peu d'avantages. Leurs Hautes-Puiſſances ne pouvoient ſe diſſimuler les inconvéniens d'une rupture avec la Grande-Bretagne; avant que de s'y réſoudre, elles voulurent épuiſer toutes les reſſources de la négociation; il en réſulta des correſpondances ſecretes, dont l'objet fut ſouvent ignoré des autres Cours. Celle de France prit de l'ombrage, & ſon inquiétude n'étoit pas ſans quelque fondement. Les Etats-

Généraux intimidés par les menaces de la Cour de Londres, s'étoient montrés peu jaloux de conserver au pavillon des Provinces-Unies la liberté, dont il devoit jouir par une suite de leur indépendance, & de maintenir leur commerce dans cette intégrité que les traités lui garantissoient. Ils avoient retiré les convois aux flottes marchandes & restreint le commerce avec la France à certaines branches qui excluoient toute espèce de provisions navales. Cette conduite des Etats parut, dans les circonstances présentes, un acte de partialité dérogatoire aux principes d'une absolue neutralité. En conséquence, M. le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès des Etats-Généraux, eut ordre de leur présenter un mémoire, où il demandoit à Leurs Hautes-Puissances une explication claire & précise des caracteres essentiels de la neutralité qu'elles se proposoient d'observer; il leur faisoit entendre qu'une résolution concernant les droits réclamés par leurs sujets, d'où il résulteroit des restrictions 1779.

1779. avantageuſes aux ſeuls ennemis de Sa Majeſté, ſeroit regardée par elle comme un acte de partialité manifeſte, & la forceroit d'annuller la liberté conditionnellement promiſe aux ſujets de Leurs Hautes-Puiſſances par la déclaration du 26 Juillet 1778, relative au commerce des nations neutres. Il finit par mettre ſous les yeux des Etats Généraux le projet d'un nouveau réglement concernant la navigation & le commerce des ſujets de la république; réglement qui ſoumettoit aux anciens droits tous les Hollandois, à l'exception des ſeuls habitans domiciliés des villes d'Amſterdam & de Harlem, dont les efforts patriotiques s'étoient ſignalés pour aſſurer à leur pavillon une liberté illimitée.

L'Ambaſſadeur d'Angleterre eſſaie de les brouiller avec la France.

Cette diſtinction accordée aux Négocians de ces deux villes donna de l'inquiétude aux Anglois; ils craignoient avec raiſon, que le mécontentement des provinces exclues des privileges, n'occaſionnât une fermentation utile au parti de la France, & ne le fit triompher, ſinon à la *Haye*, du moins dans les aſſemblées

blées particulieres des provinces mécontentes. Pour prévenir les suites de ces dispositions, l'Ambassadeur d'Angleterre présenta aux Etats-Généraux un long mémoire, dont l'objet principal étoit d'effrayer les Etats sur les suites que pouvoient avoir les distinctions accordées aux deux villes privilegiées. » Les propositions de la France, » est-il dit dans ce mémoire, » attaquent l'indépendance de votre ré» publique, sappent la base de votre » Gouvernement, & vous menacent d'une affreuse désunion. Une » Puissance étrangere qui s'arroge » le droit d'accorder des faveurs » particulieres à quelque portion » de ce Gouvernement au préjudice du reste, a nécessairement » en vue de semer la discorde & de » briser les liens qui vous unissent. » Que d'autres Puissances imitent » cet exemple, & votre République » sera la proie des combustions in» ternes; une anarchie universelle, » peut résulter de cette audace ». 1779.

Mais les sept Provinces-Unies, & particulierement celle de Frise, voyoient d'un autre œil que l'Am- Les Provinces-Unies évitent ce piége.

1779. bassadeur, les propositions de Sa Majesté Très-Chrétienne. Elles sollicitèrent si vivement en faveur de leur commerce, la protection des Etats-Généraux, que les convois furent accordés aux flottes marchandes, & la liberté illimitée de la navigation & du commerce parfaitement rétablie. Pour toute réponse au Mémoire de l'Ambassadeur, Leurs Hautes Puissances firent exécuter la résolution prise dans leur assemblée du 26 Avril, d'équiper trente-deux vaisseaux ou frégates, destinés aux escortes de la Marine commerçante; & comme ces mesures rendues nécessaires par les vexations britanniques, allarmèrent un moment les Puissances étrangères, & donnèrent lieu au soupçon d'un armement fait en Zélande, sous pavillon anglois; pour arrêter ces bruits injurieux à la République, les États Généraux rendirent un placard qui défendoit aux habitans des Pays-Bas-Unis, de faire naviguer leurs vaisseaux en vertu de commissions accordées par des Souverains étrangers, ou d'avoir part à l'armement d'aucuns

vaisseaux naviguant comme corsaires, en vertu de telles commissions, & d'en partager les gains & les pertes, sans en avoir eu préalablement la permission de leurs Hautes-Puissances. 1779.

Ces précautions annonçoient encore les dispositions pacifiques de la Hollande ; la prétention des Anglois étoit qu'elle renonçât à la neutralité, & à force d'outrages, ils parvinrent à l'y déterminer ; à leur grand étonnement, ce ne devoit point être en faveur de l'Angleterre. La politique des Etats-Généraux ne leur permettoit pas de balancer entre les Puissances belligérantes ; & dans le nouvel état des choses, il étoit de l'intérêt des Provinces-Unies, de se décider pour la France ; mais en les supposant incertaines sur le choix d'un allié, pour fixer cette indécision, il leur suffisoit d'envisager les procédés si contrastans des Nations rivales. On a vu ce qu'ils étoient dans la conduite générale de la guerre ; les traits particuliers manifestoient également le caractere national & la politique

Raisons qui devoient les décider pour la France.

1779. distinctive de la France & de l'Angleterre. Si l'indignation de la vertu motivoit toujours les acceptions des Souverains, il eſt mille de ces traits qu'on pourroit citer comme autant de cauſes du ſoulevement de l'Europe contre la Grande-Bretagne, & de l'affreux abandon où nous la verrons réduite juſqu'à la fin de la guerre.

L'Angleterre ſollicite en vain l'alliance du Roi de Maroc.

Cet abandon fut tel, qu'elle s'humilia juſqu'à ſolliciter l'alliance du Roi de Maroc. Elle offrit à Sa Majeſté Maure des troupes, de l'artillerie, des Ingénieurs, & les munitions de guerre, dont elle auroit beſoin pour faire la conquête des préſides eſpagnols ſur la côte d'Afrique. Le Roi de Maroc rejeta ces offres avec un généreux déſintéreſſement, & refuſa à M. Logie, Conſul britannique dans ſes Etats, la permiſſion d'en exporter des bois pour les faſcines & les palliſſades de Gibraltar, dont le blocus avoit été décidé dans le Conſeil de Madrid.

Peu s'en faut que la Reine de Portugal ne

A cette même époque, la Reine de Portugal interdit à ſes ſujets, toute eſpèce de commerce avec

cette place ; & bien loin de compter sur les secours de cette Puissance, les Anglois avoient lieu de craindre que le Conseil royal de Castille, alors occupé de l'examen du dernier traité avec la Cour de Lisbonne, n'en fît valoir certaines clauses pour la sommer de rompre avec la Grande-Bretagne. Sa Majesté Très-Fidele desiroit de conserver la neutralité, & le Conseil ne prononça point sur l'étendue de ses derniers engagemens avec Sa Majesté Catholique. D'ailleurs, la France & l'Espagne n'avoient pas besoin de nouveaux alliés pour se maintenir dans l'état de supériorité qui leur assuroit les honneurs de cette campagne.

1779. rompe avec la Grande-Bretagne.

Le 23 Juin, trente-deux vaisseaux avoient appareillé sous les ordres du Lieutenant-Général Don Louis de Cordova, & huit autres attendoient au Ferrol le signal du départ, que Don Antonio de Arze différoit sous de vains prétextes, disoit-on, qui laissoient percer sa répugnance à reconnoître le Comte d'Orvilliers pour Commandant en chef de l'armée

Jonction des escadres françoise & espagnole.

1779. navale, dont l'escadre espagnole devoit faire partie. Après la jonction, il fut accusé d'avoir désobéi aux signaux, & le bruit se répandit que Don Solano alloit prendre le commandement de sa division; mais au mois de Janvier de l'année suivante, Don Tomasino fut déclaré seul coupable du retard de l'escadre, & destitué en conséquence de la place de Major-Général de la Marine espagnole. Quoi qu'il en soit, le 21 Juillet, à la hauteur de la Corogne, cette division avoit joint la flotte, nouvellement fortifiée de deux vaisseaux venus de la Méditerranée; & le 23, douze vaisseaux détachés des escadres aux ordres de Cordova, portèrent jusqu'à cinquante le nombre des vaisseaux de ligne qui composoient l'armée combinée. Le Général espagnol en garda seize sous son pavillon; mais cette escadre d'observation naviguoit à la vue des escadres réunies, & le 6 Août, elles arrivèrent ensemble sur l'isle d'Ouessant, où se fit la jonction de la totalité de l'armée, qui se montoit à soixante-six vaisseaux

de ligne, disposés dans l'ordre que voici. 1779.

Ordre dans lequel ces flottes sont disposées.

Le Comte d'Orvilliers formoit le corps d'armée avec quarante-cinq vaisseaux tant espagnols que françois. M. de Cordova, commandant l'escadre d'observation, devoit marcher en échiquier sur la ligne opposée à l'ordre de bataille, & au vent de la grande armée, en observant de prendre le vaisseau le *Citoyen*, placé à l'extrémité de la ligne, pour point de relèvement.

M. de la Touche-Tréville, commandant l'escadre légère de cinq vaisseaux de ligne, devoit suivre dans sa marche l'ordre de l'échiquier, sur la ligne opposée à l'ordre de bataille, à la droite de la grande armée, se tenir au vent, ayant pour point de relèvement le vaisseau le *Pluton*, placé à l'extrémité de la ligne de bataille. Par cette disposition, M. d'Orvilliers se trouvoit au centre, M. de Guichen à l'avant-garde, & Don Gaston à l'arriere-garde de l'armée.

Harmonie entre les Chefs de l'armée combi-

La confiance & l'harmonie qui régnoient entre les chefs & les équipages de la flotte combinée,

1779. étoient d'un heureux augure pour les opérations de la campagne. Au moment de la jonction, les Matelots eſpagnols avoient témoigné leur joie par des acclamations répétées de *vive le Roi de France, vive M. d'Orvilliers.* A leur première entrevue, M. de Cordova déclara au Général françois, que les deux armées n'auroient plus qu'un ſeul Chef, parce qu'il avoit laiſſé ſes titres & ſes patentes en Eſpagne. Ce concert dans les deux flottes ſe ſoutint juſqu'au retour de l'hiver, & l'on devoit en attendre les plus heureux effets dans un jour de bataille ; mais autant les françois & les eſpagnols avoient d'empreſſement à faire naître l'occaſion d'une affaire générale, autant l'Amiral Hardy mit de conſtance à l'éviter. Quoique ſa flotte l'emportât, quant au nombre des vaiſſeaux du premier rang, elle n'en étoit pas moins inférieure de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, & d'environ quinze cens canons. Cette inégalité ne laiſſoit point à l'Amiral anglois la liberté d'accepter le combat. Ses inſtructions portoient

néc. Infériorité des eſcadres angloiſes.

qu'il ne s'éloignât pas des côtes de la Grande-Bretagne, où l'on se croyoit toujours menacé d'une descente. 1779

Que l'unique objet de nos armemens est de concentrer les forces britanniques en Europe.

En effet, tout annonçoit dans les ports de France, le départ instant des troupes destinées pour cette expédition. Le Prince de Montbarrey, Sécrétaire d'Etat au département de la Guerre, étoit parti le 19 Juillet pour aller visiter le Hâvre, Honfleur & Saint-Malo, lieux marqués pour l'embarquement de ces troupes. La présence de M. de Vaux sembloit en hâter l'instant. MM. le Marquis de Langeron, le Comte de Melfort, le Marquis de Vaubecourt, le Duc du Châtelet, le Duc d'Ayen, le Marquis de Lugeac, le Marquis de Caraman, le Marquis de Cruffol, le Duc d'Harcourt, le Comte de Durfort, & le Comte de Walhs, devoient commander, sous le Général en chef, les quatre divisions de l'armée, dont chacune étoit de douze bataillons. Une partie de la Légion de Lauzun, & six bataillons de Grenadiers & de Chasseurs, formoient l'avant-

1779. garde aux ordres du Comte de Rochambeau. Deux régimens d'Artillerie, deux bataillons du régiment de Paris destinés à la servir, quatre cens Hussards & autant de Dragons de la Rochefoucault & de Noailles, devoient completter cette armée. Plus de cinq cens bâtimens de transport se tenoient prêts à la recevoir avec des approvisionnemens assortis à l'importance de l'expédition.

Pendant ce tems, on préparoit d'autres bâtimens à Dunkerque, à Calais & à Boulogne, pour les dix-huit mille hommes, dont la destination paroissoit être de seconder les opérations de l'armée de M. de Vaux, sous la conduite de M. de Chabo. Mais tous ces préparatifs n'avoient d'autre objet que de concentrer les forces britanniques en Europe, & d'occuper tellement l'Angleterre de sa propre défense, qu'elle fût hors d'état de rallentir les progrès de la révolution d'Amérique. En effet, quoiqu'on pressât toujours les embarquemens, & qu'il y eut des communications établies entre les ar-

mées de terre & de mer, le Comte d'Orvilliers étoit entré dans la Manche sans autre dessein que d'intercepter la flotte de la Jamaïque, de jetter l'allarme sur les côtes angloises, de tenir en échec Sir Charles Hardy, de le forcer à l'inaction, ou de l'engager dans un combat inégal; il est du moins certain que vers la mi-Août la flotte combinée s'étant approchée de Plymouth, établit sa station entre la côte d'Angleterre & l'armée de Sir Charles, sans rien entreprendre de bien décisif. 1779.

L'apparition de cet immense armement avoit occasionné dans la ville une consternation générale; les habitans prirent la fuite avec leurs effets les plus précieux, & Plymouth se vit abandonné à la garnison, qui consistoit tout au plus en quatre mille hommes effectifs. Mais après une station de deux jours, l'armée prit le large, & le 3 Septembre elle étoit à deux ou trois lieues d'Oueſſant. Le premier de ce mois à la pointe du jour, elle avoit découvert, sous le vent, près des Sorlingues, l'armée

1779. angloise, qui, s'il y eut eu deux heures de nuit de plus, se seroit trouvée engagée de manière à ne pouvoir éviter le combat. Elle fut à tems de s'y refuser, & sa chasse dura jusqu'à cinq heures du soir, toujours hors de la portée du canon. Elle vint mouiller devant Plymouth d'où elle fit voile pour Spithéad, dans l'intention d'y prendre des vivres & de remettre en mer le plus promptement qu'il seroit possible.

La retraite de Sir Charles Hardy dans la rade de Ports-Mouth est regardée comme un affront. Insultes faites aux Officiers de la flotte angloise. Murmures injustes des Négocians contre le ministère.

Cette retraite ou plutôt cette fuite de Sir Charles Hardy, fut regardée à Ports-Mouth comme un affront pire qu'une défaite. On y disoit publiquement : « Sir » Charles auroit mieux fait de » rester dans la baie de Biscaye ; il » eût sans doute été mortifiant » pour nous d'apprendre de loin » que nos ennemis le poursuivoient, » & qu'il fuyoit devant eux ; mais » présenter un tel spectacle sur nos » propres côtes, mettre ainsi notre » honte sous nos yeux, est une » insulte trop forte pour être sup- » portée ».

Les Officiers de la flotte qui

ôsèrent se montrer dans les rues de Ports-Mouth eurent à dévorer des outrages, dont le moindre fut de se voir traités de lâches, de fuyards & de poltrons. Les plus modérés s'en prenoient au ministère, de l'inaction & même de la fuite de l'Amiral, qui, vu son infériorité, n'eût pas manqué de succomber dans une affaire générale. Mais étoit-il au pouvoir de l'administration d'égaler les forces navales de l'Angleterre à celles de la France & de l'Espagne réunies? Non, sans doute, & s'il y avoit de l'impudence dans les insultes faites aux équipages de Sir Charles Hardy, il y eut au moins de l'injustice dans les invectives qu'on se permit en cette occasion contre les Ministres. Dans ces momens de crise, le trouble & l'inquiétude ne laissoient point de place à la modération & au raisonnement; les Négocians surtout étoient en de vives allarmes sur la destinée des flottes marchandes de la Jamaïque, de New-York & de Saint-Christophe. On craignoit aussi pour la riche flotte des Indes orientales, dont les onze 1779.

1779. vaisseaux venus du Bengale ou de la Chine, étoient à neuf journées de la Manche dans les premiers jours de Septembre. Dès que la Compagnie en fut informée, elle expédia sur le champ un navire bon voilier, pour donner avis à ces vaisseaux du danger qui les menaçoit, & leur enjoindre de prendre la route de Cork, & d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Quant aux deux cens voiles de la Jamaïque, on sut qu'elles avoient paru à la hauteur de Plymouth le 22 Septembre; que vingt-sept bâtimens de cette nombreuse flotte étoient entrés depuis dans le port de Bristol, & que ceux destinés pour la Tamise venoient de relâcher à Cork avec les vaisseaux de l'Inde. Enfin, l'Angleterre fut bientôt rassurée sur le sort de ses autres convois, par la nouvelle inattendue que les escadres combinées venoient de rentrer dans les ports le 12 & le 14 Septembre.

Rentrée de la flotte combinée. Impatience des équipages qui

Vingt-cinq vaisseaux de ligne ou frégates, tant espagnols que françois, avoient d'abord gagné la rade de Brest; & le reste de l'armée les

joignit deux jours après. MM. d Orvilliers & de Cordova en formoient l'arriere-garde ; ils parurent les derniers, & leur préſence redoubla l'ardeur des équipages impatiens de reprendre la mer & d'achever la campagne moins infructueuſement qu'ils ne l'avoient commencée ; ils aſpiroient à la gloire de combatre & de vaincre les Anglois au milieu des périls & des obſtacles ; la ſage politique des Cours alliées étoit de les réduire à moins de frais, & de ménager le ſang eſpagnol & françois pour des occaſions encore plus déciſives. Quoique ſûrs & néceſſaires, comme on le verra dans la ſuite, les effets de cette politique paroiſſoient trop lents aux équipages, & ils murmuroient ſecretement contre le plan d'une campagne qui, ſans prodiguer leurs vies, épuiſoit les reſſources de l'Angleterre, & ménageoit de ſolides triomphes aux Puiſſances confédérées. Pour des Matelots & des Soldats, il n'y a de vraie gloire que dans l'éclat & le danger d'une expédition ; &

1779. brûlent de remettre à la voile.

1779. jusqu'à la premiere rentrée des escadres, il n'y avoit eu d'action imposante pour le grand nombre, que la prise de l'*Ardent*, vaisseau de ligne, dont s'emparèrent les frégates la *Junon* & la *Gentille*. La supériorité de ce vaisseau sembloit promettre à l'équipage anglois, une autre issue de ce combat, dont voici la relation.

Prise de l'Ardent par M. le Chevalier de Marigny.

Le 17 Août, l'armée navale combinée étant dans les parages de Plymouth, le Chevalier Bernard de Marigny, Capitaine de vaisseau, Commandant la frégate du Roi la *Junon*, après avoir donné la chasse à deux voiles angloises, faisoit route avec le vent à l'Est, pour se rallier à la grande flotte, lorsque sur les huit heures du matin, il découvrit deux autres bâtimens qui venoient vent arrière. L'un de ces vaisseaux d'inégale grandeur, étoit un danois, qui fuyoit devant un anglois. Le Chevalier de Marigny s'en étant assuré, fit aussi-tôt le signal, qui fut apperçu de M. de Tréville, Commandant l'escadre légère de l'armée combinée; & sans perdre de

tems il parvint, à force de voiles, à se mettre dans les eaux de l'ennemi. Le vaisseau anglois essaya différentes allures pour échapper à la frégate; mais le Chevalier de Marigny suivit tous ses mouvemens, & les indiqua par des signaux au Commandant de l'escadre, qui la faisoit manœuvrer d'après les indications de la frégate. Enfin, l'ennemi se décida à faire route vent arrière, & le Capitaine françois manœuvra pour lui couper chemin. Cette apparente sécurité fit craindre un moment à M. de Marigny, que ce ne fut un des vaisseaux de l'escadre d'observation, sous le Commandement de Don Louis de Cordova. Pour s'en assurer, il fit les signaux de reconnoissance, arbora la flamme & le pavillon françois, l'assura d'un coup de canon tiré du bord opposé au vaisseau, qui, sans se faire connoître, ouvrit les sabords de sa première batterie du côté de babord, qu'il présentoit à la *Junon*. Le Chevalier de Marigny ne doutant plus que ce ne fut un vaisseau ennemi, lui envoya deux volées. 1779.

1779. L'Anglois n'arbora son pavillon, que lorsque tous ses sabords furent ouverts; il se disposoit à canonner la frégate; mais le Chevalier soupçonnant ce vaisseau qui avoit été surpris, de n'être préparé au combat que d'un seul côté, manœuvra habilement pour abandonner le babord de l'ennemi & porter son attaque sur celui de stribord. En exécutant sa manœuvre, il envoya deux bordées dans la hanche & dans la poupe du vaisseau. Il vit en effet, en découvrant le côté de stribord, que la batterie basse n'étoit point encore préparée, & il profita de cette circonstance. En ce moment la frégate la *Gentille*, commandée par le Baron de Mengaud de la Hage, Lieutenant de vaisseau, arriva assez tôt pour combattre l'*Ardent*, avec un feu très-vif. Alors le vaisseau anglois commença à tirer sur les frégates, & la Junon essuya deux bordées qui heureusement ne lui blessèrent pas un seul homme. L'*Ardent* se vit obligé d'amener son pavillon sur les onze heures & demie du matin. Cette action se passa dans

le Sud-Sud-Oueſt de Plymouth, environ à ſix lieues de la côte. Le vaiſſeau anglois de ſoixante-quatre canons, commandé par le ſieur Phillippe Boteler, avoit cinq cens vingt-trois hommes d'équipage; il n'en perdit que cinq dans le combat; les autres furent emmenés priſonniers à Breſt, & la priſe de l'*Ardent* fut un échec très-ſenſible dans l'armée navale, dont il faiſoit partie. Ce vaiſſeau peu endommagé paſſa bientôt de la flotte de Hardy, dans celle du Comte d'Orvilliers, & Sa Majeſté en donna le commandement au brave Chevalier de Marigny. 1779.

La flotte combinée réduite à un moindre nombre de vaiſſeaux. M le Comte Duchaffault déſigné pour ſuccéder à M. le Comte d'Orvilliers.

Cependant les flottes ennemies étoient occupées à Spithéad & dans la rade de Breſt, à renouveller en partie leurs équipages qui avoient ſouffert plus ou moins du ſéjour de la mer, à rafraîchir leurs vivres & même à réparer quelques-uns de leurs vaiſſeaux; mais tandis que l'Amiral Hardy repréſentoit au Miniſtère la néceſſité d'augmenter le nombre des ſiens, les Chefs de l'armée combinée ſacrifioient quelques-uns des leurs pour mieux fortifier les

autres ; & quoique moins nombreuses, les escadres françoises & espagnoles n'en parurent pas moins redoutables, lorsqu'elles appareillèrent pour la seconde fois. Leur supériorité constamment soutenue, ne laissoit d'espoir à l'Amiral anglois que dans la possibilité d'éviter un combat trop inégal, & dans les obstacles de la saison qui, déjà fort avancée, faisoit présumer que les flottes ne remettroient point à la voile. D'ailleurs, on savoit que M. le Comte d'Orvilliers venoit de se retirer dans ses terres, après avoir donné sa démission ; mais on ignoroit en Angleterre qu'il étoit remplacé par M. le Comte Duchaffault, & que ce grand Général, l'honneur de la Marine françoise, pressoit le départ des escadres soumises à son commandement. Quant à l'Amiral Hardy, plusieurs lettres de Ports-Mouth assuroient que Lord Sandwich y avoit apporté lui-même l'ordre d'appareiller au premier vent favorable ; on se flattoit ailleurs que la campagne étoit finie pour cette année. Ce n'étoit pas le vœu de

1779.

la France, & ce devoit être celui des Anglois toujours plus allarmés des préparatifs de l'invasion, dont ils se croyoient ménacés ; ils n'ignoroient pas qu'une descente sur leurs côtes, devoit être précédée d'un combat général, & dans l'état présent des choses, les probabilités sur l'événement de ce combat, n'étoient pas pour leur escadre. En augmentant le nombre de ses vaisseaux, ils s'étoient vus forcés d'en affoiblir les équipages, & comme on l'a dit, la flotte combinée s'étoit fortifiée par des moyens contraires. Quoique moins nombreuse qu'elle ne l'étoit d'abord, elle n'en conserva pas moins sa premiere supériorité, & cette considération suffit au Comte Duchaffault pour fixer son départ aux deniers jours d'Octobre, & de tromper ainsi l'espoir des Anglois, qui se croyoient au terme de la campagne, & peut-être de la guerre. 1779.

On parle de la médiation de la Russie.

On parloit à cette époque d'une négociation entamée sous la médiation de la Russie : plusieurs Papiers anglois confirmoient ce rapport, & voici ce qu'on écrivit de Dou-

1779. vres à ce sujet. « Quoique toute » communication soit fermée entre » ce port & celui de Calais, il n'y » a point de jour que nous ne » voyons passer des dépêches de » Paris à Londres ; elles arrivent » par la voie de Flessingue, & » cette circonstance fait présumer » qu'il s'entame quelque négocia- » tion de paix ; dans ce cas il n'y » auroit point de combat entre » notre grande flotte & l'armée » combinée de France & d'Espa- » gne. ».

Blocus de Gibraltar. Notification faite aux Puissances maritimes de la part de l'Espagne.

Ce bruit accrédité parmi le peuple fut regardé chez les personnes instruites comme un ressort politique mis en jeu par le Gouvernement d'Angleterre, pour favoriser quelqu'emprunt. En effet on s'occupoit moins que jamais des voies de pacification. Le Comte Duchaffault & l'Amiral Hardy attendoient le moment d'appareiller, & le blocus de Gibraltar se faisoit de manière à laisser croire qu'il se changeroit bientôt en siége. Huit mille hommes venoient de se joindre aux trois mille qui étoient déja dans les lignes de Saint-Roch, & ce

camp avoit pour Commandant en chef Don Alvarez, Lieutenant-Général de grande réputation. Don Antonio Barcelo, commandoit les vaisseaux destinés au blocus de la forteresse du côté de la mer; mais comme le nombre n'en étoit point d'abord suffisant, son escadre avoit été renforcée de trente bâtimens de guerre, avec lesquelles il se vit en état de remplir les intentions de Sa Majesté Catholique, énoncées dans une lettre circulaire aux Ambassadeurs espagnols dans les différentes Cours de l'Europe. L'objet de cette lettre étoit de les informer du blocus, & de notifier aux Puissances étrangères, que l'entrée du port de Gibraltar seroit désormais interdite à tout vaisseau de guerre ou de commerce, sous quelque pavillon que ce put être, & que Sa Majesté déclaroit de bonne prise, ceux qui seroient rencontrés suivant une direction contraire à l'objet du blocus. 1779.

Détresse des Anglois à Gibraltar. Que cette place est imprenable.

Cette résolution de la Cour de Madrid fut exécutée à tems; la place étoit mal approvisionnée, & dès la mi-Août plusieurs lettres

annoncèrent que les habitans en
1779. étoient réduits à manger leurs chevaux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Gouverneur reçut ordre de renvoyer les priſonniers françois, & de ne point toucher aux vivres de la garniſon. Dès le commencement d'Octobre, la ration du Soldat n'étoit que de trois livres de pain & d'une livre de viande pour deux jours. Faute de ſoufre & de charbon on ne fabriquoit dans la ville que de la poudre inférieure, qui, pour brûler, avoit beſoin d'être mêlée avec de la poudre de la première qualité. Ces derniers rapports ſe trouvoient confirmés par le ralentiſſement des Anglois dans le ſervice de leur artillerie. Ils ceſſèrent tout-à-coup d'inquiéter les travailleurs eſpagnols, & le ſilence abſolu des batteries élevées à Gibraltar, tant ſur la pointe d'Europe, que dans beaucoup d'autres endroits, leur laiſſa tout le loiſir d'entamer la conſtruction des ouvrages depuis la ligne juſqu'à la diſtance d'environ cinq cens toiſes de la place. Il paroiſſoit facile, ſinon d'empêcher ces travaux, au moins

moins de les rendre très-périlleux ; mais tandis que les Eſpagnols faiſoient ſous les yeux des Anglois, tous les préparatifs d'un ſiége, ces derniers ſe tenoient tranquilles ou faute de munitions de guerre, ou parce qu'ils les ménageoient pour une autre occaſion. Ils ſe contentoient de tranſporter de l'artillerie ſur la montagne de Gibraltar, d'y élever des batteries & de miner de tous côtés. Ils montroient d'ailleurs beaucoup d'aſſurance, & l'on ſe perſuada que leur intention étoit de ne tirer ſur les Eſpagnols, que lorſque ceux-ci auroient ouvert leur feu. Mais le Dimanche 11 Septembre, à ſept heures du matin, ils firent l'eſſai de trois batteries conſtruites dans la nuit ſur la partie la plus élevée du rocher qui fait face à la porte d'Eſpagne ; leurs boulets ne purent atteindre les Eſpagnols, & cette canonnade n'eût d'autre effet que de bleſſer un Soldat à la cuiſſe. Les jours ſuivans, leur feu ſe rallentit tellement, que les travaux du camp en furent à peine troublés. Pour le faire ceſſer entièrement, on 1779.

1779. construisoit à Algézire des batteries flottantes & vingt chaloupes canonières. Mais on ne peut trop répéter que Gibraltar est une forteresse imprenable, & que l'unique moyen de réduire cette place, étoit de l'affamer, & de lui couper toute communication avec les vaisseaux anglois. On pouvoit se fier d'un tel soin à l'activité de Barcelo; aucun des navires chargés de vivres & de munitions qui tentoit de s'introduire dans Gibraltar, n'échappoit à la poursuite de ses chasseurs attentifs; & un grand nombre de prises importantes signalèrent la vigilance de ce brave Chef d'Escadre. Cependant, comme on s'occupoit en Angleterre des moyens de rompre le blocus & d'approvisionner la place, & que Don Barcelo n'étoit point assez en force pour opposer une supériorité constante au développement des efforts projettés, sept vaisseaux de ligne & deux frégates sortis de Cadix & du Ferrol, vinrent fortifier l'escadre du Détroit, & la mettre en état de canonner la forteresse du côté de la mer, dès que les batteries de

terre auroient commencé leur feu. On se croyoit au moment de voir perfectionner les travaux du camp de Saint-Roch; tout sembloit disposé pour le siége de Gibraltar, & le 19 Novembre M. de Cordova parut à Algézire avec douze vaisseaux détachés de la flotte combinée, dans l'intention de s'arrêter au détroit & d'y protéger le siége encore éloigné, dont nous renvoyons la description, pour ne point anticiper. 1779.

On fait monter à quarante-six vaisseaux de ligne, la flotte de l'Amiral Hardy.

Quarante bâtimens partis du Levant, & convoyés par deux frégates étoient arrivés dans les premiers jours de Juillet avec d'immenses richesses; ils fournirent d'excellens matelots au département de Toulon qui en manquoit absolument, pour compleler les équipages de l'escadre de M. de Sade, composée des vaisseaux le Lion, le Souverain, le Hardi, le Jason, le Héros & le Triomphant. Cette escadre, sortie de la Méditerranée au commencement d'Octobre, devoit croiser quelque tems à l'entrée du détroit, & se joindre en suite à la grande flotte de Brest,

1779. qui, toujours en rade, paroiſſoit n'attendre que le moment d'appareiller. Le 13 Novembre, rien ne faiſoit croire qu'on ſongeât à déſarmer; mais les vents contraires tenoient conſtamment l'armée oiſive; la flotte angloiſe avoit oſé les braver dans la matinée du 22 Octobre, & s'étoit portée à Torbay avec toutes ſes forces, qu'on évaluoit à quarante-ſix vaiſſeaux de ligne, dix frégates & onze brûlots. L'objet de l'Amiral anglois n'étoit pas de rencontrer & de combattre l'armée combinée, mais d'aſſurer le retour de huit vaiſſeaux des Indes orientales qu'on attendoit depuis long-tems, & qui arrivèrent en effet dans les Dunes vers la mi-Novembre, d'où ils ſe rendirent heureuſement dans la Tamiſe. Quatre vaiſſeaux de ligne eſpagnols avoient été détachés de la conduite de Don Antonio de Ulloa, pour aller croiſer ſur le paſſage des vaiſſeaux de la Compagnie angloiſe. Ce Lieutenant-Général fut accuſé de les avoir laiſſé paſſer comme vaiſſeaux de guerre, contre l'avis de tous ſes Officiers qui les recon-

Huit vaiſſeaux des Indes arrivent dans les Dunes. Diſgrace de Don Antonio de Ulloa. Il finit par ſe juſtifier.

noissoient pour des navires de l'Inde, & qui vouloient les approcher; mais on lui imputoit sur-tout la perte de la hourque la Manille, à laquelle il avoit parlé, disoit-on, sans la faire convoyer, sans même l'avertir que les Espagnols étoient en guerre avec les Anglois. Cette croisière, censée inutile par la négligence de Don Antonio de Ulloa, ne pouvoit que lui attirer une disgrace; Sa Majesté Catholique lui envoya l'ordre de se démettre de son commandement, & de se préparer à justifier sa conduite devant un Conseil de Guerre, qui, après un délai de vingt mois, la jugea irréprochable & conforme aux instructions qu'il avoit reçues de la Cour. 1779.

Cependant l'approche de l'hiver ne permettoit plus de tenir la mer, & le 18 Novembre un Exprès fut expédié pour Torbay, avec ordre de notifier à l'Amiral Hardy celui de ramener la flotte dans les ports. Pareils ordres furent signifiés aux Chefs de l'armée navale de France & d'Espagne. Les troupes de terre n'avoient point encore désarmé; celles de Bretagne & de Normandie

L'approche de l'hiver oblige les flottes de rentrer dans les ports. Cantonnement des troupes de terre.

1779. allèrent prendre leur quartier d'hiver dans l'intérieur de ces Provinces; mais leur cantonnement fut disposé de manière, qu'elles pouvoient être rassemblées en moins de trois jours, si les circonstances l'exigeoient. On avoit pris les mêmes précautions en Angleterre, & des lettres de Plymouth assuroient que les troupes ci-devant campées dans les environs de cette place pouvoient s'y réunir au besoin en moins de vingt-quatre heures. Ces mêmes lettres ajoutoient que six cens ouvriers employés aux travaux des fortifications de Plymouth devoient s'y livrer sans interruption pendant tout l'hiver, & les terminer avant le retour du printems.

Si l'Angleterre s'occupoit des apprêts d'une défense vigoureuse, on ne négligeoit point en France les moyens de rendre ces préparatifs inutiles; tout annonçoit pour l'année suivante une campagne de mer beaucoup plus active que celle dont on vient d'esquisser les principaux traits, & dont on va completter le tableau en les récapitulant sans omissions, & suivant l'ordre des

dates qu'il n'étoit guères poſſible d'obſerver dans un premier expoſé. Ce ſecond précis eſt extrait de la lettre d'un Officier françois embarqué ſur un des vaiſſeaux de la flotte combinée ; ce qu'il falloit remarquer pour juſtifier les contradictions apparentes qu'on pourroit relever dans quelques détails de ces deux relations. 1779.

Récapitulation de la campagne du Comte d'Orvilliers.

Trente vaiſſeaux, dix frégates & d'autres bâtimens armés attendoient à Breſt l'ordre d'appareiller : cet ordre fut donné le 3 Juin, & le même jour la flotte mit à la voile par un vent très-favorable. A peine avoit-on perdu de vue les côtes de France, que le Général fit ſignal de marcher ſur trois colonnes ; il indiqua par un autre ſignal qu'il alloit faire route pour l'Eſpagne. Juſques-là on n'avoit formé que des conjectures ſur une jonction avec la flotte de Cordova. Le tems continua d'être beau, & le lendemain la flotte françoiſe arriva ſur l'iſle de Ciſarga, où elle mit en panne. Le Comte d'Orvilliers fit ſignal d'ordre, manda tous les Capitaines de vaiſſeaux, & leur

1779. annonça que le point de réunion étoit fixé sur ces parages, & qu'il falloit y attendre les alliés. L'armée ne devoit point relâcher; des raisons qu'on ignore, avoient fait donner à ce sujet des ordres rigoureux. Il y avoit à la Corogne huit vaisseaux espagnols & quatre frégates; ils parurent le 22 Juin sous le commandement du Comte d'Arze. Les vents contraires firent long-tems attendre ceux de Cadix. La saison étoit précieuse, les maladies commençoient à gagner les équipages, & les Anglois pouvoient intercepter la jonction des deux armées. Cependant celle d'Espagne n'arrivoit point, & l'on ne savoit à quoi attribuer ce retard, lorsqu'on en fit le signal le 22 Juillet; elle étoit composée de trente-six voiles, sous la conduite de son Excellence Don Louis de Cordova. Ce Général avoit ordre de sa Cour de fournir des vaisseaux au Comte d'Orvilliers, & de le reconnoître pour Commandant en chef de l'armée combinée. Les deux flottes s'incorporèrent, & le 26 Juillet, le Général françois eut cinquante vaisseaux

sous ses ordres. L'escadre d'observation étoit de seize vaisseaux; Don Louis de Cordova en prit le commandement. Cinq vaisseaux détachés de l'armée combinée formoient l'escadre légère sous les ordres de M. de la Touche-Tréville. Depuis long-tems on n'avoit point vu déployées sur nos mers des forces aussi imposantes. Le 29 elles furent dirigées vers la Manche. L'armée se forma sur trois colonnes; l'escadre légère & les frégates chassoient en avant, avec ordre de fouiller & de vérifier les bâtimens neutres. Les côtes d'Angleterre sembloient s'éloigner à mesure que l'armée en approchoit, tant l'impatience de les découvrir étoit extrême parmi les équipages. Des cris de joie les annoncèrent dans la matinée du 14 Août. Le Général fit former la ligne de bataille à l'armée combinée, & MM. de Cordova & de Tréville se tenant au vent, marchèrent en échiquier; le premier ayant pour point de relèvement le vaisseau de queue, & le second le vaisseau de tête; ces deux Com- 1779.

1779. mandans pouvoient, au moyen de cet ordre de marche, couper l'ennemi, le mettre entre deux feux, & se replier en tous les sens. L'instant du signal fut celui de l'exécution; la flotte se porta sur Plymouth, & se déploya sur trois colonnes à peu de distance de ce port. Aux premiers signaux de ses fregates de découverte, l'armée angloise quitta sa croisière & s'enfonça dans la baie; les bâtimens chargés de l'observer vinrent rendre compte à M. d'Orvilliers qu'ils n'avoient encore pu distinguer que dix-sept vaisseaux. L'intention du Général étoit de diriger ses mouvemens du côté de Portland ou de Torbay, & d'y mouiller en attendant de nouvelles forces; mais un vent d'Est forcé déconcerta ses projets, & l'armée se vit insensiblement entraînée hors de la Manche; elle ne s'étoit maintenue que deux jours sur les côtes de la Grande-Bretagne. On avoit eu quelques avis d'une flotte ennemie; après de vaines recherches, on désespéra de la rencontrer.

Cependant les équipages s'affoi-

bliſſoient par la maladie, les remèdes manquoient abſolument, & l'on avoit beſoin de rafraîchir les vivres; l'armée de terre ſous les ordres du Comte de Vaux n'arrivoit point; les vents contraires retenoient les pilotes nommés pour choiſir les mouillages ſur les côtes d'Angleterre; en un mot, on touchoit à la fin de la belle ſaiſon & l'on n'avoit point encore entamé d'expédition. On apprit enfin que les ennemis étoient au Sud-Oueſt de l'armée combinée, & il fut décidé dans un Conſeil tenu le 25 Août à bord du Général, qu'on les chercheroit pour les combattre ou pour leur fermer l'entrée des ports. Les vents ayant changé, le Comte d'Orvilliers fit route ſur les Sorlingues, où il eſpéroit de rencontrer l'armée angloiſe. En effet, le 3 Septembre à la pointe du jour, les frégates avancées découvrirent & ſignalèrent en même tems la terre & l'ennemi; le Général fit ſignal de chaſſe, & l'on reconnut bientôt une armée navale de trente ſept vaiſſeaux & de quelques frégates qui fuyoient, toutes voiles dehors. La 1779.

1779. flotte combinée les poursuivit jusqu'au lendemain; mais dans la nuit, les vents refusèrent successivement de la moitié de la bousſole, & à la pointe du jour, les vaisseaux anglois se trouvoient si éloignés, qu'il n'y eut plus d'espoir de les joindre. Cependant la chasse continua jusqu'à onze heures du matin, que les vaisseaux de l'escadre d'observation signalèrent plusieurs voiles qu'on découvroit de l'arriere, & qu'on pouvoit attaquer avec avantage. Le Comte d'Orvilliers avoit reçu des avis qui le préparoient à la rencontre d'une flotte considérable de l'Amérique; il avoit ordre de faire tout ce qui dépendroit de lui pour s'en emparer; mais lorsqu'il fut à portée, il reconnut que c'étoit un convoi hollandois escorté par des bâtimens de guerre.

Quel'objet de la France est rempli pour cette campagne. Renforts promis.

La situation des flottes combinées ne permettoit point au Général de rentrer dans la Manche, sans le convoi qui lui étoit annoncé; il devoit trouver sur Ouessant des approvisionnemens de toute espèce, & il s'y porta sans plus balancer; mais au lieu des renforts promis, il y

reçut ordre de faire rentrer l'armée, qui, toujours contrariée par les vents, chargée de malades, & privée des secours attendus, arriva à Brest le 13 Septembre avec le projet de se réparer pour une seconde sortie qui n'eut pas lieu cette année, parce que la saison étoit trop avancée, & qu'ayant forcé l'Angleterre à concentrer ses forces en Europe, la politique françoise avoit parfaitement rempli l'objet qu'elle s'étoit proposé dans ce formidable armement. 1779.

Un autre avantage des croisières menaçantes du Comte d'Orvilliers, car c'est le nom qu'il faut donner à sa seconde campagne, fut de protéger & de favoriser le retour des flottes marchandes. Celle des vingt-trois voiles venant de Saint-Domingue, étoit évaluée de dix-huit à vingt millions, & destinée pour Nantes & Bordeaux; elle entra dans ces ports avec ses riches cargaisons dès les premiers jours de Juillet. Le 2 du même mois, vingt-un navires du Port-au-Prince arrivèrent à Brest, sous l'escorte de la frégate le Charman- Autres avantages des croisières du Comte d'Orvilliers.

1779. te, commandée par M. de Mac-Namara. Cette flottille chargée de sucre, de coton & d'indigo, n'étoit gueres moins riche que la précédente; on en portoit la valeur à quinze ou seize millions. L'heureux retour de ces quarante quatre bâtimens redonna quelque vie au commerce des ports situés sur l'Océan. A cette même époque, M. le Roi de la Grange, commandant le vaisseau de ligne le Hardy, parut dans la rade de Toulon avec vingt huit navires venus des Echelles du Levant. L'arrivée de ce convoi fut un évenement favorable au commerce de la Méditerranée, & l'un des plus heureux de toute cette campagne, dont les opérations les mieux combinées ne produisoient rien de bien décisif aux yeux de la multitude.

Affaires particulieres. Combat du Chevalier de Couëdic.

Des affaires particulières signalèrent la bravoure & l'intelligence de plusieurs marins, & n'eurent point de résultats importans. Une des plus remarquables fut le combat de la *Surveillante*, commandée par le Chevalier de Couëdic, Lieutenant de vaisseau, & du *Quebec*, comman-

dé par le Capitaine George Farmer. Ces deux frégates étoient d'égale force, & portoient chacune trente-deux canons, dont vingt-six de douze liv. de balle en batterie. La première avoit appareillé de la rade de Breſt, le 1 Octobre, avec le Cutter *l'Expedition*, aux ordres de M. de Roquefeuille, Enſeigne de vaiſſeau. Ces deux bâtimens avoient ordre de traverſer la Manche, pour obſerver l'armée angloiſe. Le 6, à la pointe du jour, la Surveillante eut connoiſſance du Quebec & d'un Cutter anglois. Le Chevalier de Coüedic leur donna la chaſſe, & comme ſa frégate marchoit ſupérieurement, il fut bientôt à portée de faire uſage de ſa batterie : il avoit arboré ſon pavillon, ſans que la frégate angloiſe voulût faire connoître ſa couleur. A neuf heures & demie, le Québec prit enfin le parti d'aller à la rencontre de la Surveillante, & vint paſſer à la portée du piſtolet, en lui envoyant une volée chargée à mitraille qui lui fut rendue au même inſtant. Pendant ce tems, les deux Cutters ſe cherchoient mutuellement, & s'attaquèrent l'un 1779.

1779. l'autre à la même portée. Auſſitôt la frégate qui étoit à bord oppoſé, remit ſur le même bord que la frégate angloiſe ; manœuvrèrent pendant une heure pour ſe choiſir reſpectivement une poſition favorable, & s'approcherent enſuite de ſi près que leurs vergues ſe croisèrent plus d'une fois. Au fort du combat, le Capitaine françois reçut au haut de la tête un coup de fuſil qui le renverſa ; mais cette commotion ne fit que l'étourdir, & il n'abandonna point ſon gaillard. Après trois heures de combat, tous les mâts de la Surveillante tombèrent, & en moins de ſix minutes ceux de la frégate angloiſe eurent le même ſort. M. de Couëdic venoit de recevoir deux autres bleſſures, dont une au bas-ventre parut mortelle. Dans cet état, il eut le courage de paſſer ſur ſon gaillard d'avant, & d'ordonner les diſpoſitions néceſſaires pour enlever la frégate à l'abordage. Il fit jeter des grenades, dont l'exploſion mit le feu aux voiles du Québec. En peu de tems l'incendie devint ſi conſidérable, qu'il gagna la Sur-

veillante, dont le boute-dehors de beaupré s'étoit engagé dans les manœuvres de la frégate angloise. Ce malheureux bâtiment sauta en l'air à cinq heures du soir; & des trois cens hommes qu'il montoit, il n'y en eut que quarante-trois qui se sauverent. Ce fut à l'humanité françoise qu'ils furent redevables de la vie. Mais ce n'étoit point assez d'être humains; les François donnèrent en cette occasion un exemple de générosité, dont on ne peut trop exalter la noblesse. Le Ministre de la Marine ne crut pas devoir regarder comme prisonniers de guerre ces braves anglois qui, échappés à tant de périls, auroient moins senti le prix de la vie, si en la recouvrant ils avoient cessé d'être libres. Ils furent renvoyés sans échange & sans rançon en Angleterre, où l'on accorda à cette belle action, de l'admiration & des éloges. 1779.

Le Capitaine Farmer avoit promis de ramener une frégate de la force du Québec; sa mort le dispensa de tenir parole. La Surveillante rentra le 8 Octobre à Brest, remorquée par le Cutter l'Expédi-

1779. tion, qui ayant réduit ſon adverſaire, l'abandonna pour voler au ſecour de la frégate. M. de Roquefeuille ſe couvrit de gloire, ainſi que M. de Couëdic, & les Anglois ne ſe firent pas moins d'honneur; mais ils furent plus malheureux dans ce combat ſi juſtement célebre. Il y eut, du côté des françois, trente-ſix hommes tués pendant l'action. Le nombre des bleſſés fut d'environ cent hommes, parmi leſquels on diſtingua le Chevalier de Loſtange, & M. de la Bintinaie; ce dernier avoit eu le bras emporté d'un coup de canon.

Proueſſes du Capitaine Royer.

Les corſaires ſignalèrent auſſi leur intrépidité dans pluſieurs combats, trop peu connus pour la gloire de la Nation françoiſe. Les proueſſes du Capitaine Royer eurent pourtant aſſez d'éclat, pour en donner aux témoignages de la reconnoiſſance publique. La priſe du bâtiment anglois le *Commandant de Dunkerque*, avoit mérité à ce courageux marin, l'attention de Sa Majeſte, qui lui fit don d'une épée. Ce fut pour le ſieur Royer, un encouragement à de nouveaux ex-

ploits, & ce vaisseau, dont il eut le commandement, fut dans la suite le théâtre & l'instrument de tous ses triomphes. La ville de Dunkerque, sa patrie, s'honoroit d'un tel citoyen; & lorsqu'après une croisière triomphante, il reparut vers la mi-Juillet devant ce port avec toutes ses prises, il y fut reçu aux acclamations des habitans & de la garnison, dont les fanfares l'accompagnèrent jusqu'à l'hôtel de M. le Prince de Robecq, qui lui fit l'accueil le plus distingué. Les Matelots ne voulurent pas souffrir qu'il s'y rendit à pied, & ils le portèrent en triomphe sur leurs épaules. De toutes les courses du brave Royer, la plus glorieuse fut celle du mois de Septembre; il y rançonna treize navires, & le nombre des prises fut encore plus considérable. Parmi ces derniers, il s'en trouvoit un dont le Capitaine avoit justifié, par une conduite attroce, la vengeance terrible que Royer se permit contre l'équipage anglois. Après un combat assez opiniâtre, ce Capitaine s'étoit rendu; mais voyant venir la chaloupe françoise, avec

1779.

1779. onze hommes chargés d'amariner son vaisseau, il leur lâcha toute sa bordée chargée à mitraille, & coula bas la chaloupe. Par cet artifice, il se flattoit d'avoir assez affoibli le Capitaine françois, pour tenter l'abordage; mais Royer indigné, le prévient, l'aborde, encourage ses gens à venger la mort de leurs camarades, & passe au fil de l'épée tout l'équipage ennemi.

Expédition de M. de Flotte devant Alger.

L'expédition de M. de Flotte, commandant la frégate l'*Aurore*, mérite aussi d'être citée parmi les faits de guerre qui soutinrent l'honneur du pavillon françois dans cette année d'inaction. Ce brave Officier mouilloit à Alger, par un très-mauvais tems, lorsque le Consul anglois se permit un propos, dont la substance étoit que quatre corsaires de sa nation croisoient à deux lieues en mer, avec l'intention de s'emparer de l'Aurore, s'ils pouvoient la rencontrer. Cette fanfaronade revint à M. de Flotte, qui se rendit sur le champ à son bord, fit couper le cable, & malgré l'orage, gagna la haute mer, & se mit à la poursuite des quatre cor-

faires. Comme il avoit le vent, il fut bientôt sur eux. Ceux-ci ne voyant qu'une frégate, l'attendirent & se rangèrent en ordre de bataille. Sans s'étonner du nombre, le brave Capitaine les approche à demi-portée du canon, & leur lâche sa bordée. Les corsaires furent percés, & se rendirent sur le champ sans tirer un coup de fusil. M. de Flotte retourna à Alger, reprit son ancre, & fit voir au consul britannique comment les frégates du Roi de France savent punir la témérité des corsaires anglois. 1779.

Combat de trois frégates espagnoles contre trois frégates angloises. Désolation des commerçans de Liverpool.

Les Espagnols se signalèrent également dans ces combats particuliers. Outre les vingt-quatre prises faites dans le détroit, par Don Barcelo, il y eut, à la fin d'Août, un combat très-meurtrier à la hauteur de Cadix, entre trois frégates angloises & autant de frégates de l'escadre de Don Langara. La durée de l'action fut d'environ vingt heures, & après un grand massacre de part & d'autre, les frégates espagnoles réussirent enfin à s'emparer des bâtimens ennemis, qui furent traînés à Cadix dans un si mauvais état,

qu'on déſeſpéra de les pouvoir ré-
1779. parer.

Ces échecs répétés de la marine britannique, & particulierement de la marine marchande, étoient un juſte ſujet d'allarme pour les villes commerçantes d'Angleterre. Une lettre écrite de Liverpool, dans les derniers jours de Juillet, atteſte & motive en ces termes la déſolation de cette place de commerce. qui, depuis quarante ans, étoit devenue l'une des plus floriſſantes de la Grande-Bretagne. » Ne vous at-» tendez plus » eſt-il dit dans cette lettre, dont voici l'extrait » au » pompeux étalage de captures » faites ſur l'ennemi. Les ſuccès de » l'automne & de l'hiver derniers » avoient tourné la tête à la plupart » de nos habitans, & multiplié à » l'infini le nombre de nos Arma-» teurs; mais les tems ſont bien » changés. Depuis l'ouverture de » cette campagne, les François » font une guerre particuliere à nos » corſaires, à nos lettres de marque » & rien ne leur échappe. Auſſi ne » voit-on plus à la bourſe de » phyſionomies riantes; la conſter-

» nation & le déſeſpoir ſont peints
» ſur tous les viſages. Plus de ma- 1779.
» rée qui ne ſoit l'avant-coureur
» de quelque diſgrace. Les vaiſſeaux
» françois employés aux répréſailles,
» ſont des fregates de quarante, de
» trente-ſix & de trente-deux ca-
» nons; quel moyen de leur réſiſ-
» ter avec nos corſaires, dont la
» plupart ſont des bâtimens mar-
» chands, conſtruits pour la traite
» ſur la côte d'Afrique? Des bou-
» lets enchaînés ou ramés, des
» boulets de vingt-quatre livres de
» balle, détruiſent leurs agrès, ba-
» layent leurs ponts, traverſent
» leurs flancs d'outre-en-outre. Tel
» eſt le tableau de la miſere actuelle
» de notre marine marchande, tel
» eſt le contraſte de l'état floriſſant
» qui la diſtinguoit autrefois ».

Exploits de Paul Jones.

L'intrépidité toujours active & toujours heureuſe du redoutable Paul Jones, juſtifioit ſur-tout les allarmes des Négocians-Armateurs d'Angleterre. Cette année fut particulierement marquée par les exploits répétés de ce fameux Commodore américain. Il étoit ſorti le quatorze Août du port de l'Orient,

1779. avec la frégate le Bon-Homme Richard & six autres bâtimens, dont les équipages se montoient à seize ou dix-huit cens hommes. On apprit bientôt que cette escadre s'étoit portée sur les côtes d'Irlande, & que ce Commandant avoit ordre de serrer de près le rivage, d'examiner ce qui se passoit dans les ports, d'en donner avis aux flottes combinées, & de se tenir prêt à seconder une grande tentative contre ce royaume. En conséquence de ces instructions, Paul Jones attendoit dans la baie de Balinnskeligs, le moment d'agir, lorsqu'un coup de vent soufflant du Nord-Est, le chassa de cette baie le 26 Août. Il fut jeté le lendemain au Nord de l'Ecosse, où il fit une prise considérable, destinée pour Québec, & chargée d'approvisionnemens militaires; il prit aussi une lettre de marque de Liverpool, & coula bas plusieurs autres navires près de Whitby. Il avoit croisé six jours entre Berwick & la riviere Humber, & son intention étoit d'effectuer une descente sur quelque partie de la côte, lorsqu'il rencontra

rencontra la flotte angloise de la Baltique, escortée par deux vaisseaux armés, dont un de quarante canons & l'autre de vingt. Paul Jones ne laissa point échapper une si belle occasion d'acquérir de la gloire, & voici la relation très-succinte, mais bien authentique, du combat qu'il livra sur le champ au Capitaine Pearson, commandant de la Serapis. Quoi qu'extrait d'une lettre du Commodore américain, ce rapport atteste que le Commandant anglois n'eut guere moins de part que Paul Jones, à la gloire de ce fameux combat. 1779.

Combat de la Serapis & du Bon-Homme Richard.

Le 23 Septembre, le Bon-Homme Richard ayant eu connoissance de la flotte angloise, hissa le signal pour une chasse générale, & aussitôt tous les navires marchands qui étoient sous l'escorte de la Serapis & de la Comtesse de Scarborough, forcèrent de voiles pour gagner le rivage, tandis que ces deux vaisseaux de guerre qui les protégeoient, prenoient le large & se disposoient au combat. En approchant de l'ennemi, toutes voiles dehors, Paul Jones fit le signal

1779. pour former la ligne de bataille ; mais quelqu'empreſſé qu'il fût d'engager une action, il ne put atteindre la Serapis qu'à ſept heures du ſoir. Le Bon-Homme Richard la voyant à la portée du piſtolet, lui lâcha ſa bordée complette. Ainſi commença le combat, qui ſe ſoutint avec une fureur égale de part & d'autre. Cependant les manœuvres ſupérieures de la Sérapis lui procuroient ſouvent des poſitions plus heureuſes que celles du Bon-Homme Richard. Pour compenſer cet avantage ou même le rendre nul, l'intention de Paul Jones étoit d'attacher ſa frégate au vaiſſeau ennemi ; il y réuſſit à la faveur d'un mouvement qui les approcha de maniere, que le beaupré de la Sérapis vint donner dans la dunette du Bon-Homme Richard. Alors l'action du vent ſur les voiles de l'une des frégates, ayant porté ſon arriere ſur l'avant de l'autre frégate, elles ſe toucherent dans toute leur étendue ; leurs vergues ſe croiſèrent, & les bouches de leurs canons furent tournées reſpectivement ſur les flancs oppoſés. Il étoit huit heu-

res du soir, lorsque les deux vaisseaux se trouvèrent dans cette position. Quelques minutes auparavant, le Bon-Homme Richard avoit reçu plusieurs boulets de dix-huit au-dessous de la flottaison ; sa batterie étoit presqu'entierement réduite au silence, & de six vieux canons du premier pont, deux avoient crevé au premier feu & tué presque tous les hommes employés à les servir. Il ne restoit à Paul Jones que trois pièces de neuf liv. de balle en état de jouer sur l'ennemi. Le feu d'un de ces canons, chargés à boulets ramés, fut dirigé contre le grand mât de la Serapis, tandis que les deux autres tiroient à mitraille, pour faire taire la mousquetterie de ce vaisseau & balayer ses ponts ; ce à quoi on reussit parfaitement. Cependant trois Officiers subalternes se persuadant que le Bon-Homme Richard couloit bas, ôsèrent demander quartier à l'insu de leur Capitaine ; mais l'intrépide Paul Jones les démentit avec un redoublement de courage, qui fit bien voir au Capitaine anglois qu'on étoit point encore à la fin de ce 1779.

terrible combat. Juſques-là, le Bon-Homme Richard l'avoit ſoutenu
1779. ſeul contre un ennemi ſupérieur, qui, de ſon propre aveu, eût pris le parti de fuir, s'il avoit pu ſe dégager des liens qui l'enchaînoient à la frégate ennemie. Le feu, qui avoit déjà pris à la Sérapis, venoit de ſe communiquer au vaiſſeau de Paul Jones, qui, ayant cinq pieds d'eau dans ſa cale, ſe voyoit réduit à la cruelle alternative, ou de ſauter en l'air, ou d'être ſubmergé. Dans ce moment d'horreur, parut l'Alliance, une de ſes frégates, qui, par une mépriſe incroyable, lâcha ſa premiere bordée dans l'arriere du Bon-Homme Richard. On eut beau faire le ſignal de reconnoiſſance & lui crier qu'elle prenoit un vaiſſeau pour l'autre, elle continua ſon feu ſur l'avant, ſur l'arriere, & par le travers de la frégate de Paul Jones, à qui elle tua plus de vingt hommes. Le Capitaine de l'Alliance s'apperçoit enfin de ſon erreur, & ſa fureur ſe tourne auſſitôt contre la Sérapis, qui n'avoit pas un ſeul coup de canon à lui rendre, & dont l'incendie faiſoit des progrès

effrayans. Le Bon-Homme Richard étoit dans une ſituation encore plus déplorable, en ce que les pompes ne ſuffiſoient plus aux voies d'eau qu'il falloit étancher. L'avis des plus braves Officiers étoit d'amener pavillon ; mais l'intrépide Américain perſiſta toujours à ne point abandonner la partie, quoique ſon vaiſſeau ne fut, pour ainſi dire, qu'un amas de débris enflammés ou ſubmergés. Enfin, ſur les deux heures & demie du ſoir, le brave Capitaine de la Serapis voit chanceler ſon grand mât ; il eſt forcé d'amener pavillon & de paſſer ſur le Bon-Homme Richard, où il apprend que c'eſt à Paul Jones qu'il vient d'avoir affaire ; que la Pallas, aux ordres du Capitaine Cottineau, a pris la Comteſſe de Scarborough après deux heures de combat, & que l'eſcadre américaine a déjà fait plus de trois cens priſonniers anglois. Quant au Bon-Homme Richard, il le trouva en ſi mauvais état, que, ſur le rapport unanime des Charpentiers, il fut jugé incapable de ſe ſoutenir à flot aſſez long-tems pour gagner le rivage. Cepen-

1779.

1779. dant on ne l'abandonna que le surlendemain, après en avoir retiré tous les blessés. Personne ne périt avec ce vaisseau qui coula bas sur les dix heures du matin, à la vue & au grand regret de Paul Jones, qui ne put sauver aucun des approvisionnemens. L'équipage de cette frégate étoit de trois cens soixante-quinze hommes avant le combat; il y en eut trois cens six de tués ou de blessés, suivant la relation du Capitaine anglois, dont la perte beaucoup moins considérable se bornoit à quarante-neuf morts & à soixante-huit blessés.

Paul Jones relâche au Texel. Est-il en sureté dans ce port?

Quoique terminé par la défaite de Pearson & la prise de la Sérapis & de la Comtesse de Scarborough, ce combat, envisagé sous un certain aspect, offrit à l'Angleterre une compensation de ses pertes, en ce qu'il sauva le convoi de la Baltique, & qu'il mit fin, sur ces parages, à la croisière du redoutable Paul Jones. Après avoir erré dix ou douze jours sur la mer du Nord, sans trouver aucun port commode, il arriva, le 6 Octobre, au Texel, où il relâcha près de deux mois avec

ſes deux priſes & les ſix autres bâtimens de ſon eſcadre, ſavoir l'Alliance, la Pallas, la Revanche, deux cutters, & l'armateur françois le *Monſieur* de trente-ſix canons. Mais Paul Jones étoit-il en ſûreté dans ce port ? Suivant les Anglois, les Etats-Généraux n'ayant jamais reconnu l'indépendance de l'Amérique, devoient regarder le Commodore comme un Pirate, & ne pouvoient lui donner un aſyle ſans violer le droit des gens. Les papiers britanniques ne ceſſoient de répéter qu'à la premiere réquiſition de la Cour de Londres, l'Angleterre alloit recouvrer la Serapis & la Comteſſe de Scarborough. Mais ce recouvrement étoit au moins incertain. Paul Jones ſortoit d'un port de France, il avoit ſans doute plus d'une commiſſion dans ſon portefeuille, & plus d'un pavillon à ſon bord. C'étoient pour les Etats-Généraux, d'aſſez bonnes raiſons de ne rien précipiter. 1779.

Quoi qu'il en ſoit, cette circonſtance parut favorable pour ſavoir ce que les Hollandois avoient dans l'ame, & ſi le crédit de la

L'Ambaſſadeur d'Angleterre reclame les deux priſes

1779. France l'emportoit à La Haye sur celui de l'Angleterre. En conséquence, Sir Joſephe York eut ordre de préſenter à Leurs Hautes-Puiſſances un mémoire où il réclamoit les deux priſes angloiſes au nom de Sa Majeſté Britannique, & où il demandoit que les Officiers & Matelots bleſſés ſur la Serapis & la Comteſſe de Scarborough, fuſſent tranſportés à terre, pour y recevoir des ſecours aux frais du Roi ſon Maître. Ce ſecond article de la réquiſition de l'Ambaſſadeur, ne ſouffrit aucune difficulté de la part des Etats; mais ils ne voulurent point s'immiſcer dans l'examen de la légalité ou de l'illégalité des priſes faites par l'eſcadre de Paul Jones, & malgré les inſtances réitérées du Chevalier York, ils ſe refuſèrent conſtamment à la ſaiſie & à la reſtitution de ces priſes. Cependant Leurs Hautes-Puiſſances ne voulurent rien haſarder d'où l'on peut inférer légitimement la reconnoiſſance de l'indépendance des Colonies américaines, elles firent ſignifier à Paul-Jones qu'en lui prêtant un abri contre les déſaſtres de la mer, leur intention

au nom de Sa Majeſté Britannique. Conduite des Etats Généraux en cette occaſion.

n'avoit point été de lui donner un asyle. En même-tems, l'Officier commandant à la rade du Texel, recut ordre de tenir la main à ce que le Commodore en sortît avec ses prises dès que le vent le permettroit, & de n'admettre, à cet égard, aucune espece de délai. En conséquence de ces ordres, Paul Jones se disposoit à prendre le large avec toute son escadre. 1779.

Cette résolution du 19 Novembre, concilioit les devoirs de la neutralité la plus scrupeuleuse avec l'amitié qui subsistoit encore, du moins en apparence, entre la Grande-Bretagne & la République de la Hollande; mais sur ces entrefaites, les circonstances ayant changé à l'égard de l'escadre américaine, les Etats Généraux crurent devoir suspendre l'effet de leur résolution du 19 Novembre, par une autre du 26 du même mois. Ils avoient appris ce même jour, que, conformément aux ordres de Son Altesse Séréniſſime le Prince Stadhouder, le Vice-Amiral Reynst, commandant à la rade du Texel, ayant envoyé le Capitaine Van Over-

1779. meer à bord de la Sérapis, pour notifier à l'Officier Commadant la néceſſité de ſe pourvoir d'un Pilote-Côtier & de partir au premier vent favorable, il s'étoit trouvé que ce vaiſſeau n'étoit plus commandé par Paul Jones, mais par le Capitaine françois, Cotineau de Coſgelin, qui en avoit pris poſſeſſion au nom du Roi de France. Son Alteſſe Séréniſſime informée de ce changement avoit écrit au Vice-Amiral, de ne point uſer juſqu'à nouvel ordre, des voies de forces, à l'égard des vaiſſeaux, dont les Commandans ſeroient pourvus d'une commiſſion de Sa Majeſté Très Chrétienne. Les ordres précédens reſtoient néanmoins dans leur entier, à l'égard du vaiſſeau l'Alliance, actuellement aux ordres de Paul Jones. Cette conduite ſage & meſurée du Prince Stadhouder, fut avouée de leurs Hautes-Puiſſances, qui ſe réſervèrent cependant le droit de délibérer ultérieurement ſur le parti à prendre dans cette circonſtance. Il s'étoit élevé de grandes difficultés ſur l'échange des priſonniers reſpectifs; elles furent appla-

nies dans les derniers jours de Décembre. Entr'autres conditions, il fut ſtipulé que les Anglois feroient embarquer au Texel, leurs priſonniers, dont le nombre étoit de quatre cens cinquante ; & de leur côté, les François convinrent d'envoyer chercher en Angleterre leurs priſonniers échangés. 1779.

Poſition embarraſſante des Hollandois.

La poſition étoit délicate pour les Hollandois. Si, d'une part, ils avoient la majeure partie de leur fortune, placée dans les fonds de l'Angleterre, & qu'une Rupture ouverte avec les Anglois, put entraîner dans les conjonctures préſentes, la ruine abſolue des Provinces Unies ; d'un autre côté, les Puiſſances liguées avoient dans cette guerre une prépondérance ſi marquée, & il paroît ſi difficile de rétablir l'équilibre en faveur de la Grande-Bretagne, que c'étoit tout riſquer que d'entrer dans ſa querelle. D'ailleurs la ſuſpenſion des taxes impoſées par arrêts du Conſeil d'Etat du Roi de France, ſur les vaiſſeaux de la province de Hollande, étoit à ſon terme depuis le premier Août, & les ſeules

1779. villes d'Amsterdam & de Harlem, continuoient de jouir des exemptions. Toutes les autres villes envioient cet avantage, & pour se le procurer, elles ne cessoient de solliciter la protection de Leurs-Hautes-Puissances. Il n'y avoit de sûreté pour leur commerce, que dans les convois immédiats que les Etats-Généraux n'ôsoient leur accorder, par ménagement pour l'Angleterre, & dont le refus indisposa tellement les Négocians de Leyde, qu'ils prirent la résolution d'abandonner leur ville & d'aller s'établir à Amsterdam.

Le Chevalier d'York reclame de nouveau les secours de la Hollande.

Pour mettre les villes de la Nord-Hollande dans la nécessité d'accéder à ses mesures, la France venoit de prohiber l'importation de leurs fromages, & quoiqu'assez modérés, ces moyens agissoient plus efficacement sur les Hollandois, que les voies de fait & les violences de l'Angleterre, dont toutes les négociations étoient autant de menaces. Le 22 Juillet elle avoit fait présenter à Leurs Hautes-Puissances, un mémoire où elle réclamoit les secours de la République, en vertu

du *Casus fœderis*, stipulé dans plusieurs traités & notamment dans celui de 1716. Un silence de trois mois & demi avoit tenu lieu de réponse de la part des Etats-Généraux, lorsque le Chevalier York renouvella ses demandes au commencement de Novembre, en des termes qui étoient moins une prière qu'une sommation. « C'est d'après » la résolution de Vos Hautes-Puissances, est-il dit dans ce mémoire, » que Sa Majesté se réglera pour les » mesures ultérieures les mieux » adaptées aux circonstances, & » les plus convenables pour la » sûreté de ses Etats, le bien-être » de ses peuples & la dignité de » sa couronne ». 1779.

Le refus des Hollandois, entraîne de nouvelles insultes de la part des Anglois.

Le sens de ces paroles étoit clair, & les Hollandois ne pouvoient s'y méprendre. Les menaces qu'elles renfermoient s'étoient en partie réalisées, & chaque jour étoit marqué par quelque insulte faite à leur pavillon ; mais le refus des secours vainement réclamés par l'Ambassadeur d'Angleterre, détermina cette Puissance à ne plus garder de ménagemens avec les Pro-

vinces-Unies. Sous prétexte que la flotte marchande prête à sortir du Texel, sous l'escorte de trois vaisseaux de ligne, étoit chargée d'approvisionnemens pour la ville de Brest, le Commodore Fielding vint mouiller à Spithéad avec cinq vaisseaux, en attendant que cette flotte parut dans le canal où il avoit ordre de l'aller attaquer, sans autre vérification de la destination de ce convoi.

1779.

Bâtimens Hollandois pris en contravention dans la baie de Gibraltar.

A cette même époque, plusieurs bâtimens hollandois furent pris en contravention aux loix de la guerre & saisis par l'escadre de Barcelo dans la baie de Gibraltar, dont l'approche leur étoit interdite. Le Comte de Recheteren eut beau les réclamer au nom des Etats Généraux; les navires ne furent point rendus, & Sa Majesté Catholique fit répondre à Leurs Hautes-Puissances, qu'elle ne pouvoit se persuader qu'elles eussent chargé leur Envoyé extraordinaire de solliciter la restitution desdits bâtimens, & qu'elle aimoit à croire que de pareilles tentatives étoient une suite du zèle de cet Envoyé, & des ins-

tances importunes & réitérées des Armateurs.

Il suit de ce qu'on vient de rapporter, que les Négocians hollandais étoient incapables de reconnoître aucune espèce d'entraves, & que pour ne point borner leur commerce & le maintenir dans cette liberté & indépendance illimitées qui en étoient l'ame, ils se prêtoient tour-à-tour & sans acception de personnes, aux besoins de chaque Puissance belligérante. Ce système de commerce favorable aux Négocians qu'il enrichissoit, dut compromettre la République & hâter l'instant d'une rupture forcée avec l'Angleterre ou avec la maison de Bourbon. La fin de cette année alloit être le terme de la neutralité des Hollandois, & ce n'étoit point en faveur des Anglois qu'ils devoient s'en désister. Cette nouvelle alliance ne pouvoit qu'ajouter un grand poids à la prépondérance déja si marquée des Puissances unies contre l'Angleterre, assurer le succès des expéditions projettées pour la campagne de 1780, & lui donner cette activité

Importance de l'alliance des Hollandois.

1779. décisive, qui, peut-être, n'avoit point assez caractérisé, du moins en Europe, la campagne de 1779. Celle d'Amérique avoit été plus féconde en événemens, & si tous ne sont pas également dignes de l'attention du lecteur, ils méritent au moins un coup-d'œil, & nous allons en tracer l'esquisse.

Expéditions de mer, en Amérique. Prises faites par le Commodore Hopkins.

Une des expéditions de mer les plus remarquables, fut celle du Commodore Hopkins. Il avoit appareillé de Boston le 13 Mars avec le Varren qu'il montoit, la Reine de France, commandée par le Capitaine Olney, & un autre vaisseau nommé le Ranger, aux ordres du Capitaine Simpson. Le 6 Avril ils rencontrèrent & prirent la Goëlette, l'Hibernia, & le lendemain ils découvrirent, par la latitude trente-six ou trente-sept, deux flottes, dont une de neuf voiles alloit de New-York en Géorgie. Les sept plus considérables furent amarinées en moins de quatre heures, & de l'aveu du Colonel Campbell, l'un des ving-quatre Officiers faits prisonniers dans cette circonstance, la perte des Anglois

évaluée à près de cent mille livres sterling, fit plus que balancer tous leurs succès dans la province qu'ils alloient approvisionner, & dut laisser le Général Prévost dans une situation déplorable. 1779.

Belle manœuvre de M. Grimoard, Commandant de *la Minerve*. Il prend la frégate angloise *la Providence*, & ne perd pas un seul homme.

Quoique moins importante, quant à ses effets, que l'expédition du Commodore américain, la rencontre de la frégate la Minerve avec l'escadre de la Jamaïque, fut pour la marine françoise un de ces événemens honorables bien dignes de figurer dans ses fastes. Par sa bonne contenance, sa manœuvre habile, le service expéditif & le courageux dévouement de son équipage, M. Grimoard, qui commandoit la frégate, sut faire tête au vaisseau de ligne le Ruby & à la frégate le Niger qu'il força de gagner la terre pour se réparer. Après un combat de trois quarts-d'heure, la Minerve qui cherchoit à s'éloigner, apperçut sous le vent deux autres vaisseaux de l'escadre, le Bristol & l'Eole qui lui coupoient chemin, & au même instant, elle se vit comme enchaînée par un calme au milieu de quatre vais-

1779. seaux ennemis situés à une lieue de distance les uns des autres. Heureusement le vent s'éleva, comme ils mettoient leurs canots dehors pour se faire remorquer. La Minerve prit chasse & le Niger qui avoit remis en mer fut détaché à sa poursuite. Cette frégate excellente voiliere eût pu forcer M. Grimoard à soutenir un nouveau combat; mais la bonne contenance de cet Officier le tira de ce mauvais pas, &, par une manœuvre savante, il parvint enfin à se dégager de l'escadre angloise. La Minerve étoit sortie le 3 Mars du Port-au-Prince dans l'intention de se rendre au Mole; le 8 du même mois, elle se trouva sur le cap avec un vent contraire qui ne lui permit pas d'entrer; ce qui l'obligea de changer sa route & de la diriger vers Emague où croisoient un grand nombre de vaisseaux ennemis. M. Grimoard eut le bonheur d'y rencontrer la frégate angloise la Providence qui se rendit sans combattre. Cette frégate de vingt-quatre canons étoit accompagnée d'un brigantin de quatorze,

qui profita du vent pour s'évader, tandis qu'on amarinoit sa conserve. Dans ces deux rencontres, la Minerve n'eut pas un seul homme de tué, &, comme on l'a dit, l'acquisition de la Providence ne coûta pas aux François un seul coup de fusil. 1779.

Expédition de Penobscot désastreuse pour les Américains.

Mais les principales opérations de cette campagne, tant dans l'Amérique proprement dite, que dans les Indes occidentales, étoient moins des combats de mer, que des expéditions de terre; les affaires maritimes n'y furent qu'accessoires & secondaires, comme dans l'expédition de Penobscot (1) où les Anglois & les Américains se mesurèrent sur l'un & l'autre théâtre, pour conserver ou recouvrer des établissemens dans cette riviere. Le Colonel Mac Lean

(1) *Penobscot* est une riviere très-considérable, formée du courant de trois grands lacs, situés dans l'ancien gouvernement de Sagadahock, aujourd'hui comté de Lincoln, Etat de Massachusett-Bay, dans la Nouvelle-Angleterre. Après avoir traversé ce comté dans l'étendue de cent trente milles, elle se perd dans la baie à laquelle elle donne le nom de *Penobscot-Bay*.

1779. avoit reçu ordre de Clinton d'y établir un poſte, & d'employer à cet effet une partie des troupes de la nouvelle Ecoſſe, telle qu'il la jugeroit ſuffiſante. ſans pourtant négliger la ſûreté d'Halliſax. Pour mieux remplir les vues du Général, le Colonel crut devoir s'y tranſporter lui-même, & le 16 Juin il arriva ſur Penobſcot avec quatre cens cinquante fuſiliers du ſoixante-quatorzieme Régiment, & deux cens du quatre-vingt-deuxieme. Son débarquement fut lent & pénible, & quinze jours s'écoulèrent avant qu'il eût éclairci les bois & mis en ſûreté ſes approviſionnemens. Le 2 Juillet, on n'avoit point encore marqué le terrein ſur lequel on ſe propoſoit de conſtruire un fort, & déjà l'on faiſoit à Boſton un armement conſidérable, pour arrêter les progrès de cet établiſſement. D'abord l'état de Maſſachuſſett's-Bay fit proclamer une réſolution par laquelle il ſe déſiſtoit, en faveur des équipages américains, de ſa portion des priſes qui pourroient être faites ſur les Anglois pendant l'expédition. Ce redoutable arme-

ment venoit d'appareiller, & le Colonel Mac Lean en eut avis le 21 Juillet. Suivant sa relation, il n'y avoit encore de commencé que deux bastions du fort; en beaucoup d'endroits le fossé n'avoit pas trois pieds de profondeur, point de plate-forme, point d'artillerie montée. Il fallut renoncer à l'espoir de se fortifier complettement, & tirer de sa position le meilleur parti possible. Trois sloops anglois, l'Albany, le North, & le Nautilus étoient restés dans la riviere afin de protéger la garnison, ce qu'ils firent avec succès dès le 25 Juillet, jour auquel les ennemis parurent avec une flotte de vingt-sept voiles. Ils commencèrent leurs attaques à deux heures après midi, & furent obligés de les suspendre jusqu'au lendemain. Leurs nouvelles tentatives ne réussirent pas mieux jusqu'au 28 qu'ils prirent terre, à l'insu du Colonel, dans la partie occidentale, où un piquet de quatre-vingts hommes ne put s'opposer à leur débarquement; il fut repoussé dans le fort, & sa retraite précipitée instruisit le Colonel de ce qui venoit 1779.

de se passer. Il lui fallut retirer tous
1779. ses postes avancés, se concentrer dans ses ouvrages, & par des efforts incroyables, les rendre du moins imposans aux Américains. En moins de trois jours, ils avoient ouvert deux bateries; mais quoique très-vif, leur feu n'interrompit point les travaux de la forteresse, & bientôt on cessa de craindre l'assaut, dont on s'étoit cru menacé jusqu'au 14 d'Août. Pendant les quinze jours précédens, la canonnade s'étoit soutenue avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, & les escarmouches avoient été fréquentes, parce que les Anglois du fort vouloient conserver avec leurs vaisseaux une communication qui ne fût jamais interrompue. Tout-à-coup le feu des Américains ne se fit plus entendre & un piquet détaché pour aller reconnoître leur champ, vint apprendre à Mac Lean qu'ils avoient abandonné leurs ouvrages. En effet ils s'étoient embarqués dans la nuit du 13 au 14 avec leurs troupes & leur artillerie, ce qui ne put se faire sans une confusion que le Colonel se mettoit

en devoir d'augmenter, lorſqu'il apperçut la flotte angloiſe aux ordres de Sir George Collier. Ce Commodore informé que la garniſon de Penobſcot étoit aſſiégée par un armement américain, avoit appareillé de Sandy-Hook le 3 Août avec les vaiſſeaux le Raiſonnable, le Greyhound, la Blonde, la Virginie, la Camille, la Galatée & le ſloop l'Otter qui s'égara dans la traverſée. Cette eſcadre arriva le 13 dans la baie de Penobſcot, & le lendemain matin ſur les onze heures, elle découvrit la flotte de Boſton formée en croiſſant au travers de la riviere, & qui paroiſſoit vouloir diſputer le paſſage aux vaiſſeaux anglois; mais, vu la ſupériorité de leurs forces, il y auroit eu de l'imprudence à le tenter, & le Commodore Saltonſtall qui commandoit les vaiſſeaux boſtonniens, ſe conduiſit ſagement en cherchant ſon ſalut dans la retraite. Le Commodore anglois ne lui en donna pas le tems, & quoique ſon eſcadre ne fut point encore formée, il fit le ſignal d'une chaſſe générale. Deux vaiſſeaux américains, 1779.

1779. le Hunter & la Défenſe, échouèrent en voulant échapper à ce danger ; le premier fut pris & l'autre ſe fit ſauter. Tel fut dans la ſuite de cette chaſſe, le ſort de vingt-cinq bâtimens américains & entr'autres de la belle frégate le Warren de trente-deux pièces de canon. Le Hampdem qui en montoit vingt, ſe trouva ſerré de ſi près, qu'il ne put s'échouer ; il fut contraint d'amener pavillon, & ſon équipage tomba au pouvoir de l'ennemi. Les Soldats & les Matelots des autres bâtimens échappèrent à la captivité par la fuite ; mais en cherchant la liberté au milieu des forêts & des déſerts, le grand nombre y trouva la famine & la mort. L'importante affaire de Penobſcot, ne coûta guères plus de trente hommes à l'Angleterre, & les Américains y perdirent toute leur flotte, dont quatre ou cinq vaiſſeaux furent pris & le reſte brûlé.

Défaite des Anglois à Stoney-Point.

Ce déſaſtre des Américains ne fut point compenſé par la défaite des Anglois à Stoney-Point ſur la rivière North, où le Brigadier-Général Wayne attaqua leurs lignes dans

dans la nuit du 16 Juillet. Il étoit parti la veille de Sandy Beach avec quatre cens hommes, & à huit heures du soir son avant-garde étoit à quinze cens pas du poste ennemi. Tandis que le Général & les principaux Officiers alloient reconnoître les ouvrages, l'armée se formoit en colonnes; elle se mit en mouvement sur les onze heures & demie, tems fixé pour l'attaque du poste. Cent cinquante Volontaires de la colonne droite s'avancèrent la bayonnette au bout du fusil, ayant le Lieutenant-Colonel Fleury à leur tête. Cent autres Volontaires, commandés par le Major Stuward, formoient l'avant-garde de la gauche; ils marchèrent également avec la bayonnette, précédés, ainsi que les premiers, de vingt braves chargés d'ouvrir un passage à travers l'abattis & d'écarter les autres obstacles. L'assaut de Stoney-Point devoit commencer au plus tard à minuit; mais un marais qui couvroit le front des ouvrages en rendit les approches plus difficiles qu'on ne l'avoit cru d'abord; cet assaut fut différé jus- 1779

1779. qu'à minuit & demi. Avant que les troupes se missent en devoir d'agir, le Général Wayne leur avoit donné les ordres les plus précis de ne faire feu dans aucun cas, ce qui fut ponctuellement exécuté. La profondeur du marais, les doubles rangs d'un formidable abattis, la force des ouvrages qui couvroient les flancs & le front de l'ennemi, rien ne put ralentir l'ardeur des assaillans, qui, sous le feu d'une mousquetterie terrible & du canon chargé à mitraille, s'ouvrirent avec la bayonnette un chemin jusqu'aux lignes qu'ils emportèrent.

Ils ne peuvent conserver ce poste.

La garnison de Stoney-Point étoit composée du dix-septième Régiment d'infanterie, de la compagnie des Grenadiers du soixante-onzième, d'une compagnie d'Américains royalistes & d'un petit Régiment d'artillerie; ces troupes, commandées par le Lieutenant-Colonel Johnson, furent ou tuées ou faites prisonnières. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au Général Wayne, & signala la bravoure des Officiers & des Soldats

de sa petite armée ; mais à la gloire d'avoir forcé le poste de Stoney-Point, ils ne purent joindre celle de le conserver. Avec le canon de cette place, les Américains s'étoient d'abord flattés d'enlever le fort de Verplanks, où le Lieutenant-Colonel Webster commandoit un corps de troupes considérable ; déja même ils avoient commencé les attaques, lorsque les troupes légères & quelques escadrons de cavalerie, détachés de l'armée de Clinton, vinrent arrêter les progrès de l'ennemi du côté de la terre, tandis que le Brigadier-Général Stirling débarquoit d'un autre côté avec des forces suffisantes pour secourir Verplanks & recouvrer Stoney-Point. A la vue des trois Régimens qu'il commandoit, les Américains précipitèrent leur retraite ; mais comme Webster avoit essuyé leur feu sans daigner leur rendre un coup de canon, ils s'étoient persuadé qu'il n'en avoit point, & avant que d'évacuer la place, ils firent descendre une galère, pour enlever la grosse artillerie qu'ils ne pouvoient transpor-

1779.

1779. ter par terre. Dans ce moment, Vebſter tourna contre la galère une pièce de dix-huit livres de balle qui l'eût coulée bas, ſi l'équipage ne l'avoit fait échouer & brûler ſur le rivage. Ce qui reſtoit de canons à Stoney-Point, fut enterré ou jetté dans la rivière.

Expédition nocturne de Paulus-Hook plus avantageuſe aux Américains.

L'expédition nocturne de Paulus-Hook, ſur la rivière du Nord, ne coûta pas un Soldat aux Américains & leur valut cent ſoixante priſonniers. La ſurpriſe de ce fort, ſitué à l'oppoſite de New-York, fut l'ouvrage d'un ſtratagême de guerre qui réuſſit parfaitement au Major Lée. Pour ſe rendre maître de ce poſte, il avoit imaginé d'envoyer douze hommes détachés des quatre cens qu'il commandoit; ils étoient armés de flambeaux; & ſe préſentèrent comme déſerteurs des troupes américaines. La ſentinelle les ayant laiſſé approcher, fut tuée auſſi-tôt à coups de bayonnettes; ils ſe ſaiſirent des armes de la garde, & la garniſon endormie ſe trouva priſonnière à ſon réveil. Elle fut enlevée à l'inſu des poſtes avancés, ſans avoir pu

tirer un coup de fusil. La prudence & la valeur que le Major Lée avoit déployées dans cette expédition, lui méritèrent des remerciemens de la part du Congrès, qui applaudit également à son humanité envers les prisonniers anglois dans une circonstance où tout sembloit provoquer le ressentiment des Américains. Ils venoient d'éprouver à Fair-Field les derniers excès de cette férocité tant de fois reprochée à la soldatesque britannique, & dont nous allons extraire quelques-uns des traits receuillis dans une lettre écrite de cette ville saccagée. 1779.

Victoire des Royalistes à Fair-Field. Cruautés des vainqueurs.

Le 17 Juin, sur les quatre heures du matin, un coup de canon tiré de Grover's-Hill, près de la Sonde, annonça l'approche de la flotte angloise aux ordres de Sir *George Collier*. Elle gouvernoit à l'Oueſt, & parut d'abord vouloir prendre la route de New-York; mais sur les dix heures, elle jetta l'ancre sur le rivage occidental, & mouilla dans cette position jusqu'à quatre heures après midi, tems auquel l'ennemi com-

mença le débarquement de ſes trou-
1779. pes à The-Pines un peu à l'Eſt de Kenzie's-Point. Elles longèrent la pointe, enfilèrent une ruelle qui fait face au centre de Fair-Field, pénétrèrent dans la ville, s'y formèrent en trois diviſions, & détachèrent des gardes pour différens poſtes. Les habitans n'étoient point aſſez en forces, pour retarder les progrès de l'ennemi; cependant ils avoient oppoſé toute la réſiſtance qu'on pouvoit attendre de leur petit nombre, & l'armée des Généraux Garth & Tryon, à qui George Collier avoit cédé le commandement des troupes depuis leur débarquement, eut à ſoutenir, en avançant dans la ruelle, le feu d'une pièce de campagne chargée à mitraille, qui joint à celui de la mouſqueterie, la déconcerta pendant quelque tems. Mais cette poignée de braves défenſeurs ſe vit bientôt forcée de gagner les hauteurs de Fair-Field & d'abandonner cette place à la diſcrétion de l'ennemi. Il n'y reſta qu'un petit nombre de femmes & d'enfans, qui, ſe fiant ſur leur ſexe ou ſur

leur foibleſſe, oſoient attendre quelques égards de l'humanité d'un ennemi cru généreux. Leur confiance fut cruellement déçue, & bientôt ils virent leurs maiſons livrées au pillage, devenir le théâtre de tous les excès. Le Soldat inſenſible aux pleurs de ces femmes déſolées, ſe permit contre elles toutes les violences que l'avidité peut ſuggérer, & beaucoup de celles que la décence ne permet pas de décrire. Non content d'enlever & de briſer leurs meubles, il leur arrachoit les vêtemens les plus chers à la pudeur allarmée. Les enfants au berceau n'étoient pas plus reſpectés que leurs mères, & tandis que ces barbares tenoient la bayonnette ſur la mammelle de celles-ci, d'autres brigands dépouilloient les innocentes victimes qui en exprimoient le lait. Ce genre d'outrages ſignala ſur-tout la brutalité des Heſſois. Les Américains réfugiés les ſecondoient par d'autres excès; s'ils ſe montrèrent moins acharnés contre un ſexe ſans défenſe; pour ſe venger de la confiſcation de leurs 1779.

1779. biens (1), ils saccagèrent les propriétés des Américains fidèles au Congrès. Quoique moins forcenés que les autres, les Anglois encourageoient toutes ces horreurs comme un moyen, disoient-ils, de recouvrer ou d'affermir leur autorité en Amérique. L'incendie général de la ville de Fair-Field fut un des plus cruels effets de cette politique barbare. Il avoit commencé deux ou trois heures avant la nuit, & les cris des femmes éplorées, des enfants effrayés & des Ministres de la religion outragée, ne purent émouvoir le Général Tryon qui dirigeoit le progrès des flammes dans tout un quartier de la ville. Grace à la modération du Général Garth, qui, vu la nature de sa

(1) En vertu d'un acte de l'Etat de Massachusett's-Bay du 5 Mai 1779, les biens de ces Américains infidèles à la cause commune avoient été confisqués au profit du gouvernement & du peuple de cet Etat. Leurs personnes furent déclarées étrangeres, & privées, en conséquence de leur abdication volontaire, de toute relation politique & civile avec les Etats-Unis d'Amérique.

mission, se conduisit avec beaucoup d'humanité, une partie considérable de la ville existoit encore au lever du soleil; mais environ deux heures après, l'embrâsement devint général, & il n'y eut qu'un petit nombre de maisons qui échappèrent à la fureur de ces incendiaires. Les Allemands appellés *Jagers*, s'étoient montrés les plus inexorables; ils composoient l'arrière-garde, & tout ce qui avoit échappé à la vigilance barbare de Général Tryon, devint la proie des *Jagers*, que l'auteur de la lettre appelle avec énergie *les enfants du pillage & de la dévastation*. Cependant, lorsque l'ennemi sonna la retraite, le fort de Fair-Field subsistoit encore. Quelques partis avoient tenté de l'enlever, & une galère à rames fut envoyée pour en faire taire le feu; mais le brave Jarvis le soutint victorieusement avec vingt-cinq hommes; les Anglois se rembarquèrent sans avoir pu s'emparer de cette bicoque. Leur retraite fut ensanglantée, & la milice du pays qui s'étoit rassemblée à la hâte, mit beaucoup d'ardeur à leur poursuite. 1779.

1779. Il y eut de part & d'autre beaucoup de morts & de bleſſés, & cette expédition barbare fut plus honteuſe qu'utile au parti des Royaliſtes. Enfin Sir George Collier fit voile pour Long-Iſland, où il trouva les affaires dans un état plus déſeſpéré que jamais.

Malgré quelques ſuccès particuliers, la détreſſe des Anglois n'étoit pas moins allarmante dans les autres contrées de l'Amérique ſeptentrionale. Ils ne pouvoient plus ſe diſſimuler l'impoſſibilité de la réduire; & le ſentiment de leur impuiſſance ne faiſoit qu'irriter la fureur qui, dans le cours de cette campagne, multiplia les actes de cruautés inutiles, dont la priſe de Fair-Field venoit d'offrir une ſcène effrayante, & qui ſe répétoient plus ou moins fréquemment dans pluſieurs autres parties du continent. Leur excurſion dans la baie de Chéſapéak avoit ſur-tout été marquée par des atrocités, dont la réunion formeroit un tableau révoltant qu'on doit épargner au lecteur. On ſe contentera d'en recueillir quelques traits.

Une flotte de trente voiles, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne & de trois frégates, étoit entrée le 8 Mai dans la rivière Elisabeth avec trois mille hommes détachés de l'armée de New-York. Sur les quatre heures après-midi, ils mouillèrent près du fort de Ports-Mouth. On n'étoit point préparé à les recevoir; le lendemain les troupes débarquèrent sans trouver la moindre opposition, & marchèrent au fort, que la garnison américaine avoit évacué plusieurs heures auparavant. Elle s'étoit repliée sur le poste de Great-Bridge, situé à moitié chemin de Ports-Mouth à Suffolk. L'ennemi l'y poursuivit le jour suivant, & se rendit le lendemain à cette dernière place qu'il réduisit en cendres. Un détachement fit, sans succès, une tentative sur *Hampton*; mais en quelques lieux que se portassent les Anglois, le feu, la violence & les dévastations marquoient leur passage. Parmi les horreurs qui revoltent le plus dans le tableau de cette expédition, on cite deux traits, dont la barbarie est à peine croyable. Le

1779.

Traits particuliers d'atrocité.

1779. premier concerne sept François arrêtés sans armes près du poste de Great-Bridge, demandant la vie & massacrés de sang-froid. Le trait suivant est encore plus odieux. Un vaisseau américain, dont le Capitaine & l'équipage étoient François, ainsi que huit passagers, fut obligé de se rendre après une vigoureuse défense; mais au lieu de l'hommage qu'un vainqueur généreux ne refuse jamais à la valeur d'un ennemi vaincu, les Anglois souillèrent leur victoire par la mort de ces infortunés. Ils les massacrèrent impitoyablement, sans excepter le Capitaine qui, conduit à bord du vainqueur, y fut poignardé contre le droit des nations. « Je ne vous » présente, est-il dit dans la lettre » où ces faits sont consignés, qu'une » foible esquisse des horribles scè- » nes, dont la Virginie est le théâ- » tre, & je ne m'arrête qu'aux faits » attestés ».

Rien ne prouve mieux la réalité de ces excès, que les représailles autorisés par un *résolvé* du Congrès, dont voici la traduction.

Acte du Congrès qui » D'autant plus qu'il a été repré-

» senté au Congrès que l'ennemi, de-
» puis son invasion dans la Virginie, 1779.
» a commis des noirceurs sans né- autorise les
» cessité, & des cruautés outra- représailles.
» geantes, tant envers les citoyens
» de cet Etat, qu'envers plusieurs
» sujets de Sa Majesté Très-Chré-
» tienne résidans dans cette partie
» du continent ». RÉSOLU : « que
» le Gouverneur de la Virginie sera
» requis de faire les enquêtes les
» plus promptes, afin de reconnoî-
» tre la vérité des représentations ci-
» dessus, & de transmettre au Con-
» grès l'évidence qu'il pourra re-
» cueillir à ce sujet ». *Résolu* : « que
» le Congrès rendra la pareille pour
» les cruautés exercées contre les
» habitans de ces Etats, & spéciale-
» ment contre les sujets de Sa Ma-
» jesté Très-Chrétienne ».

Les Américains ne se crurent point authorisés par cet acte du Congrès à des représailles inhumaines contre leurs ennemis ; ils se montrèrent généreux dans les actions les plus meurtrières. Le Général *Saint-Clair* avoient été chargé d'enlever deux forts qui ouvroient à l'armée de Clinton l'entrée des Jer- Humanité des Américains après leurs victoires.

1779. seys. Les six cens hommes qu'il commandoit emportèrent ces forts la bayonnette au bout du fusil, & ce ne fut pas sans un grand massacre des ennemis. Tous ceux qui échappèrent à la mort furent faits prisonniers, & leur nombre étoit d'environ cinq cens; il n'y en eut pas un seul qui n'eut à se louer de l'humanité des vainqueurs. Les Bostoniens usèrent de la victoire avec la même modération, lors de l'importante affaire de Glascow-Bay, où les Anglois perdirent huit cens hommes, un vaisseau de cinquante canons, deux frégates & un bâtiment armé. Ils avoient été surpris coupant des bois de construction; comme ils n'avoient d'autres armes que leurs haches, ils furent traités avec les ménagemens dûs à des ennemis sans défense.

Retraite du Général Lincoln devant Stono-Ferry.

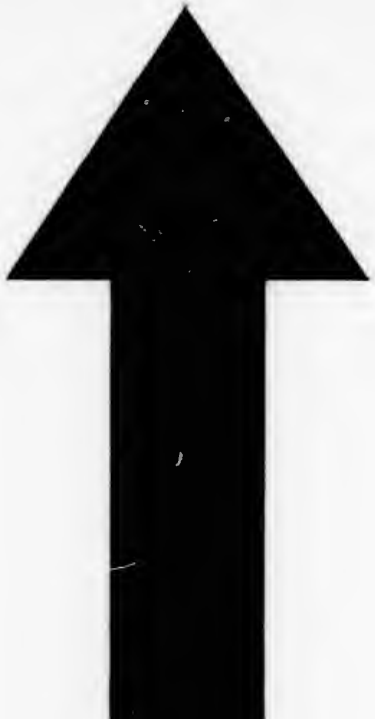
L'expédition de Stono-Ferry eut une issue moins heureuse pour les Américains; elle coûta beaucoup de sang à l'un & l'autre parti, & la retraite du Général Lincoln autorisa les ennemis à s'atribuer la victoire. Trompé sur la nature de leurs forces & de leur position, dans la

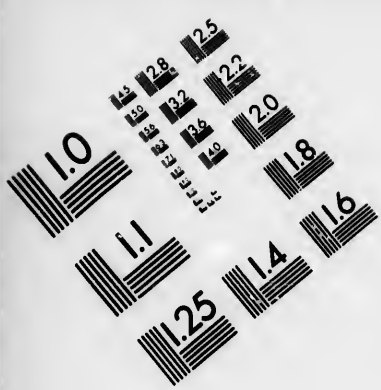
matinée du 20 Juin, il avoit tenté de les forcer dans leurs poſtes ; mais ils étoient couverts par de bonnes redoutes & défendus par un excellente artillerie. Celle de Lincoln étoit trop légere pour pouvoir endommager leurs lignes. L'attaque commença ſur la droite & devint bientôt générale. L'action ſe ſoutint cinquante ſix minutes ſans interruption ; elle fut très-vive & des plus meurtieres ; mais au fort de cette action, un gros détachement de l'iſle Saint-Jean vint renforcer les Anglois, ce qui détermina le Général américain à former ſa retraite dans le meilleur ordre poſſible. Trois cens hommes de ſon armée étoient reſtés ſur le champ de bataille, & le nombre de ſes bleſſés fut encore plus conſidérable. Les Anglois diſſimulèrent leurs pertes ; mais on ſut qu'ils avoient été plus maltraités que les Américains. 1779.

Retraite du Général Prévoſt devant Charles-Town.

La retraite du Général Prévoſt devant Charles-Town avoit précédé, d'environ ſix ſemaines, celle du Général Lincoln, qui, vers la fin d'Avril, s'étoit porté ſur Auguſta, dans l'intention d'y protéger

[redacted]





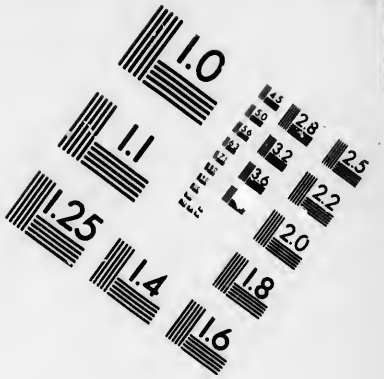
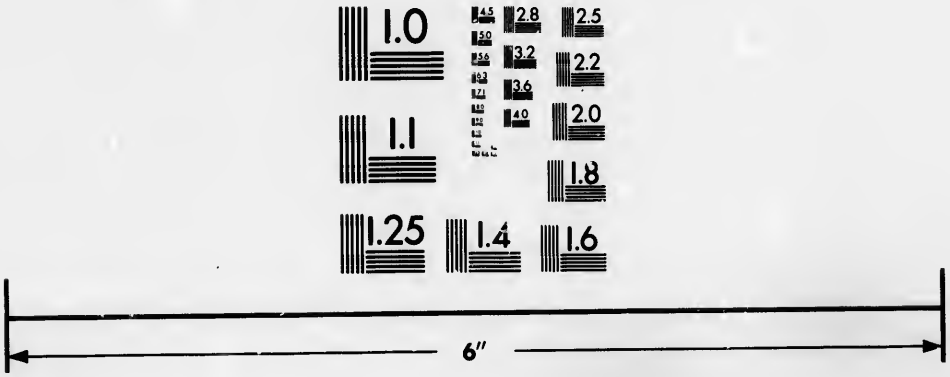
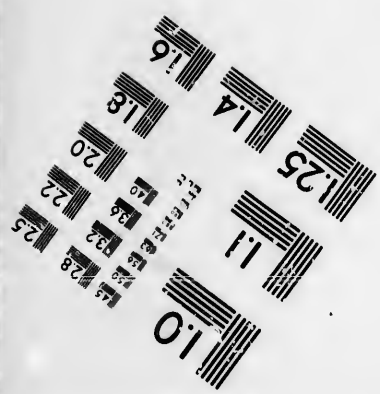
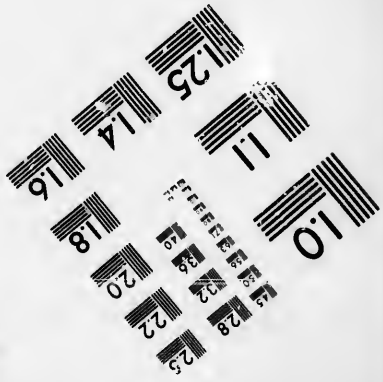


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1779. une assemblée de Députés américains, & de pénétrer dans la Géorgie. Pour faire échouer ce double projet, & tirer de la Caroline des provisions pour son armée, le Général anglois avoit tenté une invasion dans cette province. Le corps d'observation de l'armée américaine ne put voir, sans étonnement, les troupes britanniques franchir des marais jusqu'alors impraticables; comme il étoit peu nombreux en comparaison de ces troupes, il ne crut pas devoir leur disputer les défilés, & le Brigadier-Général Moultrie, qui commandoit ce corps, le ramena prudemment sous le canon de Charles-Town. On n'imaginoit pas que les Anglois eussent d'autre intention que de fourrager dans le pays, & le Général Lincoln ne songea point d'abord à marcher au secours de la place. Dans la soirée du 10 Mai, on fut que l'armée royale campoit sur la rive méridionale de l'Ashley. Cette apparition subite obligea les troupes en quartier dans la ville à passer la nuit au bivouac. Le lendemain l'armée angloise étoit en

deçà de la riviere. Le Général Polawski étoit allé la reconnoître avec un détachement qui avoit ordre d'en observer la marche. Lorsqu'elle se fut avancé sur trois colonnes à la distance de cinq milles de Charles-Town, le détachement fit feu pour avertir de l'approche des ennemis. Le Comte de Polawski venoit de rentrer dans la ville pour conférer avec le Conseil ; il en ressortit avec de nouvelles troupes, dont la mission étoit de charger l'armée royale. Quoique supérieure en nombre, elle se vit forcée d'abandonner son entreprise & de songer à la retraite. Sa perte fut de quarante-cinq, tant Officiers que Soldats, & ce choc n'en coûta que trente aux américains. On ignoroit encore dans la ville cet échec du Général Prévost, & l'on s'y préparoit à repousser vigoureusement un assaut général, lorsqu'on fut par un avis reçu dans la matinée du 13, que l'ennemi venoit de repasser le bac d'Ashley. L'approche du Général Lincoln justifioit suffisamment la précipitation de cette retraite, que le Gé- 1779.

1779. néral Prévoſt motive ainſi dans ſa relation. » L'artillerie nombreuſe » montée ſur les remparts, les » vaiſſeaux & les galeres qui cou- » vroient & flanquoient les lignes » rebelles, le peu de monde que » nous avions, la crainte de haſar- » der à la fois & notre petite ar- » mée & la province de Géorgie ; » toutes ces conſidérations m'enga- » gèrent à regagner la rive méri- » dionale de la riviere Ashley, où » l'on avoit laiſſé une partie des » troupes, pour aſſurer notre re- » traite dans le cas où elle devien- » droit néceſſaire ».

Il ſe replie vers Wappoo & vient prendre ſes quartiers à Beaufort.

L'arrivée ſubite du Général Lincoln, força l'armée britannique à ſe replier vers Wappoo, & l'on crut d'abord que c'étoit avec le deſſein de haſarder une action ; mais elle décampa la nuit ſuivante, & vint attendre dans l'iſle de Saint-Jean, les ſecours que ſa ſituation rendoit indiſpenſables. Sept navires étoient partis de Savannah avec des munitions pour cette armée ; ils furent pris ou mis en fuite par des corſaires américains. Enfin, le *Perſée* & la *Roſe* vinrent approviſion-

ner les troupes du Général Prévoſt, qui changea ſes quartiers & les porta à Beaufort. Outre l'avantage de ſéjourner dans la Caroline, il y trouvoit celui d'occuper une poſition favorable pour couvrir efficacement la Géorgie, & la garantir des entrepriſes de l'ennemi. Mais il entroit dans le plan de la campagne, de tenter le recouvrement de cette province, où nous verrons bientôt le Comte d'Eſtaing. Avant que de le ſuivre dans l'expédition moins heureuſe de Sawannah, l'ordre des tems nous oblige d'eſquiſſer un tableau rapide, de ce qu'il fit dans les Indes occidentales. 1779.

Allarmes dans les Iſles angloiſes.

La flotte de M. de la Motte Piquet & toutes les diviſions expédiées pour renforcer le Comte d'Eſtaing, s'étoient déjà rendus à Fort-Royal, ſans que les Anglois euſſent réuſſi à les intercepter. Leur armée navale, ſi long-tems ſupérieure & avantageuſement mouillée à Sainte Lucie, ne ſouffroit pas autant de l'inſalubrité de cette iſle, que leurs troupes de terre. Elle y croiſoit, pour ainſi dire,

1779. à l'ancre ; elle menaçoit de là, tout ce qui entroit dans la Baye du Fort-Royal de la Martinique. Les diviſions ſe ſuccédoient dans le canal qui ſépare les deux iſles. Des frégates & de petites embarquations alloient juſqu'à l'ouvert même de la baie du Fort-Royal. La continuité de cette manœuvre fut bientôt diminuée par la promptitude & par la conſtance avec leſquelles ces frégates & ces diviſions étoient perpétuellement repouſſées par les François. Un nombre ſupérieur de leurs vaiſſeaux appareilloit toujours ſur le champ & au même inſtant qu'il paroiſſoit la moindre découverte de l'ennemi. Cette patience & cette opiniâtreté inaltérables, qui conviennent au plus foible, obligeoient l'armée angloiſe à une répétition ennuyeuſe & fatiguante de grands mouvemens. Ils n'avoient jamais eu d'autres fruits pour elle que celui de ſoutenir ſes vaiſſeaux de découverte & de faire rentrer les vaiſſeaux François qui leur avoient donné chaſſe. Ce fut à la perſévérance inébranlable de cette méthode que les iſles

Françoises durent principalement l'arrivée des renforts & l'espece de liberté avec laquelle se fit leur Commerce. Celui des Anglois étoit souvent inquiété par des détachemens de vaisseaux ou de frégates françoises qui, sorties du Fort-Royal pendant la nuit, & hors de vue avant le jour, alloient croiser & reprendre les petites isles de Saint Martin & de Saint Barthelemy. Une des principales (Saint-Christophe) fut menacée : le secret de cette entreprise divulgué en empêcha l'exécution, au moment même que les troupes alloient s'embarquer. Mais cette connoissance d'un projet qui auroit probablement réussi, s'il eût été ignoré, dût augmenter les inquiétudes des Anglois. La perte qu'ils firent de l'isle de Saint Vincent dans le tems même où toute la supériorité de leurs forces sembloit ne leur laisser rien à craindre, légitima la précaution que prit l'Amiral Byron, de convoyer lui-même en corps d'armée, les vaisseaux marchands de sa Nation. 1779.

Saint-Vincent fut pris par le

1779. brave & si estimable Chevalier du Rumain, Lieutenant de vaisseau, qui, élevé dès les premiers grades dans le sein de la Marine Royale, étoit, malgré cette différence, nommé par le Comte d'Estaing, le Dugué Trouin du regne de Louis Seize. Le Général, dès les premiers jours de Juin, avoit fait, avec le plus profond secret, les dispositions nécessaires pour cette expédition, & dans la nuit du 9 la frégate du Roi, le Lively, les corvettes l'Elis & le Weazel, une goëlette, & le bricq le Reprisal, appareillèrent avec trois cens hommes de troupes. La navigation de cette flotille fut contrariée par les vents, & le Chevalier du Rumain ne mouilla que le 16 dans la baie de Young-Island, entre Caliaqua & King's-Town. Quoique défendus par soixante-dix ou quatre-vingt Soldats, ces deux postes se rendirent à la premiere sommation, & l'on en fut en partie redevable à l'apparition subite de six cens Caraïbes, dont l'inclination pour les François ne se démentit point en cette circonstance.

Tandis qu'on étoit occupé à régler les articles de la capitulation du fort de King's-Town, le Chevalier du Rumain apperçut dans la baie deux navires armés qui s'avançoient à pleines voiles ; sans perdre de tems, il se jette dans une pirogue, appareille avec sa frégate, s'empare des deux bâtimens, & revient à S. Vincent avec ses prises. Il poursuivit son expédition avec autant d'activité que de bravoure, & comme il l'avoue dans sa relation, il fut puissamment secondé par les Officiers & les Soldats qui composoient sa petite armée. Le Chevalier de Percin se signala particulièrement à l'attaque du poste de Calonery. Ce fort étoit défendu par vingt-six hommes & seize canons de petit calibre ; ce brave Officier l'emporta d'assaut & ne perdit pas un Soldat. Le zèle & l'intrépidité du sieur Canonge eurent aussi le plus grand éclat dans cette journée, où le Commandant en chef, ne montra pas moins d'humanité que de bravoure. On ne peut trop louer le Chevalier du Rumain d'avoir reprimé le pillage des Caraïbes, 1779.

1779. qui s'étoient répandus dans les habitations ; & rien ne lui fait plus d'honneur que ſes procédés envers les cent trente priſonniers qu'il embarqua ſur la frégate le Lively, & ſur la corvette l'Elis. Le reſte de la garniſon fut transféré à Antigues. Elle conſiſtoit en deux cens quatre-vingt-ſept hommes de troupes réglées, ſans y comprendre la milice ; ils furent échangés pour un nombre égal de priſonniers françois. On trouva dans l'iſle de Saint-Vincent, environ cinquante pièces de groſſe artillerie. Preſque tous les articles de la capitulation furent accordés, conformément aux demandes du Gouverneur *Morris*. Les Caraïbes furent congédiés & renvoyés dans leurs habitations reſpectives ; mais le Gouverneur ne put obtenir qu'ils fuſſent déſarmés ; on crut devoir ces ménagemens aux habitans originaires de cette iſle, dont l'amitié pour la France ſe manifeſtoit dans toutes les occaſions. Elle avoit pour motif des ſervices de la part de cette nation, & des traitemens barbares de la part du Gouvernement britannique.

En

En vertu du traité de 1763, qui cédoit aux Anglois l'Isle de Saint-Vincent, les Caraïbes étoient passés sous la domination de la Grande-Bretagne. Elle s'empara de leurs établissemens & nomma des Commissaires pour morceler leurs propriétés, dont ils furent dépouillés en grande partie. Ces peuples connus pour braves & d'un caractère indépendant, se plaignirent de cette infraction du Traité de Paris, dont ils invoquèrent la protection. On leur répondit par d'autres vexations encore plus criantes; dans leur désespoir, ils chassèrent, à main armée, les Commissaires & leurs satellites. Cet acte de vigueur indisposa le Gouvernement britannique, & l'on fit passer dans l'Isle de nouveaux régimens, dont la mission étoit de réduire les Caraïbes à quelque prix que ce fut. Leur résistance devint plus opiniâtre; ils se rassemblèrent en force & dispersèrent les premières troupes détachées pour les expulser de leurs domaines. On en fit marcher de nouvelles & de plus nombreuses contre ces infortunés qui,

1779.

Les Caraïbes ennemis des Anglois. Origine de cette inimitié.

1779. dès ce moment, furent déclarés rebelles. En conséquence de cette déclaration, Lord Hillsborough, alors Secrétaire d'Etat, disposa de leurs terres en faveur de ceux même qui, pour les en dépouiller, avoient fomenté la rebellion, & mit sur pied des forces suffisantes pour conquérir cette même partie de l'Isle que le traité assuroit aux Caraïbes. L'embarras du Ministre étoit de savoir ce qu'il feroit des malheureux habitans échappés au fil de l'épée, lorsqu'on jeta les yeux sur un rocher appellé l'isle de Saint-Thomas, que sa stérilité rendoit inhabitable. Il fut décidé qu'au lieu de faire périr les Caraïbes par la bayonnette, on les enverroit dans cette Isle déserte, où la famine les eût moissonnés en très-peu de jours. Lord Hillsboroug étoit à la tête du département qui dirigeoit ces mesures atroces dans le cabinet de Saint-James; sur ces entrefaites, il se retira du ministère, & Lord Darmouth fut chargé de les faire exécuter. Quatre régimens détachés d'Amérique, s'étoient embarqués sous les ordres du Colonel

Dalrymple, pour aller exterminer les Caraïbes, qui se refuseroient à cette transmigration; mais de telles horreurs étoient une violation trop formelle du Traité de Paris, & la France témoigna au Gouvernement d'Angleterre, qu'elle n'en seroit point spectatrice indifférente. Cette menace indirecte sauva les Caraïbes, & cette expédition qui avoit déjà coûté quatre ou cinq cens mille livres sterling ne fut point consommée; mais ces braves insulaires n'oublièrent jamais ce qu'ils devoient à la France, & leur reconnoissance ne fut pas moins active que leur ressentiment. Comme ces deux affections contraires ont dirigé toutes leurs demarches dans le cours de cette guerre, on a cru devoir en indiquer l'origine dans une courte digression qui est moins étrangere qu'on ne pense aux événemens, dont on va reprendre le fil. 1779.

L'influence du commerce est si grande en Angleterre, & sa protection est si fortement recommandée aux Généraux de cette nation, que l'Amiral Byron prit le

L'Amiral Byron quitte Sainte Lucie pour aller escorter la flotte des isles sous le vent.

1779. parti d'escorter lui-même jusqu'au débouquement, un convoi précieux qui portoit en Angleterre les productions de toutes les Isles Angloises. L'intention de l'Amiral, en regagnant Sainte-Lucie, étoit de toucher à la Barbade ; mais un fort courant avoit tellement retardé sa marche, qu'il ne put se trouver au vent de la Martinique que le 30 Juin, jour auquel l'armée du Comte d'Estaing avoit appareillé sur les neuf heures du matin, pour une grande expédition, dont il ne vouloit se fier qu'à lui-même. Environ trois mille hommes de troupes de débarquement, étoient sur cette armée navale, composée de vingt-deux vaisseaux de ligne, de trois de cinquante canons, de quinze frégattes, corvettes ou mouches, & de la flutte la Ménagère. Elle se rangea sur trois colonnes, côtoya Sainte-Lucie & Saint-Vincent, & vint mouiller le deux Juillet en deça des forts (1) sur la côte de

(1) Les deux principaux sont le Fort-Royal, à l'entrée du port, & la redoute située sur une hauteur qui domine la ville,

la Grenade. Dans la soirée du même jour, le Comte d'Estaing débarqua avec dix-huit cens hommes qui s'emparèrent des hauteurs voisines ; & dans la nuit, se mit à la tête de la majeure partie de ces troupes, & tourna le Morne de l'Hôpital, dont la pente extrêmement rapide étoit fortifiée d'une palissade & de trois retranchemens. Dès la pointe du jour, il reconnut la position de l'ennemi sur cette montagne, dont huit cens hommes défendoient les approches. Quoique sans artillerie, le Général fit ses dispositions pour l'enlever dans la nuit suivante. Son dessein étoit d'attaquer sur trois colonnes la partie de l'Est, & il ordonna en conséquence une fausse attaque du côté de la riviere Saint-Jean ; mais avant que de rien tenter, il fit sommer Lord Macartney de se rendre. Ce Gouverneur de la Grenade répondit qu'il connoissoit ses forces, & qu'il feroit tout ce qui dépen- 1779.

le port, la rade & toutes les autres forteresses ; on l'appelle le Morne de l'Hôpital.

1779. droit de lui pour bien défendre ſon iſle. Avant la nuit, le Comte de Dillon & les autres Commandans des diviſions, étoient allés examiner les retranchemens & reconnoître le chemin que les troupes devoient ſuivre; ſur le minuit elles ſe mirent en mouvement & ſe trouvèrent, en moins de deux heures, à un quart de lieue du Morne qu'elles devoient attaquer. Là, ſe formèrent les trois colonnes. Celle de la droite, commandée par le Vicomte de Noailles, étoit compoſée de cent Chaſſeurs du régiment de Champagne, de ſoixante Grenadiers d'Auxerrois, de cent trente hommes tant de ce régiment que de celui de la Martinique, & de dix Soldats d'Artillerie. La colonne du centre, aux ordres du Comte Edouard Dillon, étoit formée de trois cens hommes du régiment de ce nom, & de dix Soldats d'Artillerie, Le Comte Arthur Dillon commandoit la colonne de la gauche, compoſée de tous les Grenadiers & de la majeure partie des Soldats de ſon régiment; on y comptoit dix hommes d'Artillerie comme dans les au-

tres colonnes. Le Général marchoit à la tête de celle-ci, qui étoit précédée immédiatement par l'avant-garde. Le Comte de Durat, Colonel en second du régiment de Cambresis, commandoit les cinquante Volontaires & les cent trente Grenadiers qui la composoient. Deux cens hommes des régimens de Champagne, Viennois, la Martinique, & de la Légion de Lauzun, formoient la division qui, sous les ordres du Comte de Pondevaux, commença la fausse attaque sur les deux heures après minuit. Au même instant les trois colonnes débouchèrent vers le Morne de l'Hôpital, en suivant les routes indiquées. Quand on fut près des retranchemens, il en partit un feu très-vif; & le bâtiment du Roi d'Angleterre, le *York*, mouillé dans le carénage, incommoda beaucoup la colonne du centre, sur laquelle il tiroit à cartouche; mais elle se joignit bientôt, ainsi que la colonne de gauche, à l'avant-garde qui venoit de franchir la palissade, & qui déjà gravissoit le Morne. Ni le feu le plus 1779.

violent, ni l'extrême difficulté des lieux, rien ne put rallentir l'ardeur des troupes, qui suivirent leur Général dans les retranchemens.

1779.

Capitulation de la Grenade.

L'action dura depuis deux heures & demie du matin, jusqu'à quatre, & l'ennemi forcé de toutes parts, ne put différer la capitulation que jusqu'au lendemain. Lord Macartney eut bien voulu la traîner en longueur jusqu'à l'arrivée de l'Amiral Byron, qu'il attendoit avec son escadre; mais le Comte d'Estaing lui fit dire que s'il ne se rendoit pas dans un quart-d'heure, il alloit l'écraser dans son fort. Cette menace produisit l'effet qu'on en devoit attendre, & le Gouverneur de la Grenade se soumit aux conditions qu'il plut au Général françois de lui imposer. Une des plus dures fut d'obliger les Anglois de jeter leur pavillon dans le fossé, & d'arborer eux-mêmes le pavillon françois à un nouveau mât. Le Comte d'Estaing exigea de plus que les anciennes propriétés des François leur fussent rendues aux mêmes conditions qu'on les leur

avoit enlevées : des propos injurieux à la France, attirèrent ce traitement à Lord Macartney. Tant à l'attaque du Morne qu'à celle du fort, ont perdit tout au plus trente-cinq hommes, & soixante-dix blessés. Quelques Officiers de Marine avoient obtenu comme une grace, de se trouver à l'affaire de la Grenade, & de ce nombre furent MM. du Rumain, de Broves, de Combaud & de Barras. Les autres restèrent simples spectateurs de cette brillante expédition ; mais ce fut bientôt leur tour de se signaler. 1779.

L'escadre angloise est battue par celle du Comte d'Estaing.

L'Amiral Byron informé de la prise de Saint-Vincent, avoit appareillé dans le dessein de reprendre cette isle. Sa flotte consistoit en vingt-un vaisseaux & en plusieurs bâtimens de transport portant environ quatre mille hommes de troupes de débarquement. Il dirige sa route de ce côté-là. Le 5 Juillet, un petit bâtiment particulier des isles du vent vint annoncer au Comte d'Estaing l'approche de l'escadre ennemie, & sans perdre de tems, ce Général fait signal de se préparer à appareiller & dispose tout pour

1779. le combat. L'Amiral ne parut point ce jour-là ; mais le 6 à trois heures du matin, ſon eſcadre ſe préſenta dans le meilleur ordre ; celle de France n'avoit point encore eu le tems de ſe mettre en ligne de bataille. Voulant profiter de cette circonſtance, l'Amiral força de voiles pour venir mouiller ſous le fort, dont il ignoroit la priſe. Sa manœuvre étoit décidée, & il fallut qu'il acceptât le combat ; en moins d'un quart-d'heure l'action devint générale. Le feu étoit vif de part & d'autre ; mais le Comte d'Eſtaing doubloit celui des Anglois. Leur armée couroit le bord du Sud, & la françoiſe celui du Nord. A peine eurent-ils apperçu les pavillons blancs ſur les murs de la Grenade, qu'ils virèrent tous de bord dans la même poſition. Le feu devint plus violent que jamais. Le Fier-Rodrigue, l'Amphion & l'Annibal, ſe trouvoient alors à la queue de l'eſcadre ; ils eſſuyèrent les volées de ſix vaiſſeaux, dont un étoit commandé par le Vice-Amiral Barrington. Pour éviter l'abordage, la ſeule reſſource du Fier-Rodrigue, fut de

préſenter la poupe à trois vaiſſeaux de ligne, & peu s'en fallut qu'il ne ſuccombât dans cette circonſtance, où le Capitaine Montaut fut renverſé ſur le gaillard par un boulet ramé de trente-ſix livres de balle; il mourut quelques minutes après. L'Amphion fut encore plus maltraité que le Fier-Rodrigue. Le Céſar, la Provence & le Tonnant, ſouffrirent auſſi beaucoup dans cette journée; mais ce dernier vaiſſeau y ſurpaſſa l'idée qu'on avoit de ſa force. Le Comte de Breugnon qui le commandoit, & qui étoit alors dangereuſement malade, ſe fit porter ſur le pont dans un fauteuil. La préſence des ennemis ſembla lui rendre ſa première vigueur, & il foudroya le vaiſſeau de l'Amiral Barrington, de manière à lui faire quitter ſa ligne. Le Comte d'Eſtaing en allant voir après le combat cet Officier Général qui étoit le plus ancien, lui dit, qu'il ſavoit depuis long-tems que la poudre à canon étoit le remède qui convenoit davantage à ſon tempérament. Tous les Officiers Généraux françois & beaucoup de Capitaines de 1779.

1779. vaisseaux se distinguèrent. Le Comte de Grasse, qui étoit le quatrième Officier Général, fut de ce ce nombre, il étoit par son rang le Matelot d'arrière du Général. On remarqua l'accord le plus parfait entre les signaux du Comte d'Estaing, & les manœuvres par lesquelles le Comte de la Motte-Piquet les exécuta. Le vaisseau le Fendant, commandé par le Marquis de Vaudreuil, fut un de ceux qui tint mieux le vent, & qui rallia l'ennemi de plus près. Cependant l'escadre angloise avoit cinq de ses vaisseaux démâtés de leurs mâts de hune, & plusieurs avoient beaucoup souffert dans leurs agrès. Par une manœuvre du Comte d'Estaing, trois de ces vaisseaux furent séparés du gros de l'armée. Celui qui étoit le plus éloigné, fit vent arrière. En le chassant, on s'en fût emparé; mais il eût fallu pour cela tomber avec lui sous le vent de la Grenade; les transports avec des troupes de débarquement étoient restés au vent de l'Isle, elles pouvoient y avoir débarqué; & cette Colonie eût été reprise, il étoit

plus ſage d'y rentrer, & de conſtatter ainſi l'avantage de l'armée françoiſe. 1779.

Le Comte d'Eſtaing reſte maître du champ de bataille.

Ce combat ſi glorieux pour la Marine françoiſe avoit commencé vers les ſept heures & demie, & s'étoit ſoutenu juſqu'à midi ; il recommença à deux heures & continua juſqu'au coucher du ſoleil. On obſerva que pendant toute l'action, l'Amiral Anglois avoit évité de ſe meſurer avec le Comte d'Eſtaing qui cherchoit à le combattre. Le mauvais état de l'eſcadre ennemie, ſa conſtance à tenir le vent, tandis qu'un de ſes vaiſſeaux ſéparé fuyoit vent arrière ; la retraite de l'Amiral Byron, l'abandon qu'il fit du champ de bataille, la priſe d'un tranſport chargé de cent cinquante Soldats, une Colonie perdue, toutes les circonſtances en un mot de cette expédition, en atteſtent le ſuccès. Il eût ſans doute été plus complet, ſi le Comte d'Eſtaing avoit pu développer toutes ſes forces dans le combat naval ; mais neuf de ſes vaiſſeaux ne prirent preſque aucune part à l'action, & ceux qui combattirent enſemble eurent tou-

1779. jours le désavantage du vent. Cette circonstance, même en ajoutant à la gloire des François, dut nécessairement diminuer la perte de l'ennemi. Elle n'est évaluée dans les relations angloises qu'à cent quatre-vingt-trois morts & trois cens quarante-six blessés. On n'y fait aucune mention des cent cinquante Matelots ou Soldats pris sur le transport, dont un des vaisseaux françois s'empara le lendemain de l'action, & qui par conséquent ne put joindre l'armée britannique à Saint-Christophe où l'Amiral Byron s'étoit réfugié après sa défaite. Suivant le rapport de cet Amiral, la perte des François auroit été plus considérable que la sienne, d'environ dix huit ou vingt morts, & de cinquante blessés; ce qui n'est ni vrai ni probable (1).

Relations infideles de l'Amiral Byron & de Lord Macartney.

Lord Macartney est encore moins fidèle dans sa relation du combat de terre. Non content d'exagérer les

(1) Par les relevés les plus exacts, les deux affaires coûtèrent à la France cinq cens quatre hommes, & le nombre des blessés fut de cinq cens vingt-sept.

forces du Comte d'Eſtaing qu'il fait arriver à la grenade avec ſix mille cinq cens hommes de troupes deſtinées au débarquement, il réduit le nombre des ſiennes à moins de trois cens hommes, & le fait eſt qu'il en avoit placé quatre cens ſur le Morne de l'Hôpital, avec ordre de défendre ce poſte juſqu'à la derniere extrêmité; ordre qui fut ſuivit à la lettre par ces braves Anglois qui ſe laiſſoient écraſer, tandis que le Gouverneur ſe tenoit réfugié dans le fort, d'où l'on ne tira pas un ſeul coup de canons. Mais rien ne dément l'aſſertion haſardée dans la lettre de Lord Macartney, comme les ſept cents priſonniers faits à la priſe de la Grenade. La triſte ſituation de ce Gouverneur peut ſeule excuſer les erreurs de ſa relation, & l'on ne doit imputer qu'à ſon déſeſpoir la fierté ridicule & l'indécente animoſité qu'il mit dans ſes propos contre la France, même en préſence de ſes vainqueurs. Pendant ſa traverſée en Europe, qui fut de quarante-neuf jours, ſon chagrin s'exhaloit ſouvent en termes injurieux à l'équipage de la frégate la Dili-

1779.

1779. gente. M. du Chilleau qui la commandoit, l'avertit plusieurs fois qu'il étoit son prisonnier; cela ne l'empêchoit pas de répéter sans cesse que la frégate n'arriveroit point en France, & qu'elle seroit infailliblement la proie des bâtimens anglois. Le Capitaine, ennuyé de cette arrogance, parvint enfin à la réprimer, en disant à Lord Macarteney : » Mon» sieur l'Ancien Gouverneur, j'i» gnore si je descendrai dans un » port étranger, mais je puis vous » assurer que ni vous ni moi n'a» borderons en Angleterre ».

Son arrivée à la Rochelle.

Arrivé à la Rochelle, Lord Macartney demanda la permission de se transporter à Paris. Sa conduite extraordinaire fit rejeter sa demande & on parla de le confiner dans le Château d'Angoulême. Peut-être l'eût-on puni davantage en le rendant témoin des fêtes de la Capitale ainsi motivées dans la lettre du Roi à M. l'Archevêque de Paris. » En » Afrique, le Sénégal & les diffé» forts forts de la côte appartenans » aux anglois, ont été enlevés ou » détruits. En Amérique, l'Isle de la » Dominique a été surprise par mes

» frégates & mes troupes, que le
» Marquis de *Bouillé*, Gouverneur 1779.
» général de mon isle de la Marti-
» nique, avoit conduite à cette ex-
» pédition. Plus récemment, des
» frégates & des troupes envoyées
» par le Comte d'Estaing, Vice-
» Amiral, commandant mes forces
» navales en Amérique, se sont em-
» parées de l'isle de Saint-Vincent.
» Enfin, dans la nuit du 3 au 4 de
» Juillet dernier, mes troupes, sous
» le commandement du Comte
» d'Estaing qui marchoit à leur tête,
» ont enlevé, l'épée à la main, les
» forts de l'isle de la Grenade, & fait
» sept cent prisonniers, qui ont été
» contraints de se rendre à discré-
» tion ainsi que le Gouverneur, &
» d'abandonner leurs drapeaux, plus
» de cent pieces de canon, seize mor-
» tiers, & un grand nombre de bâ-
» timens de mer qui étoient sous la
» protection des batteries. Deux
» jours après, l'escadre angloise,
» forte de vingt-un vaisseaux, &
» commandée par l'Amiral Byron,
» amenant sous son escorte quatre
» mille homme de débarquement,
» s'est approchée de l'isle de la Gre-

1779. » nadé, dans le deſſein de tenter de » la reprendre ſur mes troupes. Le » Comte d'Eſtaing a fait appareiller » mes vaiſſeaux, a offert & livré » combat à l'eſcadre du Roi d'An- » gleterre, l'a forcée de prendre la » fuite, après avoir déſemparé plu- » ſieurs fois ſes vaiſſeaux & con- » ſervé la conquête » . . .

Départ du Comte d'Eſtaing pour une ſeconde expédition.

Le Vice-Amiral François n'avoit donné que huit jours aux Capitaines de ſon eſcadre pour ſe réparer; il appareilla le 16 Juillet pour une nouvelle expédition; il vint à Saint Chriſtophe offrir un ſecond combat à l'Amiral Byron qui s'y refuſa obſtinément, & conſtata de cette manière l'avantage des François, avantage qu'il ſcella bientôt par ſon départ ſubit pour l'Angleterre, & par la diviſion de ſa flotte dans trois ſtations purement défenſives. Le Comte d'Eſtaing ayant établi ſa ſupériorité dans les mers des Indes Occidentales, vint toucher à Saint-Domingue où il avoit donné rendez-vous à tous les bâtimens marchands des iſles ſous le vent, les réunit aux vaiſſeaux de cette colonie, en prit ſoixante-trois

Le 22 Juillet

sous son escorte, les accompagna jusqu'au débouquement, les expédia pour les ports d'Europe & fit voile pour la Géorgie après s'être occupé de remplacer ce qu'il avoit laissé en garnison à la Grenade par différens détachemens de troupes réglées, pris en passant dans les garnisons de la Guadeloupe & de Saint-Domingue, & par des mulâtres & des negres Volontaires, qu'il tira de cette derniere colonie. L'opinion générale étoit que la nouvelle expédition regardoit ou la Jamaïque ou New-York. On prétendoit que Washington avoit rassemblé toutes ses troupes pour favoriser l'attaque de cette Ville, où l'Amiral Arbuthnot s'étoit, disoit-on, réfugié. On ajoutoit que les troupes de Gates & de Sullivan s'avançoient pour le même objet, & l'on se promettoit de grands succès de la réunion de ces forces. 1779.

Lorsqu'on sut à la Jamaïque que le Comte d'Estaing avoit appareillé du Cap François avec toute son armée, cet événement y fut regardé comme l'avant-coureur d'une invasion dans cette isle déjà fort allarmée

Allarmes de la Jamaïque. C'est vers la Géorgie que le Vice-Amiral françois dirige sa marche.

depuis la déclaration de l'Eſpagne ;
1779. elle ſe crut menacée d'une ſubverſion prochaine, & cette crainte paroiſſoit d'autant mieux fondée, que depuis le commencement de la guerre, on n'avoit rien ajouté à ſes forces naturelles. Cependant la terreur n'entraîna point le découragement de la colonie ; la loi martiale fut proclamée ſur le champ, & en moins de huit jours, dix-ſept mille blancs ſe trouvèrent ſous les armes. Les eſclaves ne furent point armés, parce qu'on manquoit de mouſquets ; mais l'Amiral Parker fortifia ſi bien le fort de Kingſton, qu'il rendit cette ville imprenable du côté de la mer, & ce ne fut pas ſans de prodigieuſes dépenſes, toutes faites en pure perte, du moins pour le moment. Depuis le 24 Juillet, le Vice-Amiral François cingloit vers le Nord dans l'intention, comme on l'a dit, de ſe rendre en Géorgie & d'effectuer le projet d'une grande expédition qui fut à peine retardée par la tempête, dont la violence avoit diſperſé pluſieurs de ſes vaiſſeaux. Avec la partie la moins endommagée de ſa

flotte, il gagna le Cap Lookout dans la Caroline, d'où il fut à portee de coopérer avec les troupes rassemblées dans les environs de Charles-Town à l'expulsion du Général Prévost. Il avoit expédié deux vaisseaux & trois frégates pour annoncer son arrivée au Général Lincoln. 1779.

Le 8 Septembre on découvrit au Sud de Tybée quarante voiles tant françoises qu'américaines; elles alloient au plus près du vent qui les poussoit au Sud de Savannah. Le Général Prévost informé de leur approche, fit ajouter de nouveaux ouvrages aux fortifications de la ville & du port, &, sans perdre un moment, il expédia au Colonel Maitland l'ordre d'amener tout ce qu'il avoit de troupes & de vaisseaux à l'isle de Port-Royal. Le 9, la totalité de la flotte françoise mouilla devant la barre; mais l'ennemi faisoit les dispositions nécessaires pour soutenir une attaque. Le lendemain & les jours suivans, tous les postes établis dans la Géorgie se replient sur la ville, on débarque les canons des vaisseaux, on fait des fascines; l'Ingénieur

1779. Moncrieffe redouble d'activité, & les ouvrages se continuent avec une ardeur qui ne souffre point de ralentissement. Cependant plusieurs navires américains & françois passent la barre d'Ossibeau, & une partie des troupes combinées débarque à Beaulieu. Le Général Lincoln a déjà passé le bac de Zubly avec cent cinquante hommes. D'autres arrivent de toutes les parties de la Caroline. Un corps de Cavalerie françoise & continentale paroît en front, force un piquet anglois à rentrer dans Savannah, & lui enleve six hommes; enfin, le Comte d'Estaing somme la Ville de se rendre aux armes du Roi de France. Le Général Prévost que cette sommation intimide, après avoir consulté les Officiers de l'Etat Major, écrit au Comte d'Estaing de lui faire connoître ses termes; mais c'est aux assiégés à proposer les leurs, & le Vice-Amiral le déclare positivement dans sa réponse, où il promet d'accorder tout ce qui pourra se concilier avec son devoir. Une trève de vingt-quatre heures pour délibérer, est

La ville de Savannah sommée de se rendre aux armes de la France.

tout ce qui réſulte de cette correſpondance. Dans cet intervalle, le 1779.
Général Prévoſt continua de ſe retrancher malgré la convention qui devoit ſuſpendre les travaux pendant la durée des conférences. Comme il parut demontré, qu'en demandant la trêve ſous prétexte d'arranger des articles, il n'avoit eu d'autre intention que de ſe ménager le tems néceſſaire pour recevoir des ſecours, cette conduite irrégulière fit craindre au Comte d'Eſtaing une nouvelle infidélité de la part du Général Anglois qui avoit ſollicité pendant le blocus en faveur des vieillards, des femmes & des enfans de Savannah, la permiſſion de deſcendre la rivière ſous la protection des vaiſſeaux françois. Cette grace ne fut point accordée; mais en cédant à la rigueur du devoir, les Généraux de l'armée combinée déploroient le ſort des malheureuſes victimes que ce refus dévouoit aux horreurs de la guerre. Ce que l'on avoit prévû ne manqua pas d'arriver, & dans la journée du 17, tout ce qu'il y avoit à Beaufort d'hommes en état

1779.

Préparatifs d'attaque & de défense.

de servir, arriva & prit son poste dans la ligne. Une heure avant le coucher du Soleil, le canon du soir avertit que la trève venoit d'expirer. Les six jours suivans furent employés à de nouveaux préparatifs d'attaque & de défenses, & le 24, les François avoient poussé la sape à trois cens verges de l'abbatis de Savannah. Pour arrêter leurs progrès & reconnoître leurs forces, le Major Grham fit une sortie avec trois compagnies d'Infanterie-Légère, qui s'élançant hors de la place, gagnèrent un des ouvrages de l'ennemi, d'où elles furent chassées au même instant par deux colonnes françoises qui, s'étant trop avancées, essuyèrent avec perte le feu de l'artillerie angloise. Pendant onze jours les travaux du camp & de la ville se poursuivirent avec une ardeur que les bombardemens & les canonades n'étoient point capables de ralentir. Le 6 Octobre, avant le point du jour, on commença l'attaque des lignes, & comme les dispositions s'en étoient faites dans l'obscurité, les assiégés furent quelques tems sans trop savoir de

de quels côtés ils devoient se tenir sur leurs gardes ; ils prirent le parti d'attendre l'ennemi dans leurs postes. Les troupes qui étoient dans les lignes eurent ordre de le charger au moment où il tenteroit d'y pénétrer, tandis qu'arrêté dans ses progrès, par les redoutes avancées & par le feu des batteries disposées dans la plaine, il auroit à repousser l'attaque du corps de réserve qui devoit l'assaillir dans cette position critique. 1779.

Blessé & trahi le Comte d'Estaing renonce à cette expédition.

Cependant l'armée du Comte d'Estaing s'avança sur trois colonnes, & parvint en bon ordre jusqu'à la redoute du chemin d'Ebenezer qu'elle attaqua d'abord avec avantage. Les assaillans y plantèrent trois de leurs drapeaux sur le parapet ; mais la résistance devint bientôt insurmontable. Le feu des pièces de campagne & celui des trois batteries servies par les matelots, furent si terribles contre les François, qu'ils se virent contraint de céder à l'effort des Grenadiers du second & du soixantieme régiment, qui, s'élançant des lignes, repoussèrent les assiégeans dans les marais. Une

1779. autre colonne qui se trouvoit sur la gauche fut également réduite à faire sa retraite, mais en si bon ordre, que les assiégés n'osèrent la poursuivre. On continua de part & d'autre à se cannoner, sans beaucoup d'effet. Enfin, dans la nuit du 17 Octobre, les François abandonnèrent leurs ouvrages, gagnèrent leurs bateaux & s'embarquèrent le 18 du même mois. Le Général Lincoln se retira dans l'intérieur des terres avec son armée réduite à dix-sept cens hommes, ce qui suppose une perte de trois cens hommes ou environ. L'armée du Comte d'Estaing n'avoit pas moins souffert; elle étoit composée de deux mille huit cens vingt trois Européens, dont cent quatre-vingt quatre restèrent sur la [illegible]. Le nombre des blessés fut de qu[illegible]ens cinquante-deux hommes, [illegible]n lesquels on distinguoit le Général. Il avoit reçu deux coups de feu qui pouvoient avoir des suites fâcheuses; mais ses souffrances & une non réussite qui n'étoit pas moins douloureuse, ne l'empêcherent point de tout ordonner pour la retraite : il l'a-

voit prévue, méditée & combinée dès le commencement de l'expédition. On ne perdit pas une seule de ces pesantes pieces de canon de fer, qu'il avoit été si difficile de traîner pendant plusieurs lieues dans des sables, au milieu desquels on les avoit mises ensuite en batteries ; & ce qui fut le plus important, il sut résister aux différentes sollicitations & à tous les moyens que le desir de se signaler sur terre avec les Américains fit employer par les François, qui souhaitoient ardemment de ne pas se rembarquer & de se retirer à Charles-Town. La conservation des isles où les troupes retournerent, fut une suite de la fermeté avec laquelle le Comte d'Estaing rejeta une démarche qui étoit également & fortement désirée par la plus grande partie des Officiers de sa Nation, comme elle l'étoit par tous les Américains. Le témoignage d'avoir été contrarié par des circonstances Etrangeres à l'ennemi, d'avoir fait respecter des anglois eux-mêmes cette bravoure nationale, si vigoureuse-

1779.

ment déployée à l'attaque des redoutes de Savannah, d'avoir été forcé de rester malgré lui sur les côtes de la Géorgie, pour y attendre les mêches de Gouvernail de plusieurs de ses vaisseaux qui les avoient perdues dans le coup de vent; secours indispensables qu'on ne lui fournit que peu de jours avant la fin du siége, & avant un départ qu'il étoit de l'intérêt des Américains de retarder. Ce témoignage, & un autre non moins précieux pour lui & pour l'approbation de sa conduite, furent que le conseil de Charles-Town avoit positivement ordonné, & s'étoit spécialement chargé d'empêcher la jonction du Général Mailland & des troupes qu'il avoit avec lui à Beaufort ou Port-Royal. Cette réunion des Anglois, qui rendit les assiégés aussi nombreux en bonnes troupes que les assiégeans, n'auroit pas suffi pour empêcher la réussite de cette derniere expédition de la campagne d'Amérique. Le Comte d'Estaing l'eut probablement terminée par une victoire, si la désertion des Torys, qui s'é-

1779.

toient gliſſés dans ſon armée, & qui l'abandonnerent au beſoin, n'avoit trahi le ſecret de ſes attaques & fixé la réſiſtance de l'ennemi aux ſeuls endroits où devoient ſe porter les aſſaillans. 1779.

La deſtination que le Comte d'Eſtaing donna aux forces qui lui avoient éte confiées, ne ſe reſſentit pas plus de l'état dans lequel l'avoient mis ſes bleſſures, que du mécontentement que ſa non réuſſite auroit pu lui cauſer; il s'occupa également de ce qui étoit utile aux Américains. Tous les vaiſſeaux reçurent les ordres & les inſtructions les plus détaillées. Une grande partie fut deſtinée pour la barre de Cheſapeak, l'autre avec les troupes, pour les iſles du vent, & ceux qui avoient formé la premiere eſcadre, retournerent en Europe. Cette diſtribution & les différens ordres que les circonſtances exigeoient, ne furent pas totalement exécutés. Quelques vaiſſeaux allerent à Saint-Domingue, mais le Comte de la Motte-Piquet, quoiqu'il fut deſtiné par la Cour pour commander en Chef

1779. une station, donna, d'après ce que le Comte d'Estaing lui prescrivit, le grand exemple de zéle & d'obéissance de se rendre aux isles du vent, où il devoit se trouver aux ordres du Comte de Grasse. Le Général François rendit au Comte de la Motte-Piquet, en débarquant en Europe, la justice de répondre personnellement d'une ponctualité dont on doutoit à cause des premiers ordres donnés. Le Comte d'Estaing répondit de ce que feroit cet Officier-Général, en disant qu'il lui suffisoit, pour en être certain, de l'avoir persuadé que le sacrifice qu'il lui avoit prescrit étoit nécessaire au bien du service du Roi, & que d'après ce motif, la Cour pouvoit indubitablement compter sur cette station. Le Marquis de Vaudreuil ne fut pas moins exact à se rendre dans la baie de Chesapeak, où le peu de forces qu'il conduisit suffit pour empêcher l'attaque de la Virginie & retarder celle de la Caroline.

Le vaisseau le *Languedoc*, monté par le Comte d'Estaing, ayant été forcé de mettre sous voile par

un coup de vent, se trouva totalement dénué de toute espece d'ancres. Il eut le bonheur d'en recevoir une seule en pleine mer & au milieu de sa traversée ; elle lui fut donnée par un autre vaisseau fort au dessous de son rang. Ce fut avec un secours aussi insuffisant, qu'il attaqua en hiver la côte de Bretagne, qu'il fut obligé de mouiller sur cette côte, & qu'il rentra enfin dans la rade de Brest. Le dernier échec en Géorgie étoit moins une défaite qu'une expédition manquée, & les Anglois ne pouvoient y voir une compensation de la perte de Saint-Vincent & de la Grenade. La prise de ces deux isles n'avoit pas coûté moins d'hommes à l'Angleterre qu'il ne périt de François à la journée de Savannah ; c'étoit d'ailleurs pour le commerce de la Grande-Bretagne, une perte annuelle de quinze cent mille liv. sterling. L'Expériment, vaisseau de guerre de cinquante canons, deux frégates, de l'argent, beaucoup de bâtimens richement chargés, qui tomberent entre les mains des François sur les 1779.

1779. côtes de la Géorgie & pendant le siége de Savannah, furent un dédommagement local de sa levée, & prouvèrent toute l'utilité dont auroit été le retour de l'armée navale françoise sur la côte du continent, si le Comte d'Estaing n'avoit pas été arrêté par la perte du gouvernail de plusieurs de ses vaisseaux, & s'il eut pu exécuter son projet de détruire les Croiseurs Anglois en prolongeant toute la côte, & en finissant par s'emparer de Penaboscot, de l'isle de Terre-Neuve & de la petite isle de Saint Jean, possessions qui, prises facilement, soutenues ensuite par les Américains & bientôt fermées par les glaces, auroient pu attendre & être ensuite fortifiées par un envoi de troupes d'Europe, avant que les Anglois les eussent rattaquées. L'Amiral françois, instruit par sa propre expérience, auroit dû moins compter sur l'exactitude des possibilités dont se flattoient les Américains; il consulta plutôt sans doute, en assiégeant Savannah, la raison politique qui, dans ces premiers tems, exigeoit impérieu-

sement que l'Amérique fut convaincue à quelque prix que ce fut de la bonne-foi de la France, qu'il ne se conduisit avec toute la prudence d'un Général ; il auroit dû attendre les gouvernails de ses vaisseaux sans agir, & peut-être que lorsque l'on auroit été convaincu à Charles Town que les François n'opéroient point dans le Sud, on leur auroit fait parvenir plutôt les méches de gouvernail dont ils avoient besoin. Quoiqu'il en soit, le Comte d'Estaing n'en fut pas moins reçu en France avec approbation. L'auguste Monarque qui s'occupoit si glorieusement de la renaissance de sa marine, l'a étudiée dès sa jeunesse ; en sait la langue, entend les dépêches de ses Amiraux, peut apprécier par lui-même leurs moyens & les manœuvres, comme les comptes qu'ils en rendent ; familier avec ce que les Voyageurs les plus exacts & ce que les meilleurs Géographes ont dit sur tous les lieux, il n'ignore point les impossibilités que le zéle y rencontre ; celles que porte dans son sein un vaisseau, la 1779.

1779. plus ſuperbe, mais la plus combinée des machines que l'eſprit humain ait inventée, ne lui ſont point étrangeres, parce qu'il en a examiné la conſtruction; il connoit enfin les difficultés d'un Art dépendant des Elémens. Le Comte de Maurepas, long-tems Miniſtre de la marine, ſe plaiſoit à en faire valoir les progrès & les difficultés vaincues, ainſi qu'à rappeler ce que cette marine avoit été, comme à faire remarquer ce qu'elle commençoit à devenir, & tout ce que l'œil du Miniſtre & ſes bienfaits peuvent ſur la Nation Françoiſe. Quant aux événemens maritimes, un des plus fâcheux pour la marine françoiſe, en amérique, fut la priſe de la frégate la *Prudente*, de 36 canons, que le Ruby força d'amener pavillon, après un combat où le Vicomte d'Eſcars qui la commandoit, ſignala ſes talens & ſa bravoure.

Il paroît démontré que l'Angleterre ne fit point cette année en Amérique une guerre moins funeſte que les années précédentes, & les eſpérances pour la campa-

gne prochaine embraſſoient un avenir encore plus conſolant, en ce que les efforts de la France y devoient être ſecondés par les entrepriſes de l'Eſpagne, qui, juſqu'ici, n'avoit fait que ſe défendre contre celles de l'ennemi commun. La priſe du Fort San Fernando d'Omoa prouve que loin d'être armés ſuffiſamment pour l'attaque, les eſpagnols ne l'étoient pas même aſſez pour la défenſe. La gloire de cette expédition fut due au Capitaine Dalrymple, commandant le Porcupine avec un détachement des Volontaires Royaux Irlandois, & au Commodore Luttrell, Capitaine du vaiſſeau de ligne le Châron. Leur petite eſcadre étoit d'ailleurs compoſée des frégates la Loweſtoffe & la Pomone, du Racehorſe, de trois goëlettes & de pluſieurs petits navires armés. On étoit convenu d'attaquer par terre & par mer la garniſon d'Omoa & les galions eſpagnols. L'eſcadre fit voile pour la baie de Porto-Cavallo à quatre lieues du fort. C'étoit l'endroit deſtiné pour le débarquement qui fut exécuté dans la ſoirée du 16 Octobre. Les troupes marchèrent

1779.

Eſcalade du fort San Fernando d'Omoa.

1779. toute la nuit par des chemins extrêmement difficiles; & le lendemain elles s'emparèrent d'une éminence qui dominoit sur le fort & sur la ville, à laquelle le Capitaine Dalrymple fit mettre le feu. Tandis qu'elle étoit la proie des flammes, l'escadre entra dans la baie, & le Commodore Luttrell jugeant le moment favorable pour battre le fort, plaça ses vaisseaux par le travers. Ils commencèrent leur feu & le discontinuèrent presqu'aussitôt, parce que les troupes de terre n'étoient point encore en état de coopérer avec l'escadre. Le lendemain se passa en escarmouches; mais le 18 on fit jouer l'artillerie de part & d'autre. Celle des Espagnols fut souvent réduite au silence, & l'on s'apperçut qu'ils jettoient déjà leurs morts dans le fossé. Cependant un siége de cette nature ne pouvoit que traîner en longueur; & pour former des approches régulières, ouvrir une brêche & en venir à un assaut, il eût fallu un train d'artillerie beaucoup plus considérable que celui des Anglois. Cette considération détermina le Capitaine

Dalrymple à tenter l'escalade du fort d'Omoa, tandis que les vaisseaux canonneroient la muraille. 1779.
Cent cinquante hommes des plus déterminés furent choisis pour ce coup de main, & le vingt Octobre, sur les quatre heures du matin, ils s'avancèrent à petit bruit sous le feu des batteries angloises, sans être apperçus de la garnison espagnole, dont l'attention se portoit sur l'escadre & sur les postes qu'ils venoient d'abandonner. Ils étoient aux pieds des sentinelles, lorsque le Tambour battit aux postes d'allarme. Aussi tôt le canon fut dirigé contre les assaillans ; mais les échelles étoient déjà dressées, & plusieurs Soldats ou Matelots avoient atteint le faîte de la muraille. Ils furent bientôt renforcés par leurs camarades ; & cette surprise jeta les Espagnols dans une consternation qui glaça leur courage ordinaire ; ils s'enfuirent dans les casemates & plusieurs s'échappèrent par-dessus les murailles. Ainsi le fort d'Omoa fut pris sans beaucoup d'effusion de sang. Le Gouverneur & les principaux Officiers vinrent

1779. trouver le Capitaine Dalrymple, & lui délivrer leurs épées & les clefs de la forteresse, qu'ils n'auroient pu défendre long-tems faute de munitions de guerre & d'une artillerie suffisante pour faire tête à deux attaques combinées. Suivant les Anglois, la perte de ce fort, dont la structure admirable avoit coûté vingt-cinq ans de travail & la vie de plusieurs milliers d'Espagnols, fut aggravée par celle des vaisseaux de registre, dont le Commodore prit possession. En y comprenant les cargaisons de quelques autres navires moins considérables, toutes ces prises furent évaluées à trois millions de piastres.

Les Anglois ne gardent cette place que cinq semaines.

Tel est, à quelques changemens près, l'Extrait des Gazettes britanniques sur la prise de Saint-Ferdinand d'Omoa; mais les relations espagnoles ne donnent pas cette importance à l'expédition du Capitaine Dalrymple. S'il faut les en croire, la prétendue ville d'Omoa n'est qu'une bourgade auprès de laquelle la Cour d'Espagne fit construire la bicoque de Saint-Ferdinand, dans l'unique vue de surveiller les An-

glois réfractaire au traité de Paris, d'ont l'article 16 portoit qu'ils démoliroient le fort toujours ſubſiſtant dans la baie d'Honduras. Le port d'Omoa n'étoit point fait pour un commerce ſuivi, & ce ne fut jamais l'entrepôt des fonds qui s'envoyoient en Europe. Les Anglois ne peuvent donc pas y avoir fait les riches priſes que ſuppoſent leurs Gazettes. Quant à la réſiſtance du fort, elle ne dut être que foible, puiſque la conſtruction en étoit à peine commencée, que divers accidens en avoient retardé les travaux, & que la groſſe artillerie s'y trouvoit dans le plus mauvais état. Au reſte cette place enlevée aux Eſpagnols le 20 Octobre, fut recouvrée par eux le 28 du mois ſuivant. Ils n'eurent qu'à ſe montrer pour forcer la garniſon angloiſe à l'évacuer. Une maladie épidémique l'avoit réduite à ſoixante ou quatre-vingt Soldats, qui s'embarquèrent à la hâte après avoir encloué les canons, & mis à bord des vaiſſeaux, ce qu'ils purent ſauver de leurs munitions de guerre & de bouche. Quoi qu'il en ſoit de ces re- 1779.

1779.

Le Congrès est allarmé de ce premier échec des Espagnols.

lations contradictoires & peut-être également exagérées, la première expédition de San Fernando avoit d'autant plus allarmé le Congrès, que c'étoit, pour ainsi dire, le début des Espagnols dans la guerre d'Amérique, & que cet échec pouvoit affoiblir leur zele, réfroidir leur courage & réhausser par conséquent les espérances de l'ennemi. D'ailleurs comme sujets de la Maison de Bourbon & comme alliés de la France, ils avoient des titres à l'affection & à la reconnoissance de la Nouvelle République. Quoiqu'on ait pu dire, sa gratitude ne s'étoit jamais démentie dans le cours de cette guerre, & ce fut le témoignage que lui rendit M. Gérard, à son retour de Philadelphie, où le Comte de la Luzerne étoit allé le remplacer en qualité de Ministre plénipotentiaire de la Cour de Versailles auprès des Etats-Unis.

M Gérard est remplacé par le Comte de la Luzerne. Instructions du nouvel Ambassadeur.

Une des principales instructions du nouvel Ambassadeur, étoit d'y préparer le Congrès au prochain départ du Comte d'Estaing, & d'offrir à l'Amérique, comme un dédommagement de cette perte; la flatteuse

perſpective d'y voir inceſſamment le Comte Duchaffault à la tête des eſcadres françoiſes. En effet, neuf vaiſſeaux nouvellement armés dans le port de Breſt étoient au moment d'appareiller avec ſix mille hommes de troupes, & l'on croyoit généralement que leur deſtination étoit d'aller ſe joindre aux treize vaiſſeaux, dont M. de la Mothe-Piquet avoit le commandement par *interim*, en attendant l'arrivée du nouveau Général dans les Indes occidentales. Depuis le retour de Byron & de Barrington, le Miniſtère britannique ſongeoit auſſi à leur donner un ſucceſſeur; mais il falloit que ce choix convînt à la nation; & quoiqu'on exagérât en Angleterre les avantages de Prevoſt dans la Georgie, quoique la levée du blocus de Savannah eût fait tirer pour la première fois le canon de la tour de Londres, cependant il n'étoit pas aiſé de raſſurer les Anglois ſur leur poſition en Amérique. Leurs déſaſtres aux Antilles donnoient ſur-tout de juſtes ſujets d'inquiétude. Pour les réparer, il falloit un Général plus heureux & non moins

1779.

1779. expérimenté que l'Amiral Byron. Le choix des Miniſtres tomba ſur l'Amiral Rodney, à qui l'on deſtina ſix vaiſſeaux détachés de la grande flotte de Ports-Mouth, & ſous l'eſcorte de cette diviſion, dix mille hommes de troupes aux ordres du Général Waughan qui étoit nouvellement arrivé de Terre-Neuve.

L'Amiral Rodney doit remplacer l'Amiral Byron.

Comme on l'a dit, le vœu des François étoit de voir partir M. Duchaffault pour les Indes occidentales, & l'on attendoit avec une égale impatience le départ du Chevalier de Ternay pour l'Iſle de France avec quatre vaiſſeaux qui, diſoit-on, alloient convoyer le régiment d'Auſtraſie, quinze piquets de Volontaires & un détachement conſidérable de la légion de Lauzun. On avoit des forces reſpectables dans cette îſle, & ce nouveau renfort pouvoit établir l'égalité dans cette partie du monde, où la Compagnie des Indes ſoutenoit encore l'honneur de la nation britannique. Elle y ſoudoyoit cent trente mille hommes de troupes; mais dont à peine la vingtième partie étoit européenne. Ses forces

Etat des François & des Anglois dans les Indes orientales.

navales n'étoient pas moins imposantes. Huit vaisseaux de ligne & trois frégates composoient l'escadre royale aux ordres de l'Amiral Hughes. La marine de Bengale & celle de Bombay étoient au moins de dix frégates entretenues aux frais de la Compagnie. Il y avoit là de quoi rassurer les Anglois dans cette partie de leur Empire, contre les entreprises de la France réduite à ses propres forces; mais secondés par les Marattes, les François pouvoient encore balancer la puissance britannique dans les Indes orientales. 1779.

Malheureuse expédition de Poonah.

On révoquoit en doute la funeste expédition contre Poonah, & l'on n'avoit point d'éclaircissemens sur cette affaire malheureuse, lorsqu'on reçut à Londres une lettre de Bombay qui confirmoit en ces termes la nouvelle de ce désastre: « Jamais » l'éclat de nos armes ne fut terni » comme il vient de l'être... Après » avoir traversé une partie considé- » rable du pays des Marattes, nos » troupes enveloppées de tous côtés se sont vues forcées de capi- » tuler aux conditions les plus

1779. » dures : il a fallu livrer aux vain-
» queurs *Ragaboy* qu'elles conduiſoient comme en triomphe pour
» en faire un Nabab. Par une autre
» clauſe de cette capitulation humiliante, le Comité qui préſide
» à l'expédition de Poonah,
» s'eſt obligé de reſtituer aux Marattes tout ce que nous leur avons
» enlevé dans cette guerre & dans
» les précédentes. On conçoit qu'il
» eſt impoſſible de remplir cet engagement, & cependant nous
» avons donné des ôtages ».

L'auteur de la lettre pouvoit ajouter que les troupes chargées de l'expédition contre la capitale de l'Empire des Marattes, formoient une armée de dix mille combattans; qu'il n'en exiſtoit que ſix mille au moment de la capitulation, & qu'indépendamment de cette perte, l'expédition déſaſtreuſe de Poonah coûta plus de cent mille livres ſterling à la Compagnie. La mort du Général Leſlie avoit précédé ce fâcheux événemens, que ſa prudence, ſes talens & ſa bravoure auroient ſu prévenir. Ce triomphe des Marattes ſur les Anglois ne fut point ba-

lancé par la prise de Mahé qui se rendit aux troupes de Madrass en vertu d'une capitulation qui maintenoit les habitans dans leurs propriétés. Une garnison de cent cinquante Européens & de trois cens Sypahis ne pouvoit défendre cette place, d'ailleurs mal fortifiée, contre un détachement de trois compagnies d'Artillerie, d'un bataillon d'Infanterie Européenne & de trois bataillons indiens. Le Colonel Braith-Waite qui le commandoit, somma la place de se rendre, & la réponse des François fut de tirer sur l'ennemi, qui déjà faisoit ses dispositions pour un assaut général. Mais le Gouverneur de Mahé, M. Bernard Picot, ne crut pas devoir se sacrifier en pure perte lui & sa garnison, & le 19 de Mars il envoya un Parlementaire au Colonel Braith Waite avec les articles de la capitulation. Tous furent accordés, à l'exception de l'article concernant les fortifications & les édifices publics qui furent laissés à la discrétion de la compagnie : c'étoit dire assez clairement qu'on se proposoit de raser cette place. L'ex-

1779.

Prise de Mahé par les troupes de Madrass.

1779. pédition se termina sans effusion de sang de part ni d'autre. La prise de Mahé n'en fut pas moins un événement fâcheux pour les François, qu'elle réduisit, en quelque sorte, à n'avoir pas dans cette partie de l'Inde une seule baniere flottante ; mais, comme on l'a dit, on rassembloit à l'Isle de France des forces suffisantes pour réparer les désastres de l'Inde, & prendre sa revanche sur les possessions des Anglois dans cette partie du Monde. L'arrivée de M. d'Orves avec deux vaisseaux de ligne & plusieurs navires armés, venoit de mettre cette isle dans l'état le plus respectable, & l'avoit approvisionnée de maniere à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi, & particulierement celles de l'escadre, dont l'Amirauté d'Angleterre hâtoit l'équipement. Les cinq vaisseaux qui devoient la composer, étoient destinés à balancer les forces navales dans les mers de l'Asie, ou plutôt à maintenir la Grande-Bretagne dans cet état de supériorité qu'elle avoit dû si long-temps au délabrement de la Marine. Mais comme on l'a vu, la France ne s'en-

dormoit plus sur cet objet, le plus important de son administration politique. On faisoit dans les ports de France, des armemens redoutables qui sembloient préparer une campagne décisive, & qui, réunis à ceux de l'Espagne, devoient effrayer les anglois sur les suites d'une guerre dont la prolongation ne leur offroit d'autre perspective qu'un épuisement irréparable. 1779.

M. de Guichen prend le commandement de la flotte destinée à M. Duchaffault.

Déja M. de Guichen avoit pris le commandement de l'escadre, que la santé toujours incertaine de M. Duchaffaut ne lui permit pas de conduire en Amérique. Les vaisseaux qui la composoient, attendoient les derniers ordres dans la rade de Brest, & l'on ne doutoit pas, qu'avant la fin de Janvier, ils ne missent à la voile pour les Indes occidentales, où toutes les forces maritimes devoient obéir à ce nouveau Commandant. Le départ de l'Amiral Rodney qui venoit de quitter les ports d'Angleterre, avoit précédé de quelques jours celui du Comte de Guichen; mais quelle que fut la destination de l'escadre angloise, il étoit difficile

1779. qu'embarrassée d'un convoi nombreux elle devançât celle de France en Amérique. On apprit bientôt qu'avant de faire voile pour les Indes occidentales, l'Amiral devoit toucher à Gibraltar, & tenter une expédition dans le détroit, ou contre Don Juan de Langara, ou contre l'escadre aux ordres de Don Gaston & de M. de Beausset qui venoient de quitter la rade de Brest, avec quatre vaisseaux françois & vingt espagnols; mais le 17 Janvier, à 30 lieues du port, cette division essuya un coup de vent terrible qui dispersa la plûpart des vaisseaux. Quelques-uns rentrèrent à Brest, & l'armée ne put se réunir à tems pour aller secourir Don Juan qui, avec huit vaisseaux, eut à soutenir un combat de retraite contre toute l'escadre de Rodney. Dans la matinée du 16 Janvier, cet Amiral parut à l'embouchure du détroit avec vingt-deux vaisseaux, quelques frégates & son convoi. Le mauvais tems avoit dispersé trois vaisseaux de Langara, & huit seulement eurent part à l'action. Pour l'éviter, ce Commandant avoit fait signal de prendre

Combat de Don Juan de Langara & de l'Amiral Rodney.

prendre chasse ; mais les Espagnols furent joints par les Anglois sur les deux heures après-midi, & il fallut se résoudre à combattre un contre trois jusqu'à dix heures du soir. Ce combat trop inégal pour se terminer à l'avantage des Espagnols, leur coûta le Saint-Dominique, vaisseau de soixante-dix canons, qui sauta en l'air, au fort de l'action, & le Phœnix de quatre-vingt canons que montoit le Commandant. Il s'étoit vu forcé d'amener pavillon, après une défense qui lui mérita l'admiration des deux escadres. Voici comme Don Juan de Langara, alors prisonnier à Gibraltar, s'en explique dans sa relation, où il défie les vainqueurs d'oser le démentir. 1780.

» Le feu continuel de cinq vaisseaux anglois qui nous attaquoient » par la proue, la poupe & le travers, » nous avoit mis hors d'état de gouverner : toutes nos manœuvres » étoient coupées, notre grande » voile criblée, notre mât de hune » & son perroquet tombés, notre » mât d'artimon perdu, nos grands » & petits *focs* emportés, notre » grand mât offensé en plusieurs en-

1780. » droits, & notre entre-pont plein » d'eau. Nous n'avions plus que la » misaine, dont le mât avoit con- » senti, & le petit mât de hune & » son perroquet qui ne pouvoient » porter la voile. Telle étoit notre » situation lorsque nous amenâmes, » à dix heures du soir, le pavillon » que nous avions défendu, pour la » gloire de notre patrie, contre » des forces, dont la supériorité » justifie notre défense. Les enne- » mis eux-mêmes peuvent dire si » ma relation est conforme à la » vérité ».

Quoiqu'assez maltraité, le reste de l'escadre espagnole vint mouiller dans la baie de Cadix en meilleur état que plusieurs des vaisseaux ennemis. Les plus endommagés étoient entrés à Gilbraltar, & de ce nombre furent deux vaisseaux à trois ponts.

Avantage de ce combat peu décisif.

Pendant cette action, les vents contraires avoient poussé le convoi de Rodney dans la méditerranée. Le Commandant du camp de Saint-Roch prit toutes les mesures nécessaires pour inquiéter ce convoi, &, s'il étoit possible, pour empê-

cher le débarquement. Mais la levée du blocus de Gibraltar du côté de la mer, facilitoit les moyens d'approvisionner la place, & les Anglois ne laissèrent point échapper cette occasion de s'y renforcer. Ce fut le seul avantage qu'ils retirèrent d'un combat peu décisif, & qui porta moins de préjudice aux Espagnols, que l'enlèvement du convoi, dont le même Rodneys'étoitemparé dans la matinee du 8 Janvier, à la hauteur de Cadix. Cette flotte, composée de vingt-deux voiles, avoit appareillé de Saint-Sébastien le premier du mois, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne, & de cinq frégates de la Compagnie royale de Curaçao. A l'exception d'un seul transport, tout le convoi fut pris en moins de trois heures. Il étoit chargé de vivres & d'approvisionnemens de marine, dont la perte est évaluée à plusieurs millions. La vente des prises & la rançon des équipages produisirent deux cens huit mille deux cens cinquante livres sterling. Le huitième de cette somme fut réparti entre MM. Rodney,

1780.

Rodney enleve un convoi aux Espagnols.

1780. Roſſ & Digbi, les trois Officiers généraux de l'eſcadre victorieuſe,

Les ſuccès de l'Amiral dans les journées du 8 & du 16 Janvier, avoient exalté les têtes angloiſes, & particulierement celles des Miniſtres. Le comte de Sandwich à la Chambre des Pairs, & Lord North à la Chambre de Communes proposèrent de décerner à Rodney les honneurs d'un vœu de remerciement. Les Amiraux Howe & Keppel ſe diſtinguèrent par leur empreſſement à ſeconder cette motion, & tous les membres des deux Chambres y acquieſcèrent unanimement. Le Marquis de Rockingham ne s'en tint pas là ; il fit obſerver à la Chambre-Haute, que vu le mauvais état de la fortune de l'Amiral, il falloit que les témoignages de la reconnoiſſance nationale ne ſe bornaſſent pas à de vains remercimens. « Il y a longtems, ajou-» ta-t-il, que la place de Lieutenant » Général des troupes de la mari-» ne eſt vacante ; & je n'en puis » douter, le vœu de la nation eſt » que Sa Majeſté en diſpoſe

Inconvéniens du retard de Rodney.

» faveur de l'Amiral Rodney ».

Mais en votant pour lui des honneurs & des récompenses, la plus saine partie de la nation ne s'aveugloit pas sur les inconvéniens du séjour trop prolongé de l'escadre angloise dans les parages de Gibraltar. Le départ du Comte de Guichen justifioit l'inquiétude de tous ceux qui mettant plus de prix à la conquête d'une isle qu'à la prise de quelques vaisseaux, trembloient pour les Indes occidentales. « Nos » vaisseaux, disoient-ils, sont faits » pour défendre nos possessions ou » pour attaquer celles de l'ennemi ; » que nous importe d'en prendre « quelques-uns dans telle partie du » globe, si dans une autre partie, » nous n'en avons pas assez pour « empêcher nos ennemis de nous » porter les coups les plus funestes. » Cette avidité avec laquelle nos » Commandans sur mer cherchent » des prises, utile à un seul égard, » est infiniment nuisible sous d'au- » tres aspects. Un Officier qui s'y » livre n'a point de station fixe ; est- » il chargé de garder un passage, » bien-tôt la soif du butin l'entraîne 1780.

1780. » ailleurs, & le passage devient libre... Ainsi l'espoir de reprendre » la Grenade s'évanouit. Tandis que » Rodney s'amuse dans les parages » de Gibraltar, Guichen vole au se- » cours de la Mothe-Piquet; la supé- » riorité des François va renaître sur » les mers des Indes occidentales. » & avant que notre *preneur* de » vaisseaux soit arrivé, les *preneurs* » d'isles nous auront peut-être en- » levé jusqu'à la Jamaïque ».

Départ de cet Amiral.

La sagesse de ces réflexions ne hâtoit pas d'un instant le départ de l'escadre angloise qui, renfermée dans le port de Gibraltar où elle étoit venue se réparer après le combat du 16 Janvier, s'y tint oisive jusqu'au 13 du mois suivant, qu'elle sortit enfin avec vingt-deux vaisseaux, deux frégates & douze bâtimens de transport, ne laissant dans la baie que trois vaisseaux de ligne, une frégate, un corsaire & quelques bâtimens d'un rang inférieur. Le Lieutenant-Général Don Juan de Langara, & tous les Officiers & Gardes-marine faits prisonniers avec lui, furent renvoyés le même jours au camp de Saint-Roch, &

leur échange précéda de quelques heures, le départ de l'Amiral anglois, qui fit route vers l'Oueſt avec ſon eſcadre. 1780.

Le ſiége de Minorque eſt concerté dans les cabinets de Verſailles & de Madrid. Tout ſemble annoncer celui de Gibraltar.

Cette ſortie précipitée déconcerta, pour le moment, les projets des Généraux eſpagnols, qui déjà avoient pris des meſures pour s'aſſurer une prompte revanche. Ils firent d'autres diſpoſitions, & ce ne fut plus des haſards d'un combat, qu'ils attendirent le ſuccès de la campagne. Si les travaux de Gibraltar & ceux du camp de Saint-Roch ſe continuoient avec une égale activité, ſi la garniſon de cette place naturellement imprénable étoit de ſix mille hommes, & ſon artillerie d'environ cinq cens groſſes pieces, ſi les approviſionnemens de toute eſpèce, arrivés ſous l'eſcorte de Sir George Rodney y juſtifioient la ſécurité du Gouverneur Elliot, enfin, ſi les tentatives contre Gibraltar ne promettoient d'autre avantage que d'arrêter & d'occuper dans le détroit une partie conſidérable des forces navales d'Angleterre, l'iſle de Minorque n'oppoſoit point les mêmes obſtacles au ſuccès des ar-

1780. mes eſpagnoles. Les trois vaiſſeaux de ligne, les quatre frégates, les mille Soldats, & les munitions de guerre nouvellement arrivés à Mahon, n'étoient pas un renfort ſuffiſant pour calmer les allarmes du Gouverneur. Le ſiége de Minorque étoit déjà concerté dans les cabinets de Verſailles & de Madrid; mais c'étoit encore vers Gibraltar que paroiſſoient ſe diriger toutes les meſures de l'Eſpagne. L'armée de Saint-Roch venoit d'être augmentée de ſix nouveaux bataillons. Des trente-un vaiſſeaux réunis dans la baie de Cadix, neuf ſe diſpoſoient à partir vers la mi-Février, pour aller renforcer l'eſcadre de Don Barcelo à Algéſire; déjà quatre autres vaiſſeaux détachés de la même flotte croiſoient dans le détroit avec deux frégates & trois chébecs, & ces forces raſſemblées en cas de beſoin ſuffiſoient pour bloquer la place, ainſi que la petite eſcadre que Rodney avoit laiſſée dans le port de Gibraltar. Tout ſembloit annoncer le ſiége prochain.

On ſuppoſe que Don Gaſ- Quant à l'armée navale aux ordres de Son Excellence Don

1780.

Louis de Cordova, on prétendoit qu'elle avoit passé sous le commandement de Don Miguel Gaston, par la démission de son premier chef qui, disoit-on, venoit d'être nommé Commandant de la Marine de Cadix. Pour mettre à la voile, elle n'attendoit que l'arrivée des onze bataillons détachés pour la renforcer. On ignoroit encore sa destination précise; mais la célérité dans l'approvisionnement, tant du convoi que des escadres, annonçoit le projet d'une jonction instante, avec l'armée de la Manche, au commandement de laquelle la voix du peuple appelloit M. le Comte d'Estaing.

On remplace Don Louis de Cordova. La voix du peuple appelle le Comte d'Estaing au commandement de la flotte combinée.

Les Anglois se flattoient en vain d'empêcher cette jonction: l'Amiral espagnol pouvoit revenir à Brest avec trente-sept vaisseaux de ligne, en y comprenant ceux de Toulon, qui devoient s'y réunir; & depuis le départ de Rodney, l'Angleterre n'avoit pas trente vaisseaux en Europe. La France en comptoit au moins quarante dans ses différens ports, & de ce nombre

Projets d'une grande expédition en Amérique confiée à MM. de Ternay & de Rochambeau.

1780. vingt-sept étoient destinés pour la flotte combinée. Des treize autres vaisseaux, huit devoient composer la première division de l'armée qui, sous les ordres de M. de Ternay, se disposoit à mettre à la voile pour aller tenter une grande expédition en Amérique. On ne parloit pas moins que d'embarquer douze mille hommes ; & MM. de Viomesnil, de Chatellux & de Wittgenstein, étoient déja nommés pour les commander sous les ordres de M. de Rochambeau. Ce Lieutenant-Général avoit pris congé de Sa Majesté ; & venoit d'entrer à Brest comme escorté de quatre cens chariots chargés de boulets & de tous les ustensiles nécessaires à une grande armée. Dès le 29 Mars, M. de Ternay n'attendoit pour appareiller, que l'arrivée des convois de Bordeaux & du Hâvre. Enfin, le premier Mai tout fut disposé pour le départ, & le lendemain matin la première division mit à la voile sur les cinq heures. Elle étoit composée du Duc de Bourgogne, vaisseau de quatre-vingt canons que montoit le Com-

mandant, du Neptune & du Conquérant, chacun de ſoixante-quatorze, de la Provence, de l'Eveillé, du Jaſon, de l'Ardent, & du Fantaſque, de ſoixante-quatre canons; des frégates la Surveillante & l'Amazone de trente deux, du Cutter la Guépe de quatorze, & de vingt-trois bâtimens chargés de tranſporter le corps d'armée qu'on faiſoit monter à ſix mille hommes, ſans y comprendre les piquets répandus ſur chaque vaiſſeau. Le départ de la ſeconde diviſion fut retardé par la diſette de bons Matelots, & la difficulté de l'approviſionner. Quelques Officiers ſupérieurs impatiens de rejoindre leur Général, obtinrent la permiſſion de s'embarquer ſéparement ſur le *Magnifique* ou ſur l'*Actif*, vaiſſeaux de ligne équipés pour les Antilles; ce qui juſtifia l'opinion où l'on étoit, que l'armée du Comte de Rochambeau paſſeroit aux iſles du vent, après ſon expédition dans l'Amérique ſeptentrionale. 1780.

Il ſuit de cet expoſé, que c'étoit dans cette partie du monde que Que c'eſt en Amérique que doivent

1780. devoit s'établir le principal théâtre de la guerre. Malgré les travaux du camp de Saint-Roch, toujours suivis avec la même ardeur; quoiqu'on hâtât l'équipement des escadres de Brest & de Cadix, dont la réunion dans la Manche alloit menacer les côtes de la Bretagne d'une invasion non moins vraisemblable cette année que les années précédentes; quoique M. le Comte de Vaux eût déja pris congé du Roi pour aller visiter les cantonnemens des troupes en Bretagne; quoique tout l'Etat Major de son armée eût reçu l'ordre de se rendre à Brest avant la fin de Juin, ce n'étoit point en Europe qu'on se proposoit de frapper les grands coups de la guerre. Les quatre vaisseaux français aux ordres de M. de Beausset, se disposoient au commencement d'Avril, à quitter le port de Cadix (1), & comme ils prenoient des vivres pour six mois, on ne doutoit pas que leur destination ne fût d'aller

se porter les grands coups de la guerre

(1) Ce Chef d'Escadre ne mit à la voile que le 4 Mai, & ce fut pour aller croiser à la hauteur de Lisbonne.

renforcer les escadres de M. de Guichen ou de M. de Ternay. Enfin, on assuroit que ce premier Commandant étoit arrivé à la Martinique avec toute sa flotte, & que depuis sa jonction avec les escadres de MM. de Grasse, de la Mothe-Piquet & de Vaudreuil, les forces navales rassemblées devant cette isle consistoient en vingt-neuf vaisseaux de ligne; qu'aux isles sous le vent, les Anglois en avoient tout au plus vingt à opposer, & que dans ce nombre, il s'en trouvoit sept ou huit qu'il faudroit réformer à l'arrivée du Commodore Walsingham, dont les sept vaisseaux joints à ceux de Rodney, porteroient tout au plus à vingt-huit vaisseaux toutes les forces navales de l'Angleterre dans les Indes occidentales. Jusques là l'inégalité n'eût pas été bien sensible entre les Anglois & les François; mais il y avoit six vaisseaux de ligne espagnols à la Havanne, & ce surcroît de forces assuroit la prépondérance au moins dans les isles.

1780. Supériorité de nos forces dans les Indes occidentales.

On ne négligeoit rien pour la conserver dans l'Amérique septen-

Le Marquis de la Fayette part pour l'Amérique.

trionale. M. le Marquis de la Fayette
1780. avoit obtenu la permiſſion d'aller cueillir de nouveaux lauriers dans cette partie du monde; ſon retour y porta de l'encouragement, & fut regardé comme un préſage du ſuccès de la campagne. Son arrivée à Boſton le 28 Avril, y précéda de quelques jours l'arrivée de M. de Ternay, dont on avoit ignoré juſqu'alors la véritable deſtination.

Washington médite une expédition contre New-York. En quelles circonſtances.

Le Marquis de la Fayette ne tarda pas à reprendre le commandement d'une diviſion dans l'armée des Etats-Unis, & ce fut à une époque bien attrayante pour ſon courage. Le Général Washington méditoit alors ou paroiſſoit méditer une entrepriſe non moins importante que les expéditions qui avoient enlevé aux Anglois Boſton, Philadelphie & Rhode-Iſland. Déja ſes troupes réunis à celles du Général Sullivan, marchoient vers New-York; & des armements conſidérables tant à Amboy que dans pluſieurs autres rades, attendoient le ſignal de mettre à la voile. Ce n'étoit plus le moment de tem-

poriſer ; le Gibraltar de l'Amérique, New-York ſe trouvoit ſans Gouverneur & preſque ſans garniſon; Clinton l'avoit, pour ainſi dire, évacuée le 26 Décembre, en s'embarquant avec dix mille hommes pour une expédition ſecrete dans les parties méridionales du continent. Les ſecours d'Europe n'étoient point encore arrivés, la ville ſe trouvoit ouverte en différens endroits, & le Major Patriſon, à qui le Général en avoit confié la garde, recevoit des avis certains de la marche de Washington. Dans ce moment de criſe, ſon unique reſſource fut d'armer les habitans de New-York & d'en former des corps militaires; il fit publier à cet effet une proclamation qui n'exceptoit que les vieillards & les enfans. Le zèle & l'ardeur de ces braves citoyens, ſurpaſsèrent l'attente du Major-Général, & ne le raſſuroient point ſur l'événement du ſiége, dont il ſe croyoit menacé. 1780.

Les Anglois n'étoient pas moins allarmés pour les deux Florides, dont les Eſpagnols ſe propoſoient

Les Anglois ſont allarmés pour les deux Florides.

1780. ouvertement la conquête. Ils s'étoient déjà mis en possession du canal de Bahama, où deux vaisseaux de ligne & trois frégates coupoient le passage du Nord de l'Amérique dans les Indes occidentales, & gênoient infiniment la navigation de la Grande-Bretagne.

Mort de l'Amiral Hardy. Il est remplacé par l'Amiral Francis Géary.

Ces dispositions pour la campagne prochaine, annonçoient chez les nations confédérées, de grandes ressources & de puissans moyens pour consommer cette année l'ouvrage de l'indépendance des Américains. A ces préparatifs redoutables, l'Angleterre devoit opposer les derniers efforts d'une résistance héroïque, si l'opiniâtreté pouvoit l'être, & qui, souvent téméraires & ruineux, ne furent pas toujours infructueux pour sa gloire. Malgré son épuisement, elle venoit de rassembler à Spithéad vingt-trois vaisseaux de ligne, cinq frégates & plusieurs brulots. Cette flotte destinée pour la Manche, alloit être confiée à l'Amiral François Geary, qui dut ce commandement au refus de l'Amiral Barrington, d'abord nommé pour succéder à

La flotte angloise met à la voile dans les premiers jours de Juin.

Sir Charles Hardy, mort le 17 Mai, dans la soixante septième année de son âge. Il s'étoit rendu la veille à bord du *Victory*, où il fut salué par les escadres ; il se trouva indisposé le soir même, & mourut le lendemain d'une inflammation d'entrailles. Le 29, le nouveau Commandant fit signal de se tenir prêt à appareiller, & la grande flotte mit à la voile dans les premiers jours de Juin. 1780.

Deux autres escadres avoient quitté Ports-Mouth pour aller renforcer les armées britanniques dans les Indes occidentales ; mais avant que de gagner l'embouchure de la Manche, elles furent arrêtées deux mois par les vents contraires & par la négligence des Ministres, qui, faute d'avoir prévu cet obstacle, n'avoient point suffisamment approvisionné les convois. Après avoir été longtems séparées, elles se rejoignirent enfin à Torbay, d'où l'Amiral Graves appareilla le 19 Mai, avec quatre vaisseaux de ligne, deux frégates & trois mille hommes de troupes attendues à la Jamaïque dès le commencement

Deux escadres anglaises mettent à la voile pour les Indes occidentales.

1780. d'Avril, & destinées à completter un armement considérable, dont l'objet étoit encore ignoré. Cinq vaisseaux & deux frégates composoient la seconde escadre aux ordres du Commodore Walsingham. Sa destination étoit pour les Antilles, où le retard du Commodore réduisoit l'Amiral Rodney à une espèce d'inaction. Cette escadre étoit au moment d'appareiller, lorsqu'il survint un ordre de l'Amirauté, d'attendre de nouveaux transports destinés pour Quebec, & les vaisseaux des Indes orientales, qu'elle devoit convoyer jusqu'à Madere. Il fallut différer encore le départ de la flotte; elle mit enfin à la voile le 18 Mai, au grand étonnement de la majeure partie des Anglois qui la croyoient déjà bien loin. Quatre cens navires marchoient sous l'escorte des deux escadres, & de mémoire d'homme l'Angletetre n'avoit point mis en mer de convois plus considérables.

Troupes nationales réservées pour la défense des côtes d'Angleterre.

Les troupes embarquées sur les flottes, étoient en grande partie des recrues levées tout récemment

à Arolsen, à Brunswick, & sur tout à Cassel, où le Landgrave avoit permis au Général-Major Faucit, d'enrôler quatre mille hommes. La crainte d'une invasion fit réserver les troupes nationales pour la défense des côtes, où l'on établit trois camps & trois régimens casernés, formant ensemble un corps d'environ dix mille Soldats. 1780.

Quelque imposant que fut le tableau (1) de la Marine britanni- On parle à Londres d'une nouvelle flotte d'observation.

(1) Etat exagéré de la Marine britannique au commencement de l'année 1780.

Flotte de la Manche.

Vaisseaux de ligne 33
De 50 canons. . . . 6
Frégates. 48
Sloops. 25
Cutters. 22
Brûlots. 15
Navires armés. . . 14

Escadre de Sir George Rodney.

Vaisseaux de ligne 21
Fregates. 9
Sloops. 2
Cutter. 1

Escadre de l'Amiral Arbuthnot dans l'Amérique septentrionale.

Vaisseaux de ligne 5
De 50 canons. . . . 1
Frégates. 17
Sloops. 9

Escadre du Contre-Amiral Hyde Parker, aux isles sous le vent.

Vaisseaux de ligne 17
De 50 canons. . . . 2
Frégates 7
Sloops. 5
Galiote à bombes. 1

1780. que présenté dans les papiers anglois, il étoit bien difficile qu'après de tels armemens pour l'Amérique, elle entretint au Détroit & sur-tout dans la Manche, des forces capables d'intimider les Puissances confédérées. Cependant on parloit à Londres d'une nouvelle flotte d'observation pour empêcher

Escadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, à la Jamaïque.

Vaisseaux de ligne 2
De 50 canons... 3
Frégates..... 8
Sloops..... 6

Escadre de l'Amiral Sir Edward Hughes, aux Indes orientales.

Vaisseaux de ligne. 8
Frégates..... 3
Sloop..... 1
Galiotes à bombes 2

Sous le Commodore Jarvic, en croisière aux Açores.

Vaisseaux de ligne 2
Frégates..... 4

Escorte du Convoi de Cork pour l'Amérique.

Frégates..... 2

A Lisbonne sous le Commodore Johnstone.

Vaiss. de 50 canons 1
Frégate..... 1

A la découverte sous le Capitaine Clerkes.

Frégates..... 1
Sloop..... 1

TOTAL.

Vaisseaux de ligne 89
Vaiss. de 50 canons 13
Frégate..... 99
Sloops..... 48
Cutters..... 23
Brûlots & galiottes à bombes..... 18
Navires armés... 14

Voiles..... 304

la jonction de celle de France & d'Espagne, & pour intercepter les renforts que ces deux Puissances envoyoient dans l'Amérique du Nord ou dans les Indes occidentales. Mais ce nouvel armement n'eut pas lieu cette année, & les convois des alliés n'eurent presque à redouter, en cas de dispersion, que la rencontre des corsaires anglois répandus sur toutes les mers d'Europe. 1780.

Heureusement qu'on avoit à leur opposer, dans cette espece de guerre, des Marins que leurs prouesses avoient déjà signalés sous l'un ou l'autre hémisphere. Celles de l'intrépide Capitaine du *Black Prince*, eurent pour théâtre le canal de S. George. Des succès multipliés y couronnèrent sa bravoure & son expérience, & au mois de Janvier, il avoit déjà fait passer quarante bâtimens anglois dans les différens ports de France. Ce Capitaine non moins heureux qu'entreprenant, étoit né à Rush en Irlande. Sous beaucoup de rapports, c'étoit un second Paul Jones; il fut comme lui la terreur des Anglois, & porta Prouesses de nos corsaires.

1780. des coups sensibles à leur commerce.

Le Commodore américain nouvellement échappé du Texel où les Angloois s'étoient flattés vainement de le tenir bloqué, étoit venu mouiller à la Corogne au commencement de cette année, avec le fameux corsaire *Cunningham*, qu'il avoit recueilli à bord de la frégate l'*Alliance*, lors de son évasion des prisons d'Angleterre. Ces deux intrépides Marins expédièrent pour Boston les nouvelles prises qu'ils avoient faites, & remettant à la voile, ils affrontèrent tous les périls de la guerre & des flots, pour conserver le même éclat au pavillon américain. Ce fut dans la Manche que la bravoure de Paul Jones trouva de nouvelles occasions d'accroître sa renommée.

Les Capitaines *Fabre* & *Royer*, furent après lui, ceux des corsaires françois, dont la valeur & l'audace, firent le plus de bruit. Le dernier étoit sorti du port de Dunkerque dans le mois d'Avril, il y rentra le 5 Mai, couvert de blessures, & mourut le jour même au grand

regret de ſes compatriotes, dont il fut la gloire. Ce brave Dunkerquois faiſant route au Nord avec deux frégates de vingt-deux canons chacune, le corſaire le *Calonne* & deux autres navires armés, avoit rencontré un bâtiment anglois qu'il rançonna. Sur le rapport de l'ôtage, qu'il ſe trouvoit à peu de diſtance une flotte marchande de quarante voiles, protégée ſeulement par trois frégates d'un rang inférieur, le ſieur Royer ſe crut aſſez fort pour aller, ſans riſque, à la découverte de ce convoi, qu'il ſe propoſoit d'attaquer. Il le découvrit en effet, mais eſcorté de trois frégates qui montoient vingt-huit & trente-ſix canons, au lieu de vingt ou vingt-deux, comme l'avoit annoncé l'ôtage. Le Capitaine Royer n'en donna pas moins le ſignal du combat, & malgré l'inégalité de forces, il ôſa ſe meſurer avec la frégate de trente-ſix canons. Deux coups de feu qu'il reçut au commencement de l'action, ne lui firent point abandonner le commandement, mais un troiſième le mit pour toujours hors de combat.

1780. Mort du Capitaine Royer.

1786. A cette époque, la Marine françoise gémissoit encore sur la fin glorieuse de M. de Couëdic. Ce brave Capitaine étoit mort au commencement de Janvier, des suites de sa blessure recue au combat du Quebec & de la Surveillante. Sa Majesté sensible à la perte de cet excellent Officier, crut devoir, en considération de sa rare valeur & de ses services signalés, transmettre à la Dame de Couëdic & à ses enfans, les bienfaits destinés à leur illustre pere.

Mort du Chevalier de Couëdic.

Aveux des Anglois honorables pour les Officiers & les Ministres de France.

La Marine françoise ne se consoloit de ces pertes & de beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rappeller, qu'en jetant les yeux sur cette foule de braves Marins qui lui restoient encore. Ses moindres Officiers avoient des titres à la gloire ou bruloient d'en acquérir; mais la prudence des Chefs, leur valeur & leur expérience lui promettoient sur-tout des triomphes. C'étoit à MM. de Guichen, de Ternay & de la Mothe-Piquet, qu'étoit particulièrement confié l'honneur du pavillon françois, & c'est dire assez qu'il ne reçut point d'affront

d'affront pendant toute cette campagne. Ces noms redoutables n'imposoient pas moins aux ennemis, que la supériorité des forces qu'on devoit leur opposer, & les Amiraux anglois ne rougissoient pas d'en convenir. On pourroit citer vingt de ces aveux honorables à la Marine françoise, que leur arracha l'habileté de ses Officiers supérieurs ; mais on se bornera à celui de l'Amiral Hyde Parker, dont l'admiration ne put se taire sur la manœuvre savante de M. de la Mothe-Piquet, qui, forcé de se rendre de la Martinique à la Guadeloupe avec cinq vaisseaux de ligne & cinq frégates, dans une circonstance périlleuse, sut, à force de talens, éviter l'approche de cet Amiral, dont l'escadre de beaucoup supérieure, se fut nécessairement emparée de la division françoise, si elle eût pu l'atteindre « Pour sau- » ver la division, dit l'Amiral Par- » ker, il n'y avoit qu'une seule ma- » nœuvre à faire, & M. de la Mothe- » Piquet étoit seul capable d'ima- » giner cette manœuvre ». 1780.

1780. Les talens & le patriotiſme des Miniſtres ne devoient pas moins concourir au ſuccès de la campagne que la valeur & l'expérience des Généraux. L'aveu ſolemnel qu'en firent les Anglois, retentit plus d'une fois à la Chambre des Communes. Dans la ſéance du 28 Avril, le Général Conway fit un long diſcours particulierement conſacré à l'éloge de l'auguſte Monarque françois, & qu'il termina par celui de ſes Miniſtres. « Hélas ! dit-il en » finiſſant, ſi nous haſardons la » comparaiſon, ſous quel point de vue » différent n'enviſagerons-nous pas » les Miniſtres de l'une & l'autre » Cour? Combien les Miniſtres fran- » çois n'ont-ils pas acquis de droits » à la vénération, à la confiance, à la « bénédiction des peuples, en don- » nant à leur maître des avis ſalu- » taires ſi favorablement accueillis? » Combien les Miniſtres anglois, » éclipſés par le mérite, par la » gloire des premiers, ne ſont-ils » pas blâmables, pour avoir négligé » de donner à leur Prince ces avis » utiles qui ſouvent ſont la deſtinée » des Empires?

En effet, la confiance des François étoit encore moins fondée sur la puissance de leurs armes, que sur la sagesse de Louis XVI, & le patriotisme éclairé de ses Conseillers. La politique du Cabinet de Versailles dirigeoit toutes les opérations de la guerre non-seulement en Europe, mais dans les deux Indes; & cette politique étoit pour les Anglois un ennemi redoutable qu'ils ne savoient plus combattre à armes égales. Depuis la naissance des troubles une aveugle inflexibilité avoit présidé constamment à toutes leurs délibérations; la sagesse des Conseils ne secondoit plus en Angleterre les efforts du patriotisme. Vu sa position désespérée, elle en avoit fait d'incroyables pour cette campagne; mais ces préparatifs déja ruineux devoient entraîner de nouvelles dépenses ou rester infructueux. Pour en tirer quelqu'avantage, il falloit soumettre la fortune des particuliers à des sacrifices illimités qui auroient achevé d'écraser la nation, ou faire adopter au Ministère un plan d'économie, dont l'exé-

1780.

Que les efforts de l'Angleterre pouvoient entraîner la ruine de la nation.

1780. cution pouvoit sauver la Grande-Bretagne ; mais qui eût perdu les Ministres en mettant des bornes à l'influence de la Couronne.

Pétitions du Comté d'York. Leur objet.

Ce dernier point étoit beaucoup plus difficile à obtenir que le premier. En effet, malgré l'épuisement où se trouvoit l'Angleterre, lorsque Lord North vint proposer à la Chambre des Communes divers impôts sur le produit desquels devoit être assigné le paiement des intérêts d'un nouvel emprunt de douze millions sterling, toutes ses propositions & les motions qu'elles avoient occasionnées, passèrent sans difficulté. Il n'en fut pas ainsi des pétitions du peuple relatives à l'influence de la Cour, & à l'emploi souvent abusif des deniers publics. Vingt-quatre Comtés s'étoient associés pour solliciter une réforme sur ces grands objets, & ce fut d'abord avec quelqu'apparence de succès. Le Comte d'York avoit été le premier à jetter l'allarme. Voici la substance de la pétition arrêtée unanimement le 30 Décembre, dans une assemblée de la Noblesse, du Clergé & des Francs-Tenanciers de

ce Comté.... » Que les ſupplians obſervent aux honorables Communes que dans l'état d'appauvriſſement & de calamité où ſe trouve la nation, pluſieurs individus jouiſſent ou de places ſans fonctions auxquelles des émolumens exhorbitans ſont attachés, ou de penſions conſidérables qui n'ont point été méritées par des ſervices publics, au moyen deſquelles places & penſions la Couronne acquiert chaque jour une influence inconſtitutionnelle qui peut devenir funeſte à l'Angleterre. Que la *bourſe* nationale étant confiée à la garde de cette honorable Chambre, ils demandent la permiſſion de repréſenter que juſqu'à l'entier redreſſement des griefs énoncés dans cette pétition, l'octroi d'aucune ſomme excédant le produit des impôts actuellement établis, nuiroit aux droits du peuple & à la dignité de ſes repréſentans; qu'enfin les ſupplians réclament l'autorité de la Chambre pour que les deniers publics ſoient uniquement appliqués aux beſoins de l'Etat, & de la manière qui 1780.

1780. paroîtra le plus convenable à la ſageſſe du Parlement ».

Il y fut réſolu unanimement qu'un plan d'aſſociation rédigé ſur des principes conſtitutionels, à l'effet d'appuyer cette réforme, ſeroit préſenté à la même aſſemblée tenue par ajournement le mardi de la ſemaine de Pâques. Un Comité de ſoixante-un citoyens fut chargé de cette rédaction.

Plan d'aſſociation nationale adopté par divers comtés.

Ce plan d'aſſociation déja adopté par la cité de Londres, le fut bientôt par les Comtés d'Hampshire & de Middleſex. Le vendredi 7 Janvier, les principaux citoyens de ce dernier Comté s'étoient aſſemblés pour le même objet à Hackney, dans la taverne dite la Mermaid; ils y prirent les mêmes réſolutions que ceux du Comté d'York, & le ſieur Byng expoſa dans ces termes les griefs de l'aſſemblée. « Il n'eſt » perſonne qui n'ait gémi ſur la pro» digalité avec laquelle les deniers » publics ſont adminiſtrés depuis » une certaine époque; cependant » je me tairois ſur les abus d'une » telle adminiſtration, ſi l'on n'avoit » à reprocher aux Adminiſtrateurs

» des finances publiques que leur
» défaut d'économie ; mais elles 1780.
» ſont évidemment employées à
» corrompre le Parlement, à dé-
» truire l'indépendance des repré-
» ſentans du peuple, à ſapper les
» fondemens de la conſtitution. Ce
» n'eſt point aſſez de ſe plaindre
» d'un tel déſordre, il faut aviſer
» aux moyens de le réprimer. On
» ne ſait à quoi monte le nombre
» des places & des penſions ; le
» calendrier de la Cour en préſente
» une liſte ; mais le fait eſt qu'il en
» exiſte pluſieurs qui n'y ſont point
» déſignées. On prétend, & il y a
» tout lieu de le croire, qu'à la fin
» de chaque ſeſſion, on ajoute à
» ce calendrier un ſupplément fait
» pour l'œil du Roi, & qu'on brûle
» auſſi-tôt qu'il eſt ſigné. Le devoir
» du peuple eſt de prendre des me-
» ſures contre cette influence, au
» moyen de laquelle le miniſtère
» peut aſſervir le Parlement à tou-
» tes ſes vues, faire avorter les
» efforts des membres qui, avant
» de voter de nouveaux octrois,
» veulent connoître l'emploi qui

1780. » en ſera fait, ce que doit coûter » chaque département du ſervice » public, & ce qu'on a fait des » ſommes antérieurement votées. » Sans ſortir du Comté de Mid- » dleſex, il eſt notoire que ſes » Francs-Tenanciers payent déja » quinze ſchelings dans la livre » ſterling; il eſt tems qu'ils s'oc- » cupent des moyens de conſerver » les cinq ſchelings qui leur reſ- » tent. Le ſeul efficace eſt de fer- » mer leurs bourſes; dès que la » ſource de la corruption ſera » tarie, il faudra bien que la » corruption ceſſe ».

Seize Comtés réformateurs. Lord Sandwich s'oppoſe en vain aux progrès de l'aſſociation.

A l'époque de la mi-Janvier, ſeize Comtés réformateurs concouroient déja à l'exécution du plan d'aſſociation nationale. Le Comté de Suſſex, ou plutôt M. John Harriſſon, ſon grand Shérif, marqua d'abord quelqu'oppoſition aux meſures des ſeize Comtés; mais le Duc de Richmond, qui en étoit Lord-Lieutenant, prit ſur lui de convoquer l'aſſemblée. Sa pétition, la même pour le fond, que toutes celles qui avoient déja paru, étoit bien différente quant à la forme,

il fut aisé de voir que l'éloquent Lord Duc s'étoit chargé de la rédaction de cette pièce originale, dont tous les articles furent adoptés unanimement. Il n'en fut pas tout-à-fait ainsi à l'assemblée d'Huntingdon, où Lord Sandwich s'étoit rendu, accompagné de plusieurs Lords déterminés, comme lui, à combattre les résolutions qu'on devoit y proposer ; mais il eut le chagrin de voir que le nombre des réformateurs titrés, excédoit de plus de moitié, celui des opposans de la même classe. Les résolutions passèrent, & ce Ministre fit enregistrer une vaine protestation qui fut signée de tous ses partisans. 1780.

Le nombte des villes & des comtés favorable au projet d'une association nationale augmentoit tous les jours, & celui des pétitions qui devoient être présentées aux Communes, croissoit en proportion. Il se formoit de toutes parts des comités qui tendoient visiblement au même but ; mais de toutes ces assemblées la plus imposante, la plus distinguée, & sans comparaison la

Quatre mille habitans assemblés pour le même objet dans la grande salle du palais de Westminster.

1780. plus nombreuse, fut celle qui se tint le 2 Février dans la grande salle du Palais de Westminster ; elle étoit composée d'environ quatre mille habitans, à la tête desquels on remarquoit un grand nombre de Lords & tout ce que les Communes avoient d'orateurs célèbres. On ne put se méprendre aux dispositions de l'assemblée, lorsqu'on entendit que M. Fox en étoit nommé Président d'une voix unanime. Il la remplit de son éloquence impétueuse pendant les trois quarts de la séance. Son discours roula presqu'entierement sur les excès de l'influence royale, sur la dépravation du Parlement, & sur la souveraineté du peuple anglois, dont il rappella les droits en des termes regardés comme séditieux par-tout ailleurs qu'en Angleterre. « Que » ce peuple, dit-il, se réunisse, » qu'il combine ses efforts ; & l'ob» stination du Prince, & la vénalité » du Parlement ne lui résisteront » pas. En deux mots, le peuple » sait qu'il n'a à attendre de l'ad» ministration actuelle que l'indi» gence & la ruine : qu'il se dise

M. Fox, Président de cette assemblée. Caractere de son éloquence.

» seulement, *soyons nous-mêmes* 1780.
» *nos libérateurs*, & il sera délivré.
» Les exemples propres à l'encoura-
» ger sont aussi récens que mémo-
» rables; il vient de voir l'Améri-
» que, il vient de voir l'Irlande lui
» enseigner comment il faut se con-
» duire, lorsqu'on est forcé aux
» extrémités par des hommes per-
» vers. N'avons-nous pas une ori-
» gine commune avec ces peuples?
» La vie, la liberté nous sont-elles
» moins chères qu'aux Américains
» & aux Irlandois? Le sang cir-
» cule-t-il moins librement dans
» nos veines que dans les leurs?
» N'avons-nous pas reçu comme
» eux une éducation qui nous ins-
» pire du mépris pour la vie, lors-
» que notre liberté est en danger?
» Nos peres n'ont-ils pas, aussi-bien
» que les leurs, combattu & versé
» leur sang pour la défense de leurs
» droits? Au moment du péril &
» de l'allarme, serons-nous moins
» empressés que ces illustres morts,
» à conserver cette liberté dans la-
» quelle nous sommes nés? En un
» mot, le cœur de l'Empire sera-t-il
» sans mouvement, tandis que ses

1780.

» membres ſont en activité ? Non, » non, je ne crains pas que les ra- » vages de la corruption ſe ſoient » étendus au point d'énerver la vi- » gueur, de détruire la ſenſibilité » du peuple. Que le mot *aſſociation* » ne l'allarme pas ; ce mot n'a rien » de contraire à l'eſprit de la conſti- » tution. Qu'il ſe pénètre d'une » vérité importante, c'eſt qu'au » moyen des aſſociations, il con- » ſervera ſon indépendance. Sans » aſſociations, il faut qu'il ſuccom- » be ſous l'influence de la Couron- » ne ; influence parvenue à un ex- » cès inconnu à toute autre perio- » de de notre hiſtoire ; influence, » dont l'accroiſſement ultérieur » conſommeroit l'eſclavage de l'An- » gleterre. Qu'on détruiſe cette in- » fluence, & notre glorieuſe conſ- » titution réglera ſa durée ſur la » durée des ſiècles ».

Effet de ſon diſcours.

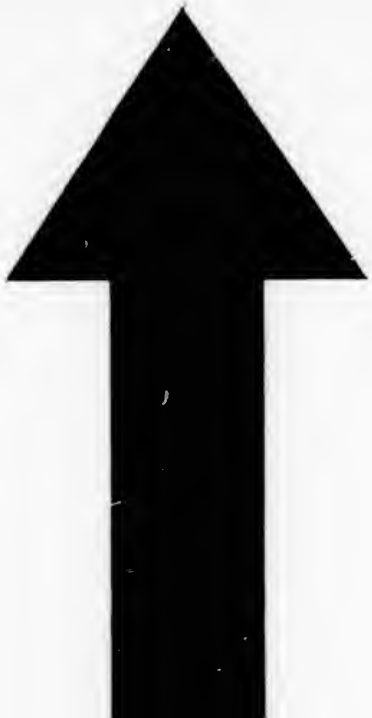
Ce diſcours fut reçu avec tranſport de l'aſſemblée la plus nombreuſe, qui, de mémoire d'homme, eût été convoquée en Angleterre. Dans ce moment d'enthouſiaſme, le docteur Jebb demanda que lors de l'élection générale, M. Fox ſe pré-

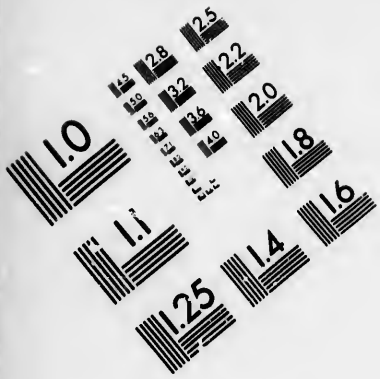
sentât comme Candidat pour Westminster. La foule des Electeurs applaudit à cette proposition avec une égale unanimité, & l'on finit par charger M. Fox d'exposer aux Communes la pétition, dont on étoit convenu. Sir George Saville avoit reçu la même commission pour le Comté d'York, & il s'en acquitta dans la séance du 8 Février, dont l'issue parut répondre à l'attente du public. La pétition fut accueillie & déposée sur la table, conformément à la motion de l'honorable Baronnet. 1780.

Plan d'économie tour-à-tour adopté & rejeté par Lord North.

Les partisans de l'administration n'étoient point encore suffisamment préparés dans la Chambre des Communes contre cette premiere insurrection du parti populaire, & les protestations n'eurent pas lieu dans cette séance. Dans les suivantes, Sir George Saville demanda qu'il fut mis sous les yeux de la Chambre, un Etat des places occupées en vertu des lettres-patentes ou autrement, & des pensions, dont la liste civile étoit chargée, avec les noms des pensionnaires, & le montant des émolumens attachés à cha-

[redacted]





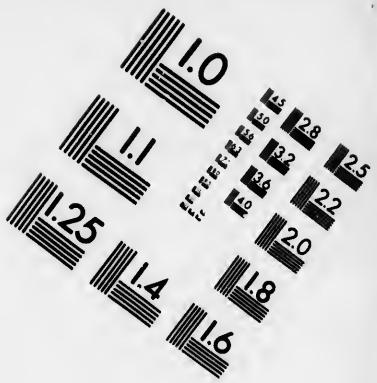
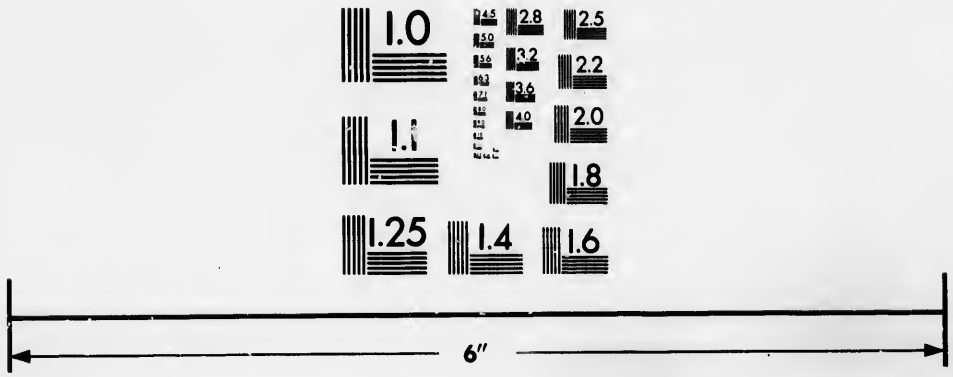
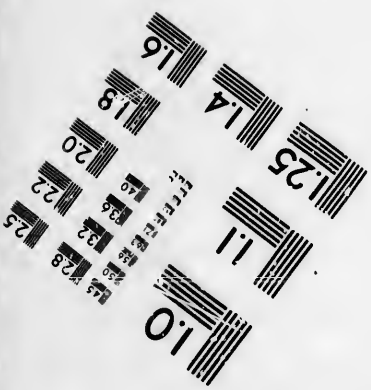
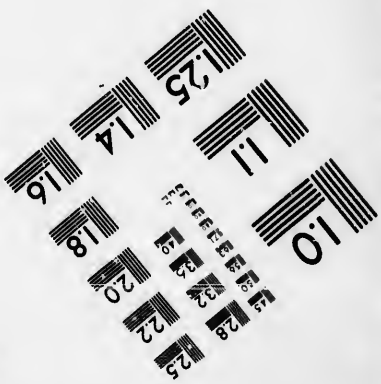


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1780. cune de ces places. Lord North & M. Cornwal s'opposèrent à cette motion sous des prétextes vains, mais spécieux, qui donnèrent lieu à de longs débats où le Ministre des Finances affecta plus de modération, qu'il ne montra de logique. D'abord il avoit témoigné en général la plus grande admiration pour le plan d'économie nationale proposé à la Chambre des Communes, & lorsqu'on en vint aux détails de ce plan, il les rejeta tous les uns après les autres. Cette contradiction fournit des traits ironiques à M. Burke, auteur de ce chef-d'œuvre d'érudition & de raisonnement. Enfin, lorsqu'on recueillit les voix, il s'en trouva cent quatre-vingt-six pour la motion pure & simple de Sir George Saville, & cent quatre-vingt-huit pour les amendemens. L'assemblée étoit composée de trois cens soixante-quatorze membres, & par conséquent le Ministre n'eut pour lui qu'une majorité de deux voix.

Bill relatif à l'économie nationale.

Lord North adresse d'en

Le 23 Février, M. Coke ayant présenté à la Chambre les demandes de l'assemblée de Norfolk, M. Ba-

con observa que ce n'étoit pas celles du Comté, dont une partie avoit protesté contre. C'est ainsi que la faction ministériele affectoit de méconnoître la voix du peuple dans les pétitions des particuliers; mais elles s'accumuloient tous les jours, l'association étoit presque générale, & les trois quarts de la Chambre paroissoient intimidés par les instructions de leurs constituans. Il étoit au moins fort douteux que le Ministère conservât la majorité, lorsqu'il seroit question de prononcer sur le sort de ces pétitions. Le peuple attendoit cette décision avec impatience, & pour en hâter l'instant, M. Burke, qui venoit d'obtenir la premiere lecture de son bill relatif à l'économie nationale, demanda la seconde lecture pour le Mardi suivant. Lord North insistoit pour qu'elle fut renvoyée au terme de quinze jours, sous prétexte qu'il lui falloit tout ce tems pour examiner un bill, dont les principes & l'objet étoient déjà connus de tous les membres des Communes. Rien n'étoit d'ailleurs moins compliqué que le plan de M. Burke; il por-

1780. éloigner la seconde lecture.

1780. toit sur deux points uniques. 1°. Retrancher de la liste civile toutes les places inutiles qui sont à sa charge ; statuer que tous les deniers votés à l'avenir pour cette même liste seront appliqués aux objets pour lesquels le vœu du Parlement les aura destinés ; verser le surplus, s'il y en a, dans la caisse d'amortissement, & le soustraire ainsi à l'avidité des Ministres de la corruption. 2°. Assurer au Roi la jouissance de ses revenus ; mais empêcher que les sommes votées pour l'entretien de sa famille, de son aisance particuliere, de son indépendance & de sa dignité ne soient employées à acheter les suffrages du Parlement.

Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Secrétaire d'Etat. Cette clause n'est point admise.

D'ailleurs en traînant en longueur la grande affaire du bill économique, on s'exposoit à voir le Parlement prorogé avant la décision de cette affaire ; suivant M. Fox, les délais du Ministre n'avoient pas d'autre objet. Cette observation ne permit plus à Lord North d'insister, & il fut convenu que la seconde lecture du bill auroit lieu le 2 Mars. Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Sécretaire d'E-

tat ; cette clause étoit conçue de maniere à ne pouvoir s'appliquer qu'à Lord George Germaine. Ce Ministre entra dans un détail circonstancié des émolumens de sa charge ; il démontra qu'en réunissant le département des Colonies à celui du Sud, la nation ne gagneroit pas quatre mille livres sterling par année. M. Burke répliqua avec son énergie ordinaire ; mais toute son éloquence secondée par celle de M. Fox, ne put rien obtenir, & cette partie du bill fut rejetée à la pluralité de deux cens huit voix contre deux cens une. 1780.

Mémoire lu dans l'assemblée générale des Députés des comtés réformateurs. Son objet.

Cependant il s'étoit formé dans la grande salle de king-street une assemblée générale des députés nommés par les villes & comtés réformateurs ; on y fit la lecture d'un mémoire contenant la récapitulation des griefs du peuple, des résolutions déjà prises pour en obtenir le redressement, & des additions faites au plan de réforme & d'association universelle. Pour mieux en assurer le succès, les députés recommandoient fortement dans ce mémoire adressé aux différens comités, de refuser leurs suffrages, dans les prochaines élections, à tout can-

1780. didat qui n'auroit point fait serment de concourir à cette réforme salutaire, & d'appuyer au Parlement toutes les mesures qui pourroient tendre à diminuer l'influence de la Couronne. A cette même époque, l'assemblée fit le rapport de ses résolutions au comité du Conseil de la Cité de Londres, établi pour entretenir la correspondance avec les autres Comités des Comtés, Villes & bourgs du Royaume. A la fin de Mars on en comptoit au moins quarante qui avoient présenté des requêtes à la Chambre des Communes.

La Chambre des Communes finit par céder à l'ascendant du ministère.

Ces pétitions d'abord traitées avec assez de légereté commençoient en fin à produire quelqu'effet. Une partie du bill économique avoit passé & reçu la sanction de la Chambre. On l'avoit purgée des gens à contrats qui fortifioient le parti ministériel, & l'on venoit d'établir une commission chargée d'instruire la nation de l'emploi des deniers publics. On se croyoit au moment de consommer le grand ouvrage de la réforme, & malgré les protestations de Lord North, toutes les motions

des anti-miniſtériaux furent adoptées unanimement. Le tour favorable que prenoit cette affaire ſembloit annoncer des diſpoſitions populaires dans la Chambre des Communes, & promettoit une iſſue contraire au vœu des Miniſtres ; mais cette Chambre ne tarda pas à ſe démentir, & dans la ſéance du 24 Avril, ils recouvrèrent une majorité de cinquante-une voix contre la motion, dont voici l'énoncé. 1780.

» Qu'il ſoit préſenté une humble » adreſſe au Roi, pour ſupplier Sa » Majeſté de ne point diſſoudre le » Parlement, & de ne point proro- » ger la ſeſſion actuelle, avant qu'il » n'ait été pris dans cette Chambre » des meſures efficaces, pour di- » minuer l'influence de la Couron- » ne, & opérer le redreſſement des » autres griefs mentionnés dans les » pétitions du peuple ».

Indignation de M. Fox & de tous les Citoyens zélés.

Cette motion ſi conforme aux précédentes réſolutions de la Chambre, fut rejetée par elle, & ce fut un coup de foudre pour l'oppoſition. Le ſieur Duning ayant demandé que le Comité s'ajournât au Lundi ſuivant, M. Fox l'interrompit en

1780. s'écriant : » ſes délibérations ſont » déſormais ſuperflues ; il vient de » rejeter les pétitions du peuple, de » ſe parjurer, de violer ſa parole, » d'anéantir ſes réſolutions du 6 » Avril, &c.

Tel fut l'aſcendant du Miniſtère, lorſqu'il fallut prononcer ſur le ſort des petitions, & telles avoient été les diſpoſitions de la majorité de la Chambre, lors même que l'oppoſition parut triompher un moment. Tout ce qu'il y avoit de citoyens zélés en Angleterre, partagea l'indignation de M. Fox contre les Communes, & ne vit plus dans les réſolutions d'abord favorables au plan d'économie nationale, qu'un manege de corruption & d'aſtuce pour faire taire les murmures du peuple ſur les impôts deſtinés à l'acquit des intérêts du nouvel emprunt de Lord North.

Influence de la couronne en Irlande comme en Angleterre.

L'influence de la Couronne ne ſe faiſoit pas moins ſentir en Irlande qu'en Angleterre ; elle y prévalut dans un moment où toutes les circonſtances ſembloient s'être combinées pour completter le triomphe de l'indépendance irlandoiſe. Ce

n'étoit plus au sein de l'esclavage, du tumulte ou de l'anarchie que se déployoient les prétentions des Irlandois. Ils écoutoient la voix de leurs Chefs ; & la sagesse des Conseils présidoit au développement de leurs forces, qui chaque jour croissoient sous les auspices d'une politique éclairée. Ils commençoient à goûter les prémices de la liberté, & tous les membres de l'Etat concouroient aux moyens de la consolider & de l'accroître. Les droits qu'ils avoient recouvrés n'étoient point suffisamment affermis, & ne répondoient pas encore à l'étendue de leur patriotique ambition. Cependant quarante-cinq mille citoyens s'étoient armés pour l'émancipation politique de l'Irlande ; & dans cette armée de braves Volontaires commandés par des chefs plus ou moins accrédités dans l'opinion publique, il n'en étoit pas un seul qui fut soupçonné d'entretenir des vues contraires ou même étrangères au patriotisme. Le Duc de Leinster lui-même, contre lequel on s'étoit permis des soupçons offensans, déclara publiquement, & de la maniere la

1780.

1780. plus solemnelle, qu'il soutiendroit le peuple dans la revendication de ses droits à une constitution indépendante. Mais les Communes d'Irlande ne secondoient point unanimement ces résolutions populaires. Les avis étoient partagés dans cette Chambre, & bientôt la majorité se déclara contre les prétentions du peuple qui refusoit de reconnoître les actes du Parlement d'Angleterre, & qui menaçoit de faire main-basse sur quiconque entreprendroit de les mettre à exécution. Le Procureur-Général avoit dit que l'Angleterre ne se départiroit pas de ses droits, & que, si le peuple s'obstinoit, la contestation ne pouvoit être décidée que les armes à la main. Le sieur Gratham, le plus éloquent Orateur de l'indépendance, n'en fit pas moins cette motion. « *Résolu*, » que la Très-Excellente Majesté du » Roi, les Pairs & les Communes » d'Irlande forment la seule puis- » sance capable d'assujettir le peu- » ple irlandois, & de promulguer » des loix dans ce Royaume ». Le Procureur-Général répéta sa menace, en ajoutant, qu'il voyoit s'ou-

vrir une scène de carnage & d'horreur, dont la seule idée le faisoit frémir. 1780.

Discours patriotique du sieur Gratham.

Ces débats animés & soutenus de part & d'autre avec beaucoup de fermeté dans la séance du 18 & du 19 Avril, offrirent à l'éloquence du sieur Gratham une nouvelle occasion de se déployer dans le magnifique discours qui précéda l'exposé de sa motion. Ce chef-d'œuvre mérite d'être transmis dans les fastes de l'histoire, & l'on nous saura gré de le présenter sans lacunes & sans mutilations.

» Jamais la Chambre ne s'assem-
» bla pour un objet plus important
» & plus décisif; il ne s'agit de rien
» moins que de protester aujourd'hui
» contre l'usurpation du Parlement
» de la Grande Bretagne, que d'é-
» lever de concert & nos mains &
» nos voix contre cette usurpation;
» il s'agit de répondre au cri de trois
» millions d'habitans qui nous de-
» mandent justice! Dans ce moment
» solemnel, si le Ciel m'eût donné
» un fils, on me verroit, comme le
» pere d'Annibal, le conduire à l'au-
» tel pour y faire serment de pro-

1780.

Suite du discours de Grattan.

» téger les droits sacrés du peuple!
» Ne le dissimulons pas, ce peu-
» ple a ses droits, & entr'autres
» celui de nous sommer de les lui
» conserver. Un cri qui part de plu-
» sieurs millions de bouches, est un
» cri puissant; c'est la voix du ton-
» nerre; on a beau chercher à l'é-
» touffer, elle frappe l'oreille la plus
» dure. Cette voix vous crie qu'il
» reste encore beaucoup à faire pour
» l'Irlande; que les esprits ne sont
» pas tranquilles, qu'ils ne sont pas
» satisfaits; que si quelque chose
» peut en calmer l'effervescence,
» c'est la confiance qu'il est naturel
» de placer dans cette Chambre
» gardienne née de la liberté qu'ils
» réclament. Cette idée consolante
» fixe sur vous les yeux de la mul-
» titude qui vous parle ainsi: RAP-
» PELLEZ la Grande-Bretagne aux
» notions simples de la justice; for-
» cez l'Angleterre à *restaurer* votre
» liberté politique, en même-tems
» qu'elle *restaure* la liberté de votre
» commerce: dites-lui que la maniere
» dont elle vous a dispensé cette
» derniere faveur est allarmante; que
» le Ministre britannique en vous
l'annonçant,

» l'annonçant, n'a pas dit qu'il étoit
» *juſte*, mais qu'il étoit *expédient* 1780.
» de vous accorder certains avan- Suite du même diſcours.
» tages ! Obſervez-lui que ce mot
» *expédient* annonce une réſerve
» inquiétante, qu'il eſt fatal dans
» la bouche de la Grande-Breta-
» gne, qu'il lui a coûté l'Amérique,
» qu'il l'a plongée en des fleuves de
» ſang, en des abîmes de misère
» & d'horreur ! Dites-lui : tant que
» les réſerves tacites enveloppées
» dans ce mot *expédient*, exiſteront,
» nous regarderons comme précai-
» res les avantages accordés à notre
» commerce, parce qu'étant ſans
» ceſſe à la diſpoſition de la Grande-
» Bretagne, elle peut nous les retirer,
» dès qu'elle le jugera à propos. Ajou-
» tez que dans cette poſition, nous
» nous regardons comme des eſcla-
» ves à qui l'on permet de reſpirer
» un moment, mais qui voyent tou-
» jours les fers, dont ils étoient char-
» gés, prêts à les accabler de leur
» poids. Parlez avec confiance ; la
» circonſtance eſt favorable. Un
» Dieu, Dieu lui-même a créé pour
» nous ce moment de nous émanci-
» per ainſi que notre poſtérité : ne

1780. Suite du même discours.

» laissez point échapper ce moment.
» Gardez-vous sur-tout d'attendre
» l'époque dangereuse de la paix ;
» ce qui seroit paix pour les autres,
» seroit guerre pour vous ; la gran-
» de-Bretagne ne croiroit point en
» jouir, si elle ne voyoit pas votre
» isle humiliée rentrer dans l'escla-
» vage ! C'est au nom de tout ce
» qui vous est cher, c'est pour l'hon-
» neur de votre patrie, pour l'hon-
» neur de la nature humaine, par
» le souvenir des injustices que vous
» avez essuyées, par l'amour que
» vous portez à votre postérité,
» que je vous conjure, que je vous
» supplie de saisir cette occasion
» fortunée, de marquer ce mo-
» ment pour celui de votre liberté !
» N'en doutez pas, la Grande-Bre-
» tagne n'ignore plus que ses pré-
» tentions à la suprématie univer-
» selle sont une chimère, une absur-
» dité. Des légions d'ennemis l'en-
» vironnent, la pressent, fondent
» sur elle de toutes parts ; sa supré-
» matie s'éclipse par-tout, la mer
» n'est plus son domaine, l'honneur
» de ses conseils & celui de son pa-
» villon sont également flétris ; elle

« n'a plus d'armées, elle n'a plus de
» flottes, point d'Amiraux, point de
» Généraux ; l'engourdissement de
» l'indolence caractérise toutes ses
» mesures ; la division aigrie par les
» revers préside à ses conseils. Il
» n'en est pas ainsi parmi nous ; ce
» moment est l'aurore de nos beaux
» jours ; jamais l'Irlande, jamais au-
» cun peuple de la terre ne put se
» flatter d'avoir un Sénat aussi bien
» composé que le nôtre ; jamais peu-
» ple ne fut mieux disposé à secon-
» der les grandes vues de son Sénat.
» Un feu divin embrâse tous les
» cœurs ; un enthousiasme sacré,
» dont l'antiquité même ne four-
» nit point d'exemple, a converti
» une multitude languissante en un
» peuple fier. Portez les yeux de
» l'imagination au-delà de cette en-
» ceinte, vous verrez quarante mille
» hommes sous les armes attendant
» en silence le résultat de vos déli-
» bérations. Leur vœu est uniforme;
» ils soupirent tous après la liberté.
» La providence semble leur sourire:
» oui, la main de Dieu est visible, je la
» vois, c'est elle qui a tout préparé,
» c'est elle qui va tout consommer !

1780. Suite du même discours.

1780. Suite du même discours.

» Lorsqu'elle vous présente l'indépendance & le bonheur, refuserez-vous les bienfaits de la Providence ?

» J'ai dit que ce moment étoit décisif, je dois ajouter qu'il est pressant ; ce qui s'est passé hier, suffit pour vous en convaincre. Hier, on a demandé aux serviteurs de la Couronne si une armée de quinze mille Irlandois devoit être assujettie en Irlande aux loix de l'Angleterre ? Ils ont répondu que oui ! c'est à cet excès d'audace que votre indiscrétion les a portés. Vous avez donné des marques de joie immodérée, en obtenant la révocation de quelques loix iniques qui vous opprimoient ; ils vous ont cru pleinement satisfaits, ou ils ont feint de le croire ; vos réjouissances anticipées ont trahi les plus beaux de vos droits ! Vous avez cru un instant avoir obtenu, & vous n'avez rien obtenu ; car la liberté, l'ame du commerce sans laquelle il n'existe point de commerce, vous manquoit, vous manque encore ; les mains de l'illusion ont élevé à

» vos yeux un édifice qui ne porte
» ſur aucun fondement. En un mot
» votre ſituation eſt étrange ; vous
» avez un commerce ſans liberté,
» un Sénat ſans Parlement ! Y a-
» t'il matiere à la réjouiſſance ? Il
» eſt tems que le preſtige ceſſe, il
» eſt tems que vous obteniez une
» déclaration poſitive de vos droits ;
» il eſt tems que vous ſentiez que
» trois millions d'hommes, forment
» un corps de ſociété ſéparé, ont
» à la liberté politique des droits
» auſſi ſacrés que ceux du peuple
» anglois. Ces trois millions d'hom-
» mes vous demandent cette liberté
» par ma voix ; ils la demandent
» avec confiance, parce qu'ils reſ-
» pectent leur Parlement, parce
» qu'ils le regardent comme l'égal
» de celui d'Angleterre ; comme
» une aſſemblée de Sénateurs, dont
» Rome ſe fût honorée, lorſque
» Rome faiſoit honneur à la nature
» humaine.

1779.

Suite du même diſcours.

« Il eſt poſſible que les ennemis
» de l'Irlande traitent les nobles
» efforts du peuple, d'attentats de
» la populace ; mais je demande ſi
» les pétitions de dix-huit ou dix-

1780.

Suite du même discours.

» neuf Comtés, sont la voix de la po-
» pulace ou celle du peuple ; je de-
» mande si vous connoissez d'au-
» tres constituans que le peuple, si
» vous devez obéir à d'autres voix?
» — Mais, dira-t-on, si l'Angle-
» terre s'obstine, si — Ecartons de
» vaines terreurs ; l'Angleterre peut
» être obstinée ; mais elle n'a pas le
» don de se multiplier ? Fera-t-elle
» la guerre à vingt-quatre millions
» de François, à douze millions
» d'Espagnols, à trois millions d'A-
» méricains, à trois millions d'Ir-
» landois ? Que peut-elle opposer à
» tout cela ? Dix millions d'hommes
» courbés sous le poids de deux cens
» millions sterling de dettes, un éta-
» blissement de quatorze millions
» sterling en tems de paix, de vingt-
» un millions en tems de guerre. Est-
» ce avec cette multitude d'entraves
» qu'elle défiera le genre humain ?
» Au reste, avez-vous reçu des ins-
» tructions de la part de vos cons-
» tituans? Lorsque vous vous y con-
» formerez, vous pouvez faire fond
» sur leur appui. Déjà vos Juges
» & vos Commissaires ont donné
» l'exemple, ils ont cessé de recon-

» nôtre les loix angloises : votre
» conduite sera-t-elle une censure
» de la leur ? Déjà dix-huit Comtés
» ont déclaré qu'ils méconnoissoient
» ces loix. Il y a plus, c'est en se
» conformant aux instructions du
» peuple que ce côté de la Cham-
» bre (l'opposition) s'est refusé à
» ce qu'aucun bill pécunaire passât
» avant que nous eussions obtenu
» un acte déclaratoire. Trahirez-
» vous les intérêts du peuple ? Lui
» désobéirez-vous ? le pourrez-vous
» impunément ? Mais, vous dira-t-on
» encore, vous choisissez pour of-
» fenser la Grande-Bretagne, le mo-
» ment où elle vous donne des preu-
» ves de sa bienveillance ; vous êtes
» des ingrats ; des ingrats ! Oh ! je
» n'admets point de reconnaissance
» qui m'impose le joug de l'esclava-
» ge ! vous êtes insatiables ; vous
» demandez sans cesse : nous de-
» mandons ! quoi ? la restitution de
» ce qu'on nous a pris ; le plus cher,
» le plus saint de nos droits : celui
» du Roi à la couronne n'est pas plus
» sacré que celui que nous avons
» a la liberté ! c'est à cette liberté
» qu'il s'agit aujourd'hui d'élever

1780. Suite du même discours.

1780. Suite du même discours.

» un temple en Irlande, ou bien
» vous en élèverez un à l'infamie.
» Craignez les réflexions, les re-
» mords, les regrets impuissans de
» la vieillesse; redoutez les malé-
» dictions de vos enfans; qu'elles ne
» vous accompagnent pas dans la
» tombe, que l'on ne dise pas d'âge
» en âge, de générations en géné-
» rations: en 1780, le Parlement
» d'Irlande a été acheté par un Mi-
» nistère banqueroutier, des de-
» niers d'un trésor vuide; il s'est
» fait un Dieu de l'intérêt, & a
» fléchi le genou devant l'idole de
» corruption.

» Cette perspective fait frémir!
» Encore une fois, au nom de la
» Providence qui vous fournit l'oc-
» casion, au nom de l'affection que
» vous devez à votre postérité, au
» nom de tout ce qui constitue le
» bien-être, la prospérité d'un peu-
» ple, établissez, constatez les droits,
» les libertés de votre pays. Si je
» suis pressant, si je parle avec cette
» émotion, assurément je n'ai que
» votre intérêt en vue, que celui
» de ma patrie. Tout ce que je de-
» mande pour moi des faveurs que

» les hommes dispensent, c'est de » respirer en commun avec tous » mes concitoyens l'air pur qu'on » respire sur une terre de liberté. » Ma poitrine sera oppressée, la vie » sera pour moi un fardeau pénible, » tant que je verrai au pied du » dernier de nos paysans un chaînon » de la chaîne britannique ». 1780.

Le sieur Bushe démontre les inconvéniens de sa motion de Gratham.

Plusieurs membres appuyèrent la motion du sieur Gratham; beaucoup d'autres s'élevèrent contre, & les déclamations des uns & des autres n'étoient point faites pour entraîner la Chambre; mais le sieur Bushe, quoique partisan de l'opposition éclairée, porta dans la discussion de cette affaire autant d'impartialité que de zèle, & le résultat de ses observations, fut de se déclarer contre une motion qui tendoit à justifier le reproche d'ingratitude fait à l'Irlande, à replonger ce Royaume dans ses premiers troubles, à faire naître dans le Conseil de Saint-James le projet de la rendre esclave, & de borner aux termes de la guerre présente les effets de la bienfaisance royale envers les Irlandois. » En supposant, dit-il, que

1780. » l'Angleterre dissimulât aujourd'hui » son ressentiment ; il faut » que le moment de la paix arrive.... » Eh ! quel seroit votre sort, si une » sœur irritée, avant de mettre bas » les armes, les tournoit un moment » contre vous ? »

La pluralité est contre la motion.

Heurter de front des motions populaires n'est pas le bon parti ; le grand secret en pareil cas est de temporiser. On éluda l'effet de la motion du sieur Gratham en gagnant du tems. Ses traits d'éloquence furent oubliés ; & le 26 Avril l'affaire ayant été remise sur le tapis, la Chambre vota contre la motion avec une pluralité de quarante-cinq voix. Le lendemain 27, le torrent de l'influence royale suivit son cours ordinaire ; on lut pour la première fois, un bill pour accorder des subsides au Roi, & ce bill passa malgré les résolutions antérieures. Les efforts de la liberté ne répondirent point alors en Irlande à l'attente du public ; mais ils apprirent aux moindres individus de cette nation, que l'Angleterre n'avoit pas le droit de l'assujettir par ses actes. La connoissance de cette vérité avouée des Servi-

teurs même de la Couronne, disposoit les Irlandois à de nouvelles entrepriſes contre l'autorité ſoit légitime, ſoit uſurpée de l'adminiſtration britannique. L'eſprit d'indépendance, ou le ſentiment louable de leurs prérogatives, devoit les porter bientôt à des excès ou d'héroïſme ou de révolte, qui firent préſager la ſéparation de l'Irlande d'avec l'Angleterre. En attendant ce moment de criſe, les Miniſtres jouiſſoient ſans prévoyance, de quelques triomphes momentanés ſur la liberté des deux Royaumes. Les derniers échecs des anti-miniſtériaux les avoient plongés dans le découragement, & par conſéquent énervé le reſſort du patriotiſme national. Ce relâchement fit craindre aux partiſans de l'oppoſition quelque retour funeſte à la conſtitution de la Grande-Bretagne. 1780.

Si l'exceſſive influence de la Couronne & la mauvaiſe adminiſtration des Finances juſtifioient, à cette époque, les allarmes des véritables Anglois dans l'intérieur des trois Royaumes, rien ne détruiſoit leurs eſpérances au-dehors, comme la

Réunion des Puiſſances neutres. La Porte ſemble vouloir entrer dans cette eſpèce de confédération.

1780. l'union des Puissances neutres dans le parti sage & bien concerté de ne point renoncer à cette neutralité politique, & de s'armer au besoin pour en maintenir les droits, en prévenir les inconvéniens, & forcer l'Angleterre à la respecter. La Porte sembloit entrer dans cette espèce de confédération; & sur les plaintes de l'Ambassadeur de Hollande, le Reis Effendi avoit fait expédier aux Commandans des ports & forteresses situés le long des côtes, l'ordre de veiller à ce qu'aucun bâtiment neutre ne fût molesté par des corsaires; & le 13 Février, il fit remettre à tous les Ministres étrangers, copie d'un nouveau réglement de neutralité pour toutes les mers ottomanes.

La Russie invite ces Puissances à seconder le projet d'une neutralité armée.

La Russie manifesta ses dispositions à cette égard, d'une manière encore plus positive; & le projet d'une neutralité armée fut particulièrement l'ouvrage de cette Puissance. Elle invita par ses Ambassadeurs, la Hollande, le Portugal, la Suede & le Danemarck à faire cause commune avec elle, en leur déclarant qu'elle n'avoit pas moins à

cœur de maintenir la neutralité que l'honneur du pavillon ruſſe, & que s'ils étoient dans les mêmes diſpoſitions, elle deſiroit de concourir au ſuccès d'un ſyſtême avantageux à la navigation en général. Sa Majeſté l'Impératrice de Ruſſie fit en même tems une déclaration aux Cours de Londres, de Verſailles & de Madrid, où elle ſe plaignoit de la violation du droit des gens contre ſes ſujets, dont le commerce & la navigation avoient été troublés plus d'une fois par les ſujets des Puiſſances belligérantes. Dans cette eſpèce de manifeſte, elle expoſoit aux yeux de l'Europe les principes ſur leſquelles elle vouloit diriger l'exécution de ſon plan de neutralité armée, qui ſe réduiſoit aux cinq articles ſuivans. 1780.

1°. Que tous les vaiſſeaux neutres doivent naviguer librement d'un port à l'autre, & même ſur les côtes des Puiſſances actuellement en guerre.

2°. Que les effets appartenans aux ſujets des Puiſſances belligérantes, ſeront libres dans les

1780. navires neutres, les seules marchandises de contrebande exceptées.

Que Sa Majesté l'Impératrice, s'en tiendra strictement à tout ce qui a été stipulé par les articles X & XI de son traité de commerce avec la Grande-Bretagne, concernant la manière dont on doit en user avec toutes les puissances belligérantes.

4°. Que pour ce qui concerne un port bloqué, on ne doit véritablement regarder comme tel, qu'un port si bien fermé par un nombre fixe de vaisseaux appartenans à la Puissance ennemie, qu'on ne puisse tenter de s'y introduire sans un danger évident.

5°. Enfin, que les principes ci-dessus posés doivent servir de règle dans les procédures, & lorsqu'il s'agit de prononcer sur la légitimité des prises.

Armement de la Russie. Pour assurer & maintenir les droits de son pavillon souvent lésés pendant cette guerre, Sa Majesté Impériale ne se borna pas à de vaines négociations avec les Puissances européennes; elle faisoit équiper à

Cronſtad quinze vaiſſeaux de ligne & cinq ou ſix frégates. On écrivoit de Pétersbourg, qu'avant deux mois, l'armement ruſſe ſeroit en état de mettre à la voile. 1780.

Ces préparatifs d'une défenſe légitime en cas d'inſulte de la part des puiſſances belligérantes, donnoient le plus grand poids aux déclarations de la Ruſſie. Les Cours de Stockolm & de Copenhague accédèrent au projet d'union pour le maintien de la neutralité & la protection de leur commerce. Elles armèrent en conſéquence chacune dix vaiſſeaux de ligne & ſix frégates, qui, dès le mois de Mai, n'attendoient que le premier ordre pour être employés. Ces précautions de la Ruſſie & des autres Puiſſances neutres, n'allarmoient ni la France ni l'Eſpagne, & ces deux Cours répondirent au Manifeſte de l'Impératrice, que la guerre dans laquelle elle ſe trouvoient engagées, n'ayant d'autre objet que la liberté des mers, elles voyoient avec ſatisfaction Sa Majeſté impériale adopter le même

La Suède & le Danemarck accedent au projet d'union. La France & l'Eſpagne n'en ſont point allarmées.

1780.

principe, & se montrer résolue à le soutenir.

Interprétation donnée au manifeste de l'Impératrice de Russie.

Cette déclaration de la Cour de Pétersbourg & particuliérement un Mémoire de cette Cour à Leurs Hautes Puissances les Etats Généraux, dérangeoient absolument le système accrédité par le Ministère britannique, concernant la Russie & la Hollande. Ce Mémoire sembloit dire aux Hollandois : unissez-vous à la Russie, & l'on ne vous fouillera plus, on ne saisira plus vos marchandises. La déclaration démentoit formellement l'annonce tant de fois répétée dans les papiers anglois, d'un secours puissant envoyé par l'Impératrice. Il paroissoit à la lecture de ces deux pieces qu'en invitant à la neutralité toutes les Puissances maritimes de l'Europe, l'intention de cette Souveraine étoit d'abandonner l'Angleterre à la discrétion de ses ennemis, si elle différoit plus longtems à remplir le vœu des nations européennes, à reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Telle fut l'interprétation donnée généra-

lement aux deux pièces émanées du cabinet de Peterſbourg. 1780.

Conduite imprudente de l'Angleterre dans ce moment de criſe.

Une paix générale, ou l'alliance des Hollandois, étoit l'unique reſſource de l'Angleterre dans ce moment de criſe; mais elle attendoit pour mettre un terme à la guerre, qu'elle fût à ſon dernier période d'épuiſement; & c'étoit moins que jamais l'intérêt des Hollandois de s'allier avec la Grande-Bretagne. Ils venoient d'accéder au projet d'une neutralité armée, dont l'exécution pouvoit les affranchir des vexations britanniques, ou leur faciliter le ſuccès des repréſailles dans le cas d'une rupture ouverte. Cette conſidération auroit au moins dû éclairer le Cabinet de Saint-James ſur la néceſſité de ſuſpendre, dans cette circonſtance, les voies de fait contre les Puiſſances neutres; mais à l'époque du manifeſte, ou plutôt du code maritime, où la Ruſſie établiſſoit comme une loi que les vaiſſeaux libres rendent libres les effets dont ils ſont chargés, les Anglois arrêtèrent pluſieurs navires hollandois, & ſaiſirent des marchandiſes, dont le tranſport ne fut

1780. jamais interdit aux neutres par les traités. Pour juſtifier ces violences, ils alléguoient l'opiniâtreté des Etats-Généraux dans le refus des ſecours ſi vivement ſollicités par le Chevalier York ; & la déclaration du Roi d'Angleterre qui rangeoit les Hollandois dans la claſſe des neutres non privilégiés. En conſéquence de ce refus qui n'étoit le violement d'aucun traité, & de cette déclaration où Sa Majeſté britannique s'arrogeoit des droits qu'elle n'avoit pas, les Anglois ſe permirent ouvertement & ſans autre prétexte, les voies de fait les moins légitimes contre les vaiſſeaux de la République. Ces nouveaux excès devoient hâter l'inſtant d'une rupture déjà projetée dans le Conſeil de Leurs Hautes Puiſſances, & ſuffiſamment juſtifiée par des vexations, dont l'Angleterre ne conteſtoit l'illégitimité, que pour en éluder la réparation. Mais de tous les outrages faits au pavillon des Provinces-Unies, le plus éclatant & le moins tolérable avoit été l'attaque des navires eſcortés par le Comte de Byland,

Chef d'Eſcadre de la marine hollandoiſe.

1780.

L'eſcadre du Comte de Byland eſt inſultée par le Commodore Fielding.

Ce Commandant étoit dans la Manche avec ſon convoi lorſqu'il apperçut, le 30 Décembre, pluſieurs vaiſſeaux qui ſuivoient la même route que les ſiens. C'étoit une eſcadre angloiſe aux ordres du Commodore Fielding, qui ſur le champ mit à la mer une de ſes chaloupes, avec des Officiers chargés de viſiter le convoi hollandois. Le Comte de Byland leur montra l'acte ſigné de tous les Patrons des bâtimens marchands, par lequel ils déclaroient n'avoir à bord de leurs navires aucune marchandiſe de contrebande; & lui-même garantit ſur ſon honneur l'exactitude de leur déclaration. Ne pouvant rien obtenir des Officiers anglois, il envoya ſon Capitaine au Commodore qui perſiſta dans ſa premiere demande. Quoique très-inférieur en forces, le Comte de Byland fit ſes diſpoſitions pour une réſiſtance vigoureuſe, & toute la nuit fut employée aux manœuvres préliminaires d'un combat. Le lendemain matin, le Commodore Fielding ayant détaché

1780. ſes chaloupes avec ordre aux mêmes Officiers, de tenter la viſite, le Comte de Byland leur tira deux coups à boulet, qui ſuſpendirent leur marche. Auſſitôt on hiſſa de part & d'autre le ſignal du combat, & les deux eſcadres commencèrent à ſe canonner. Mais conſidérant le danger d'une action où les Anglois avoient, comme on l'a dit, la ſupériorité du nombre, le Commandant hollandois la diſcontinua, & fit ſignal à ſes vaiſſeaux de guerre d'amener pavillon, ce qui fut exécuté ſur le champ. Tandis qu'ils ſe raſſembloient autour de lui pour conſtater la violence exercée par les Anglois au mépris des traités, il vit paroître le Capitaine Marshal qui venoit l'informer, de la part du Commodore Fielding, qu'il étoit libre de ſe rendre à ſa deſtination avec tous ſes vaiſſeaux de guerre. Le Comte de Byland déclara qu'il n'abandonneroit point ſon convoi, & qu'il vouloit l'accompagner à la rade de Spithéad, où il arriva le 4 Janvier avec l'*Argo* & le *Faucon*, après avoir ordonné aux Capitaines Nau-

man & Mulder de poursuivre leur route vers les Indes occidentales. 1780.

Cette violence exercée contre la navigation & le commerce des Hollandois ne pouvoit manquer d'exciter de vives plaintes, Les propriétaires des sept navires amenés à Ports-Mouth par l'escadre du Commodore avoient présenté une requête aux Etats-Généraux, qui réclamèrent en leur nom la prompte restitution de ces prises, & une satisfaction proportionnée à l'insulte que venoit de recevoir le pavillon de la République ; mais la Cour de l'Amirauté d'Angleterre ne tint aucun compte de ces réclamations ; les navires furent déclarés de bonne prise, & leurs cargaisons condamnées comme effets de contrebande. Cette décision, contraire au traité de 1674, parut injurieuse à toutes les Puissances neutres, & à la Russie en particulier. Bien loin d'approuver en cette circonstance la conduite des Anglois, comme ils affectoient de le débiter, elle vit dans ce procédé une violation manifeste du droit des gens, un attentat contre la souveraineté des Puis-

Suite de cette affaire.

1780. sances indépendantes. La détention des bâtimens enlevés par le Commodore Fielding fut peut-être ce qui décida le plan de la neutralité armée.

La Hollande se détermine enfin à de justes représailles.

La République de Hollande étoit plus intéressée qu'aucune autre Puissance à l'exécution de ce projet ; elle y acquiesça par le double motif de l'intérêt & d'une juste vengeance ; mais les témoignages de son ressentiment contre l'Angleterre ne devoient pas se borner à cette accession. Dès que, par les dépositions des témoins interrogés dans le Conseil de Guerre, où la conduite du Comte de Byland venoit d'être examinée, il fut reconnu que ce Chef d'Escadre n'avoit point outrepassé ses instructions lors de sa rencontre avec le Commodore Fielding, leurs Hautes Puissances s'occupèrent enfin sérieusement des moyens de représailles les plus efficaces, contre une agression où toutes les loix de la mer étoient manifestement transgressées.

Effets de cette résolution.

Il y eut des conférences à la Haye entre le Duc de la Vauguyon ; le Vicomte de la Herreria & le Grand

Pensionnaire de Hollande. Le résultat des premières négociations entre les Etats-Généraux & les Cours de Versailles & de Madrid, fut de la part de Sa Majesté Catholique, un ordre formel de hâter l'expédition du procès des bâtimens hollandois arrêtés dans le détroit, de les traiter avec condescendance, & de les relâcher en considération de sa constante amitié pour leurs Hautes Puissances. La bienveillance de Sa Majesté Très-Chrétienne se manifesta par la suppression du droit de quinze pour cent, auquel étoit assujetties les marchandises de la Hollande, à leur entrée dans les ports de France. Les Etats-Généraux répondirent à ces témoignages d'affection, en rejettant avec plus de confiance & d'irrévocabilité, les demandes toujours plus fieres & plus menaçantes de l'Ambassadeur d'Angleterre. Ils tinrent la main sur-tout à l'exécution de l'ordonnance peu respectée jusqu'alors, qui faisoit défense à tous les sujets de la République d'entretenir aucune liaison avec les Anglois de Gibraltar, sous peine d'encourir l'indignation 1780.

1780. de leurs Hautes Puiſſances, & de payer une amende de dix mille florins. Mais pour détourner les fâcheux effets qui pouvoient réſulter de cette oppoſition aux vœux de la Grande-Bretagne, à ſes prétentions & même à ſes eſpérances, il falloit développer les efforts & les reſſources d'une Puiſſance reſpectable par ſes forces maritimes, & mettre la République dans un état de défenſe impoſant, qui la raſſurât ſur l'iſſue d'une guerre déſormais regardée comme inévitable. On accéléra en conſéquence l'armement déjà commencé de cinquante-deux vaiſſeaux de grandeurs différentes; & les Etats reſpectifs des ſept Provinces convinrent enfin unanimement d'accorder des convois à tous les navires marchands portant pavillon hollandois. Pour les faire jouir efficacement & ſans retard de la protection de l'Etat, il fut réglé par une ordonnance qu'aucun vaiſſeau appartenant à des ſujets de la République, ne pourroit mettre en mer, avant que d'avoir délivré au Collège de l'Amirauté de ſon reſſort, le troiſième

sième homme de son équipage. Il n'y eut d'exception à cette loi, qui soumettoit les Armateurs & les Capitaines réfractaires à une amende de six cens florins, qu'en faveur des bâtimens employés aux différentes pêches, & des vaisseaux de la Compagnie des Indes, où il falloit sur-tout se prémunir contre les attaques de l'Angleterre. Les Etats-Généraux sentoient cette nécessité, & avant toutes choses, la République pourvut à la sûreté des isles & des forts dans les Indes orientales; un corps de troupes considérable s'embarqua sur des vaisseaux de guerre équipés pour cette destination. Ainsi la Puissance de l'Europe la plus intéressée à se renfermer dans les bornes d'une exacte neutralité, alloit en sortir pour ven- des affronts & repousser des ages encore moins tolérables que les fléaux d'une guerre ouverte. 1780.

On conçoit que si l'Angleterre s'attira le reproche d'avoir violé le droit des gens avec les Puissances neutres, elle dut encore moins respecter ce droit avec les Puis- Droit des gens violé de la part des Anglois.

fances belligérantes. Le premier
1780. Mai, sur les cinq heures du soir, le vaisseau françois le *Sartine*, freté par le Gouvernement de Madrafs, pour amener en France M. & Madame de Bellecombe, & une partie de l'Etat Major & de la garnison de Pondichery, avoit rencontré dans le Sud du cap Saint-Vincent, le vaisseau anglois le Romney, de cinquante canons, commandé par le Capitaine *Home*. A six heures, le Capitaine d'Allès voulant faire connoître qu'il avoit à son bord un Officier de marque, arbora Pavillon de cartel avec un guidon au grand mât. Le vaisseau anglois se trouvoit à portée de faire feu; il tira un premier coup, qui bientôt fut suivi de toute la volée chargée à boulets & à mitraille. Le Capitaine du Sartine fut tué, ainsi que deux hommes du régiment de Pondichery. Ce procédé contraire au droit des nations, porta l'étonnement dans tout l'équipage du Sartine qui amena son pavillon & ses voiles, dans l'espérance de faire taire la batterie du Romney, dont le feu n'en conti-

nua pas moins. Enfin, un canot anglois fut mis à la mer avec plusieurs Officiers. Arrivés à bord du vaisseau françois, ils affectèrent de la surprise de se trouver sur un vaisseau de cartel; & alléguèrent des raisons aussi vagues que foibles, pour excuser l'indigne procédé de leur Capitaine. Cependant le Sartine horriblement maltraité; faisoit quatre pouces d'eau par heure, & ce ne fut pas sans courir de nouveaux dangers, qu'il parvint à gagner la baie de Cadix, où il mouilla le 3 Mai, après une navigation d'environ dix mois. 1780.

Ce même droit des gens ne fut gueres moins offensé par le traitement barbare fait aux Officiers du vaisseau françois le *Prothée*, dont la belle défense méritoit plus d'égards de la part du Contre-Amiral Digby, leur vainqueur. Non-seulement ils furent dépouillés de tous leurs effets; mais, ce qui est sans exemple, ils ne purent obtenir la permission d'écrire à leur famille, pour se procurer quelques adoucissemens dans leur pénible détention. La relation infidelle du

1780.

combat qui l'avoit précédée, étoit un outrage encore plus sensible aux Officiers & à l'équipage de ce vaisseau; toute la Marine françoise en fut indignée. Dans ce compte rendu par la Gazette de la Cour de Londres, on cachoit avec affectation que le Prothée s'étoit battu contre cinq vaisseaux de ligne, qu'il ne se rendit qu'à la derniere extrémité, & qu'il étoit en si mauvais état qu'il fallut le remorquer jusques dans le port; mais la relation angloise fut bientôt démentie par cet exposé plus exact.

Combat du Prothée contre cinq vaisseaux anglois.

Les vaisseaux du Roi le *Prothée* & l'*Ajax*, la frégate la Charmante, & la corvette l'*Argus*, commandés par le Vicomte du Chilleau, le sieur Bouvet, le Baron de la Hage & le Chevalier de Tromelin, escortoient douze voiles destinées pour l'isle de France, lorsque dans la matinée du 23 Février, par quarante degrés de latitude Nord & Sud de l'isle de Madere, la Charmante signala une escadre supérieure qui chassoit le convoi. M. du Chilleau fit signal aux bâtimens sous ses ordres, de se rallier & de

prendre la route du Nord-Nord-Oueſt. Il courut largue juſqu'à minuit dans l'intention d'attirer l'eſcadre ennemie le plus loin poſſible du convoi françois ; lorſqu'il le crut en ſûreté, il revint au plus près du vent. Sa manœuvre fut admirée de toute l'eſcadre ; mais un accident l'empêcha d'en tirer parti. La marche du Prothée venoit d'être rallentie par la chûte du petit mât de hune qui déchira la voile de miſaine & embarraſſa tout l'avant du vaiſſeau. Les ennemis l'atteignirent, & ſur les deux heures il fut attaqué par la *Réſolution*, vaiſſeau de ſoixante-quatorze canons, qu'il combattoit avec avantage, lorſque deux autres vaiſſeaux de même force, le *Bedford* & le *Marlboroug*, vinrent le canonner de l'arriere. Toutes les manœuvres du *Prothée* furent bientôt coupées & ſes voiles miſes en piéces. Il n'étoit déjà plus en état de gouverner, lorſque le *Raiſonnable* & l'*Invincible* ſe joignirent aux trois premiers vaiſſeaux de ligne, & forcèrent enfin le Prothée à ſe rendre, après un combat d'une heure & 1780.

1780. demie. Il avoit soutenu en même tems le feu de cinq vaisseaux de soixante-quatorze canons, & se trouvoit dans un tel délabrement à la fin de l'action, que les ennemis employèrent deux jours à le réparer; encore fallut-il le remorquer jusqu'au port.

La frégate la Charmante vient se perdre à la rade de Brest.

La *Charmante* avoit pris chasse dès le commencement de l'action; elle fut poursuivie à diverses reprises, par des vaisseaux anglois, auxquels elle eut le malheur d'échapper. Cette frégate ayant rangé de trop près la chaussée des Saints, vint se perdre à la vue du port de Brest, & la majeure partie de l'equipage fut engloutie pour ne plus reparoître. La Marine eût à regretter en cette occasion d'excellents Matelots & plusieurs Officiers d'un mérite déjà signalé. De ce nombre fut M. Mengaud, Commandant de la frégate submergée. On sut qu'au moment du naufrage, il s'étoit trouvé sur des ballots de foin à côté d'un Soldat de sa compagnie; qu'ils furent renversés tous les deux par un coup de mer; que M. Mengaud ne reparut plus, & que le

Soldat revenu sur l'eau, se saisit d'une vergue flottante à laquelle il se tint attaché assez longtems pour attendre du secours. 1780.

La frégate angloise le Léviathan éprouve le même sort.

La triste fin de la Charmante, & la prise du vaisseau le Prothée, furent deux événemens fâcheux pour la Marine de France; mais ces malheurs particuliers étoient au moins balancés par les désastres de la Marine angloise. Sans parler du Ramilliers & du Bienfaisant, presqu'entierement fracassés à la vue de Plymouth dans une tempête, où les seuls équipages furent epargnés, la frégate le Léviathan qui, avec le Charon, escortoit la flotte de la Jamaïque, venoit de couler bas par le degré de latitude quarante, longitude quarante-cinq. La cargaison de ce vaisseau de guerre, chargé en grande partie des richesses de Saint-Ferdinand d'Omoa, étoit évaluée à quatre cens mille livres sterling; elle fut engloutie avec le Léviathan, dont on ne sauva que l'équipage. Ce naufrage ne fut que le prélude d'un autre désastre encore plus grand. A l'entrée de la Manche un coup

Le convoi de la Jamaique, qu'elle escortoit, est dispersé par une tempête.

1780. de vent sépara les trente-six voiles, dont la flotte étoit compolée ; il en périt douze ou quinze, & de ce nombre fut le *Lord-Howe*, qui jeté sur des sables, échoua derriere l'isle de Wight.

Soixante bâtimens venus de Saint-Domingue entrent dans les ports de France.

A cette époque, soixante bâtimens venus de Saint-Domingue, entroient dans les ports de France, sous la protection du *Tonnant*, & des frégates la Nymphe & l'Hirondelle. Ce riche convoi, estimé vingt-cinq ou trente millions, n'avoit souffert aucun dommage dans la traversée. L'arrivée de cette flotte marchande fut un événement très-heureux pour le commerce, & ne le fut guères moins pour la Marine royale, à laquelle elle fournit un nombre suffisant de Matelots, pour completter les équipages des vaisseaux destinés à soutenir l'honneur du pavillon françois contre l'armée britannique de la Manche. Quoique forte de quarante-six vaisseaux, y compris les frégates, cette armée ne pouvoit se comparer à celle de France, tant pour le nombre, que pour la solidité des bâtimens. Ceux des Anglois étoient en grande

1780.

parrie de vieilles machines hors d'état de combattre les flots dans un voyage de long cours, & c'étoit la raiſon qui les faiſoit employer en Europe ; mais falloit-il oppoſer moins de réſiſtance aux efforts d'une artillerie foudroyante, qu'aux vagues les plus courroucées de la mer Atlantique ? Cette réflexion bien naturelle, fit ſoupçonner aux obſervateurs, que l'intention de l'Angleterre étoit d'éviter, cette année comme les précédentes, une affaire générale & déciſive.

La flotte angloiſe de la manche, eſt compoſée en grande partie de vieux vaiſſeaux.

Traîner la guerre en longueur, n'étoit pas un parti qui dut ſauver la Grande-Bretagne, & ce n'étoit point en Amérique qu'elle pouvoit eſpérer déſormais de la terminer heureuſement. Dans l'affreuſe criſe où ſe trouvoient les Anglois, la politique ne leur offroit de reſſources que dans la paix ; mais le comble de l'imprudence fut d'étendre le théâtre de la guerre hors des limites de l'Europe. Leurs plus ſages ſpéculateurs avoient compris la néceſſité d'y concentrer leurs efforts, ou de les développer dans les autres parties du monde contre

Que l'intérêt de l'Angleterre étoit ou de faire une paix générale, ou de tourner toutes ſes forces contre la France & l'Eſpagne.

1780. la seule Maison de Bourbon. Le Général Conway démontra cette nécessité dans l'éloquente introduction du bill qu'il communiqua le 6 Mai à la Chambre des Communes. C'étoit un plan de conciliation entre l'Angleterre & l'Amérique, où la premiere étoit invitée à se désister absolument de toute prétention à la souveraineté des Colonies. Mais le Ministère ne pouvoit goûter ce conseil, & l'Angleterre devoit se consumer en armemens pour l'Amérique, où ses succès mêmes concouroient à son épuisement.

Ses succès dans les Indes occidentales.

On ne peut disconvenir qu'elle n'en ait eu d'assez marqués dans les Indes occidentales. L'escadre du Contre-Amiral Hyde Parker, Commandant en chef des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, aux Isles sous le Vent, s'étoit signalée dans ses croisieres par un assez grand nombre de prises, dont la liste présentoit trois frégates françoises aux ordres de M. de Marigny : savoir, la Blanche de trente-six canons, la Fortune de quarante-deux, & l'Ellis de vingt-

huit. La même escadre prit en outre onze bâtimens tant françois qu'espagnols ; & le Contre-Amiral Rowley eut la principale gloire de cette expédition qui, il faut l'avouer, balançoit les plus brillans succès de M. de la Motte-Piquet ; mais le Commandant francois avoit fait respecter le pavillon dans ces parages, avec des forces bien inférieures à celles de Parker, du moins jusqu'à l'arrivée du Comte de Guichen. MM. de Grasse & de Vaudreuil en avoient également soutenu la gloire, toutes les fois que la prudence leur permit de tenter quelqu'entreprise, ou de s'opposer à celles de l'ennemi. Le 13 Mars, la fortune parut offrir à M. de la Motte-Piquet une belle occasion de signaler sa valeur & son habileté dans les combats de mer. Etant sorti de Fort-Royal avec quatre vaisseaux de ligne, & un convoi de trente voiles, il rencontra aux atterrages de Saint-Domingue, trois vaisseaux de ligne ennemis, se mit à leur poursuite, les atteignit & commençoit à les combattre quoique séparé du reste

1780.

Danger que court M. de la Motte-Piquet.

1780. de son escadre, qui n'avoit pu le suivre que de loin dans cette chasse. Il étoit survenu un calme, & la marche des trois vaisseaux séparés de l'*Annibal*, fut tout-à-coup suspendue; ainsi M. de la Motte-Piquet se vit un moment à la discrétion de l'ennemi. Heureusement qu'il parvint à se tirer de ce mauvais pas à l'aide de sa chaloupe & de ses canots. Quoique blessé grièvement à la poitrine, il chercha le lendemain à renouer la partie; mais les Anglois s'étoient renforcés de trois vaisseaux, & le Chef-d'Escadre françois gagna le Cap, où son convoi l'avoit précédé.

Choc des deux escadres sous MM. de Guichen & Rodney.

Comme on l'a dit, l'arrivée de M. de Guichen aux Antilles avoit déconcerté les projets des Amiraux Rodney & Parker, dont les escadres s'étoient réunis à la Barbade dans les premiers jours d'Avril. Ils sembloient méditer une expédition contre quelques-unes des isles françoises, & déjà ils avoient rassemblé des troupes pour en former un corps d'armée; mais à l'approche de l'escadre françoise, elles furent renvoyées à leurs stations

respectives, où l'ennemi parut vouloir se tenir sur la défensive. Ce n'étoit qu'une feinte, & la mission de l'Amiral Rodney étoit de combattre cette escadre ou de la forcer à l'inaction. 1780.

En effet, le Comte de Guichen ayant appareillé de la Martinique le 13 Avril, avec vingt-trois vaisseaux de ligne, un vaisseau de cinquante canons, trois frégates, un lougre, un cutter & trois mille hommes de débarquement aux ordres du Marquis de Bouillé, l'escadre angloise qui en eût connoissance, se trouva prête à mettre à la voile, & le 16 du même mois, elle parut devant la rade de Saint-Pierre. Le lendemain 17, elle accepta le combat sous le vent de la Dominique. L'action avoit commencé à une heure après midi; à cinq heures les ennemis serrèrent le vent, & la nuit favorisa leur retraite; le Comte de Guichen resta maître du champ de bataille. Comme l'escadre angloise ne reparut point le 18, le Commandant françois la poursuivit pendant quelques jours; mais se voyant trop

1780. près de Sainte-Lucie pour espérer d'attirer l'Amiral Rodney dans un second combat ; d'ailleurs ne craignant plus d'être inquiété dans l'expédition qu'il avoit en vue, il porta sur la Guadeloupe, où, sans laisser tomber l'ancre, il deposa ses malades & ses blessés, qui montoient à sept ou huit cens hommes. La seule *Iphigénie* mouilla quelques heures à Basse Terre, où MM. de Grasse & de Saint-Simon descendirent un moment pour visiter les hôpitaux. La flotte qui étoit toujours sous voiles, prit la route du Nord de l'isle, ce qui fit croire que M. de Guichen alloit attaquer Saint-Christophe, dont la garnison composée d'un seul régiment & de quelques milices, n'étoit point en état de se défendre contre vingt-trois vaisseaux & trois milles hommes des meilleures troupes.

Second échec de la flotte de Rodney.

La flotte avoit peu souffert dans le journée du 17, celle de l'Amiral Rodney fut beaucoup plus maltraitée, il eut plusieurs vaisseaux désemparés, & de ce nombre fut le Princess-Royal, de quatre-vingt-dix canons, que Parker ne put défendre

contre MM. de Retz & Peynier, Capitaines du *Vengeur* & de l'*Artéſien*. Ce dernier vaiſſeau s'étoit acharné pendant toute l'action ſur le Princeſſ-Royal, qu'il réduiſit à une telle détreſſe, qu'il fallut le remorquer hors de la ligne avant la fin du combat. Ce ne fut pas ſans beaucoup de frais que l'eſcadre angloiſe parvint à ſe réparer. Elle remit à la voile dans les premiers jours de Mai, & le 15, la frégate la *Brune* ayant découvert la flotte françoiſe, vint en donner avis à l'Amiral, qui croiſoit alors dans les parages de la Martinique. Sur le champ il ordonna le ſignal pour une chaſſe générale. Suivant les relations angloiſes, la ſeule diviſion de l'Amiral Rowley eut part à ce ſecond combat. Elle étoit compoſée de ſept vaiſſeaux doublés de cuivre, & qui par conſéquent étoient meilleurs voiliers que les autres. Ils arrivèrent à portée de l'arrière-garde & du centre de l'armée françoiſe, avec laquelle ils s'engagèrent dans un combat très-inégal. Un calme abſolu enchaînoit alors le reſte de la flotte angloiſe, & 1780.

1780. la mettoit par conſéquent hors d'état de ſecourir la diviſion de Rowley, dont les ſept vaiſſeaux déſemparés, & particulièrement le Conqueror & le Cornwal, furent conduits à la remorque juſqu'à Sainte-Lucie.

Allarmes de la Jamaïque. Ce double échec de l'Amiral Rodney n'étoit pas d'un augure favorable pour le reſte de la campagne, & le début du Général françois porta l'allarme dans toutes les Iſles ſous le Vent; le nom de Guichen n'y fut pas moins redouté cette année, que l'avoit été celui du Comte d'Eſtaing l'année précédente. La Jamaïque, toujours ſans défenſe, ou du moins toujours bornée à des forces inſuffiſantes, trembloit que le nouveau Commandant n'effectuât contre elle l'attaque, dont ſon prédéceſſeur avoit formé le plan; les craintes de l'Angleterre & les menaces de la France ne devoient point ſe réaliſer dans cette iſle. La Jamaïque ne fut le théâtre d'aucun événement bien funeſte, du moins relativement à la guerre; mais à défaut d'autres ennemis, les élémens parurent s'être ligués pour ſa ruine. Un coup

de vent furieux qui s'éleva le 23 Février, sur les onze heures du soir, avoit si prodigieusement enflé la mer dans ces parages, que dans la matinée du lendemain tous les vaisseaux de la rade furent successivement emportés par les vagues. Le port se trouva bientôt couvert de débris, & il n'y eut pas un seul bateau qui échapât à la destruction. Toutes les maisons voisines du rivage se ressentirent plus ou moins de ce désastre. Le canal qui communiquoit avec la crique fut comblé; tout présentoit l'image de la désolation & de la ruine. Un jour ou deux avant ce terrible événement, on avoit observé dans le barometre & dans le thermometre des variations subites & jusqu'alors inconnues qui supposoient une grande révolution dans l'atmosphere. Vingt-huit bâtimens périrent dans cette tourmente, dont l'histoire de la Jamaïque n'offre point d'exemple.

1780.

Une tourmente y cause d'affreux ravages.

Telle étoit, au commencement de la campagne, la position respective des Puissances belligérantes dans les Indes occidentales. Celle des

Nouvelles tentatives contre Charles-Town.

1780. Anglois dans l'Amérique septentrionale, sembla d'abord vouloir prendre une face nouvelle & plus heureuse. Le nombre des prises & reprises faites par l'escadre d'Arbuthnot, se montoit à plus de quarante navires, même avant son départ de New-York pour l'expédition secrette, dont il devoit partager la gloire avec le Général Clinton. On apprit enfin qu'en appareillant de Sandy-Hook, ils avoient fait voile pour Charles-Town & qu'une seconde tentative contre cette capitale de la Caroline méridionale, étoit l'objet de leur formidable armement. Cette navigation ne fut point heureuse; la tempête dispersa plusieurs de leurs vaisseaux & en submergea quelques-uns; la Défiance qui montoit soixante-quatre canons, fut du nombre des vaisseaux naufragés. Il fallut jeter à la mer sept cens chevaux pour prévenir la disette absolue du fourrage. Enfin l'armée arrive à James's-Island à l'entrée du port de Charles-Town; mais cette ville nouvellement fortifiée sous la direction des Ingénieurs françois,

est défendue par une nombreuse garnison, & couverte par un corps de six mille hommes parfaitement retranchés; il est aisé de voir que les Américains vont faire la plus vigoureuse résistance. Les forces navales qui mouilloient devant Charles-Town consistoient en cinq frégates, un vaisseau de soixante canons, plusieurs brigantins & quelques galères. Clinton n'espéra point de réduire cette place, s'il ne renforçoit son armée. En conséquence il fit expédier au Brigadier-Général Paterson l'ordre de lui amener un renfort de quatre mille hommes qu'il avoit mis en réserve dans la Géorgie. Ces lenteurs nécessaires renvoyèrent jusqu'au mois d'Avril le siége de Charles-Town, dont on n'avoit point encore fait les approches dans les derniers jours de Mars. Le débarquement n'eut lieu que le 29 de ce mois, & la tranchée fut ouverte dans la nuit du surlendemain. Il n'avoit fallu que huit jours pour mettre les batteries en état de jouer, & il n'en fallut pas davantage pour rendre Arbuthnot maître du port. Le 10 1780.

1780. Avril, les Généraux anglois concertèrent cette ſommation qu'ils envoyèrent au Major-Général Lincoln, Commandant de Charles-Town.

Sommation faite au Général Lincoln.

« Sir Charles Henri Clinton & » le Vice-Amiral Arbuthnot, répugnant à l'effuſion du ſang & aux » détreſſes inévitables qui doivent » réſulter d'un aſſaut général, penſent qu'il eſt de l'humanité d'avertir la ville & la garniſon de » Charles-Town, des ravages & de » la déſolation, dont elles ſont » menacées. On offre aux habitans » l'alternative, ou de ſauver leur » vie & ce qu'il leur appartient dans » l'enceinte de la ville, ou d'en paſſer par les conſéquences fatales » de la canonnade & de l'aſſaut. Si » la place, dans une ſécurité trompeuſe ; ſi le Gouverneur, par » une indifférence coupable pour » le ſort des habitans, différoient » de ſe rendre ; ſi l'on détruiſoit » les magaſins publics ou les vaiſſeaux, le reſſentiment d'une ſoldateſque irritée peut s'allumer ; » mais ces offres dictées par la » compaſſion ne pourront jamais

» être renouvellées. Les Comman- 1780.
» dans reſpectifs qui ſomment la
» ville par la préſente, ne craignent
» point que l'on prenne un parti
» auſſi téméraire que celui d'une
» longue réſiſtance ; ils s'attendent
» au contraire à voir ouvrir les
» portes, à ſe voir reçus avec
» ce degré de confiance qui ſera
» le préſage d'une réconciliation
» ultérieure ».

Voici dans quels termes le Général Lincoln répondit à cette ſommation :

« Meſſieurs, il s'eſt écoulé ſoi- Sa réponſe.
» xante jours depuis qu'on a ſu
» que vos intentions à l'égard de
» cette ville étoient hoſtiles : pen-
» dant tout ce tems on auroit
» eu celui de l'abandonner ; mais
» le devoir & l'inclination concou-
» rent à indiquer combien il eſt
» convenable de la défendre juſqu'à
» la dernière extrémité ».

Le lendemain les batteries an- Siége de Charles-Town.
gloiſes furent ouvertes, & le feu des ouvrages avancés de l'ennemi ne tarda pas à ſe ralentir. Quelques jours après, quatorze cens hommes ſe détachèrent pour couper aux

1780. assiégés toute communication avec les dehors de la place; & le Lieutenant-Colonel Webster eut ordre de l'investir du côté de la rivière Booper ; ce qui ne pouvoit s'effectuer sans la défaite préliminaire d'un corps de cavalerie américaine, dont l'attaque fut confiée avec tout le succès possible au Lieutenant-Colonel Tarleton. Pour completter l'investissement du côté de la mer, l'Amiral Arbuthnot fit passer quelques navires armés du port de Charles-Town dans la baie de Servée, & en mit d'autres en station dans le passage de Spencer. Sur ces entrefaites Clinton avoit reçu de nouvelles Troupes ; le Lieutenant-Général Comte de Cornwallis en prit le commandement & vint renforcer le détachement du Colonel Webster au-dela de la rivière. Le 6 Mai, on avoit poussé la sape jusqu'à l'écluse qui contenoit les eaux du canal de Charles-Town, & le Major Moncrieff, Ingénieur en chef, se vit à portée d'apprécier au juste les défenses de la ville du côté de la terre. Elles consistoient en une chaîne de re-

doutes, de lignes & de batteries qui s'étendoient de l'Ashley à la Cooper; en front de chaque flanc des ouvrages, plusieurs marais réunis par le canal épanchoient leurs eaux dans l'une & l'autre riviere. Entre ces obstacles & la place, régnoit un double rang d'abattis. Un fossé à double palissade & un ouvrage à corne en maçonnerie, fortifioient le centre de la ligne; quatre-vingt pièces d'artillerie, tant canons que mortiers, défendoient tous ces ouvrages. 1780.

Cependant tout faisoit à la ville de Charles-Town une nécessité de la capitulation. L'Amiral Arbuthnot avoit débarqué à Sullivan's-Island un corps de Matelots & de troupes de la marine aux ordres du Capitaine Hudson; & sur la menace de faire battre le fort par l'artillerie des vaisseaux, la garnison s'étoit rendue à la première sommation. Le Comte de Cornwalis n'avoit pas eu moins de succès dans les terres, & la cavalerie aux ordres de Tarleton, avoit chargé celle des Américains à Santée, l'avoit mise en déroute, & forcé la plûpart des

La capitulation est différée jusqu'au 11 Mai.

1780. Cavaliers à se précipiter dans la rivière ou dans les marais. Pour éviter la cruelle extrêmité de l'assaut, il s'établit une espèce de négociation entre les assiégeans & les assiégés ; mais les prétentions du Général Lincoln parurent trop étendues au Général Clinton, & la capitulation n'eût pas lieu ce jour-là. Le feu recommença de part & d'autre, & celui des assiégeans obtint une supériorité manifeste ; sous le couvert de ce feu, les Anglois gagnèrent la contrescarpe de l'ouvrage extérieur qui flanquoit le canal. Le Commandant de la place assiégée comprit enfin qu'il n'y avoit plus moyen de la sauver, & il se hâta d'accepter les termes de la capitulation qu'il avoit refusés deux jours auparavant. Les articles en furent signés de part & d'autres le 11 Mai, & le lendemain le Major-Général Leslie prit possession de la ville où l'on fit prisonniers sept Officiers Généraux, un Commodore, dix régimens continentaux, trois bataillons d'artillerie, la milice de la ville & de la campagne. Le tout, y compris les François

Perte des Américains.

François & les Matelots, montoit à six mille hommes armés. Le député Gouverneur titulaire, le Conseil & les Officiers civils subirent le sort de la garnison. Quatre frégates, plusieurs navires armés, un nombre considérable de bateaux & environ quatre cens pièces de grosse artillerie, tombèrent au pouvoir des Anglois. Quant aux vaisseaux pris ou coulés bas dans le port de Charles-Town, l'Amiral Arbuthnot en porta le nombre à dix bâtimens, sans y comprendre quatre galères, quelques brigantins & autres petits navires. Suivant le rapport du Général Clinton, l'importante expédition de Charles-Town ne lui coûta que soixante-seize hommes, & le nombre de ses blessés ne fut pas de deux cens; mais cette relation n'est pas toujours exacte. Il est certain que les Anglois ne perdirent guères moins de monde que les Américains à l'attaque de Charles-Town, & leurs pertes antérieures ne furent point compensées par la reddition de cette place. Il seroit difficile d'évaluer ce que leur coûta le transport

1780.

La perte des Anglois n'est guères moins considérable.

1780. de l'armée de New-York dans la Caroline méridionale. Quant à la gloire de l'expédition, elle fut égale des deux côtés; & si les assiégeans développèrent un grand courage dans l'attaque de Charles-Town, les assiégés n'en montrèrent pas moins dans la défense de leurs ouvrages. Malheureusement la garnison quoique nombreuse, ne le fut point assez pour défendre les fortifications qui avoient trois milles de circonférence. Il falloit qu'elle cédât tôt ou tard aux forces combinées d'Arbuthnot & de Clinton; mais les fruits de leur victoire devoient-ils répondre à son éclat? Et la conquête de Charles-Town ne fut-elle pas trop achetée, si, comme on le présumoit, les vainqueurs ne devoient conserver cette place que le court espace d'un été; si dans leur position, c'étoit s'affoiblir que de multiplier ses postes, si les chaleurs excessives qui, dans la Caroline méridionale, se font sentir dès le commencement d'Avril & se soutiennent jusqu'à la fin d'Octobre, étoient seules capables de ruiner leur armée & de réduire, en

Que cette conquête fut trop achetée.

quatre ou cinq mois, la garnison à un nombre de Soldats insuffisant pour soutenir le premier assaut de l'ennemi ? 1780.

Invasion des Américains à Staten-Island Autres affaires peu décisives.

Tandis que Clinton occupoit les troupes de New-York au siége de Charles-Town, le Général Washington profitant de son absence, méditoit l'attaque de Staten-Island où s'étoient retranchés dix-huit cens hommes aux ordres du Brigadier-Général Sterling. Le Général américain avoit détaché de son armée cantonnée à Morris-Town un corps de deux mille sept cens hommes avec six pièces de canon, deux mortiers & quelque cavalerie. Les postes avancés de Staten-Island s'étoient retirés à l'approche des troupes continentales qui, après quelques mouvemens, firent aussi leur retraite avec un butin d'environ deux cens bêtes à cornes. A la nouvelle de cette invasion, un détachement considérable s'étoit embarqué à New-York pour voler au secours de l'isle menacée. Sur la fin du jour, l'ennemi découvrit les transports, & c'en fut assez pour le déterminer à cette retraite dans

1780. laquelle il perdit quelques hommes. Peu de jours après, le Major Lumm enleva une compagnie d'Américains postés à Newark, & le même jour le Général Sterling détacha le Lieutenant-Colonel Boskirk qui surprit le piquet d'Elisabeth-Town & fit prisonniers de guerre deux Majors, trois Capitaines & quarante-sept Soldats. Le poste de Jonh's-House dans les plaines blanches, fut attaqué par le Colonel Northon, & ce coup de main ne réussit pas au gré de ses espérances; cependant il fit perdre aux Américains cent trente-sept hommes, dont quarante restèrent sur la place. Dans la nuit du 22 Mars, les Anglois surprirent dans les Jerseys, un poste d'environ deux cens cinquante hommes, dont soixante cinq furent faits prisonniers. Ces différentes entreprises ne coûtèrent pas dix Soldats aux vainqueurs, & les vaincus n'en perdirent guères plus de quatre cens, même en y comprenant les prisonniers; elles ne durent rien changer à la position des uns & des autres.

Cinq nations sauvages dévastées par l'armée de Sullivan.

L'expédition du Général Sullivan contre cinq nations sauvages con-

fédérées pour l'Angleterre, fut plus décisive en faveur des Américains. 1780.
Après la victoire qu'il avoit remportée l'année précédente sur ces hordes de barbares, il crut devoir les poursuivre dans les contrées presqu'inaccessibles où ils avoient coutume de se réfugier, pour reparoître bientôt après tout aussi redoutables qu'avant leurs défaites. Au moment de s'engager dans ces repaires de bêtes féroces, il voulut consulter les dispositions de son armée, & il n'y eut pas un Soldat qui ne montrât la plus grande ardeur pour une expédition aussi périlleuse. Cet intrépide Général se mit donc en marche, après avoir renvoyé sa grosse artillerie qu'il ne pouvoit transporter dans les routes difficiles qu'il avoit à parcourir; mais il n'en traînoit pas moins à sa suite la dévastation & la ruine. Arrivé à Caterins-Town, il détruisit cette ville & tous les établissemens des environs. Le Colonel Dayton remonte la Teoga avec une partie de l'armée; en dévaste tous les rivages; la flamme dévore les bâtimens, les forêts & les moiss-

1780. sons. La ville de Kendain éprouve le même sort ; Kanadarega n'est pas plus épargnée. Kanadaque, Hanayaga & Chinesée, la capitale des Etats indiens, ne sont bientôt plus que des monceaux de cendre. Jusqu'à cette dernière ville, la vengeance de Sullivan avoit étendu ses ravages sans rencontrer le moindre obstacle ; mais le Lieutenant Boyd étant allé reconnoître les dehors de cette place avec un détachement peu considérable, s'égara pendant la nuit & tomba dans un parti de quatre ou cinq cens Indiens qui le poignardèrent lui & quelques-uns de ses Soldats, après leur avoir coupé le nez & la langue, leur avoir arraché les ongles, les sourcils & les paupières. Ces barbares étoient, dit-on, commandés par le Colonel Butler.

Elles se repentent d'avoir cédé à la séduction des Anglois.

L'armée de Sullivan fit de nouvelles incursions bien au-delà de Chinesée. Elle revint enfin sur ses pas, toujours en dévastant les possessions des Indiens fugitifs. A l'exception d'un petit bourg situé dans le voisinage d'Allegany, il ne resta pas un seul établissement

dans toute la contrée des cinq nations soulevées contre les Américains à l'instigation des émissaires britanniques. A la vue de leurs habitations incendiées, plusieurs de ces sauvages se repentirent d'avoir cédé à la séduction des Anglois, & peu s'en fallut que le Colonel Jonhson ne devînt la victime de ce repentir infructueux & tardif. L'objet de cette expédition conduite par le Général Sullivan avoit été de rendre plus redoutable aux sauvages du désert le poids des armes américaines ; cet objet fut rempli, & les frontières désolées restèrent moins exposées qu'auparavant aux incursions de ces barbares ; cependant la détresse & la vengeance en précipitèrent quelques-uns dans les comtés de Bedford & de Northumberland, ce qui jeta les habitans en de vives allarmes. Heureusement qu'on ne s'étoit point trop reposé sur les succès de Sullivan, & qu'on venoit d'assigner des postes avantageux aux troupes destinées à garantir ces frontières d'une invasion ultérieure. 1780.

Quelque pénible qu'eût été la Harmonie

1780. entre le Congrès & le peuple Américain.

campagne du Général Sullivan, il avoit ramené des bords du Niagara ſon armée victorieuſe, plus aguerrie & preſqu'auſſi complette qu'avant ſon départ. Elle vint ſe cantonner dans les derrières de la Penſylvanie, où elle attendit de nouveaux ordres. Le Général Waſhington avoit choiſi ſon poſte à vingt-cinq milles de New-York, avec une armée de dix mille hommes, parfaitement bien diſciplinés. Le Général Gates en commandoit quatre mille tant à Rhode-Iſland que dans ſes environs. En Virginie, un corps de milice conſidérable & deux mille cinq cens hommes de troupes continentales ſervoient ſous les ordres des Généraux Williamſon & Nelſon. Les autres provinces n'étoient pas moins bien défendues; mais la confiance & l'harmonie qui regnoient entre le Congrès & le Peuple, étoient le plus ſûr garant du triomphe de la liberté en Amérique. Le crédit du papier-monnoie commençoit à revivre depuis qu'on avoit mis des bornes à ſa multiplication trop long-tems illimitée. L'aviliſſement de

Crédit du papier-monnoie en partie rétabli.

ce papier avoit sa source dans la contrefaçon de cette monnoie courante, & dans le monopole des particuliers, qui, à l'insu du Congrès, l'échangeoient en espèces à de très-grosses pertes. Cet agiotage en avoit enrichi plusieurs au détriment de l'Etat; mais le Congrès prit de sages mesures pour arrêter le désordre, & la valeur du papier-monnoie haussa considérablement; ce qui dément l'article de la gazette de New-York, du 16 Avril, où il est dit que le 11 de ce mois, il s'étoit élevé à Philadelphie des troubles occasionnés par la décadence prodigieuse du papier-monnoie, que dans une de ces émeutes la populace avoit maltraité plusieurs Membres du Congrès, & que, pour réprimer l'audace des mécontens, un corps de mille hommes s'étoit armé sous les ordres du Général Kalp. 1780.

Indemnités accordées aux descendans de Guillaume Penn.

Cette même gazette ajoute qu'il se forma dans la Pensylvanie une association militaire, sur le plan de celle dont Cromwel s'étoit servi pour chasser du Parlement les représentans du peuple, & s'affermir

1780. dans son usurpation. Le fait est qu'à cette époque il ne se passa point d'acte, qu'il ne se fit point de déclaration dans cette province qui n'eût l'approbation générale. L'affranchissement de la Pensylvanie, dont la propriété & le gouvernement appartenoient aux descendans de Guillaume Penn, en vertu de la chartre qui lui fut accordée, le 4 Mars 1691, par le Roi Charles II, les avoit d'abord vivement allarmés ; mais ils furent bientôt également satisfaits & du parti que le Congrès prit à l'égard de leurs censives, & de la maniere généreuse avec laquelle il assura leurs propriétés compatibles avec la liberté générale de la République. (1) L'acte en vertu duquel les biens

(1) Il avoit été statué dans l'assemblée générale de Pensylvanie, tenue le Jeudi 23 Septembre 1779, que la somme de 130 mille livres sterling, seroit payée à titre d'indemnité, aux légataires de Thomas & de Richard Penn, & à la veuve dudit Thomas ; que cette somme ne pourroit être acquittée en partie, qu'un an révolu après la conclusion de la guerre, & que

des réfugiés avoient été confisqués & vendus au profit de l'Etat, procura de grandes ressources à la province, & n'excita de murmures que parmi les ci-devant propriétaires de ces biens, & le petit nombre des habitans encore mal affermis dans leur patriotisme. 1780.

Désintéressement des sujets de la nouvelle République.

Le corps législatif de l'Etat de New-York avoit passé le même acte contre tous ceux des habitans de cette Province qui avoient épousé le parti de la Grande-Bretagne. La liste des proscrits suivoit le préambule de l'acte, & les noms du Comte de Dunmore & de William Tryon, les deux derniers Gouverneurs de la Colonie, étoient à la tête; le nom de Sir Henri Clinton ne venoit qu'après. Ces trois Officiers supérieurs & une centaine d'habitans plus ou moins notables, étoient déclarés atteints & convaincus de haute trahison; leurs biens étoient confisqués, leurs personnes bannies à perpétuité, souspeine, dans le cas où elles seroient

chaque payement annuel seroit au plus de vingt mille livres sterling, & au moins de quinze mille.

1780. appréhendées sur le territoire dudit Etat, d'être mises à mort comme coupables de félonie. Le dévouement des autres Provinces à la cause commune, se manifestoit aussi par des actes patriotiques auxquels l'acquiescement général des habitans donnoit une autorité bien imposante pour quiconque auroit été tenté de se montrer réfractaire à ces ordonnances. Quoi qu'on ait pu dire, le nombre des opposans en fut toujours peu considérable, & à quelques exceptions près, tous les Américains brûloient de voir la révolution se consommer même au péril de leurs fortunes. Ce désintéressement patriotique se manifestoit chez les plus mal-aisés, toutes les fois qu'il étoit question de subvenir aux besoins des Etats par de nouveaux sacrifices. Au commencement de cette année, le Congrès avoit écrit à ses constituans une lettre circulaire sur la nécessité des subsides; malgré l'épuisement & la détresse du grand nombre, on n'opposa pas la moindre difficulté, pas le moindre murmure, aux demandes du Congrès. Tant d'harmonie &

d'unanimité dans les divers membres de la République Américaine étoient le plus sûr garant de la prospérité de ses armes. 1780.

Par ce qu'elle a déjà fait à l'ouverture de la campagne, on a dû prévoir ce qu'elle opposeroit de résistance aux efforts partagés des Anglois toujours réduits à leurs propres forces contre trois grandes Puissances confédérées. On a vu qu'en Amérique ils avoient débuté avec l'Espagne par la conquête de Saint-Ferdinand d'Omoa. Ils parurent d'abord vouloir conserver leur avantage par quelques prises faites sur la marine espagnole. La plus considérable fut celle du San-Carlos, vaisseau de cinquante-deux canons, dont trente-trois étoient de bronze & du calibre de douze livres de balle. Armé pour le compte de quelques particuliers, ce vaisseau faisoit voile de Cadix pour Saint-Fernando sous le commandement de Don Juan Antonio de Zavellerta. Il fut attaqué dans la baie d'Honduras à la hauteur de Porto de Sall, & forcé de se rendre au Capitaine Inglis, après avoir fait une belle

Prise du San-Carlos, vaisseau espagnol de cinquante-deux canons.

1783. défense qui tint longtems la victoire incertaine entre le San-Carlos & le Salisbury. Ce vaisseau de ligne anglois violemment endommagé dans ses agrès & dans sa mâture, eut une navigation très-pénible jusqu'à la Jamaïque où il vint se réparer avec sa prise. Le commandement en fut donné au sieur Haines, premier Lieutenant du Salisbury (1).

Rapides expéditions de Don Galvez, sur les bords du Mississipi.

Tandis que l'Angleterre s'applaudissoit de ces foibles avantages sur les Espagnols, ceux-ci remportoient dans une autre contrée de l'Amérique des triomphes plus décisifs, & dont l'enchaînement nous ramene à une époque antérieure aux événemens de cette campagne. Le Gouverneur de la Louisiane, Don Ber-

(1) Le San-Carlos pris dans la baie d'Honduras & conduit à Port-Royal, n'étoit point un vaisseau de ligne, comme on le suppose dans les papiers anglois, mais un simple corsaire armé par les Dames de Carix. Percé pour soixante-quatre canons, il n'en avoit réellement que cinquante-deux. On ne le confondra pas avec le San-Carlos de la Marine Royale, alors en station au Ferrol, & qui montoit quatre-vingt pièces de canon.

nard de Galvez, à peine informé de la rupture entre l'Angleterre & l'Eſpagne, avoit formé le projet d'une expédition contre les établiſſemens anglois ſur les bords du fleuve Miſſiſſipi. En conſéquence de ce plan, il ſe rendit le 7 Août 1779 dans les diſtricts de ſon Gouvernement pour y lever des troupes qui, réunies à celles de la Nouvelle Orléans, lui composèrent une petite armée d'environ quatorze cens hommes, dont huit cens étoient tirés des vieux Corps. Le reſte n'offroit qu'un mélange d'Indiens de caſtes & de couleurs différentes, de mulâtres & de negres libres. Il ſe mit à la tête de ſa troupe, & ſe rendit en peu de jours devant Manchack, poſte anglois éloigné de trente-cinq lieues de la capitale Quoique le tiers de ſes gens eût péri dans cette marche forcée; pour attaquer ce poſte, Don Bernard de Galvez ne crut pas devoir attendre un renfort qui lui avoit été promis de la Havane, & le 7 Septembre il ſurprit & emporta d'aſſaut le fort de Manchack où il fit vingt priſonniers. Six jours après, le Commandant eſpagnol di- 1783.

1780. rigea sa marche vers Bâton-Rouge ; autre poste beaucoup mieux fortifié que le premier, & dont la garnison étoit de quatre cens hommes de troupes réglées, sans y comprendre cent habitans armés. Un fossé de dix-huit pieds de large sur neuf de profondeur, une palissade & quatorze canons défendoient les approches de ce fort. Don Galvez jugea qu'il étoit impossible de le prendre d'assaut, & il se résolut à l'assiéger dans les régles. Il fit ses dispositions en conséquence, & sa batterie commença à jouer le 21 Septembre; mais avec tant de succès, que sur les trois heures & demie, le fort étoit en si mauvais état, que les Anglois battirent la chamade. Alexandre Dickson, leur Commandant, envoya demander à capituler; & Don Bernard y consentit aux conditions que la garnison seroit prisonnière de guerre, & qu'on rendroit le fort appellé Panmure, dans le pays de Natchez.

Projets du Général Campbell déconcertés.

Comme il n'y avoit plus d'établissemens anglois à soumettre dans tout le Mississipi, cette rapide expédition du brigadier Galvez mit

sous la domination de Sa Majesté Catholique un pays immense, & le plus fertile de tous ceux qu'arrose cette riviere. Le plus grand avantage de cette expédition fut de prévenir & déconcerter les projets hostiles des Anglois, qui, même avant que la déclaration de guerre fût venue à la connoissance des Espagnols, avoient pris des mesures, pour tomber sur eux à l'improviste. Cette surprise concertée entre le Major Général Campbell & le Brigadier Stuart auroit d'autant mieux réussi, qu'ils en coloroient les préparatifs de toutes les apparences d'une expédition contre les Illinois. Des lettres interceptées démasquèrent en même-tems leurs manœuvres secretes pour soulever les sauvages indiens contre les Espagnols. Quoique avortées, ces perfidies britanniques les avoient indignés, & ils résolurent de poursuivre les opérations hostiles en d'autres parages de la même Province. Dans le courant de Septembre, leurs navires s'emparèrent de plusieurs goëlettes & brigantins qui venoient de Pensacola. De toutes ces prises, la 1780.

1780. plus remarquable fut celle de la bélandre angloise, dont un habitant de la Nouvelle-Orléans s'étoit rendu maître par un stratagême digne d'être rapporté. Ce brave Marin, nommé Don Vincent Rieux, commandoit une goëlette armée pour croiser dans les lacs. Il vint se placer à l'embouchure du fleuve de Manchak sur la route des navires qui de Pensacola alloient porter des secours dans les établissemens anglois. Averti qu'un de ces bâtimens alloit passer, il débarqua ses canons, se fit avec des arbres une espèce de retranchement, derrière lequel il se tint caché, & dès que l'ennemi parut, il fit sur lui le feu le plus vif, & mit tant de mouvement & de bruit dans la manœuvre de sa petite troupe, qu'il persuada aux Anglois qu'ils avoient affaire à cinq cens hommes au moins. Dans leur effroi, ils se retirèrent à fond de cale; Don Vincent étant monté à bord de ce navire, en fit tout l'équipage prisonnier. Il n'avoit avec lui que treize ou quatorze hommes, & le vaisseau ennemi en montoit environ soixante-dix; de ce nombre

Stratagême d'un brave marin nommé Don Vincent Rieux.

étoient cinquante-quatre grenadiers du régiment de Waldeck. 1780.

De tous les triomphes de l'Eſpagne dans la Floride occidentale, le plus important fut la conquête de Penſacola, dont le Paquebot le Cartelet apporta la nouvelle dans les derniers jours de Janvier. On ſut par les dépêches, dont il étoit chargé, que la place s'étoit rendue le 24 Décembre, que les François & les Américains avoient partagé la gloire de cette expédition avec les Eſpagnols, & que le nombre des priſonniers faits à Penſacola ſe montoit à plus de onze cens hommes. Mais ce qui ajoutoit un prix infini à cette acquiſition, c'eſt que, vu la proximité de la partie occidentale de l'iſle de Cuba, cet établiſſement favoriſoit les entrepriſes des Anglois ſur les poſſeſſions eſpagnoles; c'eſt que la baie de Penſacola, offre en tout tems aux vaiſſeaux un abri sûr contre les tempêtes; c'eſt que depuis le traité de Verſailles de 1763, qui mit l'Angleterre en poſſeſſion de cette vaſte baie, elle y avoit dépenſé des ſommes prodigieuſes. Cette

Conquête de Penſacola. Importance de cette acquiſition.

1780. perte irréparable pour l'Empire britannique en général, l'étoit ſur-tout pour la Jamaïque, dont le commerce ſe trouvoit par-là ſans débouchés avec l'Amérique ſeptentrionale. Depuis le commencement de la guerre, les planteurs de cette iſle avoient tiré de Penſacola tous les articles importans de leur négoce, tels que l'indigo, le coton, les pelleteries, les bois de teinture, &c. Dans le cours de l'année précédente, les exportations de cet établiſſement enlevé à l'Angleterre, avoient été évaluées à cent vingt-deux mille livres ſterling, & les importations à plus de cent cinquante mille. Cette perte devoit naturellement influer ſur le commerce de Londres, & le premier bruit qui s'en répandit fut, pour deux maiſons puiſſantes de la cité, le ſignal d'une faillite de trois cens mille livres ſterling.

Les Anglois chaſſés des habitations de *Rio-Hondo*.

Tandis que la Colonie de la Floride occidentale paſſoit tout entiere ſous la domination eſpagnole, Don Roberto Rivas Bétancourt, Gouverneur par *interim* de Yucatan, avoit tenté diverſes expéditions contre les établiſſemens britanni-

ques, dont il vouloit purger la côte de cette Province. Après une marche longue & pénible, il vint artaquer avec huit cens hommes les habitations de *Rio-Hondo*, il en chassa les Anglois dans les premiers jours de Septembre, y fit un grand nombre de prisonniers, & s'empara de plusieurs bâtimens sur lesquels il embarqua trois cens soldats détachés pour aller surprendre l'importante possession de Cayo-Cozina. Ce poste fut enlevé le 15 Septembre, sans la moindre perte du côté des Espagnols. Déjà l'on avoit embarqué les Officiers de justice & les familles prisonnières qui devoient passer à Bacalar, lorsqu'il arriva de la Jamaïque deux frégates angloises de quarante canons chacune, & un brigantin de seize canons, avec sept cens hommes qui venoient pour assurer leurs possessions, & se maintenir dans la coupe du bois de *Campêche*. L'Officier détaché pour l'expédition de Cayo-Cozina, ne pouvoit résister à ces forces supérieures, sans risquer de compromettre l'honneur des armes espagnoles; il abandonna ce poste & se retira dans le

1780.

Plusieurs autres expéditions plus ou moins heureuses pour les Espagnols.

meilleur ordre, emmenant avec lui
1780. les Officiers de justice, les principaux habitans, & environ cent cinquante esclaves. Lors de sa retraite, deux compagnies, l'une de Grenadiers miliciens & l'autre de Chasseurs du bataillon fixe de Castille, se joignirent aux troupes de l'expédition, & avec ce renfort, elles entrèrent dans la rivière *Neuve*, dont les Anglois venoient d'évacuer les habitations. La troupe espagnole y détruisit trois cens trente-huit maisons, y prit quelques negres, & revint à Bacalar en attendant une occasion favorable, pour aller attaquer les ennemis retranchés à l'embouchure de la riviere Walix.

La Province de Campêche est entièrement purgée

Cependant le Gouverneur de Yucatan faisoit des préparatifs pour une nouvelle expédition; & le 28 Octobre, le Lieutenant Colonel Don Francisco Pineiro avoit mis à la voile avec cinq goëlettes prises sur les Anglois, dix pirogues & huit doris bien armés. Le lendemain, il vint mouiller à la vue de *Cayo*, dont les habitans s'étoient réfugiés à la Jamaïque. Cet établissement composé d'environ deux cens maisons,

fut ruiné de fond en comble. Pendant ce tems, un bâtiment étoit entré dans le *Rio-Nuovo* avec quelques troupes, qui, prenant leur route par le même ſentier que les Anglois avoient ſuivi dans leur retraite, détruiſirent un grand nombre de maiſons ſituées le long de cette riviere, dont toutes les peuplades furent extirpées en un inſtant. Cent vingt hommes embarqués ſur neuf pirogues ſoutenues par deux goëlettes, pour aller ruiner les établiſſemens du Rio-Chevun, y remplirent complettement leur miſſion, ſous la conduite du Capitaine Don Joſeph de Vrrutta. En retournant à Bacalar, les troupes de l'expédition renverſèrent cinquante ou ſoixante maiſons que les Anglois poſſédoient encore ſur la rivière du Nord. Ainſi la Province de Campêche ſe trouva purgée d'ennemis, ſans qu'il en eût coûté dix hommes aux Eſpagnols. Les Anglois y perdirent environ trois cens eſclaves, dix goëlettes, & quarante autres bâtimens. En y comprenant les maiſons détruites, les armes, les munitions, le bétail, & les meublesqu'elles renfermoient,

1780.

le dommage fut évalué à près d'un million de piastres fortes.

1780. Prise du fort La Mobile.

Mais les opérations du Général Don Galvez eurent encore plus d'éclat que celles de M. Rivas Bétancourt. L'expédition de La Mobile avoit sur-tout signalé la persévérance & l'activité de ce Gouverneur de la Louisiane, dont la petite armée composée d'environ huit cent hommes parvint à forcer ce Château après quatre jours de tranchée ouverte. La résistance des trois cens hommes qui le défendoient, avoit été vigoureuse; ce fort étoit avantageusement situé, & les Anglois venoient d'ajouter sept pieds d'épaisseur aux parapets. Une circonstance rendoit sur-tout périlleuse l'expédition de La Mobile : le Général Campbell étoit venu avec onze cens hommes de Pensacola, qui n'étoit point encore rentré sous la domination des Espagnols, dans la ferme résolution de les attaquer & de faire manquer leur entreprise. Son armée, dont l'avant-garde étoit à la vue du camp, n'effraya point les assiégeans; le Général anglois se contenta

contenta de les observer, & le 14 Mars le fort se rendit pour ainsi dire sous ses yeux. Après huit jours d'une vaine apparition, ces onze cens hommes reprirent le chemin de Pensacola au grand regret de Galvez & du Colonel Don Geronimo Giron qui, de l'aveu du Gouverneur, avoit eu la principale direction de l'attaque de La Mobile. Ils attendoient à tout moment un renfort de la Havane; & s'il fût arrivé à tems, ils se proposoient d'envelopper l'armée de Campbell qui n'avoit de vivres que pour cinq ou six jours, & qui, dans ce cas, auroit eu le sort de l'armée de Burgoyne à Sara-Toga. Cette circonstance eût sans doute hâté l'instant de l'acquisition de Pensacola, dont l'attaque étoit le principal objet de la campagne de Galvez. Le retard des secours attendus de la Havane, dût ralentir les opérations militaires dans cette partie de l'Amérique. 1780.

La guerre se continuoit dans les parties septentrionales; mais sans rien terminer en faveur des Anglois. La prise de Charles-Town

Que la perte de Charles-Town ne ralentit point l'ardeur des Américains.

1780. n'avoit rien changé dans leur position ; & de leur aveu, cette conquête leur coûta dix-sept cens hommes. S'il faut s'en rapporter à la lettre d'un Membre du Conseil de Massachusett, le courage des Américains ne s'étoit point réfroidi, & jamais ils n'avoient autant espéré des circonstances. Voici l'extrait de cette lettre datée du 21 Juillet.

« Malgré la perte de Charles-» Town, nos affaires politiques » prennent une face très-heureuse. » Déjà treize mille hommes se sont » mis en marche de cet Etat, pour » joindre l'armée continentale ; les » efforts des autres Etats sont les » mêmes à proportion. Nous comp-» tons ouvrir la campagne avec » quarante mille hommes effectifs, » non compris six mille hommes » de troupes réglées arrivées de » France avec huit vaisseaux de » ligne & plusieurs frégates ; ces » forces de terre & de mer sont » aux ordres du Général Washing-» ton. La ville de Boston a prêté » au Gouvernement un million & » demi ; Philadelphie & les autres » grandes villes n'ont pas marqué

» moins de chaleur & de zèle; on
» se dispute à qui fera davantage, 1780.
» pour la cause commune; les efforts
» sont unanimes, les préparatifs
» universels.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'effet, si prodigieusement exagéré dans les papiers anglois de la proclamation du Général Clinton après sa conquête, se réduisit à la défection d'environ deux cens habitans de Charles-Town. L'humble adresse qu'ils envoyèrent au Général anglois, fut regardée par tous les autres, comme un monument d'opprobre qui manifestoit aux yeux de leurs compatriotes les dispositions autérieures de ces lâches Torys. Cependant la prise de Charles-Town fut un événement fâcheux pour les Américains, en ce qu'il rehaussa les espérances de l'Angleterre en Amérique; mais ce triomphe ne devoit pas être de longue durée. Au commencement de Juin, les Anglois ayant fait une invasion dans le Jersey, furent battus & repoussés par la milice du pays. Leur déroute fut complette, & les Amé-

Suites de leurs triomphes.

1780. ricains firent au moins six cens prisonniers. Vers la fin du même mois, ils s'emparèrent dans la rivière de Saint-Laurent, de quinze bâtimens chargés de provisions & de troupes pour Quebec & Montréal. Chaque jour étoit marqué par quelque prise faite sur les convois d'Angleterre. Les Armateurs américains se signaloient particulièrement sur les bancs & dans les environs de l'isle de Terre-Neuve, où peu s'en fallut qu'ils ne détruisissent entièrement la pêche.

Les Anglois réduisent en cendres le bourg de Springfield.

Ces pertes toujours foiblement réparées minoient insensiblement les forces britanniques dans cette partie du monde. Les Anglois ne pouvoient se le dissimuler, & le pressentiment de leur ruine prochaine, les porta, comme nous avons eu occasion de le remarquer, à des actes de cruauté qui n'avoient d'excuse que dans leur désespoir. L'expédition du 23 Juin, à laquelle furent employés cinq ou six mille hommes, parut n'avoir d'autre objet que l'incendie du Bourg de Springfield. L'ennemi s'étoit avancé d'Elisabeth-Town avec

quinze ou vingt pièces d'artillerie; sa marche fut rapide & se fit sur deux colonnes, l'une dans le grand chemin qui conduit à Springfield, & l'autre sur la route de Vaux-Hall. Le Major Lée, avec sa cavalerie & ses piquets, & le Colonel Dayton avec son régiment, firent face aux deux colonnes. Leur résistance fut supérieure à leurs forces; mais le nombre l'emporta enfin sur la bravoure opiniâtre, & les troupes continentales se virent forcées de gagner les hauteurs & d'ouvrir le passage à l'armée angloise jusqu'au Bourg qu'elle réduisit en cendres. Cette expédition consommée, l'ennemi fit sa retraite avec une précipitation qui ne permit point aux Américains indignés d'atteindre son arrière-garde. Pour l'accélerer, il avoit abandonné quelques traîneurs la plupart torys ou réfugiés; le Major Lée les fit tous prisonniers. On ne sait pas quelle fut d'ailleurs la perte des Royalistes; mais lors de l'action, ils étoient postés de manière à souffrir beaucoup, & il est à présumer que l'embrâse- 1780.

1780. ment de Springfield leur fut encore plus funeſte qu'aux Américains, dont la perte en hommes ſe monta tout au plus à treize morts, & à quarante neuf bleſſés.

Affaire de Cambden & de Catawba-Fords. Quelques actions peu meurtrières tinrent en haleine les troupes angloiſes & continentales pendant les mois de Juin & de Juillet. Une partie de l'armée de Clinton étoit reſtée à Charles-Town, tant pour former la garniſon de la place, que pour tenir la campagne ſous les ordres de Lord Cornwallis, & tenter des entrepriſes dans les deux Carolines; mais cette armée peut-être aſſez nombreuſe pour faire des conquêtes, ne l'étoit point aſſez pour les conſerver; toutes les tentatives de cet habile Général échouèrent, ou furent ſans réſultats déciſifs. Il en faut pourtant excepter l'affaire de Cambden, où Lord Cornwallis déploya avec ſuccès les talens & l'activité d'un grand homme de guerre. Il étoit parti le 10 Août de Charles-Town pour voler au ſecours de Lord Rawdon, que les mouvemens du Général Gates avoient mis dans

la néceſſité de reſſerrer ſes poſtes & de raſſembler ſes forces à Cambden. La mauvaiſe poſition de cette place ne permettoit guère d'y attendre une attaque, & le Général anglois fut d'abord tenté d'effectuer ſa retraite à Charles-Town; mais cette démarche pouvoit entraîner la perte de toute la Géorgie; il y avoit d'ailleurs à Cambden huit cens malades & une grande quantité de munitions de guerre qu'il eût fallu abandonner à la diſcrétion de l'ennemi. Cette conſidération détermina Cornwallis à prévenir le Général américain; & dans la matinée du 15 Août, il ſe mit en marche avec deux mille trois cens hommes, pour en aller attaquer ſix mille. Il croyoit l'armée de Gates retranchée dans le voiſinage de la maiſon du Colonel Rugeley; mais à peine avoit-il marché l'eſpace de trois lieues, que ſa garde avancée rencontra l'ennemi. Le terrein ſur lequel ſe trouvoient les deux armées, retréci par des marais, étoit favorable à l'infériorité des troupes royales. Lord Cornwallis prit toutes les meſures né- 1780.

1780. ceſſaires, pour qu'il ne fût pas au pouvoir de l'ennemi d'éviter le combat ſur ce terrein ; & le Général Gates ſe fiant en la ſupériorit de ſes forces hâtoit, de ſon côté, l'inſtant d'une action générale. Toutes les diſpoſitions étant faites, les deux armées en vinrent aux mains dans la matinée du 16. Le feu devint très-vif de part & d'autre, & ſe ſoutint avec une égale ardeur pendant trois quarts d'heure. Enfin les troupes américaines commencèrent à plier, & auſſitôt la cavalerie angloiſe ſe mit en devoir d'en completter la déroute ; ce qui fut exécuté avec autant de célérité que de bravoure. Après avoir chargé l'ennemi ſur le champ de bataille, elle le pourſuivit juſqu'à vingt-deux milles, lui tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de priſonniers, enleva cent cinquante chariots chargés d'artillerie, & des munitions de l'armée vaincue. Huit cens Américains périrent dans cette journée, & le nombre des priſonniers fut de mille environ; on n'y comptoit pas moins de ſix cens bleſſés.

Le ſurlendemain le Lieutenant-Colonel Tarleton fut détaché à la pourſuite du Général Sumpter qu'il atteignit le 18 près de Catawba-Fords, & dont il battit la petite armée d'environ ſept cens hommes; il en tua cent cinquante ſur la place même, en fit trois cens priſonniers, & remit en liberté deux cens cinquante miliciens du parti royaliſte. S'il faut s'en rapporter aux dépêches du Général Cornwallis, ces deux brillantes expéditions ne lui coûtèrent que ſoixante-huit morts & deux cens quarante-cinq bleſſés; mais ſuivant les relations américaines, la journée de Cambden ne fut pas moins funeſte aux Anglois qu'à leurs adverſaires. 1780.

L'extrait de la Gazette de Penſylvanie, inſéré dans la Gazette de France du 27 Octobre de cette même année, porte que le » 16 Août ſur les deux heures du » matin, il y eut un combat ſanglant à huit milles de Cambden, » dans la Caroline méridionale, » entre le Général Gates, à la tête » d'environ trois mille hommes,

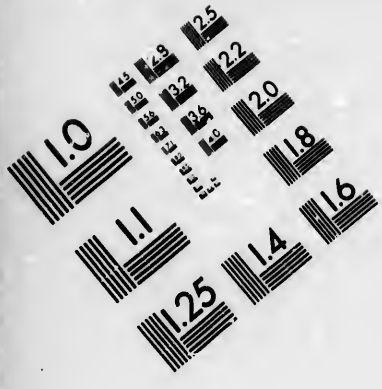
1780. » dont neuf cens de troupes » réglées, & l'armée angloise » commandée par le Comte de » Cornwallis, consistant en dix-huit » cens hommes de troupes & deux » mille quatre cens réfugiés ». Suivant ce même rapport, « le com» bat se soutint de part & d'autre » avec le plus grand acharnement. » L'apparence du succès fut d'a» bord pour les Américains, qui » chargèrent l'ennemi la bayonnette » au bout du fusil, & l'obligèrent » à lâcher pied en laissant der» rière lui plusieurs canons, dont » ils s'emparèrent ; mais tout-à» coup la fuite inopinée de quel» ques corps de milice, ramena la » victoire du côté des Anglois. » Cet événement fit perdre au » Général Gates quatre ou cinq » cens hommes de troupes ré» glées, & dans ce nombre il y » avoit plusieurs excellens Offi» ciers. La perte de l'ennemi ne » fut guères moins considérable.... » Malgré cet échec, le Général » américain, dont le quartier » étoit à Hillsboroug, dans la » Caroline septentrionale rassem-

» bla des forces plus nombreuſes
» que celles de ſa première armée, & 1780.
» parut décidé à courir les riſques
» d'une nouvelle action ».

L'armée de Gates ſe montoit encore à ſix mille hommes ; & l'amniſtie publiée en faveur de ceux que la terreur des châtimens & les menaces de confiſcation avoient détachés du parti républicain dans le département méridional dont il venoit d'obtenir le commandement, ramena pluſieurs transfuges, qui devoient ſignaler leur repentir par des actions d'une bravoure éclatante. Cette proclamation fit plus que réparer le déſaſtre de la journée de Cambden ; & le retour de ces braves déſerteurs completta l'armée du Sud, & ne fit qu'ajouter à ſon encouragement ; mais la campagne devoit ſe terminer ſans fournir au Général l'occaſion ſi deſirée d'une revanche mémorable. Tous les combats de terre ſe réduiſirent dans ſon département, à quelques rencontres peu meurtrières ; & il en fut à-peu-près de même dans les autres Etats de la Nouvelle République.

Heureux effets d'une amniſtie.

Washington, toujours fidèle à ſon



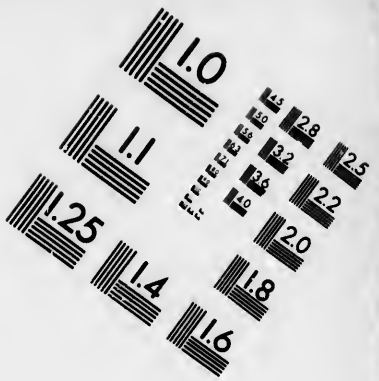
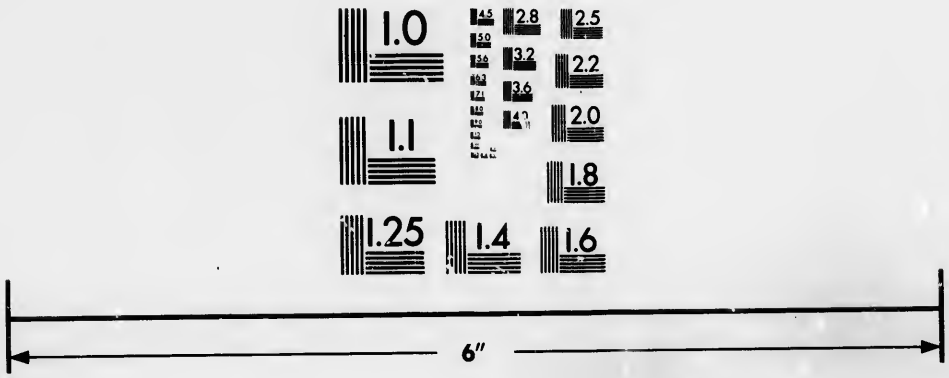
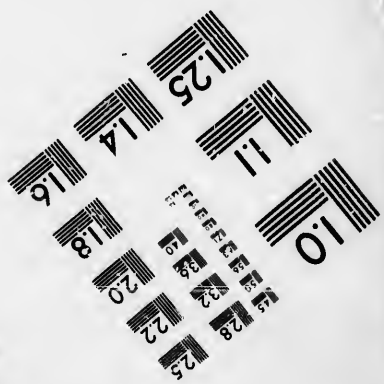


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1780. système de temporisement, continuoit d'éviter les affaires décisives, bien persuadé qu'une guerre de postes devoit à la longue épuiser les ressources de l'Angleterre, & sinon accélérer, du moins assurer le triomphe de la liberté dans le Nouveau Monde. Le Congrès adoptoit ce système qui pouvoit éloigner le terme de la guerre ; mais qui en garantissoit le succès. Si l'on excepte un petit nombre d'actions assez vives, cette campagne se passa plutôt en préparatifs qu'en exécution. En général les Américains étoient moins jaloux d'attaquer que de se défendre victorieusement. Encore une fois cette sage disposition devoit traîner la guerre en longueur, & le Congrés ne se le dissimuloit pas.

Pourquoi Washington continue de temporiser.

Armée permanente du Congrès.

Rien ne fit plus d'honneur à sa prévoyance que l'établissement d'une armée permanente, dont les troupes constamment proportionnées à la nature du service, pouvoient, sans excéder les facultés des Etats, se recruter de manière à toujours conserver leur nombre complet. Ce nouveau réglement annonçoit une

nouvelle campagne, & le projet de la rendre décisive. Quant aux mesures pour la campagne présente, le Congrès en avoit pris de très-efficaces pour coopérer avec l'armée françoise dans le département septentrional, & pour arrêter les progrès des armes britanniques dans les Etats méridionaux. Si le Gouvernement ne négligeoit rien pour donner de la vigueur aux opérations militaires, les particuliers se faisoient un devoir d'y concourir par des efforts patriotiques. En un mot, jamais le Congrès ne fut plus révéré, mieux secondé, mieux servi que dans cette campagne. Cette assertion dément bien celles des papiers anglois ; mais l'événement fera voir que la révolution prête à se consommer, devoit être l'ouvrage de l'union des Chefs de la République, & du dévouement généreux de ses différens Membres. 1780.

Projet échoué d'une expédition contre Rhode-Island.

Les Puissances alliées développèrent aussi en faveur de l'Amérique, des efforts bien désespérans pour l'Angleterre. Le Chevalier de Ternay venoit de débarquer six mille hommes à Rhode-Is-

1780. land ; & M. de Rochambeau employoit ces troupes aux fortifications de l'isle, dont on vouloit faire une place d'armes. Des munitions de toute espèce y favorisoient ce projet. Dix mille Américains s'étoient retranchés dans la partie septentrionale, & tous les gens de mer appartenant aux transports françois, étoient déjà distribués dans les forts, dont la défense leur étoit confiée en cas d'attaque de la part de l'ennemi. La place se vit menacée quelque tems par le Vice-Amiral Arbuthnot, qui s'étoit porté devant l'isle le 22 Juillet avec toute son escadre ; mais à la vue du camp ennemi, & du bel ordre des vaisseaux qui bordoient le rivage, il trouva sa position dangereuse, & se hâta de gagner la baie de Gordiner à plus de quarante milles de Rhode-Island.

Cependant le Général Clinton s'étoit embarqué avec la majeure partie de ses troupes, & faisoit route vers cette isle dans l'intention d'y former l'attaque des forces de terre & de mer. Les François étoient préparés à le bien recevoir ; & le Général Washington qui eut avis de

ce mouvement, sortit du camp de Prackneff, passa la rivière North, se joignit aux troupes du Major-Général Howe, & se disposoit à marcher contre New-York, lorsqu'il apprit que l'ennemi venoit de renoncer à son expédition. Les François & les Américains auroient desiré qu'il l'effectuât; ils s'en étoient promis tout à la fois, & l'acquisition de New-York & la défaite de Clinton à Rhode-Island. Le Général anglois avoit redouté, comme très-probable, ce premier événement, & ce fut ce qui décida son retour précipité. Mais en cédant à la nécessité de défendre New-York, il regretta d'avoir manqué l'occasion de remporter une victoire, & s'en plaignit amèrement dans une lettre aux Ministres d'Angleterre, qu'il menaça, dit-on, d'abandonner le commandement, si par le retard des secours attendus, il se voyoit encore dans l'impuissance de soumettre les rebelles de l'Amérique, & d'humilier leurs défenseurs. 1780.

Cette présomption du Général Clinton ne changeoit rien à l'impossibilité de réduire les Américains, *Effets des proclamations de MM. de la Fayette*

1780. & de Rochambeau, adreſſées aux habitans du Canada.

ils combattoient pour la jouiſſance paiſible de la liberté recouvrée, & les François les ſoutenoient dans cette prétention ; c'en étoit aſſez pour affermir ſon empire dans les provinces déjà affranchies, & peut-être aſſez pour l'étendre à celles qui ne l'étoient pas encore. Le plus zélé défenſeur de la liberté Américaine, M. le Marquis de la Fayette, à qui les proclamations angloiſes avoient toujours paru autant de piéges tendus à la fidélité des nouveaux Républicains, en fit publier une, dont l'objet étoit d'engager les Canadiens à ſe joindre à la confédération des Etats-Unis. Cette invitation faite au nom du Roi T. C. quelques jours avant l'arrivée de M. le Comte de Rochambeau, diſpoſa les eſprits à bien recevoir celle que ce Général devoit proclamer d'une manière encore plus ſolemnelle. L'effet de ces deux pièces fut très-ſenſible dans le Canada, pendant les deux dernières années de la guerre, & il eſt à préſumer que cette grande province eût ſecoué le joug, ſi la paix n'étoit venue l'enchaîner pour quelque tems encore à l'Empire britannique.

L'intérêt des Puiſſances alliées n'étoit pas d'accélérer l'inſtant de cette paix trop longtems différée pour l'Angleterre. Le moyen le plus sûr de la réduire à cet excès d'épuiſement, qui ne laiſſe plus de reſſource même au courage, fut peut-être d'éviter ces combats au ſuccès deſquels la fortune a ſouvent plus de part que la valeur & la prudence, & de tenir conſtamment les Anglois dans un état d'infériorité, qui ne laiſsât à leur choix que les coups de déſeſpoir ou l'abandon de leurs prétentions. Pour ſe conformer à ce ſyſtême & à l'injonction préciſe de la Cour, le Chevalier de Ternay ſe vit forcé, dans ſa traverſée, d'éviter le combat, dont la rencontre de l'Amiral Graves lui préſentoit une occaſion bien attrayante pour l'armée françoiſe.

1780.

Que l'intérêt des Puiſſances alliées eſt d'éviter une affaire déciſive.

Les deux Commandans étoient arrivés à la même époque en Amérique; mais quoique les ſecours envoyés par la France y balançaſſent au moins les renforts de l'Amiral anglois, ils n'étoient point ſuffiſans pour remplir les vues de la confédération: & M. de Rocham-

Diſpoſitions du Comte de Rochambeau à Rhode-Island.

1780. beau le fils eut ordre de s'embarquer sur la frégate l'Amazone, & d'aller presser à Brest le départ de la seconde division de l'armée alors occupée des fortifications de Rhode-Island. Elles étoient en si bon état au commencement du mois d'Août, que des forces trois fois supérieures à celles du Général françois n'auroient pu troubler la sécurité des habitans & de l'escadre qui les protégeoit. Les travaux du camp de Newport une fois achevés, M. de Rochambeau fit ouvrir de nouvelles marches vers les différens points de l'isle où il étoit possible de tenter une descente, & ce fut là que l'armée, considérablement accrue par les milices du pays, vint attendre l'ennemi qu'elle brûloit de combattre. Le Marquis de la Fayette étoit venu passer huit ou dix jours à Newport, & s'y étoit rencontré avec les Députés du Congrès, & les plus notables habitans des environs; il en fut rappellé pour commander l'avant-garde de l'armée de Washington, qui devoit se monter à quinze mille hommes enrégimentés, sans compter les milices. Le Géné-

ral Heath en commandoit six mille sur les hauteurs, & ces troupes étoient disposées de manière, que la communication de son armée avec celle de Washington, ne pouvoit être coupée. 1780.

Même en supposant un retard considérable dans l'envoi des secours attendus de l'Europe, l'état présent des choses ne laissoit point d'inquiétude sur le sort des armes dans cette partie de l'Amérique; & il n'étoit pas à présumer que M. de Guichen, dont la présence étoit si nécessaire dans les Indes occidentales, abandonnât les Isles à la merci des escadres angloises. Il s'étoit rendu avec toute sa flotte à Saint-Domingue, d'où il veilloit sur les mouvemens de l'ennemi. Il devoit s'y fixer jusqu'à la fin de la campagne, & l'inaction apparente de ses escadres remplit parfaitement l'objet de sa mission qui étoit de rendre inutile toute l'activité des Anglois, de faire échouer leurs projets, & de les laisser se consumer en tentatives aussi ruineuses que vaines. Rien de plus sage & de mieux combiné que ce plan de la campagne de

Rodney part pour l'Amérique, & le Comte de Guichen pour la France.

1780. M. le Comte de Guichen ; cependant l'Amiral Rodney se persuada contre toute vraisemblance, que l'escadre françoise alloit se porter en Amérique, & il se hâta de l'y devancer. Le Comte de Guichen profita de son absence, & disposa tout pour le départ d'une riche flotte que la France & l'Espagne attendoient avec la plus grande impatience ; & dès que le tems favorable aux opérations dans les Indes occidentales se fut écoulé, il partit lui même avec une grande partie de son escadre, dont l'escorte protégea le convoi jusqu'à la rade de Cadix, où il arriva sans avoir perdu un seul navire.

Fausse prévoyance de l'Amiral Rodney.

La fausse prévoyance de l'Amiral Rodney l'avoit égaré dans ses spéculations, & sa conduite en cette circonstance fut généralement desapprouvée. Cette imprudence ne pouvoit se réparer qu'en battant les escadres de l'Amérique. L'Amiral anglois ôsa se le promettre, & sa confiance à cet égard lui fit annoncer avec une espèce de solemnité, qu'il rendroit incessamment bon compte des six mille hommes que

la France venoit d'y faire passer sous l'escorte de cinq vaisseaux de ligne aux ordres du Comte de Barras ; mais il en fut de cette flotte ce qu'il en avoit été l'année précédente de celle du Comte d'Estaing ; l'Amiral finit par ne rien entreprendre contre M. de Barras. 1780.

Ces fanfaronades de Rodney si mal soutenues en Amérique, n'avoient pas eu plus d'effet dans les Indes occidentales. Informé de l'approche d'une flotte espagnole aux ordres de Don Solano, partie de Cadix le 28 Avril, il avoit si bien compté sur la prise des douze vaisseaux qui la composoient, qu'il annonça publiquement l'arrivée de cette escadre, comme un renfort qui lui venoit d'Espagne. Plein de cette confiance, il s'étoit mis en route de la Barbade avec dix-sept vaisseaux de ligne ; mais le Comte de Guichen avoit pris les devants avec ses vingt-trois vaisseaux que Rodney croyoit hors d'état de tenir la mer. Ainsi la jonction des flottes alliées s'effectua le 19 Juin, & pour ainsi dire sous les yeux de l'Amiral anglois qui vint attendre à Sainte-

Jonction des escadres combinées, antérieure au départ de M. de Guichen.

1780. Lucie la foible escadre de Walsingham. Ce renfort étoit insuffisant pour donner à Rodney une supériorité que M. de Guichen venoit de fixer en faveur des Puissances confédérées.

Cette jonction allarmante pour les Anglois, avoit jeté la consternation parmi leurs négocians; elle portoit la flotte combinée dans les Indes occidentales à trente-cinq vaisseaux de ligne & douze frégates; & les forces de terre qui devoient seconder les opérations navales, étoient au moins de quatorze mille hommes. On trembloit pour la Jamaïque & pour toutes les Isles angloises; & l'on cherchoit en vain à se rassurer en débitant que la jonction formidable de MM. de Guichen & Solano étoit accidentelle & nullement préméditée; que les troupes de ce dernier n'étoient point destinées à seconder les opérations du Général françois, & que leur véritable mission les appelloit à la défense des possessions espagnoles les plus exposées aux hostilités britanniques. A la première nouvelle de l'approche de Solano, les An-

glois avoient ſuſpendu ces hoſtilités, & le Gouverneur Dalling ſe renfermant dans ſa défenſe de la Jamaïque, venoit de renoncer à tout projet de guerre offenſive; il avoit même rappellé les troupes angloiſes à peines inſtalées dans le fort *Saint-Jean*, poſte important qu'un détachement aux ordres du Capitaine Polſon avoit enlevé le 29 Avril. Cependant la partie du public anglois qu'on nommoit, par dériſion, *les Conſolateurs*, s'obſtinoit à voir encore les choſes en beau; elle ſe raſſuroit particulierement ſur l'indolence & l'inactivité fauſſement attribuées aux Eſpagnols. Le parti contraire oppoſoit à cette ſuppoſition gratuite, les traits de bravoure & d'héroïſme qui les avoient ſignalés depuis le commencement des hoſtilités. On n'oublioit pas l'admirable trait qu'on va recueillir, & qui mérite ſi bien d'être tranſmis dans les faſtes de la gloire eſpagnole. 1780.

Trait héroïque du caractère eſpagnol.

» Un des vaiſſeaux dont l'Amiral Rodney s'étoit emparé devant Gibraltar, trop foible d'équipage pour manœuvrer par

1780. » un gros tems, se voyoit sur le » point d'échouer ou de périr ; les » Anglois voulurent forcer les pri- » sonniers espagnols, qu'ils avoient » renfermés à fond de cale, de les » aider à sauver le vaisseau. Ces » prisonniers répondirent tous qu'ils » étoient prêts à mourir avec leurs » vainqueurs ; mais qu'ils ne leur » donneroient aucune assistance, à » moins qu'ils n'eussent la liberté de » conduire le vaisseau dans un des » ports d'Espagne. La nécessité ayant » forcé les Anglois d'y consentir, » les Espagnols ramenèrent leurs » vainqueurs prisonniers à Cadix ». L'histoire soit ancienne ou moderne offre bien peu d'exemples de ce patriotisme héroïque.

Eloge de Don Solano. Il se rend à la Havane.

Quant au Général qui commandoit l'escadre espagnole aux Antilles, c'étoit ce même Joseph Solano qui, dans la guerre précédente, étant Capitaine du *Buon-Consejo*, vaisseau de soixante canons, soutint devant Cadix, un combat terrible contre l'*Achille*, vaisseau anglois qui en montoit soixante-quatre ; il y perdit un bras, un œil, eut cent soixante hommes tués

tués sur son bord, & finit par forcer son adversaire à la retraite. Il étoit difficile de se persuader qu'un pareil Officier manquât d'activité ; mais les maladies avoient fait de cruels ravages dans son escadre ; & ce fut un obstacle aux expéditions projetées. Il se rendit à la Havane dans les premiers jours d'Août, il y débarqua les troupes commandées par Don Victorio de Navia, & l'on n'espéra plus qu'il se tentât rien d'important aux Indes occidentales avant la fin de l'hivernage. Seulement M. de la Motte-Piquet fut chargé d'observer avec une partie de la flotte combinée, les desseins & les entreprises de l'Amiral Rodney qui s'étoit retiré à la Jamaïque. 1780.

Ouragans aux Indes occidentales. Désastres des Isles angloises.

Il suit de tout ce qu'on vient de lire, que les efforts de l'Angleterre tant en Amérique que dans les Indes occidentales, furent en pure perte cette année comme les années précédentes, & que cette campagne ruineuse ne fit qu'approfondir l'abyme où l'opiniâtreté des Anglois les avoit précipités. L'impuissance de leurs armes que la

1780. supériorité des forces combinées de leurs adversaires réduisoit à l'inaction, ne fut pas le seul obstacle au succès de leurs entreprises dans ces contrées. Les élémens qui sembloient s'être ligués pour leur ruine en beaucoup d'autres occasions, se soulevèrent contre eux le 10 Octobre, avec une violence inconnue jusqu'alors dans les Indes occidentales. Plusieurs coups de vent terribles avoient annoncé cette tempête, qui dura huit jours. Toutes les Isles angloises eurent plus ou moins de part à la calamité générale; mais Saint-Christophe, la Barbade & Sainte-Lucie furent les plus maltraitées; quatre cens navires appartenans à ces Isles furent engloutis en une seule nuit. Bridg-Town, qui, peu d'heures auparavant étoit une des plus belles villes des Indes occidentales, fut convertie en un monceau de ruines; cinq mille habitans y périrent, tous ses environs furent dévastés. Les autres villes de la Barbade éprouvèrent le même sort. Ceux des malheureux habitans qui survécurent à ce désastre, se trou-

vèrent environnés de décombres, sans vivres, sans édifices où ils pussent se réfugier, sans matériaux, sans instrument pour en construire, & s'ils en avoient eu, sans ouvriers pour les mettre en œuvre. On pourroit faire à-peu-près la même description des ravages de Sainte-Lucie. On se contentera d'observer que tout ce qu'il y avoit de vaisseaux dans la rade de cette Isle, fut emporté d'un seul coup de vent, sur le glacis du morne *Fortuné*. Si dans cette circonstance l'Amiral Rodney avoit gardé sa station, la flotte angloise n'eût pas échappé sans doute aux horreurs de cette tempête; mais il s'étoit porté sur les côtes de l'Amérique, & cette démarche imprudente en elle-même, fut, par l'événement, le salut de son escadre. 1780.

Ce terrible ouragan si funeste aux Isles britanniques, ne causa que peu de ravages dans les Isles françoises; & cette circonstance avouée des Anglois, ajoutoit infiniment au malheur de leur situation. Elle ne fit qu'empirer depuis cette époque, & particulièrement en Amérique où Trahison d'Arnold.

1780. toutes les ressources leur manquèrent à la fois, sans excepter celles de la séduction & des négociations insidieuses avec les sujets de la République les moins bien affermis dans leur patriotisme. Le fameux Arnold étoit un des plus corruptibles ; les Anglois ne l'ignoroient pas, aussi n'épargnèrent-ils rien pour achever de le débaucher. A tous les vices d'un mauvais citoyen, cet Officier joignoit, comme on l'a vu, les rares talens d'un grand homme de guerre. Même en soupçonnant sa fidélité, le Congrès séduit par l'éclat de ses qualités martiales, avoit continué de l'employer dans les premiers grades de l'armée ; on avoit eu l'imprudence de lui confier deux mille sept cens hommes, & de mettre à sa disposition quatre forts importans, dont ceux de West-Point & de Stoney-Point faisoient partie. L'occasion parut belle à Sir Henri Clinton ; il connoissoit à fond l'intérieur d'Arnold, & peut-être l'avoit-il pressenti depuis longtems. En conséquence, il assembla une espèce de Conseil formé de ses Aides-de-

Camp & de quelques Officiers de confiance, pour délibérer sur les moyens d'amener le Général américain à une défection absolue. Il parut dangereux de lui proposer la désertion du corps qu'il commandoit, & l'on crut plus sage de se concerter avec lui pour attirer sa division vers un lieu convenu où le Général anglois devoit apoſter des forces suffisantes pour l'envelopper. Cette détermination prise, il ne fut plus question que de la communiquer à Arnold. L'Adjudant général André, offrit ses services, & malgré le danger d'une telle négociation, il se travestit en payſan, arriva au camp américain, pénétra jusquà la tente du Général, convint de tout avec lui, & reprit le chemin de New-York; mais il fut observé dans sa retraite par trois Miliciens, qui, l'ayant arrêté, lui firent des questions auxquelles il répondit en homme qui a perdu la tête. Par l'effet d'une discrétion inconcevable, au lieu de produire un passe-port que lui avoit donné le Général américain, il tira de sa poche une montre & ces

1780.

1780. guinées, qu'il offrit pour sa rançon. Plus l'offre étoit considérable, plus l'homme arrêté devenoit suspect. Il fut conduit à la tente du Général Washington, qui, l'ayant fait fouiller, trouva dans ses bottes des papiers qui découvroient le complot d'Arnold. Comme il eût été dangereux de le faire enlever avec éclat, le Général imagina de lui écrire que MM. de Rochambeau & de la Fayette desirant voir sa division, il le prioit de la tenir le lendemain sous les armes. Arnold donnoit dans le piége, lorsque l'Aide-de-Camp, chargé du message, eut l'imprudence de parler d'un espion qui venoit d'être arrêté. Le Général conspirateur, ne demanda point d'éclaircissement; mais il disparut sous quelque prétexte, gagna le rivage, se jeta dans une barque de pêcheur, & eut le bonheur d'arriver sans accident à New-York.

L'Adjudant Général André est condamné comme espion à perdre la vie.

Cependant le malheureux André étoit chargé de fers. La nouvelle en parvint bientôt au Général Clinton, qui expédia sur le champ un parlementaire pour traiter de l'é-

change de ce prisonnier. Washington ne voulut entendre à aucune proposition, à moins qu'on ne lui livrât Arnold. L'Adjudant-Général fut jugé dans un Conseil de Guerre, & condamné comme espion à perdre la vie ; l'exécution suivit de près cette sentence. On prétend que ses Juges fondoient en larmes en la lui annonçant. A peine entré dans sa vingt-septième année, André réunissoit à toutes les vertus sociales, les talens militaires d'un Officier consommé. Quant au traître Arnold, il jouit impunément du salaire de son crime, si toutefois on peut regarder comme impunie une lâcheté qui le couvrit de honte aux yeux même des Anglois qui la récompensèrent. En vain essaya-t-il de se justifier dans une adresse au peuple de l'Amérique, en vain prodigua-t-il les invectives contre le Congrès ; personne ne fut tenté de le croire excusable, & l'horreur qu'inspira sa trahison, ne fit que resserrer les nœuds du patriotisme américain. 1780.

Ce complot échoué enleva aux Anglois leur dernière ressource en Amérique, du moins pour cette

Que les Hollandois sont prêts à rompre ou-

1780. campagne. On a vu que depuis longtems ils étoient hors d'état dans les Indes occidentales, de rien exécuter à force ouverte contre les François & les Eſpagnols. Faute d'ennemis qu'ils puſſent vaincre, ils en cherchoient de tous côtés qu'ils puſſent vexer impunément. De toutes les Puiſſances neutres, les Hollandois étoient celle qu'ils avoient outragée avec le plus de confiance dans les quatre parties du monde. Ils croyoient cette nation diſpoſée à tout ſouffrir plutôt que de ſe déſiſter en faveur des alliés, d'une neutralité ſans laquelle ſon exiſtence même étoit compromiſe, ou paroiſſoit l'être. Mais la dépendance où ils avoient tenu ſi longtems la République de Hollande étoit une uſurpation, dont elle pouvoit enfin s'affranchir, grace à la révolution prête à s'opérer dans le ſyſtême politique des Puiſſances. Un dernier outrage fait à la ſouveraineté de cette République dans les Indes occidentales, décida ſa rupture avec la Grande-Bretagne. Voici le fait tel qu'on le trouve

vertement avec les Anglois.

consigné sans variations dans tous les papiers du tems.

1780. Violence faite au Gouverneur de l'Isle Saint-Martin.

Au commencement du mois d'Août, sept bâtimens américains poursuivis par des vaisseaux de guerre détachés de l'escadre de Rodney, s'étoient refugiés dans le port de l'isle Saint-Martin, l'une de celles qui appartiennent aux Hollandois. Le 9, un vaisseau de ligne, six frégates & un cutter anglois vinrent mouiller devant cette Isle, & le Commandant de l'escadre ayant fait débarquer un détachement des troupes de la marine, se rendit chez le Gouverneur Heyliger qu'il somma de lui livrer les sept bâtimens américains, leurs équipages & leurs cargaisons. Sur le refus du Gouverneur, l'Officier le menaça d'exécuter à l'instant les ordres de l'Amiral Rodney, qui lui prescrivoient de mettre la ville en cendres & de raser les fortifications, s'il éprouvoit la moindre résistance. M. Heyliger lui demanda de vouloir certifier par écrit, que l'Amiral étoit autorisé par la Cour de Londres à faire exécuter une menace aussi positive. Le Ca-

1780. pitaine anglois donna cette déclaration, & le Gouverneur ne crut pas devoir s'opposer davantage à cette violence britannique. Les vaisseaux américains furent enlevés, ainsi que leurs cargaisons & leurs équipages.

La Grande-Bretagne prévient la Hollande par un manifeste.

L'atteinte manifeste portée à la neutralité du port Saint-Martin, n'étoit pas une insulte tolérable; & l'ascendant du Prince d'Orange toujours plus disposé pour les Anglois, ne fut plus capable de balancer les intérêts du commerce visiblement sacrifiés à de vaines considérations, à des ménagemens puérils envers une nation, dont la politique n'admettoit aucuns ménagemens. Les Etats-Généraux, dès longtems ébranlés par les sollicitations de la France & de l'Espagne, se décidèrent enfin aux représailles si violemment provoquées dans l'isle de Saint-Martin; & récemment justifiées en Europe par mille autres vexations, dont la plus injurieuse fut de vendre à l'enchère les navires enlevés au Comte de Byland, par le Commodore Fielding. Ces derniers outrages n pouvoient se réparer par d'autre

voies que celles des hostillités ; & Leurs Hautes-Puissances ordonnèrent des préparatifs de guerre qui manifestoient ouvertement leurs nouvelles dispositions à cet égard. On arma dans quelques ports de Hollande, & l'objet de ces armemens ne fut ignoré de personne. On assignoit publiquement à la première escadre sa destination pour les Indes occidentales. On renforçoit les garnisons des places maritimes. Tous les chantiers de la République annonçoient le projet d'une marine respectable ; & ce qui dût enfin éclairer la Grande-Bretagne sur les intentions ultérieures des Provinces-Unies, plusieurs des vaisseaux en construction devoient être équipés aux frais & pour le compte de l'Amérique. La Cour de Londres comprit enfin, qu'une guerre ouverte avec l'Angleterre n'étoit pas de toutes les perspectives la plus effrayante pour les Hollandois, & que cette rupture si longtems regardée comme impossible, étoit désormais inévitable, à moins que pour conjurer ce nouvel orage, elle ne descendît à des sou- 1780.

1780. missions, & n'effectuât de bonne foi des réparations trop longtems éludées sous les plus vains prétextes. La fierté britannique ne pouvoit embrasser une ressource humiliante ; & pour sauver au moins l'honneur dans cette conjoncture critique, elle suggéra aux Ministres de la Grande-Bretagne un parti moins sage qu'audacieux, celui de prévenir la Hollande par un Manifeste qui eut tout l'effet d'une déclaration de guerre.

Griefs allégués dans ce Manifeste.

Les griefs sur lesquels Sa Majesté Britannique insiste particulièrement dans cette pièce, sont tous assez vagues & peu faits pour justifier une rupture entre les deux Puissances. Le plus grave est un traité signé au mois de Septembre 1778, & dont le premier article portoit qu'il y aura une paix ferme, inaltérable & universelle, ainsi qu'une amitié sincère entre Leurs Hautes Puissances les Etats des sept Provinces-Unies de Hollande, & les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Ce traité longtems ignoré des Ministres d'Angleterre, fut trouvé dans les malles de M. Henri Lau-

rens, ci-devant Préſident du Congrès, & nommé depuis Ambaſſadeur à la Haye. Il s'étoit embarqué à Philadelphie ſur le paquebot le Mercury, qui fut pris dans la traverſée. On conduiſit à Londres ce reſpectable Américain, on le renferma dans la tour, & parmi ſes papiers, dont on s'étoit ſaiſi, on découvrit une copie de ce traité ſuſceptible d'une interprétation favorable. Aux yeux des Miniſtres britanniques c'étoit une violation manifeſte des traités ſubſiſtans, & ſuivant les Bourg-Meſtres & Magiſtrats d'Amſterdam, les ſeuls qui euſſent ſigné la pièce en queſtion, leur conduite ne ſuppoſoit point de négociation régulière avec les Etats-Unis, & devoit être enviſagée comme une meſure préparatoire néceſſairement ſans effet, juſqu'à la déciſion encore incertaine du grand procès qui diviſoit l'Angleterre & ſes colonies. Il eſt vrai que M. Van-Berkel, Penſionnaire d'Amſterdam, avoit ſigné l'eſquiſſe de ce traité conditionnel, concerté entre des particuliers ſans caractère; mais que pouvoit-il y voir d'offenſant 1780.

1780. dans un projet qui ne devoit avoir son exécution que dans le cas où l'Angleterre reconnoîtroit l'indépendance de l'Amérique, & que les Etats-Généraux y donneroient leur approbation ? C'étoit une simple spéculation à laquelle la nation n'avoit pris aucune part. Il s'en forme de pareilles dans tous les Gouvernemens du monde, & personne ne s'en trouve offensé. Cependant le Chevalier York jeta les hauts cris, se plaignit amèrement au nom de sa Cour, demanda qu'on punît les auteurs du projet, & M. Van-Berkel qui l'avoit favorisé. Le Chevalier York ne se dissimuloit pas l'incongruité de sa demande ; mais il ne cherchoit qu'un prétexte à cette déclaration de guerre, dont la témérité fit l'étonnement de toute l'Europe.

Manœuvres de l'Angleterre pour aliéner la Porte contre la France.

Cette démarche alloit ajouter un nouveau degré de force à la confédération des ennemis de l'Angleterre, dans une circonstance où elle perdoit enfin tout espoir de se ménager une alliance utile parmi les autres Puissances de l'Europe. Toutes paroissoient disposées à fa-

voriſer le projet de la ligue déjà formée dans le Nord en faveur de la neutralité armée. En vain la Cour de Londres avoit fait preſſentir la Porte ; en vain eſſaya-t-elle, par des négociations ſecretes, par des ſuppoſitions toujours odieuſes & par les manèges indécens d'une politique aux abois, d'aliéner cette Puiſſance amie conſtante de l'Empire françois. La Porte continua de l'être, en regrettant que ſa poſition ne lui permît pas en cette circonſtance de jouer le rôle d'alliée. 1780.

Que le Portugal n'eſt point libre d'accéder au traité de neutralité armée.

L'influence que l'Angleterre conſerve ſur le Portugal, laiſſoit peu d'eſpoir qu'il ſe prêtât à la confédération armée pour le maintien de la neutralité, au moins dans l'étendue néceſſaire pour la rendre efficace ; mais il ſe paſſoit tous les jours, &, pour ainſi dire, ſous les yeux de la Cour de Liſbonne, des faits bien capables de la convaincre de la néceſſité de cette confédération. Ses ports étoient en quelque ſorte un marché public où les corſaires anglois venoient trafiquer de leurs priſes, ſans excepter celles

qu'ils avoient faites sur les neutres.
1780. En vain le Juge-Conservateur voulut s'opposer à cette licence ; les Agents britanniques procédoient impunément à la vente des navires & de leurs cargaisons. En gémissant sur de pareils excès, la Cour de Portugal se voyoit forcée de les tolérer. Mais les avantages qui devoient résulter pour le commerce des Puissances liguées en faveur de la neutralité, la protection réciproque à laquelle elles s'engageoient par le traité déjà conclu entre les Cours de Russie, de Suede & de Danemark, & les réquisitions vives & pressantes de la France & de l'Espagne, étoient de puissans motifs pour attirer le Portugal dans la confédération des neutres. Cette Puissance mit enfin un terme à ses acceptions trop manifestes pour l'Angleterre, & le port de Lisbonne cessa d'être un moment le théâtre des vexations britanniques. Par un Edit de Sa Majesté Très-Fidele, ce port fut désormais fermé sans distinction à tous les vaisseaux de guerre qui s'y présenteroient avec des prises, le seul cas d'une ex-

trême détresse excepté, encore falloit-il qu'ils n'y séjournassent que vingt quatre heures, & qu'ils en sortissent avec leurs prises intactes. Cet édit changeoit absolument la face des choses au désavantage de la Grande-Bretagne, qui se trouvoit par-là sans autre communication avec l'Océan, que le port de Gibraltar. Soit volontaire ou forcée, cette démarche du Portugal occasionna de vives plaintes & de terribles menaces de la part des Anglois, qui par un effet de leur ascendant sur cette Puissance, vinrent à bout de faire annuler son réglement, & d'empêcher son accession au traité de la Russie, de la Suede & du Danemark. 1780.

Conjectures sur les flottes combinées en Europe.

Ces trois nations réunies avoient une marine suffisante pour faire respecter leur neutralité. D'ailleurs, l'Angleterre venoit enfin d'apprendre qu'il est un terme où les vexations retombent sur ceux qui les exercent. L'exemple des Hollandois pouvoit être imité, & dans sa position, il n'étoit pas vraisemblable qu'elle songeât encore à troubler la paix des Puissances impartiales.

1780. La supériorité des alliés se soutenoit en Europe comme dans les autres parties du monde; & la marine de France & d'Espagne sembloit avoir acquis un nouveau degré de puissance & de vigueur, en recouvrant M. le Comte d'Estaing, que le vœu général appelloit au commandement de la flotte combinée, qui, disoit-on, étoit au moment de se rassembler à la Corogne. Le bruit se répandit qu'il alloit prendre la conduite de cette flotte, & que c'étoit l'objet de son voyage en Espagne. En effet, il étoit arrivé le 4 Août à Madrid où l'on prétendit que Sa Majesté Catholique l'avoit déclaré Généralissime de ses troupes de terre & de mer. Il partit de Saint-Ildephonse le 15 Septembre, pour se rendre à Cadix, où trente-neuf vaisseaux, disoit-on, alloient mettre à la voile sous les ordres du Vice-Amiral, pour se joindre aux douze vaisseaux de Brest, qui, réunis à la forte escadre de M. du Pavillon, devoient porter la totalité de la flotte à plus de soixante vaisseaux de ligne. Mais tous ces bruits n'avoient encore d'autre

fondement que la poſſibilité de les réaliſer. La France ayant pourvu à la défenſe de ſes iſles & à la protection de l'Amérique, ne projetoit aucune opération importante en Europe ; & quant à l'Eſpagne, toutes ſes vues ſe portoient vers le détroit, d'où il lui ſuffiſoit d'écarter les ſecours deſtinés pour Gibraltar. 1780.

La choſe dont on s'occupoit le plus à cette époque, étoit l'équipement d'une eſcadre & d'un convoi deſtinés pour l'Amérique. M. de la Touche-Tréville avoit d'abord été choiſi pour la commander. Les douze vaiſſeaux de ligne doublés en cuivre, dont elle étoit compoſée, devoient convoyer un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & d'environ ſix mille hommes de troupes, ſavoir, les régimens de Neuſtrie, d'Auvergne, de Rouergue & d'Anhalt, & des recrues pour les completter en cas de maladies. La majeure partie de ces troupes alloit joindre l'armée de M. le Comte de Rochambeau, & tenir lieu de la ſeconde divi-

M. de la Touche-Tréville eſt déſigné commandant d'une flotte prête à partir pour l'Amérique.

1780. sion, dont l'envoi fut si vivement sollicité par ce Général.

Le départ de M. de la Touche-Tréville, fixé d'abord au mois d'Octobre, fut retardé jusqu'à la fin de l'année & précédé par celui du Comte d'Estaing, dont le voyage & le séjour en Espagne, n'avoient eu d'autre objet que la sûreté du nombreux & riche convoi des Indes occidentales, arrivé à Cadix sous l'escorte de M. de Guichen, & qui devoit gagner les ports de France sous la protection du Vice-Amiral, sans perdre un seul vaisseau. Par les sages dispositions de cet illustre Commandant, l'escadre & le convoi avoient été suffisamment approvisionnés en moins de cinq ou six jours. Toute la flotte Françoise mit à la voile le 30 Octobre, quoique le vent ne fût pas très favorable; & la belle manœuvre de M. d'Estaing fut admirée en cette occasion. Don Louis de Cordova appareilla le lendemain pour accompagner les escadres jusqu'au cap Saint-Vincent. Les deux armées réunies formoient un nombre de soixante-

M. le Comte d'Estaing ramene de Cadix dans les ports de France l'escadre & le convoi de M. le Comte de Guichen.

trois vaisseaux de ligne, sans y comprendre les vaisseaux de cinquante canons. Le 28, les navires de la Méditerranée s'étoient séparés du grand convoi ; mais ce jour-là même, ils furent obligés, à cause du mauvais tems, de jeter l'ancre sous Rota. Le 2 Novembre, un coup de vent terrible obligea les deux escadres & le convoi de rentrer dans la baie de Cadix. Vingt vaisseaux de ligne & autant de navires avoient été dispersés par la tempête ; de ce nombre étoit le Robuste, que montoit M. le Comte de Grasse. Le 5, tous les vaisseaux dispersés reparurent à l'entrée de la baie, & il ne s'en trouva pas un seul d'égaré. Le Commandant du Robuste reçut ordre de mouiller en cet endroit, parce que le vent étoit redevenu favorable, & que M. le Comte d'Estaing se disposoit à sortir du port ; ce qu'il fit le soir même avec tous les vaisseaux. Le 7, la flotte & le convoi mirent à la voile accompagnés seulement de trois frégates & de six vaisseaux espagnols ; quoiqu'un peu lente, cette navigation fut heureuse 1780.

jusqu'à leur arrivée dans les ports de France.

1780.

Politique de la France dans les préparatifs d'une invasion en Angleterre.

Cet objet rempli, l'inaction des escadres fit bien voir aux Anglois que ce grand appareil de guerre n'avoit point eu pour motif, le projet d'une invasion sur leurs côtes; mais la politique des Cours alliées étoit de leur faire craindre cette invasion, & de les forcer à se tenir sur une défensive ruineuse, qui tôt ou tard devoit épuiser leurs dernières ressources. Cette méthode adoptée par la France, pendant toute la campagne de 1780, n'étoit pas la plus analogue à la valeur impétueuse de ses armées; peut-être étoit-ce la manière la plus lente & par conséquent la plus dispendieuse de réduire ses fiers ennemis; mais elle épargnoit le sang françois, & le dévouement de la nation ne connoissoit point de bornes. Elle avoit des milliers de citoyens disposés à tout sacrifier aux besoins de l'Etat, & même leur fortune & celle de leur postérité. L'Angleterre n'avoit pas les mêmes ressources que la France, & le pa-

Patriotisme des François.

triotisme des Anglois ne pouvoit surpasser celui des François. Qu'on se représente l'abyme de détresse où dut la plonger la nécessité qu'elle s'étoit imposée de faire face à trois Puissances respectables par elles-mêmes, & dont la confédération ajoutoit infiniment aux forces de chacune en particulier. Le prodige de cette guerre est que la Grande-Bretagne ait pu reculer aussi longtems sa défaite; mais plus elle développoit d'efforts, plus sa ruine étoit nécessaire. On a vu ce qu'ils étoient en Amérique; ils ne furent pas moins imposans en Europe dans tout le cours de cette campagne. 1780.

Forces navales des Anglois en Europe. Que la réunion de leurs ennemis les rend insuffisantes.

Quoiqu'il faille rabattre beaucoup des exagérations britanniques dans le tableau des forces navales d'Angl[illegible] il est pourtant vrai de dire q[illegible] flotte de l'Amiral Geari ne [illegible]t pas à moins de trente six vaisseaux de ligne, lorsque par la démission de cet Amiral, elle reprit sa seconde croisière sous le commandement de l'Amiral Darby. On parloit à cette époque du prochain départ d'une autre escadre de huit vaisseaux & de cinq

1780. frégates; elle partit en effet le 28 Novembre, non pour aller, ſuivant ſa première deſtination, renforcer l'Amiral Rodney aux Indes occidentales; mais pour ſe joindre à la grande flotte & ſeconder ſes opérations ou dans la Manche, ou dans le détroit de Gibraltar. L'arrivée de M. de Guichen avoit changé les premières diſpoſitions relativement aux Indes occidentales, où ſon abſence rendoit moins preſſant le beſoin des renforts deſtinés à Rodney. Le retour du contre-Amiral Hyde Parker, ſon eſcadre & le riche convoi qu'elle eſcortoit, furent un ſurcroît de forces pour la marine angloiſe en Europe, & l'on ne peut diſconvenir qu'elle n'y fût peut-être ſupérieure à la marine des autres Puiſſances belligérantes priſes chacune ſéparément; mais la réunion les fortifioit au point de les rendre invincibles. Leur grand avantage étoit de ſoutenir la guerre à moins de frais que leur ennemie, &, comme on l'a dit ailleurs, de n'avoir beſoin pour la réduire que des efforts qu'elle faiſoit pour ne le point être. Encore

une

une fois, la position de l'Angleterre ne lui permettoit pas de chercher l'occasion d'une affaire générale, & la politique des alliés leur défendoit de faire naître cette occasion. Ils n'en vouloient point à la vie des Anglois; mais à leur puissance usurpée sur un élément qui ne reconnoît d'autres maîtres que les vents & les tempêtes. Il est vrai que la liberté des mers devoit abaisser la Grande-Bretagne au rang des Puissances inférieures; mais l'intérêt général demandoit son abaissement, & la gloire de la France est d'avoir procuré cet avantage à l'Europe au moins de frais possible. 1780.

Cette observation suffit pour justifier l'espèce d'inaction qui caractérisa cette campagne d'Europe; car c'est le nom qui convient aux opérations de la guerre dans la période que nous parcourons. La plûpart figureroient à peine dans l'histoire, si l'objet de cette guerre ne rendoit intéressans ses moindres détails. Cependant il importoit à l'Angleterre de mettre à profit cette campagne. Dans sa position désespérée, elle n'avoit d'espoir que

Combien il importoit à l'Angleterre de tenter de grandes expéditions en Europe.

1780. dans les hasards heureux d'une grande expédition ; mais faute d'occasions & de moyens, elle ne tenta que de petites choses, dont le succès ne changea rien à sa situation.

Prise de la célèbre frégate la Belle-Poule. La prise même de la célèbre frégate la Belle-Poule, ne fut pour les Anglois qu'un bien foible triomphe, si l'on considère la supériorité du vaisseau qui la força d'amener pavillon. Le Chevalier de Kergarion qui la commandoit, fut tué dans le combat qu'elle soutint la nuit du 15 au 16 Juillet, contre le *Sans-Pareil*, vaisseau anglois de soixante-quatorze canons. La Belle-Poule n'en montoit que trente-deux; & sa résistance n'en fut pas moins de trois heures & demie. Le sieur de la Motte-Tabourel qui en avoit pris le commandement depuis la mort du Capitaine, ne se rendit qu'à la dernière extrémité, & lorsqu'il vit plus de la moitié de sa batterie démontée, toutes ses manœuvres en désordre, ses mâts criblés ainsi que ses vergues, ses voiles hachées & plus de six pieds d'eau dans la cale. Cette belle défense avoit mis soixante-huit hom-

mes de ſon équipage hors de combat, & comme il le dit dans ſa lettre au Miniſtre de la marine, l'humanité lui faiſoit une loi d'amener pavillon. Ce combat devenu fameux par les regrets qu'on donna longtems à la perte de la Belle-Poule, fut livré à quelques lieues des ſables d'Olonne. 1780.

Belle défenſe de la frégate la Capricieuſe.

Dix jours auparavant, la frégate la Capricieuſe de trente deux canons, ſe trouvant au quarante-quatrième degré de latitude & au neuvième de longitude, avoit ſoutenu un combat encore plus terrible contre les deux frégates angloiſes la Prudente & la Licorne, l'une de vingt-ſix & l'autre de vingt-huit canons. L'action commença ſur les onze heures & demie du ſoir, & continua juſqu'à quatre heures du matin avec une fureur, dont on a peu d'exemples. Le Capitaine françois perdit la vie dans ce combat, & plus de cent hommes de ſon équipage éprouvèrent le même ſort. La frégate étoit percée à l'eau de treize boulets, lorſqu'elle ſe rendit à l'ennemi après une action de cinq heures, qui couvrit de

1780. gloire le Chevalier de Cherval & tout l'équipage qu'il commandoit. Le feu avoit pris à la Capricieuse au moment de l'amariner, & cet incendie ne s'éteignit que dans les flots où elle fut engloutie à la vue des frégates angloises. Heureusement que tous les François venoient de l'abandonner, & qu'on eut le tems de sauver les blessés.

Prise de la frégate l'Artois.

Le premier de Juillet, le vaisseau anglois le Romney avoit pris, à la hauteur du cap Finisterre, la frégate l'Artois, construite par la province de ce nom. M. Fabre, gentilhomme Artésien, très-distingué par ses talens & sa bravoure, commandoit cette frégate de 36 ou 40 canons, & l'une des plus belles de la marine françoise. Il fut contraint de se rendre au Capitaine Home, après un combat très-vif où il eut vingt Matelots tués. Le nombre de ses blessés fut d'environ quarante hommes.

Combat glorieux de la Nymphe contre la Flora.

Le combat des frégates la Nymphe & la Flora nous paroît mériter une attention particulière, en ce qu'il offre un exemple de l'intrépidité françoise, qui tient presque du

merveilleux. Quoique la Flora portât quarante-quatre canons, & que la frégate françoise n'en montât que 26, le Chevalier de Rumain qui la commandoit, n'en montra pas moins d'ardeur pour le combat, du moment qu'il apperçut la frégate ennemie. Elles commencèrent par se canonner sur les six heures du soir, & ce prélude coûta la vie au brave Capitaine de la Nymphe, qui, avant de succomber, avoit reçu quatre blessures en moins d'un quart-d'heure. La canonnade ne pouvant qu'être funeste au bâtiment françois, il n'avoit de ressource que dans l'abordage, & bientôt tout l'équipage de la Nymphe se jeta dans la frégate angloise. On combattit corps à corps pendant plus d'une heure avec un acharnement qui fit perdre la vie à soixante François, parmi lesquels on distingua M. de Keranstret premier enseigne, qui fut tué à bord de la frégate angloise, & M. du Couëdic, qui, renversé d'un coup de pique, fut écrasé entre les deux bâtimens. Presque tout l'épuipage de la Nymphe, avoit été plus ou moins blessé; & la plûpart des Officiers le furent 1780.

1780. grièvement. M. de Taillard qui commandoit à la place du Chevalier de Rumain, reçut presque au même instant un coup de hache à la tête, & deux coups de fusil, l'un à l'épaule & l'autre dans la hanche droite; il avoit perdu connoissance: revenu à lui, il eut la douleur de voir les Anglois maîtres de la frégate françoise.

Avantage des Anglois dans le combat du Bienfaisant & du Charon contre le vaisseau le Comte d'Artois.

De tous leurs triomphes dans les mers d'Europe, le plus exalté fut la prise du Comte d'Artois, vaisseau de soixante canons, commandé par le Chevalier de Clonard qui se rendit le 13 Août au Bienfaisant & au Charon qui en montoient, l'un soixante-quatorze & l'autre cinquante-deux. Ce combat soutenu pendant plus de deux heures à la vue de la côte d'Irlande, fut très-glorieux à l'équipage françois qui eut à se battre des deux bords à la fois, contre le Bienfaisant qui le canonnoit par le travers, & contre le Charon qui le tenoit en hanche & l'enfiloit de l'avant à l'arrière. Un autre avantage des vaisseaux anglois, c'est qu'on y chargeoit les canons de boulets & de mitraille; & que le vaisseau

françois ne pouvoit faire usage que du boulet rond. Pendant toute l'action, le Chevalier de Clonard avoit fait l'impossible pour *élonger* le Bienfaisant qui se refusa constamment à l'abordage, le seul genre de combat qui pût convenir au Comte d'Artois, vu l'infériorité de ses forces, & le mauvais état de son artillerie. 1780.

Tous ces avantages de la marine angloise furent au moins balancés par ses échecs. Sans parler des succès plus ou moins heureux des frégates, les corsaires françois se signaloient par de riches prises, dont la valeur fut portée à des sommes considérables. Ceux de Dunkerque s'emparèrent dans la mer du Nord de cinquante bâtimens anglois évalués à cinq millions; vingt-huit de ces vaisseaux avoient été rançonnés, & par conséquent ne rendirent à l'Etat que la moindre partie de leur valeur. Ces rançons trop multipliées étoient un abus qui méritoit l'attention du Gouvernement; elles donnèrent lieu à un arrêt du Conseil d'Etat du Roi, portant défense à tous

Ces échecs sont aumoins balancés par ceux des Anglois.

Défense de rançonner les vaisseaux anglois.

1780. les Capitaines corsaires de rançonner les bâtimens ennemis ; on n'excepta que les prises faites dans les mers d'Irlande, dans le canal de Bristol, dans celui de Saint-George & dans le Nord-Oueſt de l'Ecosse. En effet, le but de la course étant d'affoiblir l'Angleterre en la privant de ses bâtimens & de leurs équipages, ce grand objet se trouvoit éludé par l'abus des rançons ; la France eut à s'applaudir de ce réglement qui porta un grand préjudice à l'ennemi sur qui l'on fit beaucoup de prises depuis l'époque de l'arrêt.

11 Octobre.

Avantage des Espagnols

Les Espagnols eurent aussi l'avantage dans la petite guerre de mer. Dès le commencement de Septembre, les vaisseaux de Don Barcalo avoient enlevé plus de soixante-dix navires dans la baie de Gibraltar ; mais toutes ces pertes, tant du côté des François que de celui des Anglois, se réparoient plus ou moins par des avantages partiels & des succès de détail qui auroient éternisé la guerre, si la position de la Grande-Bretagne avoit été moins désespérée. Elle trouvoit du moins

quelque encouragement dans cette succeſſion de petits échecs & de petits triomphes; mais à tous les événemens ſans réſultats qui caractériſent cette campagne, il s'en joignit un qui ſembloit fait pour déconcerter les epérances de l'Angleterre. 1780.

Riche convoi enlevé aux Anglois.

Tandis que l'eſcadre aux ordres de l'Amiral Darby étoit à ſe morfondre devant Breſt pour empêcher la jonction des eſcadres combinées, deux grandes flottes avoient appareillé de Ports-Mouth le 28 Juillet, ſous la foible eſcorte des trois vaiſſeaux de ligne le Buffalo, l'Inflexible, le Ramillies, & des frégates la Southampton & la Thetis; encore les deux premiers vaiſſeaux devoient-ils s'en ſéparer à la hauteur du cap Finiſterre, ce qui fut exécuté peu de jours après le départ. Don Louis de Cordova en avoit eu connoiſſance; il appareilla de Cadix dans la ſoirée du 8 Août, avec quarante voiles de la flotte combinée; & le lendemain, le Capitaine du Ramillies vit tout ſon convoi enveloppé par les vaiſſeaux ennemis qui formoient un croiſſant.

1780. Il donna le signal de sauve qui peut; mais il n'étoit plus tems; le cercle étoit presque formé: & le Général espagnol avoit fait le signal d'une chasse générale. Trente-six bâtimens se rendirent [illegible] champ & furent d'abord am[illegible]s. Le Ramillies, les deux frégates, & quelques autres vaisseaux furent chassés par l'escadre légere aux ordres de M. de Beausset, qui ne pouvant les atteindre, se mit à la poursuite des navires qui fuyoient à la partie du Sud-Oueſt; il réussit à les intercepter. Ces nouvelles prises, jointes aux trente-six premieres, complettèrent le nombre de cinquante bâtimens. Le Chef d'escadre Don Vincent Doz fut chargé de la conduite de cette riche flotte qui vint mouiller dans le port de Cadix, accrue de quelques autres prises faites dans la traversée. Le convoi enlevé aux Anglois par l'imprudence de leurs Ministres, étoit, sinon le plus nombreux, au moins le plus important qui fût sorti depuis long-tems des ports de la Grande-Bretagne. Il seroit inutile d'observer combien ce coup dût être sensible pour les

établiſſemens britanniques dans les deux Indes. La perte en argent fut évaluée à un million & demi ſterling ; & c'étoit la moins fâcheuſe. Le pire du calcul fut que le nombre des priſonniers débarqués à Cadix ſe montoit à trois mille, tant Soldats que Matelots, ſans y comprendre les Officiers. 1780.

La priſe de ce riche convoi fit perdre tout eſpoir aux bons ſpéculateurs anglois, & devint la matière des plus vifs reproches contre Lord Sandwich. Le premier Lord de l'Amirauté crut ſe diſculper ſuffiſamment en diſant qu'il y auroit eu de l'imprudence à retirer la flotte des parages de Breſt pour la conduire au cap Finiſterre, & que la perte du convoi étoit l'effet d'un haſard très-commun à la guerre. Mais, comme l'obſerve un auteur eſtimable, (1) s'il eût été imprudent à la flotte angloiſe de ſe porter juſqu'au cap, c'étoit une preuve qu'on y appercevoit quelque danger ; il y avoit donc de l'imprudence d'y envoyer le convoi ſous une foible eſ- Mauvaiſe excuſe de Lord Sandwich.

(1) M. Joly de Saint-Valier.

1780.

corte. Au reſte, il eſt difficile de concevoir comment il étoit dangereux pour l'Amiral Darby de ſe porter juſqu'au cap Finiſterre. Quant aux haſards de la guerre; ſi le déſaſtre du convoi fut un de leurs effets, il n'y a rien qu'on ne puiſſe mettre ſur le compte du haſard, & déſormais le haſard ſeul doit répondre des événemens.

Déſaſtre de la flotte de la Jamaïque.

L'Angleterre imputoit avec raiſon aux mauvaiſes combinaiſons de ſes Miniſtres, la perte de ces deux flottes équipées pour l'une & l'autre Inde; mais elle n'eut à s'en prendre qu'aux flots des déſaſtres qu'eſſuya la flotte de la Jamaïque, juſqu'à ſon arrivée dans les ports de la Grande-Bretagne. Le tiers des vaiſſeaux périt dans la traverſée, & ceux qui abordèrent les côtes britanniques ſe reſſentoient plus ou moins des ravages de la tempête.

L'Angleterre ſonge à tenter encore les haſards de la guerre.

Telle étoit la poſition fâcheuſe des Anglois à la fin de cette campagne qui, ſans doute, auroit été la derniere, s'ils avoient ſuivi les conſeils d'une politique ſage & prévoyante; mais l'inaction ruineuſe de leur grande flotte qui venoit de mouiller à la rade de Saint-Helen,

après une croisiere aussi pénible qu'infructueuse, fut pour la Grande-Bretagne une raison de plus de tenter encore les hasards de la guerre. Cependant cette flotte avoit rencontré deux fois celle du Comte d'Estaing sans ôser l'attaquer, & il n'étoit pas à présumer que l'occasion se montrât plus belle une autre année. Quoi qu'il en soit, dans la séance du 24 Novembre, M. Jenkinson lut cette résolution à la Chambre des Communes. 1780.

» Que pour le service de 1781, » il soit employé comme forces de » terre trente-neuf mille six cens » soixante six hommes effectifs, y » compris quatre mille deux cens » treize invalides ».

Lequel est le plus expédient pour l'Angleterre, oud'augmenter ses forces navales, ou d'accroître ses troupes de terre?

Après quelques difficultés, on finit par voter ce nombre d'hommes; mais dans la séance du 28, lorsqu'il fut question d'entendre le rapport du Comité des subsides relativement aux troupes, M. Hussey déclara qu'il avoit des objections à faire contre la résolution proposée le 24. Il motiva son opposition, en blâmant la préférence qu'on donnoit aux troupes

1780. de terre sur les forces navales; & il annonça l'intention où il étoit de proposer une augmentation de vingt mille Matelots. Comme il avoit demandé dans le cours de sa motion quels étoient les hauts faits capables de compenser la somme de dix millions sterling que coûtoit à l'Etat l'entretien des armées de terre; M. Jenkinson répondit à cette question que dans le cours entier de la dernière campagne, les Anglois n'avoient pas essuyé de perte essentielle, qu'on ne leur avoit pas enlevé une armée, une isle, un seul vaisseau de ligne, & qu'ils avoient remporté des victoires signalées en Amérique. » On ne peut » nier, ajouta-t-il, que les troupes » de terre n'ayent eu beaucoup de » part à nos succès; ce sont elles » qui ont mis Sir Henry Clinton « en état de tenir si long-tems en » échec le Général Washington; » ce sont elles qui forcent encore » à l'inaction & le Général améri- » cain & les troupes que la France » a fait passer à son secours, sous » les ordres du Comte de Rocham- » beau; ce sont elles qui, dispersées

» dans les Isles que l'ennemi paroiſ- 1780.
» soit menacer, lui en ont interdit
» l'accès dans un tems où ſes forces
» navales étoient ſupérieures aux
» nôtres, & l'ont mis dans l'impoſſi-
« bilité d'agir juſqu'à l'arrivée de
» notre flotte envoyée pour protè-
» ger ces isles.... Graces aux troupes
» de terre, dont on voudroit mé-
» connoître l'utilité, l'ennemi n'a
» pu rien entreprendre; il a trouvé
» par-tout ces troupes diſpoſées à
» le recevoir, & aſſez en forces
» pour le repouſſer ».

Tous ces prétendus avantages de l'Angleterre en Amérique, n'étoient ſi gratuitement exagérés, par les Miniſtres, que pour faire goûter au peuple anglois la prolongation de la guerre; & ce fut dans le même eſprit, qu'ils firent ſolliciter au Parlement un vœu de remerciemens en faveur de Lord Cornwallis, de Sir Henry Clinton & de l'Amiral Arbuthnot. Cette motion paſſa avec les amendemens ordinaires, malgré l'oppoſition de la minorité qui n'approuvoit ni la guerre d'Amérique, ni les honneurs acccordés aux Généraux,

» Quels que soient, dit M. Wilkes,
1780. » les succès dont vous vous pro-
Que les Américains, suivant M. Wilkes, sont dans le même cas que le peuple anglois soulevé contre Charles I.
» posez de récompenser les auteurs,
» je regarderai toujours les Amé-
» ricains comme ayant pris les armes
» dans les mêmes principes que
» ceux du peuple anglois armé
» contre Charles premier. Ce Prince
» vouloit puiser dans la bourse de
» ses sujets sans leur consentement ;
» il portoit attente à la constitution:
» le peuple réclama ses droits ; il
» prit les armes. La position des
» Américains est absolument la
» même que celle de vos ancêtres;
» ils ont les mêmes droits, & ces
» droits sont également violés. En
» tirant l'épée contre les Améri-
» cains, Sir Henri Clinton & Lord
» Cornwallis l'ont plongée sans pro-
» vocation dans le sang innocent.
» Je suis prêt à voter des remer-
» ciemens pour les Officiers qui
« ont remporté des victoires sur
» la France ou sur l'Espagne ; mais
» en voter en faveur de ceux qui,
» dans la supposition même d'une
» rébellion de la part des Améri-
» cains, n'auroient servi que dans
» une guerre civile, c'est ce dont

» on ne trouve point d'exemples
» dans les annales du monde. Ja-
» mais Rome ne décerna les hon-
» neurs du triomphe à un Général
» qui n'avoit à faire valoir que des
» victoires remportées sur ses con-
» citoyens ».

1780.

Dispositions des Anglois pour la campagne de 1781.

Toutes les déclamations des anti-ministériaux ne devoient rien changer au plan de la campagne prochaine. Ces dispositions embrassoient les quatre parties du monde ; & déjà les papiers publics avoient désigné les objets sur lesquels on devoit asseoir l'impôt des vingt-cinq millions nécessaires aux frais de la guerre dans le courant de 1781. A peine rentrée dans le port, la grande flotte se disposoit à lever l'ancre, pour recommencer sa croisière & protéger le retour des quatre flottes marchandes attendues de l'Amérique & des Indes orientales. On équipoit une escadre de cinq vaisseaux aux ordres de Lord Mulgrave, pour aller exercer les hostilités récemment dénoncées aux Etats-Généraux. Le Commodore Johnstone se disposoit à reprendre sa station devant Lisbonne avec

1780. trois vaisseaux de ligne & huit frégates. On parloit d'une forte escadre destinée à renforcer l'Amiral Hughes aux Indes orientales, & cette escadre, disoit-on, alloit mettre à la voile sous le commandement de l'Amiral Palliser.

Leur position dans l'Inde. Lord Macartney est désigné pour succéder à Sir Thomas Rumbold dans le Gouvernement de Madras.

La position des Anglois dans cette partie du monde, n'étoit pas moins allarmante que sur les autres théâtres de la guerre. Le désordre régnoit dans toutes les possessions de la compagnie, & particulièrement à la côte de Coromandel, où les Gouvernemens étoient déchirés par les factions & les troubles civils. La guerre avoit été la première cause des malheurs de l'Inde britannique, & la négligence ou l'incapacité des Gouverneurs en avoit favorisé les progrès. Le peuple toujours précipité dans ses jugemens, s'en prenoit sur-tout à la mauvaise administration de Sir Thomas Rumbold qui venoit de résigner le Gouvernement du fort Saint-George ou de Madras. On lui faisoit un crime des quinze cens mille livres sterling qu'il avoit amassées, en moins de quatre ans, dans

cette place lucrative. Pour remédier aux désordres, le Général Smith avoit proposé dans une assemblée des actionnaires de la compagnie des Indes, entr'autres moyens nécessairement efficaces, de choisir le successeur de Sir Rumbold parmi les serviteurs de cette compagnie. C'étoit le vœu de quelques membres de l'assemblée ; mais Lord Macartney, ci-devant Gouverneur de la Grenade, aspiroit à la présidence du fort Saint-George, & ce Lord l'emporta sur ses concurrens. Rien ne prouvoit l'influence de la Cour dans les délibérations de la compagnie, comme cette élection contre laquelle le Général Smith & d'autres actionnaires protestèrent jusqu'au jour de la décision. Le 13 Décembre, les Directeurs à qui ce choix appartenoit, avoient déjà reçu de Lord Macartney le serment d'usage en pareille circonstance. Le 20, il adressa à la Cour des actionnaires réunis dans leur Hôtel un discours très-modeste, où il se qualifioit enfant adopté par ce corps respectable. M. Burke releva cette proposition en obser- 1780.

1780. vant, avec humeur, que la compagnie avoit des enfans dans son sein, & qu'il n'étoit pas besoin d'en adopter d'étrangers; mais son opposition, celle de M. Smith & de quelques membres de cette Cour, ne devoient rien changer aux résolutions de l'assemblée. On prit en faveur de Lord Macartney, le suffrage qui confirmoit, pour le moment, le choix des directeurs, & qui donnoit la certitude de le voir confirmé, lorsqu'on en viendroit au scrutin.

Victoire d'Ayder-Aly

Dans l'état présent des choses, il falloit autant de présomption que de courage pour ôser se charger du gouvernement de Madrass; mais Lord Macartney ne manquoit ni d'intrépidité, ni de confiance en ses talens, & les fâcheuses nouvelles de l'Inde ne rallentirent point son ardeur pour le service de la compagnie. Cependant on venoit d'apprendre qu'Ayder-Aly-Kan, à la tête d'une armée formidable de Marattes, n'attendoit pour former le siége de Madrass, que l'arrivée des Ingénieurs françois qui devoient le diriger. On avoit d'autant

plus lieu de craindre pour cette place, qu'il y régnoit de grandes divisions entre la garnison & les habitans. D'ailleurs ce fameux conquérant venoit de ravager plusieurs possessions angloises sur la côte de Coromandel. Au mois de Juillet de cette année, il étoit entré dans le Carnate avec quatre-vingt mille hommes, auxquels devoit se joindre une armée détachée des Isles françoises. Il commença les hostilités par envoyer cinq mille chevaux dans les environs de Madrass, où ils pillèrent les maisons & les jardins des habitans, qui tous se réfugièrent dans la ville & sous la protection du fort. Il fallut beaucoup de tems pour former une armée des troupes éparses dans les garnisons angloises; la cavalerie d'Ayder couvroit le pays & retardoit nécessairement la jonction des petits corps dispersés. Enfin un gros détachement de trois mille Sypahis & de quatre mille cinq cens Européens aux ordres du Colonel Baillie, rencontra vingt-mille Marattes commandés par le fils d'Ayder. Ils plièrent au premier choc; mais s'étant bientôt 1780.

1780. ralliés, ils revinrent à la charge contre le Colonel qui se trouvoit alors à cinq ou six milles de la grande armée de Sir Hector Munro, Généralissime des troupes de la compagnie britannique. A cette seconde attaque, Ayder qui commandoit en personne, fit jouer trois batteries qui causèrent un tel désordre parmi les troupes royales, que la ligne angloise fut entièrement rompue. Cependant le Colonel & une partie de son détachement s'ouvrirent un passage avec la bayonnette jusqu'au village le plus voisin ; mais un parti ennemi fondit sur eux & les battit si complettement, qu'il n'y eut qu'un petit nombre d'Européens qui échappèrent à ce désastre.

Le Royaume d'Arcote est abandonné à la merci du vainqueur

Sir Hector Munro en fut informé sur le champ & ne crut pas devoir tenter une revanche trop périlleuse. Il se retira précipitamment à Madrass, laissant le royaume d'Arcote à la merci de ce vainqueur redoutable par sa bravoure & ses talens personnels, mais encore plus à craindre par la valeur des troupes européennes qui faisoient la principale

[illegible]es étoient devoir de former une att[illegible] vieux Sergent fr[illegible]28, il établit [illegible] on avoit envoyé la Croix de Saint-Louis & le brevet de Lieutenant-Colonel, sur de bons témoignages de sa capacité, de ses services & de son attachement aux intérêts de la France. Ce brave homme avoit eu beaucoup de part à la dernière victoire des Marattes, dont le succès étoit fait pour changer la destination du Commodore Johnstone qui, disoit-on, étoit allé avec sa petite escadre tenter une expédition à Buenos-Ayres, dans un pays éloigné de tous les établissemens anglois & défendu par un régiment de troupes réglées & six mille hommes de milice aux ordres d'un excellent Officier des armées espagnoles. L'Amiral eût nécessairement échoué dans cette tentative. Il reçut ordre de diriger sa marche vers le cap de Bonne-Espérance, où l'intention de l'Angleterre étoit de commencer les hostillités contre les Hollandois. Ce mouvement avoit été prévu, & le Commandeur de Suffren étoit parti pour l'Inde avec

1780.

Projets échoués du Commodore Johnstone.

1780. une escadre revinrent à la charge nombreux & lonel qui se trouvoit cap de Bonne-u six mille ce qui dut ajouter aux allarmes de la compagnie angloise, ce fut la destination des six vaisseaux de ligne qui, le 8 Octobre, avoient mis à la voile de l'Isle-de-France pour aller tenter une expédition à l'embouchure du Gange. Le plan de M. d'Orves, Commandant de cette escadre, étoit d'intercepter les bâtimens qui descendroient le fleuve, de croiser ensuite sur les côtes de Coromandel & de Malabar, & de se mesurer, s'il étoit possible, avec l'Amiral Hughes qui n'avoit alors que cinq vaisseaux à Madras.

Prise du fort Basan par le Général Goddard.

La prise du fort Basan situé sur les confins du pays des Marattes, est le seul événement heureux pour l'Angleterre, dont cette partie du monde ait été le théâtre à cette époque. Le 13 Novembre, le Général Goddard s'étoit porté sur cette place très-bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison. Avec les troupes qu'il avoit amenées de Surate, & les renforts qui lui vinrent de Bombay, il se mit en devoir

devoir de former une attaque régulière. Le 28, il établit sa première batterie; & en moins de douze jours elles furent toutes en état de jouer. Elles étoient si bien servies, que le 11 Décembre la place se rendit à discrétion. C'étoit la plus importante du pays. Les ouvrages du fort Basan avoient coûté originairement aux Marattes, soixante-dix laques de roupies, & le Général Goddard se flattoit que, pour en recouvrer la possession, ces Indiens se joindroient aux troupes de la compagnie contre Ayder-Aly-Kan; mais cette conjecture n'avoit de fondement que dans la présomption du Général anglois; & les Marattes étoient plus éloignés que jamais de cette défection imaginaire. 1780.

Projet sans exécution contre le port de Mangalore.

Quoi qu'il en soit, ce Général après avoir laissé une assez forte garnison à Basan, marcha vers Mangalore avec des troupes & de l'artillerie tirées de Bombay. Mangalore est un port de mer dans la Péninsule en deçà du Gange sur la côte de Malabar, & cette place située sur une colline est la plus considérable du royaume de Ca-

1780. nara ; elle offre une excellente rade où les vaisseaux sont à l'abri pendant la saison des tempêtes. L'acquisition de Mangalore eût redonné l'avantage aux Anglois dans cette partie du monde ; mais ce fut un projet sans exécution, & la compagnie britannique n'eut de véritable succès que la prise du fort Basan. Tout lui présageoit de fâcheux événemens dans les différentes contrées de l'Inde. Ses principales forces consistoient en cinq mille Européens & environ quarante mille Sypahis bien disciplinés qui formoient son armée de Bengale ; mais sa marine étoit foible & de beaucoup inférieure à celle des Puissances confédérées, sur-tout depuis l'adhésion des Etats-Généraux, dont les forces navales dans l'Inde, se montoient à quatre vaisseaux de ligne, à cinq frégates & à plusieurs autres bâtimens armés. Ils avoient au moins huit mille hommes de troupes européennes distribuées tant au cap de Bonne-Espérance & dans l'isle de Ceylan, qu'à Tranquebar, à Chinsure & à Batavia. Il suit de cet apperçu relativement

Infériorité des Anglois dans l'Inde comme sur les autres théâtres de la guerre.

à ces contrées lointaines, qu'elles n'offroient point aux Anglois, pour la campagne de 1781, un théâtre plus favorable à leurs opérations militaires que les autres parties du monde, où l'on a vu que toutes les circonſtances ſe combinoient heureuſement pour aſſurer & conſommer le triomphe des Puiſſances liguées contre la Grande-Bretagne. 1780.

Fin du Tome ſecond.